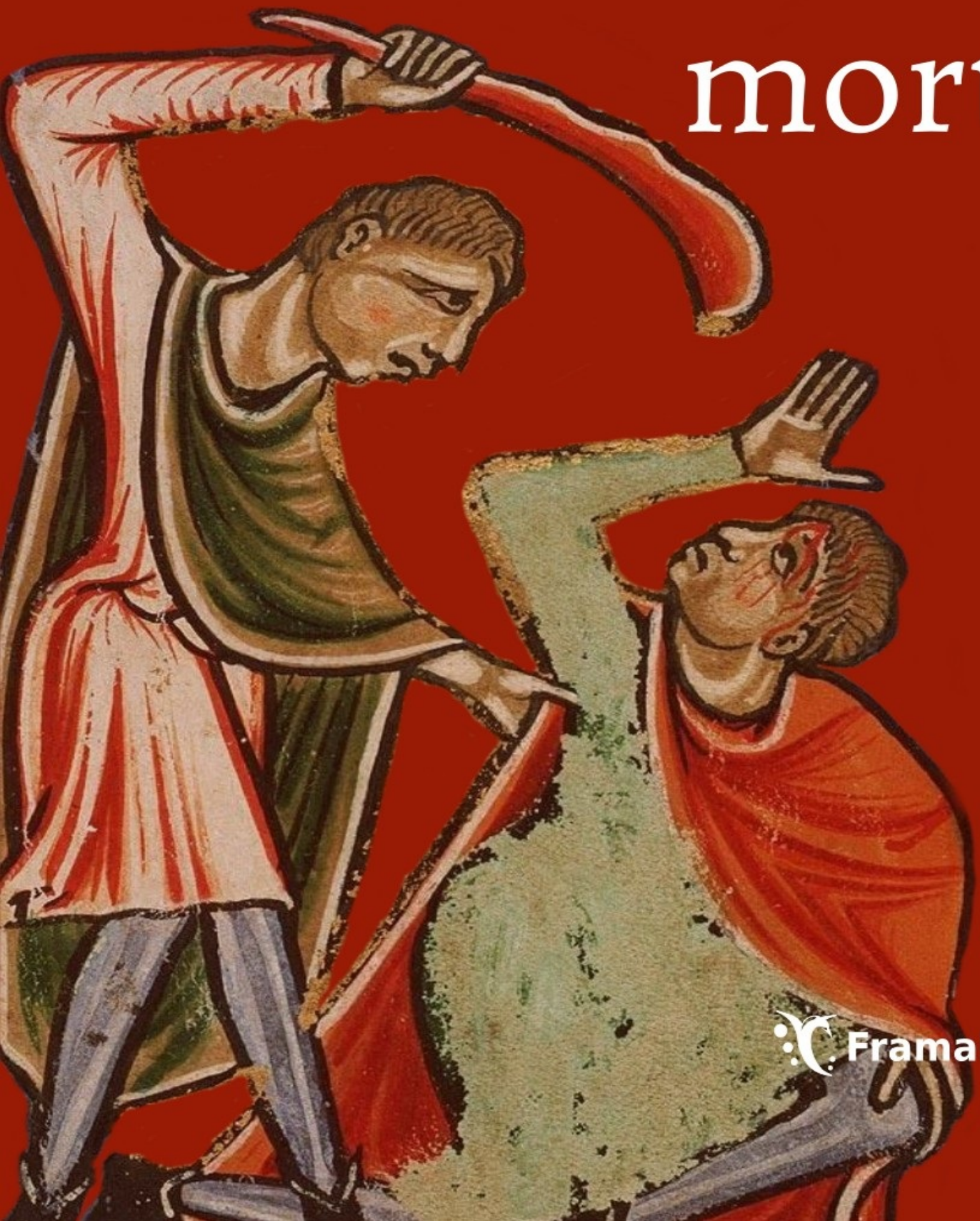
Yann Kervran

La terre des morts



Framabook
Roman

La terre des morts

Yann Kervran

Cycle Ernaut de Jérusalem - 3

http://www.hexagora.fr

Roman

Avril 2018

La terre des morts

1. La terre des morts
    1. Remerciements
        1. Plan de la Mahomerie
    2. Liste des personnages
    3. Prologue
        1. Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223
    4. Chapitre 1
        1. Jérusalem, mardi 10 juin 1158, fin de matinée
        2. Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, fin d'après-midi
        3. Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, début de soirée
        4. Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, soirée
        5. Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, veillée
        6. Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, matin
        7. Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, matinée
    5. Chapitre 2
        1. Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, après-midi
        2. Casal de la mahomerie, mercredi 11 juin, veillée
        3. Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, nuit
        4. Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, matin
        5. Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, fin de matinée
        6. Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, midi
        7. Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, après-midi
    6. Chapitre 3
        1. Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, soir
        2. Château de Salomé,vendredi 13 juin, fin de matinée
        3. Abords de Salomé,vendredi 13 juin, midi
        4. Casal de Salomé,vendredi 13 juin, après-midi
        5. Casal de Salomé, vendredi 13 juin, après-midi
        6. Environs du casal de la Mahomerie,vendredi 13 juin, début de

soirée
    7. Casal de la Mahomerie, vendredi 13 juin, soirée
7. Chapitre 4
    1. La Tour Baudoin, samedi 14 juin, matin
    2. Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, fin de matinée
    3. Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, midi
    4. Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, début d'après-midi
    5. Jérusalem, samedi 14 juin, fin d'après-midi
    6. Jérusalem, samedi 14 juin, nuit
    7. Casal de Mahomeriola, dimanche 15 juin, matin
8. Chapitre 5
    1. Casal de Salomé, dimanche 15 juin, midi
    2. Jérusalem, dimanche 15 juin, fin d'après-midi
    3. Jérusalem, dimanche 15 juin, début de soirée
    4. Casal de Mahomeriola, dimanche 15 juin, veillée
    5. Casal de Saint-Gilles, lundi 16 juin, fin de matinée
    6. Abords de la Mahomerie, lundi 16 juin, début d'après-midi
    7. Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, après-midi
9. Chapitre 6
    1. Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, après-midi
    2. Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, début de soirée
    3. Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, soirée
    4. Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, soirée
    5. Casal de Salomé, lundi 16 juin, soir
    6. Collines et oued à l'ouest de Jéricho, mardi 17 juin, midi
    7. Environs du Wadi Qelt, mardi 17 juin, début d'après-midi
10. Chapitre 7
    1. Casal de Seylon, mardi 17 juin, début de soirée
    2. Casal de Seylon, mardi 17 juin, soirée
    3. Casal de Saint-Gilles, mardi 17 juin, soirée
    4. Casal de Saint-Gilles, mercredi 18 juin, tôt le matin
    5. Casal de la Mahomerie, mercredi 18 juin, matinée
    6. Casal de la Mahomerie, mercredi 18 juin, fin de matinée

    7. Jérusalem, mercredi 18 juin, soir
11. Chapitre 8
    1. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, matin
    2. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, matinée
    3. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, fin de matinée
    4. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, midi
    5. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, midi
    6. Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, début d'après-midi
12. Épilogue
    1. *Gawlân*, soir du *yawm al-'ahad*, 11 *dhou al qi'da* 552
13. Notes de l'auteur

Framasoft est un réseau d'éducation populaire, issu du monde éducatif, consacré principalement au logiciel libre. Il s'organise en trois axes sur un mode collaboratif : promotion, diffusion et développement de logiciels libres, enrichissement de la culture libre et offre de services libres en ligne.

Pour plus d'informations sur Framasoft, consultez http://www.framasoft.org

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Pour plus d'informations sur le projet Framabook, consultez http://framabook.org

Copyright 2018 : Yann Kervran, Framasoft (coll. Framabook)

La terre des morts est placé sous Licence Creative Commons By-Sa.

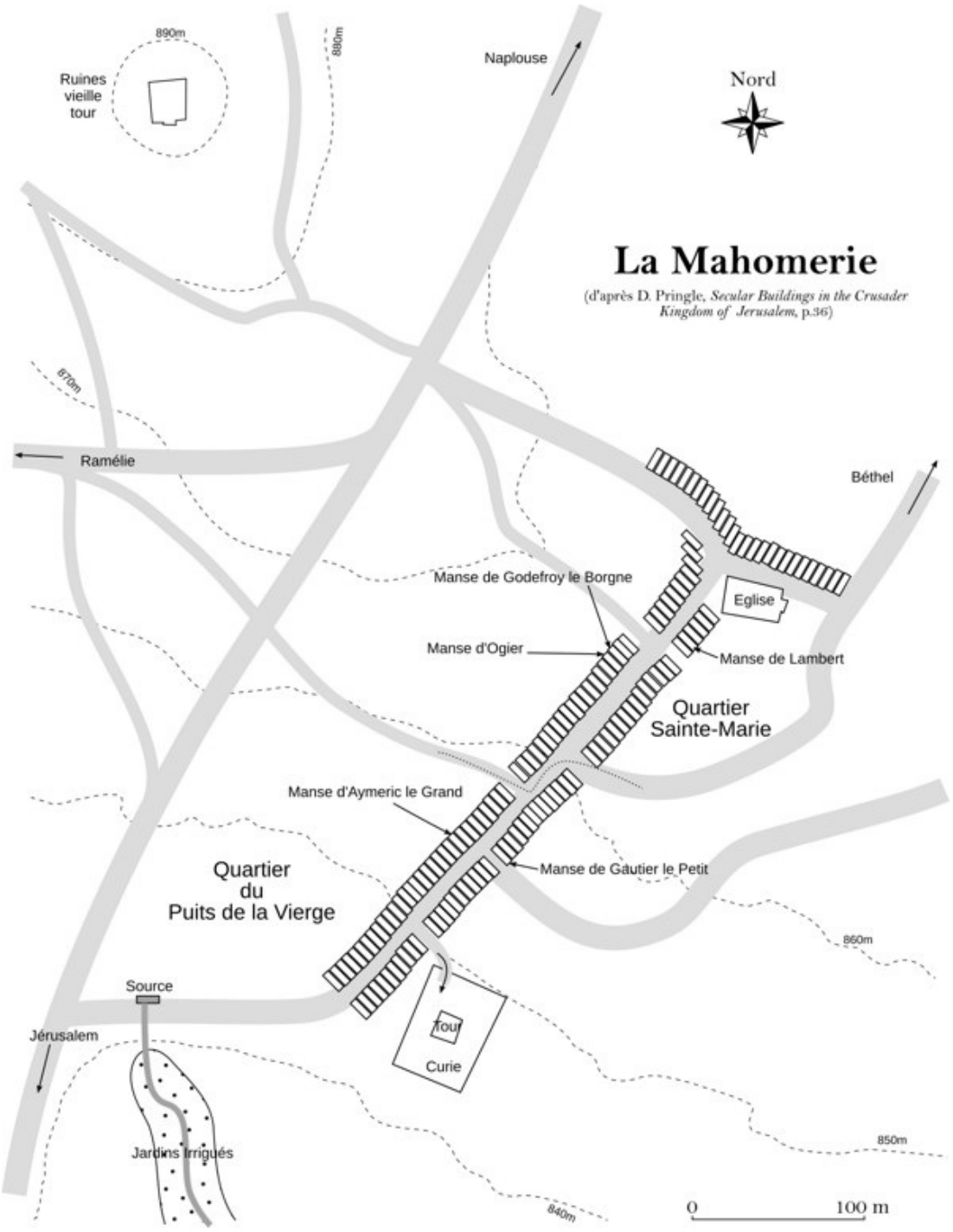
ISBN : 979-10-92674-19-4
Dépôt légal : Avril 2018
Couverture : Folio 2v sc. 2B d'un manuscrit du XIIe siècle de l'abbaye bénédictine de Saint-Bertin, Cain tuant Abel avec une mâchoire d'âne.
Domaine Public - commons.wikimedia.org

Remerciements

La publication de ce troisième tome des enquêtes d'Ernaut n'aurait pu voir le jour sans la rencontre avec la formidable association Framasoft et sa maison d'édition Framabook et tout particulièrement Christophe Masutti. Grâce à eux, ce livre qui dormait dans mes tiroirs depuis des années va enfin pouvoir trouver son public.
J'ai eu par ailleurs la chance de m'appuyer sur une riche documentation photographique aimablement fournie par Bassam Almohor, me donnant l'occasion d'admirer des paysages dont je n'ai jamais senti le vent sur ma peau.
Enfin, il est un écrivain qui a irrigué tout mon travail préliminaire en plus de mes lectures depuis des années, il ne me semble donc pas déplacé de le remercier lui aussi, en particulier pour son *Hussard sur le toit*, merci donc à Jean Giono.

En mémoire de mes grands-parents Pierre et Marie-Josée, gens de la terre qui n'en négligeaient pas pour autant ceux qui la parcouraient

Plan de la Mahomerie



Plan de la Mahomerie [Description de l'image]

- [Retour] Le casal de la Mahomerie, étiré en une longue bande le long d'une rue Nord-Sud, depuis l'église dans le quartier Sainte-Marie jusqu'à la source dans le Quartier du Puis de la Vierge. La curie et sa tour se trouvent au sud-est. Au couchant, en haut du village, un peu en dessous du manse de Lambert, on trouve ceux de Godefroy le Borgne et Ogier, voisins. En haut d'un relief à quelques centaines de mètres au nord-ouest, surplombant la route partant au nord vers Naplouse depuis Jérusalem, on aperçoit les ruines d'une vieille tour.

Liste des personnages

Habitants de la Mahomerie

- Albert le Fèvre
- Aymeric le Grand
- Bernard, dit Bourgogne
- Gautier le Petit
- Godefroy le Borgne
- Guillaume de Saint-Gilles
- Guillaume le Provençal
- Hélias
- Hugues de Saint-Élie
- Iohannes
- Lambert le Bourguignon, frère d'Ernaut
- Martin
- Mathilde
- Ogier
- Osanne, fille de Godefroy
- Perrotte, épouse de Godefroy
- Pisan, intendant du Saint-Sépulcre
- Robert Plantevigne
- Simon Rufus
- Thibault, fils de Bourgogne
- Umbert, valet d'Ogier

Administration royale

- Arnulf, vicomte
- Baset
- Droart
- Ernaut

- Eudes
- Larchier
- Raoul
- Ucs de Monthels, mathessep

Cour des Bourgeois de Jérusalem

- Albert Lombard
- André de Tosetus
- Pierre de Périgord
- Pierre Salomon
- Simon Rufus

Habitants du casal de Salomé

- Abu Mahmud, dit Pied-Tort, shaykh
- Abu Qasim al-Dabbi, ra'is
- Robert de Retest, seigneur

Habitants de la Tour-Baudoin

- Gosbert
- Layla

Habitants du casal de Saint-Gilles

- Aubert, père de Guillaume de Saint-Gilles
- Clarembaud — Pedro le Catalan

Habitants du casal de Mahomeriola

- Libourc
- Mahaut, sa mère
- Sanson, son père

Habitants de Jérusalem

- Abdul Yasu
- Aloys
- Blayves le Boiteux
- Clément Ferpieds

Tribu bédouine des Banu Kamil

- Abu Hamza

Habitante du casal de Seylon

- Munya

Prologue

Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223

Le jour blafard éclairait chichement la salle voûtée et des lampes projetaient de leurs flammèches des ombres dansantes. Près du vaste foyer, où les braises rougeoyantes réchauffaient autant l'âme que le corps, un jeune novice, la tonsure fraichement tracée, s'appliquait à border le lit d'un vieil homme. Celui-ci se laissait faire, comme un enfant, indifférent à cette dépendance contre laquelle il ne pouvait rien. Avec le temps, il se dépouillait de ses oripeaux terrestres et l'orgueil avait quitté depuis longtemps son corps. Son crâne n'accueillait plus assez de cheveux pour qu'il soit nécessaire de passer le rasoir. Ses yeux vitreux s'attardaient sur les choses, comme s'il voyait au-delà, et sa voix rugueuse, épaisse, remuait l'âme. Il sourit au jeune oblat, accusant plus encore les rides qui striaient son visage las.

« Puisse chacun avoir semblable ami à veiller sa mort, Déodat, glissa-t-il avec chaleur.

— Que dites-vous, mon frère ? J'ai bel espoir de vous voir encore moult saisons. »

Le vieux moine soupira, ému de la chaleur de la réponse, mais également fatigué d'attendre que le Seigneur le rappelât à lui. Tout son être aspirait à retourner à la fontaine qui le désaltérerait enfin. Il avait trop vécu pour en demander plus. Il attendait le repos.

« Outre, il vous faut m'en conter encore sur les errances. Le père prieur a grand désir de tout connaître.

— Tu es bon moine, Déodat. Féal et obéissant. De la graine d'abbé. »

Le novice s'empourpra sous le compliment, finissant de lisser la couverture. Il s'empara ensuite de son écritoire, s'asseyant sur l'escabeau où il avait déjà passé

tant de jours à noter les confidences de son aîné. Il ne versa pas d'encre dans la corne, se contentant de lisser les panneaux de cire d'une grande tablette à l'aide de l'extrémité plate d'un stylet de bronze. Voyant les mots qu'il effaçait, il se remémora les derniers échanges et les rappela, autant pour lui-même que pour son confident.

« Nous n'étions guère allés après l'élection du père Amaury comme prieur des chanoines du Saint-Sépulcre.

— J'en ai souvenance. Temps de paix relative malgré assauts ici ou là. Le sultan Noreddin était fort occupé en ses royaumes. Baudoin ne s'était pas encore aventuré dans toutes ses chevauchées en les terres d'Égypte. »

Il toussa légèrement et changea de position dans le lit, révélant un corps maladif, osseux, qui tendait la toile. Son regard changea tandis qu'il chassait les souvenirs, les organisait pour en tirer un récit édifiant.

« En cette année-là, le comte Thierry était de retour en Jérusalem, ajoutant ses lances à celles des bannerets du roi. Le nouveau prince d'Antioche écumait ses terres tel un démon, avilissant les hommes de Dieu.

— Et Ernaut ? glissa Déodat.

— Ernaut ? Il avait trouvé sa place, au service du roi Baudoin. Outre, il s'apprêtait à marier la damoiselle de ses pensées. »

Le jeune novice sourit, amusé par l'idée. Jamais sorti de l'enceinte du monastère, il n'avait que rarement eu affaire à des femmes. La voix éraillée l'arracha à ses pensées.

« Pourtant il encontra de nouvel grand péril et son âme fut une fois encore ébranlée.

— Était-ce lié aux démons qui le tourmentaient depuis les Pâques ?

— Certes, car il avait toujours ce poids en son cœur. Mais il fut aussi en butte à la voracité des hommes. »

Déodat hocha la tête, notant consciencieusement sur sa tablette d'une écriture légère. Le vieil homme brandit une main griffue, ongles et tendons, qu'il serra.

« Vois-tu, garçon, il en est d'aucuns avides de tenir toute chose, persuadés que la terre qu'ils empoignent est leur. »

Il eut un ricanement qui se termina en toux puis s'essuya la bouche avec un mouchoir avant de reprendre, d'une voix fatiguée.

« Tant qu'il est vaillant et empli de force, chacun croit pouvoir tout faire et oublie de mercier Dieu de ses bienfaits. Insensé, il croit son bras puissant et capable de tout moissonner.

— N'est-ce pas vrai des rois et des évêques ?

— Si fait, leur main peut influer le cours des choses plus que celle de vilains et pauvres moines comme nous. Pourtant, si haut peuvent-ils trôner, ils ne saisissent que poussière entre leurs doigts. Le seul vrai pouvoir n'appartient qu'au Très-Haut. »

Voyant que le novice fronçait les sourcils, hésitant, le vieux moine lui sourit avec chaleur et précisa :

« Le pardon, Déodat, le pardon. »

Chapitre 1

Jérusalem, mardi 10 juin 1158, fin de matinée

La cohue emplissait l'espace, résonnait sous les arcades du passage. Nul ne pouvait se faire entendre sans crier, en ajoutant sa propre voix au vacarme grondant, écrasé d'un soleil implacable. La poussière grise soulevée par le piétinement des souliers, des pattes et des sabots s'accrochait à la moindre parcelle de peau transpirante, envahissait les gorges, brûlait les yeux. La sueur fauve, les relents des bouses se mêlaient aux effluves résineux des grumes tirées par des chameaux impassibles.

La chaleur envahissait tout, faisait écumer les soldats sous leur casque, rendait les mains moites, les bouches sèches. Des hommes à la démarche empressée s'affairaient depuis leurs montures jusqu'à la petite table installée sous un auvent, cherchant l'ombre. Par moments des éclats de voix surnageaient, attirant le regard des curieux. Indifférents au monde, des marcheurs de Dieu, la croix cousue à l'épaule, avançaient l'air amusé, d'un pas vif, sans être inquiétés par les gardes au regard inquisiteur.

Un troupeau de moutons tentait de se faufiler au-dehors, les chiens mordant les pattes des trainards affolés par le chaos ambiant. Des cavaliers à l'air sévère, le menton audacieux, fendaient la foule d'un air impérieux, montrant bague, sceau ou boîte blasonnée aux vigiles débordés avant de s'engouffrer dans les ruelles de la cité, Jérusalem.

Parmi les hommes casqués qui contrôlaient, inspectaient, endiguaient le flot des marchands et des denrées franchissant la muraille se tenait un colosse, bâti à l'antique, Samson ou Goliath, la chevelure coupée à l'écuelle, la mâchoire prête à mordre, le regard fatigué. Protégé d'un vêtement de toile légèrement rembourré, le jeune homme apparaissait gigantesque, démesuré, et sa voix ronflant par-dessus la clameur effrayait jusqu'au plus fier des nomades. Ses mains puissantes étaient toujours en action et on craignait souvent qu'elles ne

cherchassent la petite masse à tête de bronze passée dans le baudrier de son épée.

Dépassant la foule des épaules, il représentait depuis plusieurs mois l'écueil sur lequel venaient se briser les espoirs des commerçants fripons, des négociants astucieux, des trafiquants de toute sorte. Escomptant qu'un tel amas de muscle ne pouvait laisser de place à la cervelle, certains avaient espéré le tromper à ses débuts, en pure perte. Il n'était pas le plus habile pour fouiller les ballots, découvrir les produits relevant du péage cachés parmi d'autres, anodins. Mais lorsqu'il fallait faire entendre raison à un mauvais payeur, un voyageur récalcitrant, il lui suffisait d'approcher sa haute carcasse, en ajoutant parfois un froncement de sourcil, et les récriminations se taisaient. La taxe était payée.

La réputation d'Ernaut de la porte David avait dépassé les villages proches et on murmurait désormais son nom jusqu'aux ports de la côte, non sans un certain effroi. À ses débuts, quelques mois plus tôt, il lui avait fallu se faire connaître comme un sergent capable. Il ne rechignait donc pas à distribuer mandales et taloches avec une application qui finit par inquiéter même le mathessep. On le lui reprocha et il s'en était tenu là. Alors, il avait commencé à déverser sa mauvaise humeur dans l'application qu'il mettait à débusquer les tricheurs, les mauvais payeurs. Depuis toujours, c'était une sorte de jeu tacite entre les hommes chargés d'encaisser les taxes à l'entrée de la ville et les assujettis : ces derniers tentaient de dissimuler plus ou moins pour que les premiers puissent prétendre à des découvertes justifiant leur emploi. Mais Ernaut n'avait guère respecté les formes.

Il fouillait sans mesure, étudiait avec froideur, admonestait avec vigueur. Il avait contrarié un grand nombre de négociants réputés, froissés de se voir traités comme de simples escrocs à la petite semaine. Il n'est aucune vérité bonne à entendre quand elle est dite pour humilier et contraindre. Au final le vicomte était satisfait de ses services : les péages étaient payés avec plus de régularité, le pouvoir du roi était visible dès l'entrée dans la ville. Un garde inflexible, prompt à la colère et au bras puissant veillait.

Pour l'heure, Ernaut rêvassait, appuyé contre la muraille, nonchalant. La caravane de chameaux se mettait en branle pour porter son bois d'ouvrage dans la cité. Les longues poutres, à peine équarries, étaient attendues sur un des nombreux chantiers. Il tendit la main vers un camarade, récupéra une outre à peine ventrue et la pressa au-dessus de sa bouche pour en extraire un vin léger, coupé d'eau tiède, à la saveur amère. Remerciant d'un rictus son compagnon, il s'essuya la bouche du revers de la manche et se frotta le visage. Il était de service depuis la veille au soir et se sentait las. Il avait envie d'un bain, un luxe oriental auquel il avait pris goût. Et surtout il se languissait d'une jeune femme, Libourc. Sa simple évocation suffisait à lui échauffer le sang, à le rendre mélancolique. Elle habitait au nord, dans un nouveau village de colons, avec les siens. Il ne la verrait certainement pas avant le dimanche suivant, comme chaque semaine. La messe. Le repas dominical tous ensemble. Les anecdotes du vieux Sanson, son père. Les regards sévères de Mahaut sa mère. Et les sourires de Libourc, riches de fossettes et de gaieté.

Il sortit de sa rêverie et reprit sa place au milieu du passage, enfin libéré. La fin de matinée était toujours plus calme, la plupart des marchandises entrant en ville tôt, ou alors le soir, peu avant la fermeture nocturne des portes. Il sourit à un groupe d'enfants qui sortaient, menant quelques oies. Un jars moins docile jargonnait bruyamment, exprimant avec vigueur son mécontentement à devoir obéir de la sorte. Un des gamins le frappait nonchalamment sur le dos, indifférent à ses cris stridents. Lorsqu'ils débouchèrent hors du passage, vers l'ouest, ils stoppèrent un couple de chevaux avançant au pas.

Les montures comme les hommes n'étaient pas de première fraîcheur et ils étaient gris d'avoir voyagé sur les chemins du royaume. L'un des hommes avait une posture maladroite, avachie et en déséquilibre, une rêne trop tendue et l'autre fort lâche. Son destrier, un petit alezan à l'arrière-main épaisse et à la crinière hirsute ne semblait pas s'en formaliser et prenait de lui-même l'initiative. Ayant brandi un sceau qui leur laissait libre passage, les messagers pouvaient passer sans autre formalité. Mais Ernaut reconnut le piètre cavalier et lui fit signe de la main, tout en s'effaçant légèrement pour son compagnon.

C'était un des hommes de la Mahomerie, le village où son frère s'était installé l'année précédente.

« La bienvenue en la cité du roi, maître Fèvre ! »

L'autre lui rendit son salut avec hésitation, incertain de ce qu'il devait faire de ses rênes. Ernaut attrapa le filet de la monture et la tint calme, le temps pour eux d'échanger quelques nouvelles.

Albert le Fèvre était un des forgerons du village, un jeune au visage massif directement posé sur les épaules, sans cou. Ses cheveux bruns pointaient en tous sens et il portait une épaisse cotte de laine malgré la chaleur. L'air ennuyé, il se tripotait l'oreille comme s'il espérait en faire jaillir quelque génie oriental.

« Salut Ernaut… Je suis aise de t'encontrer si vite. Je l'espérais bien, ton frère m'a indiqué que tu œuvrais souvent en ce pertuis.

— Besoin d'aide en la Cité ? J'achève mon tour de garde au mitan du jour.

— Je te porte graves nouvelles du casal. »

Le visage du jeune homme se voila en un instant, ses yeux s'enchâssèrent profondément, attendant d'en savoir plus.

« On a retrouvé maître Ogier occis en hostel, tôt ce matin, je compaigne l'homme du Saint-Sépulcre venu l'annoncer à la cour des Bourgeois, car il y a demande de justice. »

Le sergent coula un regard rapide vers l'autre cavalier, un jeune valet qui semblait fort goûter d'avoir chevauché ainsi la matinée.

« En quoi cela me touche ? Je n'ai pas connoissance de cet Ogier…

— Si fait, mais ton frère le connaît fort bien, car il a eu souventes fois maille à partir avec le père de sa promise.

— Godefroy ?

— Oil. Toujours à se bestancier ces deux-là. »

Albert marqua une pause.

« Godefroy a navré Ogier selon Aimeric le Grand et il veut en demander justice.

— Qu'est-ce que Lambert espère de moi ?

— Il est acertainé que ce ne peut être Godefroy. Il dit que tu saurais en trouver témoignage. »

Ernaut ronfla à la remarque, s'attirant un regard inquiet du cheval. Il soupira, indécis.

« Et te savoir là calmerait les esprits, il en a espoir. Cette meurtrerie est l'étincelle attendue par certains pour enflammer leur courroux.

— Je ne vois nulle raison à accuser ainsi le vieux Godefroy, doux comme agnel, sans une once de malice en lui. »

Le forgeron opina, l'air grave.

« Je dois poursuivre. Mais si tu peux avoir licence, il serait fort prude que tu chevauches au plus vite jusqu'au casal. »

Il s'interrompit un moment et se pencha pour ajouter, à mi-voix :

« N'oublie pas ton harnois de guerre. »

Puis, talonnant sa monture qui n'en avait cure, il déboucha vers l'intérieur de la ville et rejoignit l'autre cheval qui s'était avancé lentement, serpentant ensuite parmi la foule déambulant aux abords des boutiques.

Ernaut leva les yeux, couvant du regard la ville qui s'offrait à lui sous un ciel

d'azur. D'où il se tenait, il ne voyait que les façades les plus proches, les hautes maisons dont les toits plats étaient encombrés de cabanes, d'appentis, d'auvents légers en feuille de palme. Il fit signe à un des sergents de prendre sa place au milieu du chemin et se dirigea vers un petit bâtiment accolé à la muraille, dans la chicane qui en compliquait le franchissement.

La fraîcheur s'abattit sur sa nuque, apaisant la tension qui s'y était accumulée depuis la veille. Plusieurs clercs s'activaient autour d'une table couverte de tablettes de cire, de documents comptables, de listes de référence. Occupés à récapituler, additionner, inventorier, ils n'observèrent qu'une indifférence polie envers le garde. Assis sur un escabeau devant eux, un marchand ventru, d'origine orientale, tripotait nerveusement un petit sac de maroquin en attendant qu'ils aient fini leurs estimations.

Ernaut tira une portière fatiguée, aux motifs collés de crasse, de suie et de poussière. Une partie de la pièce servait de salle de repos aux gardes, abritant deux paillasses ainsi qu'un brasero allumé seulement au plus fort de l'hiver. Sur un des lits, un jeune homme dormait sur le flanc, les bras croisés, les jambes repliées. Ses cheveux de feu constituaient la seule note de couleur de sa tenue. Ernaut lui secoua l'épaule en murmurant son nom.

« Eudes, j'ai souci, éveille-toi! »

Le dormeur tourna des yeux fatigués vers le colosse qui l'agitait doucement. Les paupières collées peinaient à s'ouvrir et ses minces lèvres craquelées ne s'écartèrent qu'à regret pour qu'y passe une langue desséchée.

« Mon frère appelle après moi, le sang a coulé en son casal.

— Et ?

— Il se pourrait qu'on en accuse celui qui tantôt sera son père. »

Eudes toussa doucement et s'assit contre le mur, frottant ses cheveux d'une main nerveuse.

« Si tu souhaites lui porter aide, c'est à maître Ucs qu'il te faut demander. Tierce a sonné ?

— Depuis un petit moment, oui-da.

— Alors tu le trouveras au palais, à rendre compte de la nuit. Dis-lui que nous en avons parlé. Je ne pense pas qu'il te retienne, il n'y a nulle tâche que nous ne puissions accomplir sans toi. »

Le géant se redressa, l'air grave.

« Merci compaing, je te revaudrai ça ! »

Le rouquin fit un geste las et tira à lui la couverture, s'alllongeant de nouveau.

« Bonne chance, Ernaut. Donne des nouvelles. »

Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, fin d'après-midi

La monture d'Ernaut serpentait sur la voie, évitant les pierres branlantes. Chaque pas soulevait un peu de la gluante poussière grise qui recouvrait tout. Les collines environnantes étaient parsemées de taches vertes ponctuant de vie les pentes cendrées écrasées de soleil. La terre avait une couleur crayeuse qui faisait plisser les yeux sous la lumière crue de cette fin d'après-midi. Avec leurs habits poudreux, les rares paysans à l'œuvre se fondaient aux murs en pierres sèches. Le ciel, d'un bleu uniforme inaltéré, triomphant, reposait sur les reliefs tel une majestueuse coupole byzantine sur ses bases de marbre. Pas un souffle de vent, pas une goutte d'humidité dans l'air. Seules les cigales semblaient se réjouir, se répondant d'un fossé à l'autre, d'une terrasse aux collines en face.

Ernaut s'épongea le front de la manche et but à sa gourde les dernières gorgées. La langue épaisse, il espérait apercevoir bientôt la vieille tour qui surplombait le village de la Mahomerie. L'appel d'un rapace le fit lever la tête, s'abritant les yeux de la paume. Les cris se répercutaient dans les vallées. Loin devant lui, un convoi progressait, chameaux et mulets soulevant dans l'air un nuage qui les

signalait des lieux à la ronde. La dépression qu'il suivait s'ouvrit enfin et il vit les pentes du casal, droit au nord.

Entourées d'un mur grossier, les maisons s'étendaient le long d'une rue pentue, depuis la source en contrebas. L'entrée du village depuis Jérusalem jouxtait le fort bâtiment de la curie où l'intendant du Saint-Sépulcre était installé à l'ombre de la grande tour. En haut sur la droite, surplombant les maisons au toit plat, l'église Sainte-Marie sanctifiait le lieu. Entre elle et les ruines de la vieille tour, sur une éminence à gauche, la route vers Naplouse et la Samarie disparaissait derrière le ressaut du terrain, parmi les reliefs vallonnés. Sur les pentes alentour, de nombreuses vignes couraient parmi les oliviers et quelques figuiers. De rares chaumes grisâtres accueillaient quelques moutons ainsi que des vaches dans les champs les moins inclinés. Sur les pentes à l'ouest de la source, des hommes s'activaient, arrachant le sésame enfin mûr. Près du bâtiment où l'on puisait l'eau, une assemblée de femmes s'occupait du linge, discutait, venait remplir jattes et brocs au milieu d'une nuée d'enfants rieurs.

Tout en bas, dans la dépression accueillant le ruisseau, des arbres fruitiers présentaient avec fierté un feuillage vert, abritant des jardins soigneusement entretenus. Peu à peu, les bruits de l'activité du casal se firent entendre : une enclume résonnait, des gorets fouaillaient dans un enclos non loin, des chiens aboyaient, excités par les courses des gamins. Il obliqua sur la droite, dépassant le bâtiment d'où la source s'écoulait, en un mince filet jusqu'aux bacs qui formaient réserve. D'un signe de tête répété, il salua les présentes, reconnaissant certains visages, s'attirant de temps en temps des sourires en retour, parfois une complète indifférence.

Tout le monde devait savoir qu'il allait venir ou s'y attendait. Une meute d'enfants se dirigea avec enthousiasme vers la curie, se répandant dans les rues comme un ruisselet sur une terre aride. D'ici peu chacun saurait que le frère de Lambert, le sergent du roi, était arrivé. Il remonta au pas la longue rue, indifférent aux regards curieux et inquisiteurs, qui se détourneraient s'il cherchait à les croiser. Les façades chaulées étaient percées de portes basses et de maigres fenêtres, même à l'étage.

Parfois, un visage inquiet s'avançait avec méfiance, intrigué par la venue d'un cheval. Une fois parvenu sur le méplat au milieu du village, Ernaut ralentit l'allure. Il connaissait à partir de là plusieurs personnes, amis et voisins de Lambert. Rien ne distinguait la maison de son frère des autres. C'était une des dernières sur la droite, non loin de l'église Sainte-Marie. Depuis la terrasse, on avait une jolie vue sur les environs et, plusieurs fois, ils avaient rompu le pain ensemble là-haut, admirant le panorama après une journée de labeur.

Le long bâtiment servait d'entrepôt au rez-de-chaussée et l'on accédait à la pièce de vie par un escalier perçant la voûte. De là, une échelle menait à l'extérieur. On entreposait sur le toit certaines denrées, on y faisait sécher des fruits, on y dormait parfois. Ernaut descendit de sa monture, l'attacha à un piquet branlant devant la porte et cria plusieurs fois à l'intention de son frère. Le visage brun, désormais hâlé, aux joues couturées de cicatrices se montra par une des ouvertures.

« Ernaut ! Sois le bien venu, frère, monte donc. »

Le jeune homme poussa la petite porte et traversa la pièce encombrée de paniers de grain, de tonneaux, de jattes et de pots de conserve. Noyé de ténèbres, le lieu sentait la poussière, l'humidité et le sel. La fraîcheur l'enveloppa comme un linceul et un frisson le parcourut tant il s'était échauffé jusqu'alors. En quelques foulées, il fut sur les marches et déboucha à l'étage. Des poussières volaient dans les rayons de lumière tranchant la pénombre. Debout à côté de la table au centre de la pièce, son frère Lambert, les deux mains sur les hanches, l'attendait. Un sourire inquiet barrait son visage grêlé, souvenirs de sa maladie récente. Ses épaules noueuses ne portaient qu'une chemise et ses chausses roulées au genou avaient glissé. Il s'avança pour embrasser Ernaut avec chaleur.

« Mille pardons de te faire chevaucher par chemins en si forte chaudée, mon frère. Tu es en eau ! »

Ernaut avisa la cruche sur la table, ainsi que les deux gobelets.

« Quelques rasades et il n'y paraîtra plus, frère.

— Prends donc un escabel, je vais te servir. La cuvée ne vaut pas celle de père, mais elle enjoie le gosier du voyageur. »

Les deux hommes s'installèrent. Tandis que Lambert remplissait les godets, Ernaut se frottait la nuque tout en laissant ses yeux parcourir la pièce. Tout était propre, les coffres alignés le long du mur, le lit fait, quelques étoffes pendaient à une patère, des baquets étaient empilés dans un coin, à côté de paniers. Il déboucla son baudrier, posa son fourreau et sa masse sur la table à côté de lui. Puis se racla la gorge avant de lever son verre, en avalant la moitié en une seule longue rasade. Enfin il attendit.

Face à lui, Lambert étudiait la table comme s'il ne l'avait jamais vue, ses mains aux ongles sales et râpeux caressant le fil du bois avec attention. Il renifla puis remonta ses doigts vers son menton. Il gratta sa barbe de plusieurs jours, faisant voler un nuage de fine poussière dans les raies de lumière. Puis il croisa enfin le regard de son frère et lui sourit, tendu.

« Je t'ai fait prévenir par le Fèvre car je crains quelqu'ennui à venir pour les miens. »

Il marqua une pause, se tournant vers la fenêtre comme s'il cherchait à voir dans la rue à travers le volet tiré.

« Tu as déjà ouï parler de maître Ogier de Saint-Gilles ? »

Ernaut fit la moue, secouant la tête sans conviction.

« C'est, enfin, c'était le voisin d'Osanne. Un fâcheux, avide de querelles. »

Sa voix s'éteignit comme s'il renâclait à poursuivre. Il inspira un grand coup puis reprit son récit.

« Ce matin, on l'a trouvé sans vie en son hostel. Meurtrerie. Comme il vivait

seul, on ne sait ce qui est arrivé pendant la nuitée.

— Des brigands venus des collines ?

— Peut-être, mais il avait nombreuses et fortes disputes dans le casal, surtout avec Godefroy.

— Le père d'Osanne aurait occis son voisin ?

— Certes pas, sinon je ne t'aurais pas fait appeler. Je me serais contenté de prier pour son âme de pécheur. Non. Ce ne peut être lui, j'en suis acertainé. »

Le silence s'installa, Lambert resservit à boire. Une mouche vrombit entre leurs têtes et vint se poser sur la table.

« Le souci, c'est que certains ici voient les choses autrement…

— Des accusations ont été lancées ?

— Rien de direct, mais au lavoir on ne parle que de ça. »

Ernaut réfléchit, faisant chanter le vin entre ses lèvres. Il tenta d'attraper l'insecte, sans succès, et le chassa d'un revers nonchalant.

« Sa famille a demandé à être entendue par la cour ?

— Il n'en avait pas, du moins pas ici. Peut-être à Saint-Gilles, un village plus au nord. De toute façon, si quelqu'un doit s'avancer et parler, ce sera demain.

— Tu espères quoi de moi, frère ? Je ne suis pas magistrat ni juré de la cour.

— Tu sauras peut-être trouver raisons à cette meurtrerie, l'expliquer demain avant que certaines paroles définitives ne soient dites. »

Le jeune sergent eut un sourire sans joie et hocha la tête doucement, examinant le fond de son verre désormais vide.

« De quoi prouver que Godefroy ne peut être derrière tout ça, quoi ?

— Oui. C'est homme de bien, aussi droit et honnête que le père. Tu l'as déjà vu, tu sais qu'il n'irait pas occire nuitamment son voisin. »

Ernaut pinça les lèvres, reposa son gobelet.

« Ces querelles ? Sur quoi portaient-elles ?

— Tout et rien, répondit Lambert, faisant un geste agacé de la main. Cet Ogier aimait à chicaner sur tout.

— Il a bien des féals, si d'aucuns pensent à demander justice pour lui

— Il n'est nul fâcheux qui ne trouve son complice. Il était lié avec la plupart des feux du quartier du Puits de la Vierge, le bas du casal. »

Ernaut se redressa et s'étira. Puis il posa les coudes sur la table, appuyant son menton volontaire sur ses poings fermés. Il se passa la langue sur les dents et fixa Lambert. Celui-ci reprit d'une voix calme.

« Une fois la saison passée, Osanne sera mon espouse et nous serons tous du même sang. La famille, c'est sacré.

— J'entends bien. Tu m'as appelé et il ne sera pas dit qu'Ernaut est déshonnête frère. Je le ferai pour toi.

— Pour les miens !

— Si tu veux… » souffla le géant.

Il se leva, faisant craquer son dos et remuant les membres engourdis après sa chevauchée. Il s'approcha d'une des fenêtres et regarda par la fente du volet partiellement clos. Un âne attendait sous la houlette d'un garçonnet devant la maison qui abritait le moulin, de l'autre côté de la rue. Au loin un chien aboya. Un groupe de pèlerins, les jambes pressées, s'avançait en murmurant des

chants religieux. Un sourire s'esquissa sur le visage du jeune homme. Il fit face à Lambert, qui attendait toujours, accoudé à la table.

« Avant toute chose, il me faut me faire mon idée. Une affaire de meurtrerie n'est jamais aisée. Si ce que je trouve ne me plaît pas, je te le dirai. Au moins tu sauras à quoi t'en tenir.

— Je n'ai nulle crainte, ce ne peut être Godefroy. Il est peut-être rude, mais n'a nulle violence dans le sang.

— Tu serais étonné de ce que certains peuvent faire, Lambert. Sans même que cela ne trouble leur visage.

— Osanne m'a dit qu'ils étaient restés à dormir comme d'usage. J'ai foi en elle. »

Ernaut sourit à son frère.

« C'est bien le moins. »

Attrapant son fourreau, il en laça la ceinture et déclara d'une voix joyeuse :

« Allez, mène-moi donc chez ce fâcheux, que je voie ce qu'il en est de cette histoire. Peut-être y trouverons-nous quelque flèche de brigand turc ! »

Ragaillardi par l'entrain d'Ernaut, Lambert vida son gobelet d'un trait et le reposa sur la table, faisant claquer la céramique. Son cœur s'allégeait. Il était certain que d'ici peu tout serait résolu et oublié, et ne pensait qu'à l'avenir joyeux qui l'attendait avec Osanne. Ernaut saurait démêler l'écheveau. Pour une fois, il loua silencieusement la curiosité que son frère avait toujours cultivée, son vice s'avérant en l'occasion étrangement vertueux.

Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, début de soirée

La demeure d'Ogier était à quelques dizaines de pas plus bas, de l'autre côté de la rue. Comme ses voisines, elle n'offrait à la vue qu'une façade hâtivement chaulée, percée de rares fenêtres à l'étage.

Lorsque les deux frères tapèrent à la porte, leurs coups résonnèrent et attirèrent alentour les regards. Sous un figuier tordu, une poignée d'enfants interrompit un instant ses jeux, lançant des coups d'œil intrigués. Ils savaient que la maison était celle du mort et s'ils parvenaient à en savoir un peu plus, ils auraient l'occasion de parader auprès de leur famille et de leurs amis. Une tête se pencha hors une des ouvertures au premier. Visage rond, cheveux emmêlés, regard brun. Un jeune homme.

« Que voulez-vous ? »

Lambert leva la main, un sourire engageant sur le visage.

« Salut à toi, mon frère que voilà est sergent du roi. Il serait bon qu'il voie la demeure de maître Ogier. »

Le valet regardait alternativement l'un et l'autre, se mordant la lèvre. Il examina en détail Ernaut, s'attardant un long moment sur l'épée à sa hanche, la masse à sa ceinture. Il disparut dans la maison et quelques instants plus tard, ils entendaient la porte être débloquée. L'huis s'effaça et ils purent entrer. Le valet qui se tenait là était habillé d'une cotte trop grande pour lui, rapiécée en de nombreux endroits, élimée un peu partout. Il repoussa le panneau et assujettit la barre avec soin.

« On m'a dit de bien clore, des fois que certains aient tentation de venir à la chaparde.

— Voilà bon conseil. Que la rapine ne vienne en sus de la meurtrerie. On me nomme Lambert, je suis d'un peu plus haut…

— Oui, le Bourguignon, je vous connais répondit le jeune homme en hochant la tête.

— Je suis désolé, je ne sais plus le tien…

— Umbert, le valet. »

Sa voix s'éteignit. Il se tenait là, indécis, dansant d'un pied sur l'autre. La lueur hésitante qui perçait depuis la trémie d'escalier dessinait des rides sur son visage fatigué. Il semblait avoir été tiré du lit, un paquet de cheveux encore hérissés de sommeil. Autour d'eux, des paniers, du bois et des bouses séchées étaient entassés dans un coin, voisins d'un tas de cordes et de ficelles et d'une bâche soigneusement pliée. Derrière, plusieurs tonneaux et de gros contenants en céramique étaient alignés contre le mur. Enfin, un coffre laissé ouvert était empli d'outils, parmi un fatras de vieux manches. Des instruments agricoles étaient appuyés contre la paroi coupant en deux le soubassement voûté, sous l'escalier qui menait à la pièce de vie. De l'autre côté du passage central, des clayonnages supportaient les réserves de légumes mis à sécher, et plusieurs jattes enterrées ne laissaient voir que leur col, chapeauté d'un couvercle de bois. Une odeur chevaline flottait dans l'air et un léger bruit animal se faisait entendre.

« Vous voulez voir l'hostel en son complet ou juste… là où le maître a été occis ?

— Il ne serait pas inutile que je voie le tout. Tu nous montreras l'arrière quand nous repartirons » répondit Ernaut.

Umbert hocha la tête et les devança sur l'escalier raide. Il portait des chausses à étrier et marchait pieds nus, sans un bruit, glissant comme une ombre. Lorsqu'ils débouchèrent à l'étage, l'endroit leur parut bien clair par rapport à la resserre. Comme chez Lambert, le sol était de terre battue et si deux fenêtres donnaient sur la rue, une autre surplombait le courtil à l'arrière. Dans la vaste pièce, des coffres à serrure longeaient un des murs, une table et deux bancs avaient été tirés contre le mur de façade.

Sur le plateau, parmi des miettes de pain et des mouches, une écuelle sale jouxtait un pot où plongeait une cuillère. Une niche creusée à même la paroi accueillait la collection de pots et de pichets pour les repas. Enfin, plusieurs couvertures et des draps gris étaient grossièrement entassés sur une large

banquette maçonnée le long du mur du fond, sous une longue perche horizontale. Ici et là, des escabelles rudimentaires servaient de desserte ou de siège, selon l'occasion. Umbert hésita à s'asseoir puis demeura à dévisager les visiteurs. Ernaut promena longuement son regard, s'avançant dans l'endroit comme s'il était chez lui. Il attrapa un des pots, et l'examina en reniflant. Puis il se tourna vers le valet.

« Est-ce ici qu'on a retrouvé ton maître ?

— Oui. Il était juste là confirma le jeune homme en montrant une tache sombre proche du lit.

— Tu as bougé des choses ?

— J'ai juste nettoyé l'escabel qu'était tout poisseux. »

Ernaut fronça les sourcils et repéra rapidement un siège patiné d'un brun sombre.

« Celui-ci ? Mets-le donc ainsi qu'il était. Ensuite ?

— Y'avait un bout de corde tranchée, pleine de nœuds, roide de sang, je l'ai jetée au fumier. »

Ernaut hocha la tête plusieurs fois, incitant le valet à continuer son inventaire.

« Rien d'autre ?

— J'ai dormi sur le lit, mais le maître repoussait juste les draps au matin, les secouait de temps en temps et les reposait sans les plier plus avant. »

Ernaut réfléchit un instant, parcourant la pièce avec attention.

« Tu n'as pas vidé le pot d'aisance aussi ?

— Le maître n'en avait pas, il disait que ça puait trop. Y'a un appentis à l'arrière,

dans le jardin.

— On l'a trouvé au matin, c'est bien ça ? »

Umbert acquiesça en silence, se dirigea vers un des bancs et s'y assit lourdement. En deux enjambées, Ernaut se plaça face à lui, jambes écartées, bras croisés. Lambert vint s'installer contre la façade, accoudé dans l'embrasure d'une des fenêtres.

« Peux-tu me narrer exactement ce que tu sais de cette meurtrerie ? »

Le jeune homme haussa les épaules. Une main solide, marquée de corne entre le pouce et l'index, vint gratter la pommette. Il se frotta le nez et se racla la gorge.

« Quand que vous voulez que je débute ?

— Depuis hier soir.

— On a fait corvée d'eau, avec une des bêtes. Une des grandes jarres en bas sert de citerne. Pis on a raclé un peu l'écurie. Avec ça, le soleil avait passé les collines et je suis allé me coucher aux champs.

— Sans même souper ?

— J'ai mangé à la cabane, dans les terres. Comme on y laisse des outils, le maître craint les voleurs. Alors j'y dors. »

Ernaut commença à faire les cent pas, laissant errer son regard sur des détails insignifiants puis revenant fixer Umbert lorsqu'il le questionnait.

« Et au matin, tu viens ici ?

— Des fois oui, des fois non. Je savais quoi faire, j'ai commencé à épierrer le terrain comme prévu, mettant les beaux moellons de côté pour les murs.

— Tu es rentré quand alors ?

— Un des gamins du Provençal est venu me dire qu'on avait trouvé le maître moribond.

— Le Provençal ?

— Le voisin » indiqua Umbert en montrant du pouce une des maisons adjacentes.

Ernaut s'avança jusqu'à la marque sombre au sol, s'agenouilla et y posa la main, comme si la terre allait lui révéler un secret. Sans se retourner, il demanda :

« Tu n'as rien remarqué de spécial quand tu es entré ? Par rapport à hier soir ?

— Il y avait plein de monde, là-dedans, vous savez. Ça piaillait, pire que poulets en basse-cour. »

Ernaut alla examiner le vêtement posé sur la perche près du lit. Une chausse, fatiguée.

« Elle est à ton maître ?

— Oui-da. C'est celles qu'y portait hier.

— Il n'a donc qu'une guibole ?

— Non, pourquoi ?

— Je ne vois là qu'une des jambes… »

Le sergent revint s'installer à la table et joua machinalement avec les miettes un petit moment.

« Il range où le pain ton maître ? »

Umbert désigna du menton un coffre sans ferrure, qui pouvait aussi servir de pétrin.

« C’est toi qui as rangé la miche ?

— Comment que vous savez ça ?

— Je serais resté toute la journée à attendre ici, j’en aurais mangé. Chez moi aussi, on n’aimait pas que le pain reste dehors. »

Le jeune valet hocha la tête et se plongea dans ses pensées, vite interrompu par Ernaut, montrant une céramique de la niche.

« C’est comme la lampe. Ton maître n’en avait qu’une ?

— Oui.

— Tu l’as prise où ?

— Elle était posée sur l’escabel que j’ai lavé. »

Ernaut toussa, se releva. Il inspira longuement et lança un regard interrogateur à Lambert avant de se tourner une nouvelle fois vers Umbert.

« Montre-nous donc la salle arrière et le jardin. »

Le valet descendit sans bruit l’escalier. Il les mena dans la pièce servant d’écurie et alla droit à la porte, qu’il ouvrit pour faire entrer le jour. Le soleil affleurant les reliefs occidentaux éclairait la pièce d’une lumière rasante. Lambert et Ernaut y découvrirent des stalles, avec trois ânes au pelage clair.

Indifférents aux hommes, ils mangeaient leur foin en se disputant les brins avec vigueur. Près de la porte, un petit foyer était couvert d’une cloche de terre, à côté d’une banquette de pierre où des pots étaient rangés. Face aux stalles des animaux, un peu de paille et de foin était entassé. Ernaut avait remarqué que la porte se fermait, comme devant, d’un chevron.

« Tu sais quelle barre était tirée quand ils ont trouvé ton maître au matin ?

— Celle-ci ne l'était pas.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai entendu maître Aymeric dire qu'ils étaient entrés par ici. »

Ils sortirent dans le petit jardin à l'arrière. Ceint d'un muret de trois à quatre pieds de haut, il était assez soigné, quoique des parcelles en demeurassent en friche. Un appentis jouxtait la maison, à côté du tas de fumier et des latrines. Ernaut s'avança, alla jusqu'au portillon en bout et le poussa. Des sentiers en partaient, à destination des cultures. Des hommes, la houe à l'épaule, portant un brancard ou menant une bête s'en revenaient de leur journée de travail, le dos courbé. Le long du chemin, sous un aliboufier [1] au tronc noueux orné de mille fleurs blanches, quelques gamins jouaient avec des personnages en bois. Un des petits garçons risqua un œil admiratif vers Ernaut. Le nez collé de morve était maculé de poussière grise, et le regard clair, vif allait de l'épée aux vastes épaules du colosse. Il n'avait pas plus de cinq ans. Ernaut lui sourit, s'attirant instantanément les bonnes grâces de l'enfant, ainsi qu'une timide question.

« Dis, tu es chevalier ?

— Certes pas, je ne suis que sergent du roi, gamin.

— Oh ! T'es là à cause de maître Ogier ? »

Ernaut acquiesça gravement.

« C'est mon père, Guillaume, qu'a prévenu ! déclara fièrement le gamin.

— Voilà homme de raison que ton père ! Tu demeures où ?

— Juste là, montra le garçonnet en pointant la demeure qu'Umbert avait désignée comme étant celle du Provençal.

— Tu étais avec lui ?

— Ah non ! C'est pas affaire d'enfançons qu'y disent. Et pis, maître Ogier, il aimait pas qu'on entre en son courtil.

— Il n'était pas gentil ? »

Le gamin confirma de la tête, heureux d'ainsi défier la mort en critiquant un défunt.

« Y râlait tout le temps ! »

Puis il détala comme un lapin, rejoignant l'abri de son propre jardin et abandonnant les autres enfants au sergent. Ils ne surent rien ajouter, moins curieux et plus effrayés. Une petite fille, sœur du premier confident, lui indiqua néanmoins que la veille, à la nuit, elle avait vu de la lumière par-dessus le mur lorsqu'elle s'était levée pour entrebâiller le volet. Mais c'était l'habitude de maître Ogier de se soulager dans ses latrines. Lorsqu'Ernaut retrouva Lambert et le valet, ils discutaient de travaux agricoles au milieu des parterres de légumes.

Avant même qu'il n'ait le temps de les interrompre, le gamin enthousiaste était revenu et criait depuis le chemin :

« Les Bourgeois de la cour sont là ! Ils vont voir la dépouille de maître Ogier ! »

Sautant et bondissant, il avait déjà porté son message à une demi-douzaine d'autres maisons avant que les trois hommes aient eu le temps de quitter le jardin.

Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, soirée

Le ciel s'assombrissait rapidement au-dessus de l'attroupement amassé au centre du casal, non loin de l'accès à la curie du Saint-Sépulcre. Les hommes, après leur journée de labeur, s'asseyaient sur les murets délimitant le chemin bordé de filaires [2].

Quelques chiens couraient dans la poussière, amusés de voir un tel attroupement, inhabituel à cette heure. Le sifflet d'un berger résonna tandis qu'apparaissait un troupeau de moutons sur une des crêtes sud.

Fendant la foule, Ernaut et Lambert cherchaient Godefroy, le père d'Osanne. C'était un petit homme aux épaules épaisses, doté d'un cou noueux. Son visage carré n'était plus orné que d'une couronne de cheveux gris prolongée d'une barbe argentée. Le bout de son nez camus surplombait une bouche dont on aurait dit qu'elle n'avait pas de lèvres.

Son œil unique, quasi inexistant à force de demeurer plissé sous le soleil de Palestine, était semblable à un bloc de charbon. L'autre orbite était cachée sous un morceau de cuir brun. Il s'entretenait avec un petit groupe, secouant la tête de façon solennelle aux déclarations d'un de ses compagnons. Son faciès rebutant se détendit en voyant les deux hommes arriver.

« Ah ! Lambert ! J'ai grande aise que ton frère soit des nôtres. »

Ernaut salua d'une rapide inclinaison de la tête, de façon plus marquée à l'intention de Godefroy, qui ferait bientôt partie de sa famille. Lambert afficha un sourire forcé.

« Nous sortons de chez Ogier.

— Tu as déjà idée de qui aurait fait le coup, Ernaut ? demanda le vieil homme, avec un entrain peu naturel.

— Non. Je pense assavoir le moment où la meurtrerie s'est passée, mais il me manquait la maîtresse pièce pour comprendre les choses.

— Quoi donc, sergent ?

— La dépouille. On peut y trouver indices ainsi que d'une bête tuée en plein champ. Pour elle on devine qui, du loup, du renard ou du chien sauvage a rompu la gorge, et comment elle est passée. »

Les présents hochèrent la tête en silence, respectueux du savoir d'un homme qu'ils espéraient d'expérience. Ernaut se tourna vers la curie, gros bâtiment à hauts murs de pierre, où le Saint-Sépulcre stockait le produit de ses dîmes, rentes, loyers et redevances. Symbole de son autorité, une haute et large tour s'élançait depuis la cour. Au sommet, les couleurs du royaume de Jérusalem proclamaient ce territoire sous l'autorité du roi Baudoin.

C'était lui qui possédait le droit de haute justice sur ce lieu, par le biais de la cour des Bourgeois de la cité toute proche. Ernaut appartenait à la même administration.

« Sait-on quels jurés ont fait le voyage ?

— Apparemment ils sont deux : un pas très grand, maigre comme Job, brun de poil, avec une barbe soignée, répondit Godefroy.

— André de Tosétus, certainement. L'autre ?

— Plus grand, et plus gros aussi, avec une barbe digne du grand Charles. Il portait un petit bonnet sur ses cheveux frisés et…

— Maître Pierre de Périgord, il est fort ami de Tosétus. »

Lambert leva le menton en signe d'interrogation.

« C'est bon pour nous, ça ?

— Bon pour quoi ? Ils ne sont là qu'aux fins d'entendre ce que chacun a à dire. Ils ne prendront aucun parti. Le sang a été versé, ce ne peut se juger en audience simple. »

Godefroy grimaça, indiquant d'un rapide coup de tête un gaillard dégingandé, qui s'agitait en tout sens. Autour de lui, de nombreux hommes échappaient de temps à autre un regard empli de défiance vers leur petit groupe.

« J'ai ouï dire que le Grand Aymeric est fort courroucé, il répand son ire comme

loup sa rage. »

Un long grincement suspendit toutes les conversations en cours. Le grand portail de la cour s'ouvrait largement. Par-delà le passage, un valet fit signe à l'assemblée d'approcher. La foule se déplaça lentement, les deux groupes dansant l'un autour de l'autre sans jamais se mêler, baignés parmi la masse des inquiets et des curieux.

Devant la tour, deux sergents du roi se tenaient de part et d'autre de l'escalier qui menait à la porte d'accès, au premier. Sur la plateforme, les jurés de la cour, qu'Ernaut confirma être les bourgeois qu'il pensait, attendaient, l'air solennel. Derrière eux se tenait un homme voûté, dont l'appendice nasal était si imposant qu'on en oubliait le reste du visage. Il était habillé d'une cotte longue de qualité, mais fort ancienne, plusieurs fois reprisée. D'en bas, on ne pouvait voir sa tonsure discrète, petit disque de peau hâlée au sommet du crâne pointu.

C'était Pisan, le frère du Saint-Sépulcre chargé du casal. Il n'avait pas à juger en l'affaire, mais s'affichait en vertu de la reconnaissance de son statut. Les sergents au pied de l'escalier sourirent à Ernaut, surpris de le voir là, parmi les justiciables. Lorsque la foule se fut approchée, sans se regrouper pour autant, le plus gros des officiels amena le silence en quelques appels puis prit la parole d'une voix forte, habituée à de telles assemblées.

« Habitants du casal de la Mahomerie ! J'ai nom Pierre de Périgord et voici André de Tosétus. Nous venons en votre lieu pour cause de mort. Est-ce là simple meurtrerie ou y-a-t'il quelque vilenie en l'affaire ? »

Une voix forte monta en réponse :

« Il a été occis nuitamment ! Les membres liés !

— Ah. L'un de vous a-t-il vu son murdrier ? »

Personne n'osa répondre, mais un murmure, vague haineuse, gonflait et roulait dans le public autour d'Aymeric le Grand. Pierre de Périgord se gratta la tête et

poursuivit.

« Parmi vous, y en a-t-il qui veulent demander justice pour cet homme ? »

La question était à peine posée que la même voix se fit de nouveau entendre :

« Oui, moi je le veux.

— Avance-toi et nomme-toi.

— Je suis Aymeric le Grand, du quartier du Puits de la Vierge. Je demande justice pour Ogier.

— Es-tu de sa parentèle ? Son frère peut-être ?

— Il m'était attaché ainsi qu'un frère, de certes, mais le sang ne nous liait pas. Nous préparions son mariage avec ma fille et seule sa mort nous en empêchera. »

Le juré se tourna vers son collègue, visiblement ennuyé. Ils palabrèrent un instant à voix basse puis Pierre de Périgord fit de nouveau face à la foule.

« Je ne suis acertainé que tu puisses te faire témoin du moribond, mais considérons que oui pour l'instant. Que demandes-tu pour lui ?

— Je vous demande justice, car je connais la main qui a frappé et je veux que le coupable subisse juste châtiment.

— Tu en seras témoin en la cour du vicomte ?

— Je le serai et, si besoin, d'autres voix s'uniront à la mienne pour en jurer. »

Les deux notables tinrent un rapide conciliabule avec l'intendant Pisan et annoncèrent que la cour de justice serait présente le lendemain matin, et que tous ceux qui voudraient être entendus ou avaient une part dans l'affaire devraient être présents, avec leurs témoins. La foule se désagrégea et ce fut par

petits groupes bavards que chacun reprit le chemin vers sa demeure. La soirée allait être animée de conversations passionnées, d'argumentations verbeuses, baignées d'inquiétude sourde. Lambert se rapprocha de Godefroy.

« Êtes-vous acertainé qu'il va porter accusation contre vous, père ? »

Ernaut tiqua au titre que Lambert accordait au vieil homme, comprenant qu'il lui indiquait par là son total soutien.

« Il a vociféré contre moi dès le moment où la dépouille ensanglantée a été trouvée. Je ne vois guère qui il pourrait vouloir accuser d'autre.

— Simple désir ne suffit pour faire pareille chose.

— Mon logis est voisin de celui d'Ogier, il prétendra qu'il m'aura été facile de passer là-bas nuitamment et de lui faire son affaire. Tout le monde sait très bien que nous n'étions d'accord en rien. »

Ernaut toussa pour attirer l'attention sur lui et répliqua: « Tout de même, risquer jugement par bataille, cela ne peut se décider sur une simple idée.

— Nous avions si souventes fois querelle avec Ogier que tout le casal pourrait en témoigner, même ton frère. Ogier avait le sang chaud et je ne peux nier m'être quelques fois emporté à cause de ses manigances.

— Personne ne peut témoigner de ce que vous n'êtes pas sorti de chez vous cette nuit ?

— Ma fille Osanne, mon épouse Perrotte. On ne les écoutera guère » admit le vieil homme, un rictus sans joie plissant ses joues.

Lambert posa une main amicale sur Godefroy, l'air rogue.

« Si Aymeric peut se prétendre témoin d'un homme qui n'était pas encore uni à sa fille, je dois bien pouvoir être celui de qui sera le père de mon épouse. »

Le vieil homme stoppa un instant, le temps de dévisager Lambert, visiblement touché par cette déclaration. Ernaut, pour sa part, arborait un visage contrarié. Seule l'obscurité naissante du crépuscule empêchait d'y lire toute la désapprobation qu'il ressentait. Ils continuèrent à remonter la rue principale, quittant la partie basse du casal pour retrouver le plateau, auprès de l'église. Dans cette zone, plusieurs habitants sourirent ou saluèrent discrètement le trio tandis qu'ils avançaient. Aymeric et Ogier n'étaient pas si populaires autour de Sainte-Marie, là où les colons le plus récemment arrivés dans le village étaient installés.

Arrivé devant chez lui, Godefroy stoppa. Il ne put se retenir de porter l'œil vers la bâtisse voisine. Une lueur tremblotante était visible à l'étage, le jeune valet s'y était installé pour la nuit, de façon à surveiller les affaires de son défunt maître. Godefroy soupira et sourit aux deux frères puis il poussa la porte de sa demeure, qui céda en gémissant.

« Je passerai avec un pichet de vin tantôt, si tu veux bien, Lambert. Osanne aura certainement désir de te voir à la veillée. »

À la mention de ce nom, le frère d'Ernaut ne put réprimer un sourire. Il acquiesça et souhaita un agréable souper au vieil homme qui s'engouffra chez lui. Lambert et Ernaut se retrouvaient seuls dans la rue. La lune se montrait timidement et l'obscurité avait mangé les ombres, recouvrant le hameau de ténèbres, seulement vaincues aux fenêtres par la chaleur ambrée des lampes à huile. Lambert fit signe de la tête à son frère et avança vers son logis, à quelques dizaines de pas de là. Il huma l'air et se sentit obligé de dire quelque chose, de s'expliquer.

« Je vois bien que tu n'apprécies guère que… »

Ernaut lui avait posé la main sur le bras et déclara d'une voix sourde :

« Buisson a oreilles, bois écoute… Il n'est pas bon de pérorer ainsi en pleine rue, Lambert. Attends donc que nous soyons en ton hostel.

— Je n'ai rien à cacher, voyons !

— Si tu savais tout le mal qui peut naître de quelques paroles, tu ne dirais pas cela, frère. »

Il laissait errer ses yeux de droite et de gauche, sans bouger la tête, comme s'il s'attendait à voir jaillir un démon de derrière un buisson, un abreuvoir ou un des arbres de la rue. Il savait que ces hideuses créatures s'embusquaient toujours là où on les attendait le moins. Il le savait pour en tenir un, droitement retenu, en son propre cœur.

Casal de la Mahomerie, mardi 10 juin 1158, veillée

Les deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'à ce que la barre de la maison soit tirée derrière eux. Lambert avait pris soin de laisser sur une banquette de pierre une petite lampe à huile comme veilleuse. Il en répartit la flamme à une autre céramique, de plus grande taille, puis se dirigea vers l'arrière, suivi d'Ernaut. La monture du sergent était installée dans le jardinet prolongeant la maison et un peu de foin lui avait été donné. Ernaut tira la porte et alla flatter l'animal.

Il restait encore un peu de fourrage et quelques broussailles pourraient compléter son repas. Le seau d'eau était à demi-plein. Le jeune homme leva la tête, admirant les reliefs environnants. La lune, plus tout à fait pleine, avait dépassé les monts et éclairait désormais d'une lumière bleutée le paysage. Des flammes se devinaient au loin, camps de nomades ou feux de berger. Des voix étouffées résonnaient dans les maisons alentour et les lueurs tremblotantes de lampes scintillaient aux fenêtres. Un chacal poussa un cri au loin, vite rejoint par plusieurs camarades. À côté, Lambert s'employait à préparer quelques braises pour le repas. D'un mouvement de tête, il montra la lampe.

« Prends donc ce feu et va tirer un pichet du tonneau en perce, dans le coin. »

Tandis que le filet glougloutait en remplissant le broc, Ernaut vit jaillir les

flammes. Bientôt, une fumée piquante, âcre, se fit sentir et Lambert entr'ouvrit plus largement la porte pour qu'elle puisse s'échapper. Il disposa quelques bûchettes et mena son frère à l'étage. Là, il sortit d'une maie une grosse miche de pain entamée, du fromage frais, des fruits. Un morceau de lard séché se vit amputé de quelques fines tranches.

« Je vais les griller avec des oignons. Cela te conviendra ?

— Parfait pour moi, frère.

— En ville, tu as coutume de pâtés et chairs cuites, tourtes et beignets, mais ici tu n'auras droit qu'à cuisine de vieux garçon. »

Ernaut sourit, occupé à emplir d'huile une autre lampe.

« Il n'est que temps pour toi de trouver une espousée qui s'occupe de la maison.

— À qui le dis-tu ! Je n'arrive à être aux champs et dans le cellier. Heureusement que les voisins m'assistent. »

Il redescendit préparer le souper, laissant Ernaut accoudé à la table, un peu fatigué. Il avait encore chaud de la journée et regrettait les bains de Jérusalem. C'était une des pratiques orientales à laquelle il s'était le plus vite habitué. Enfant, il avait pu rester des journées sans se laver complètement, se contentant d'une toilette rudimentaire. Mais dans la Cité, il était si facile, et peu cher, de se rendre dans un lieu où l'on pouvait se frictionner, se faire masser, couper les cheveux, raser la barbe, qu'il y avait pris goût. Il était donc bien plus sensible qu'auparavant aux odeurs et celles qu'il dégageait en cette fin de journée ne lui plaisaient guère.

Lambert habitait en haut du casal et il fallait faire plusieurs centaines de pas jusqu'à la source pour emplir les réserves. Son frère prévoyait de se doter d'une citerne, comme certaines maisons. Les fortes pluies de l'hiver pourraient ainsi éviter les corvées d'eau. Mais un bain demeurerait un luxe qu'il ne pourrait s'offrir. Ernaut se leva, alla à la fenêtre, poussa le volet de bois pour laisser

entrer la fraîcheur de la nuit. La rue était calme, chacun était chez soi. Des chiens errants vadrouillaient, vérifiaient si des trésors ne se dissimulaient pas dans des tas d'ordures.

L'arrivée de Lambert, accompagné des effluves du repas, le tira de sa rêverie. Ils s'installèrent et, très vite, le battement des mâchoires fut le seul bruit qu'on pouvait entendre. Ernaut souhaitait néanmoins s'entretenir avec son frère avant la veillée, avant que Godefroy ne soit là. Il remplit leurs gobelets de vin et tailla d'épaisses tranches de pain pour s'y resservir de la compote d'oignon et du lard avant de prendre la parole.

« Dis-moi, Lambert, es-tu bien sûr de vouloir être témoin ?

— De certes ! Godefroy sera bientôt mon père. La famille doit se tenir.

— Cela, j'entends bien. Mais le grand, là, semble déterminé à demander jugement par bataille. Ce n'est pas un vieux borgne qui pourra l'affronter. »

Lambert reposa sa cuiller.

« Je le sais, Ernaut, j'y pourpense depuis un moment. Mais je ne peux laisser le père d'Osanne seul.

— Tu n'es pas fort combattant, tu ne l'as jamais été.

— Aymeric non plus. De plus, c'est Dieu qui donne la victoire, pas le bras de l'homme. »

Ernaut fit une moue, avala quelques bouchées, pensif.

« Il désigne l'innocent et le coupable, certes. En ce cas, il faut assavoir qui est qui en cette histoire…

— Godefroy n'est pas murdrier ! répliqua sèchement Lambert.

— Tu es prêt à jouer ta vie sur cela ?

— Sans hésiter un seul instant… Il se mordit la lèvre. Outre, Osanne ne comprendrait pas que je me défie de son père. Elle semble fort l'estimer et je le pense homme de droiture. »

Ernaut avala une large bouchée de pain et d'oignon, la mastiqua longuement, observant tour à tour son frère et la lampe entre eux deux.

« Ce serait peut-être mieux que je me porte témoin. Je pourrais ainsi faire bataille. J'ai bien appris depuis que je suis de la sergenterie…

— En aucune façon, le coupa Lambert. Ce n'est pas à toi d'aller en champ clos. »

Il fronça les sourcils, léchant sa cuiller avec soin, comme si du miel y demeurait collé. Puis souffla avant de reprendre d'une voix hachée, hésitante.

« Celui qui ira à bataille devra demeurer enfermé jusque-là et je pense que tu pourrais mieux t'employer.

— À quoi penses-tu ?

— Je ne crois pas Aymeric mauvais homme. Il est juste empli de colère, car Ogier était son ami et allait devenir son fils. Il faudrait lui montrer qu'il se trompe.

— S'il se fait occire en combat, il saura bien assez sa leçon.

— Justement, si l'on pouvait le convaincre de se dédire avant cela, je préférerais. Je n'ai certes pas désir de finir… Enfin, de perdre. Mais je ne crois pas qu'il serait bon qu'Aymeric encontre la mort non plus.

— Il n'a qu'à réfléchir avant d'agir. »

Lambert esquissa un sourire narquois.

« C'est bien toi, Ernaut, qui dit pareille chose ? Il marqua un temps, puis continua. C'est un homme de valeur, qui parle bien, et qu'on écoute au quartier

du Puits de la Vierge. Je n'ai nulle colère contre lui. Je suis acertainé que si on lui montre son erreur, de bonne foi il saura s'amender. Tout le monde y gagnera. La vérité sera connue et nous serons saufs tous les deux. »

Ernaut grogna, refusant d'acquiescer aussi facilement, même s'il reconnaissait la justesse des arguments. Lambert, de plusieurs années son aîné, avait toujours été plus réfléchi. Il n'était pas guidé uniquement par son sens du devoir ou les sentiments qu'il éprouvait pour sa future femme. Ernaut se pourlécha une dernière fois, les yeux penchés sur son écuelle vide et les reliefs de son repas, jouant avec les miettes d'un doigt distrait.

« Tu veux que je piste le tueur tandis que tu attendras le jugement ?

— Oui. Tu as la science de ces choses. Finalement, si Dieu t'a fait si curieux, c'est qu'il devait avoir ses raisons. Emploie tes talents à faire jaillir la vérité et empêche cette bataille d'avoir lieu. »

Ernaut hocha la tête, réfléchissant à la façon dont il allait s'y prendre. Il lui faudrait demander congé au mathessep pour les quelques jours à venir. De toute façon, normalement, d'ici la fin de la semaine, tout serait terminé, en bien ou en mal. Il était rare qu'on attende plus de quelques jours pour régler un tel différend. Lorsqu'il entendrait la messe dominicale, l'histoire serait achevée.

« Je t'ai entendu, frère. Je ferai ce que tu me demandes, si on me relève de mes tâches les jours qui viennent, et je traquerai le félon qui a occis cet Ogier. Tu peux compter sur moi. »

Lambert sourit et leva son gobelet, scellant d'un toast silencieux la promesse de son cadet. Puis il débarrassa la table sans plus prononcer un mot. Plusieurs coups résonnèrent sur la porte d'entrée et il descendit ouvrir. Au retour, il était suivi de Godefroy et d'Osanne, les bras chargés d'un pichet, certainement de vin épicé, et d'une jatte emplie de beignets à l'alléchante odeur sucrée. Ernaut en eut les narines qui frémissaient. La jeune femme affichait une bonne humeur peu naturelle, un peu gauche. Elle se tenait, son plat à la main, ne sachant que

faire.

De sa longue natte s'échappaient, comme souvent, quelques cheveux frisés indociles. Son visage massif, orné d'yeux sombres était illuminé par son sourire, à l'intention de Lambert. Sa tenue, une ample cotte de travail, la recouvrait ainsi qu'un sac, sans forme ni coupe la mettant en valeur.

Ernaut s'était longtemps demandé ce que Lambert pouvait lui trouver. Puis il avait fini par apprécier la jeune fille, dont la voix claire et calme correspondait bien au caractère de son frère. Elle prit place sur le banc à côté de lui, laissant Godefroy s'installer près d'Ernaut. Le vieil homme s'efforça de montrer un peu d'entrain et excusa sa femme, fort fatiguée. Après avoir empli les verres, chacun se mit à déguster en silence le vin miellé et épicé, personne n'osant prendre la parole. Ce fut Ernaut qui se décida au final, tourné vers Godefroy.

« Maître, avez-vous idée de ce qui trotte dans la tête de cet Aymeric ? Êtes-vous acertainé qu'il vous portera accusation ?

— Sans doute aucun. Il ne m'estime guère. Et sait qu'Ogier et moi nous opposions souvent.

— On se chicane avec voisins souventes fois, sans pour autant leur porter le fer en la poitrine.

— Tu dis vrai, mais il est connu que je m'étais opposé à Ogier à plusieurs reprises et qu'il enrageait de simplement me voir.

— Cela fait de vous son ennemi, mais était-il le vôtre ? »

Le vieil homme plissa les sourcils, faisant disparaître son œil unique dans une fente de ténèbres. Il réfléchit un long moment.

« Je ne dirais pas cela, non. Je le trouvais cupide et autoritaire et m'opposais à lui, mais je ne lui souhaitais aucun mal.

— Que faisait-il qui vous chagrine ainsi ?

— Oh, moult petites choses. Il organisait les travaux de chacun, supervisait les réfections collectives des murets, distribuait corvées et tâches comme s'il était l'avoué du Saint-Sépulcre. Je ne m'y entends guère avec les fanfarons. »

Il avala un peu de vin, faisant glouglouter la boisson dans sa bouche avant de poursuivre.

« Il avait beau jeu de se faire bien voir au quartier du Puits. Il s'y trouve anciens colons, fils de pèlerins nés ici. Lui venait d'un casal plus au nord. Il se targuait donc d'être homme de sapience, au fait de la terre d'ici. Mais moi aussi je connais les monts de Judée. J'ai œuvré en Samarie, j'ai taillé l'olivier pendant des années. Je n'ai pas leçon à recevoir sur la façon d'œuvrer en mon bien. »

La dernière phrase avait été prononcée de façon si péremptoire, si passionnée, qu'Ernaut n'osa poser une autre question. Ce fut Osanne, cette fois, qui prit la parole.

« Nous sommes si heureux de voir que vous êtes à nos côtés en cette épreuve. Nombreux dans ce casal sont ceux qui savent demander assistance à mon père quand ils ont besoin. Mais aucun n'est venu ce soir. »

Elle tourna son regard vers Lambert.

« Je sais que tu es homme de bien et c'est pour cela que je m'enjoie à l'idée de… Elle rougit légèrement. À l'idée de t'épouser. Ce que tu fais là vaut tous les douaires [3] du royaume. Pourtant j'ai grande crainte face à ce qui nous attend. »

Ernaut fit claquer sa langue en dénégation, examinant le fond de son verre. Son regard était dur et sévère et sa voix se fit autoritaire.

« Nenni. Si quelque personne doit s'enfrissonner ce soir, c'est le mécréant qui a frappé Ogier. Car je vais le traquer, l'empoigner et le faire pendre. »

Puis il montra les dents en un sourire sans joie.

Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, matin

Les aboiements excités d'une meute de chiens réveillèrent Ernaut en sursaut. Le soleil était déjà levé et la couche de Lambert, à côté de lui, était déserte. Il s'étira lentement, pestant contre les maudites bêtes qui l'avaient ainsi inquiété. Simplement habillé de sa chemise, il s'avança jusqu'à une des fenêtres et fit entrer le jour. Il cligna des yeux devant la forte luminosité. La rue était bruissante de clameurs. Un groupe de pèlerins s'éloignait en chantant. Un âne leur fit écho depuis une bâtisse proche. Sur le toit en face, deux hommes installaient des claies pour y mettre des fruits ou des légumes à sécher. Du bruit dans la pièce le fit se retourner. De retour, Lambert lui souriait, tout en puisant de la farine depuis une maie.

« Je vais porter cela à la voisine, il va y avoir une chauffe du four et nous avons besoin de pain. Elle nous fera des miches en même temps que les siennes.

— Tu es déjà en train ? s'inquiéta Ernaut, voyant que son frère était revêtu de sa cotte, de ses chausses et portait ses souliers.

— Je suis allé sortir les poules et j'ai encontré la femme du Catalan. Elle me rend souventes fois menus services. »

Sur la table, dans une jatte, une demi-douzaine d'œufs avaient été posés, encore collés de paille et de crasse. Ernaut se racla la gorge, s'avança pour s'habiller à son tour, empoignant ses braies et ses chausses encore suspendues à la perche au-dessus du lit. Pendant ce temps, Lambert sortit un panier et y disposa un bon morceau de pain, du fromage et des fruits.

« Où comptes-tu aller ?

— Je vais montrer travaux à faire sur ma parcelle au Catalan. Il y a quelques zones à sarcler et un des murs demanderait un peu de renfort. »

Il s'interrompit, hésitant à rappeler à voix haute en ce beau matin ce qui avait été décidé nuitamment.

« Il est coutume de tenir les batailleurs enclos jusqu'au jugement, non ?

— De fait ! confirma Ernaut, les lèvres pincées.

— Il me faut donc apenser à ce que mon bien soit entretenu en ce temps. Le courtil derrière est en jachère, il a déjà donné pois et fèves. La plupart de mes calebasses sont dans le bas courtil irrigué, au près de la source en contrebas du village. Le voisin saura fermer les poules au soir et les déclore au matin.

— Tu es donc toujours décidé ?

— Comment pourrais-je me dédire, Ernaut ? Si tu ne peux compter sur la famille, tu es sans feu et sans lieu. J'ai foi en la Vérité du Seigneur. »

Ernaut se détourna, boutonnant ses souliers sans plus un mot. Voyant que son frère demeurait là, au milieu de la pièce, le sac de farine à la main, une trainée poudreuse sur la joue, il soupira.

« Il me faut mener ma monture à la source, qu'elle boive.

— Nous nous verrons à la curie tantôt ?

— Certes ! Il me faut voir si je peux obtenir congé afin de lancer la chasse. Moi non plus je ne laisse pas la famille. »

Lambert réalisa qu'Ernaut ne désapprouvait pas son geste, qu'il était seulement inquiet. Il tendit la main, comme pour le toucher.

« Ernaut… »

Mais son géant de frère s'était déjà avancé vers l'escalier, la mine sombre, le fourreau de son épée et sa masse en main. La porte sur le jardin claqua quand il la referma derrière lui. Ernaut trouva sa bête les yeux clos, une jambe pliée, en

train de se reposer. Il la flatta avec une telle vigueur qu'elle sursauta. Il arracha quelques brins d'herbe jaune et les lui donna. Peu susceptible, l'animal accepta le repas en guise d'excuses et frotta son chanfrein contre l'épaule.

Ernaut détacha la bride et le mena derrière lui jusqu'au passage longeant l'arrière des maisons avant de rejoindre la route principale. Malgré l'heure matinale, le soleil régnait déjà, impitoyable, en son royaume d'azur. Des hommes, les bras chargés d'outils agricoles, déambulaient, protégés par leurs chapeaux de paille. Certains saluèrent Ernaut et l'un d'eux alla jusqu'à caresser son cheval.

« Belle bête, elle a quel âge ?

— Je ne saurais dire, je la loue seulement, mais je pense dans les cinq ou six ans.

— Elle a bonne croupe et jambes solides ! Pareille bête fait la richesse de son maître.

— Je ne suis pas sûr qu'elle sache tirer ou bien porter. Elle m'accepte sur son dos, c'est déjà fort bien. »

L'homme sourit.

« Tout ce qui porte bât soulage le dos ! Tantôt, Pons, le meunier, était venu avec ses ânes pour aider à porter les moellons quand on a maçonné le puits.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Pas tant. Le casal n'est guère vieux. Même ceux d'En-Bas ne sauraient prétendre le contraire. Je suis arrivé avec le roi Louis pour ma part. Je suis Robert le Francien. »

Il tendit la main à Ernaut, que ce dernier serra chaleureusement. C'était là un signe de soutien manifeste, d'autant qu'il était fait dans la rue, au su et au vu de tous. L'homme continua, avançant tranquillement à côté du sergent et de sa

monture.

« J'ai d'abord œuvré un peu comme soldat, mais je n'étais guère doué. Plus utile à porter l'eau et le bois, le foin et le grain. Puis j'ai encontré ma dame et on a décidé de s'installer là, voilà une poignée d'années. On y a retrouvé d'autres Français, ce qui m'a enjoyé le cœur. Vous êtes Bourguignons, ton frère et toi, c'est bien ça ?

— De Vézelay.

— Je connais pas, mais Bourguignon et Français, c'est tout un. Il faut se tenir les coudes. »

En disant cela, Robert lança un regard de défiance vers le bas du casal. Ernaut fronça les sourcils.

« Il y a donc des soucis avec certains ?

— Je dis pas qu'on s'esbigne pas avec les Provençaux, les Normands ou les Lombards. Mais on a tous trop souffert en chemin pour ne pas reconnaître ceux qui ont sué de même. Les gens du Puits de la Vierge, ils se croient meilleurs que nous.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi donc ? reprit Robert, l'air indigné. Mais parce que voilà beau ramassis de fainéants, tout juste bons à accaparer les meilleures terres. Ils sont là depuis si longtemps qu'ils en oublient ce que c'est d'être loyal chrétien. Les pires, c'est ceux nés ici. Le fils d'un goret né en un hostel devient pas enfançon… »

L'homme cligna de l'œil, amusé par sa propre plaisanterie. Ils arrivaient à un embranchement, un des chemins longeant la pente vers l'ouest. Il salua gaiement Ernaut et s'y engagea, sifflotant, sa houe à l'épaule. La pente se faisait plus forte, les regards moins amicaux, Ernaut le sentait bien. Alors que jusque-

là les visages étaient au pire polis, il lui semblait ressentir une certaine méfiance, voire de l'hostilité. Un vieux boiteux le croisa, appuyé sur une canne, il était trop lent pour s'esquiver et escomptait sur l'animosité de son regard pour repousser l'intrus loin de lui. Peine perdue.

« Salut l'ancien ! »

L'homme grommela quelques mots, frottant ses gencives édentées contre ses lèvres. Ernaut s'approcha de lui.

« Il n'y a pas souci pour abreuver ma bête à la source ? »

Le visage ridé prit une expression vexée et son regard toisa Ernaut avec dédain.

« Y sera pas dit qu'on laisse mourir de soif une bête…

— Grand bien à vous ! Elle n'est pas mienne et je ne saurais dédommager son maître s'il lui arrivait quoi que ce soit.

— Les sergents du roi n'ont pas monture ? répliqua le vieillard, montrant de sa canne l'épée suspendue à la taille d'Ernaut.

— Je ne suis pas ici pour les affaires du roi, mais en visite chez mon frère.

— Le Bourguignon ?

— Oui, Lambert. Vous le connaissez ?

— Je peux pas dire qu'on ait échangé plus de dix mots, mais il est sérieux à la terre. Il a repris un bien en fort mauvais état.

— Ça ! Il est dur à la tâche, personne peut arguer du contraire. Vous avez vos champs vers les siens ?

— Oh non ! répliqua vivement l'ancien, horrifié. Ma terre est parmi celles du quartier du Puits.

— Ceux d'En-Bas ? »

L'homme hocha la tête.

« Enfin, c'est le bien de mon fils. Moi j'ai eu des terres un peu partout en ce royaume, mais c'est ici le mieux.

— Les cultures y sont belles, ça oui.

— Et les Turcs éloignés, comme les Égyptiens. Ces maudits païens ! On peut dire qu'y m'ont fait souffrir, eux autres, ça oui, par la jambe-Dieu ! On a bien mérité un petit bout de terre à nous, tranquilles. On nous doit bien ça. »

Ernaut acquiesça en silence, caressant la gorge de son cheval.

« Tu m'as l'air d'un bon p'tit gars, même si t'es pas d'ici. Tu sers le roi, et ça c'est bien. Le souci, c'est que tous les nouveaux, ils se croient tout permis. On était là avant eux, cul-Dieu ! La terre a bu not' sang pendant qu'ils s'en venaient par les chemins. On n'a pas de leçons à entendre, on est maître de not' bien… »

Une voix forte l'interpella soudain. Un gros homme, une doloire à la main appelait le vieux depuis une des bâtisses. Il salua Ernaut d'un signe de tête et s'éloigna en grommelant.

« T'as l'air d'un bon p'tit gars, pour ça oui. »

Le vieillard se dirigea vers le charpentier d'un pas traînant qui soulevait la poussière. Ernaut reprit son chemin et sortit bientôt du casal, retrouvant une centaine de pas plus bas les bassins de la source. Trois femmes battaient la toile sur un de ses bords, chantant d'une voix entraînante tout en assénant des coups réguliers. Il mena son cheval jusqu'à un abreuvoir sous un trop-plein. Les femmes se turent, continuant à tordre et battre avec vigueur. Appréciant la fraîcheur de l'eau, il s'en passa sur le visage et la nuque avant d'y plonger la tête. Il venait de se relever, soufflant, les yeux clos quand une voix rauque l'interpella.

« On dit que ton frère va se porter témoin pour le Borgne ? »

Ernaut se retourna et découvrit un petit homme au visage carré, le cheveu frisé assez court. Il était habillé d'une cotte de belle facture, mais usée par endroits. Il s'appuyait d'un côté sur le muret et de l'autre sur une hotte emplie de bouses séchées. Sa petite taille accentuait son aspect massif, ses bras musculeux. Il semblait aussi noueux, aussi solide que les troncs des vieux oliviers. Ernaut le dévisagea lentement, s'essuyant du revers du bras.

« En quoi ça te concerne, l'ami ?

— Il devrait pas faire ça, c'est pas son affaire.

— S'il épouse Osanne… »

L'homme fit un rictus vexé.

« Tout le monde sait bien que le vieux Godefroy était jaloux d'Ogier. Nous, on était tous amis avec lui, il était notre compaing.

— Tu veux dire qu'il y aura beaucoup de témoins pour lui ?

— Un seul suffit. Il devait épouser la fille d'Aymeric, il demandera justice pour son défunt parent.

— Godefroy est trop vieux, et avec un seul œil, il ne pourra pas entrer au champ clos, de toute façon.

— Eh bien qu'il se trouve un champion alors, mais je te donne conseil d'ami : dis à ton frère de laisser Godefroy. Il est coupable, et rien pourra le sauver. »

Ernaut fit la moue, esquissa un sourire.

« Tu sais que ce pourrait être moi le champion de Godefroy ? Es-tu bien sûr que ton compaing Aymeric préférerait m'affronter ? »

L'homme souffla, dépité.

« Tu comprends donc rien ? Dieu est avec nous, et lui non plus n'aime pas les corniauds du genre de Godefroy. »

Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, matinée

Les deux frères avaient retrouvé Godefroy à sa porte. Sa femme Perrotte et sa fille Osanne l'accompagnaient, le visage fermé et triste. Ernaut se fit la réflexion que le vieil homme avait tout du coupable prêt à affronter son châtiment. Il s'efforça de chasser cette idée noire. Devant l'église, une foule s'était déjà amassée. Chacun y allait de son commentaire sur les événements récents et les développements qu'on était en droit d'en attendre. Néanmoins, les voix se firent moins gaillardes à leur approche, à l'exception de celle d'Aymeric qui continuait à pérorer, en jetant désormais de temps à autre une œillade haineuse dans leur direction. À ses côtés se tenait le petit homme vindicatif qu'Ernaut avait croisé à la source. Il l'indiqua à son frère et lui demanda qui c'était.

« Gautier le Petit, il ne va si loin que son nez ne quitte le cul d'Aymeric.

— Ah ! Je comprends mieux pourquoi il voulait me convaincre de ne pas me mêler de cette histoire, tantôt.

— Ce n'est pas mauvais bougre, mais il ne dit pas plus haut que son compère et le suit en toute chose. À eux deux, ils se croient détenir la vicomté du Puits de la Vierge. »

Ernaut afficha un sourire. Il écartait désormais la foule pour s'approcher des marches d'accès. L'assemblée se faisait dans la nef de Sainte-Marie, seul endroit suffisamment solennel — et vaste — pour l'occasion. Sur le côté, attachée à un des anneaux, Ernaut reconnut une des belles montures du vicomte, qui présiderait en l'affaire. Autour, des amis à lui, sergents du roi, s'étaient installés en attendant la fin de l'audience. Aucun n'était suffisamment proche pour lui faire plus qu'un signe amical de la tête ou de la main.

La fraîcheur du bâtiment les saisit lorsqu'ils y entrèrent. La blancheur de la pierre, récemment taillée et maçonnée rendait l'endroit effrayant, glacial. Quelques décors de couleur étaient en cours, mais les artisans semblaient avoir déserté le chantier avant de l'avoir achevé. Le chœur, au fond, présentait une image impressionnante du Christ. Son regard intense semblait scruter au plus profond de l'âme de chacun. À ses pieds, entre les premiers piliers, des chaises avaient été installées sur une petite estrade de bois, autour d'un tabouret curule muni d'un coussin. Là se tenaient les jurés de la cour des Bourgeois, qu'Ernaut connaissait bien, pour les fréquenter souvent.

Il s'y trouvait Pierre de Périgord, déjà présent la veille, qui discutait à voix basse avec Albert Lombard, petit homme toujours impeccablement habillé, dont le visage, à l'ordonnancement hasardeux, reflétait autant de bienveillance qu'il attirait la sympathie. Plus d'un s'était laissé prendre à cette allure débonnaire recouvrant un esprit brillant. À leur côté se tenait Simon Rufus, dont la fratrie occupait plusieurs manses [4] dans le casal. Rien d'étonnant à ce qu'il ait souhaité être présent pour cette pénible affaire. Son profil d'aigle, ses joues maigres, le faisaient ressembler à un volatile, ses cheveux roux toujours ébouriffés évoquant sans nul doute une crête.

Lorsqu'il prenait la parole, il s'emportait facilement, sa langue cherchant à suivre le flux rapide de ses pensées. Il avait néanmoins bonne réputation dans les affaires et Ernaut l'avait plus d'une fois vu prendre parti avec grande justesse. Derrière se profilait la vaste bedaine de Pierre Salomon, le teint rougeaud comme à son habitude. Son visage large, noyé de barbe et de cheveux fous transpirait abondamment et il s'essuyait de la manche régulièrement tandis qu'il opinait aux réflexions de ses confrères. C'était un homme habile, à l'esprit pratique, dont on disait qu'il préférait une pile de besants [5] à toute autre chose. Mais personne ne le pensait malhonnête pour autant.

En retrait, occupé à échanger avec l'intendant du Saint-Sépulcre, habillé d'une magnifique cotte d'un jaune profond, ornée de décors brodés au col, aux bras et aux poignets, le vicomte semblait soucieux. Ce n'était certes pas de l'affaire qu'il était ennuyé, ayant habitude de présider de tels jugements par bataille. Il

semblait à Ernaut qu'il allait toujours ainsi, les yeux couverts de ses épais sourcils, froncés à l'avance de tout ce qu'il redoutait. La main devant la bouche, on ne pouvait voir s'il parlait ou réfléchissait. À gauche de cette assemblée, sur des tréteaux, recouverte d'un linge, on devinait une silhouette. Il était de coutume de montrer le corps de la victime lors des premières audiences de façon à ce que la cour puisse s'assurer du meurtre. Raoul, le jeune homme qui assistait habituellement l'écrivain de la cour, Guérin de Bethléem, reconnut Ernaut et s'avança vers lui.

« Le bon jour, Ernaut. Je ne savais pas que tu devais être présent.

— Ce n'est pas en tant que sergent que je suis là, j'assiste mon frère, qui a part en l'affaire. »

Raoul ne put retenir une grimace de désapprobation.

« Pour la victime ou le murdrier ?

— Il ne croit pas que celui qu'on accuse ait frappé.

— Oh ! Je vois. Il hocha la tête avec tristesse. L'histoire parait pourtant fort simple et je crains qu'il ne se fourvoie.

— Rien n'est jamais simple par ici et certes pas meurtrerie. »

Le jeune clerc lui sourit amicalement, sans conviction.

« J'espère que tout se finira bien pour les tiens. »

Puis il retourna vers la cour, se préparant à noter sur des tablettes de cire les décisions qui seraient prises, de façon à éventuellement les recopier de façon définitive pour les archives. L'intendant frappa dans ses mains à plusieurs reprises tandis que la cour des Bourgeois et le vicomte prenaient leur place. Lorsqu'il s'assit, ce dernier eut un mouvement de surprise en voyant l'imposante silhouette d'Ernaut parmi les premiers rangs. Il ne s'attarda

néanmoins pas et adopta son attitude habituelle, empreinte de sérieux, dont on ne pouvait dire s'il écoutait attentivement, somnolait ou pensait à autre chose. Lorsque le calme s'installa, ce fut Raoul qui prit la parole, un peu hésitant au début, mais s'imposant avec force à la fin.

« Bourgeois du casal de la Mahomerie, vous en avez appelé à la cour des Bourgeois du roi, notre sire Baudoin, en une affaire de meurtrerie. Approchez et vous serez entendus, parlez et justice vous sera rendue. »

Puis il se recula, prêt à noter. Aymeric le Grand hésita un court instant, fit quelques pas en avant, visiblement intimidé de se trouver face au regard inquisiteur de la cour. Il se sentait gauche et pitoyable dans ses vêtements à la couleur passée, aux coudes usés. Il s'inclina légèrement en salut et déclara :

« J'ai pour nom Aymeric, dit le Grand, et suis de ce casal de la Mahomerie. Je viens ici déclarer un cas de féroce meurtrerie, commis à la nuit. Mon compère Ogier a reçu par le corps plusieurs coups qui lui ont ravi son souffle, et il en a rendu son âme à Dieu. »

Il marqua un temps, inquiet de suivre la bonne procédure, d'employer les bonnes formules.

« Qu'il plaise à la cour de mander Godefroy, dit le Borgne, de ce même casal, car je me plains de lui qu'il a meurtri Ogier, dont la dépouille est là sous vos yeux. Entendez donc ce que j'ai à vous dire. »

Les regards de la cour scrutèrent l'assemblée, attendant un mouvement, et s'attachèrent à étudier Godefroy lorsque celui-ci s'avança à son tour. Il tentait de faire bonne figure, mais ses épaules lasses, son pas traînant indiquaient bien toute la frayeur qui l'habitait en cet instant.

« Je suis Godefroy le Borgne et je me présente à vous. »

Aymeric se fendit d'un sourire mauvais et, indiquant la dépouille, continua :
« Venez voir ce meurtre. »

Le vicomte et les jurés se levèrent alors de leurs sièges et s'approchèrent du défunt, dont le drap fut tiré. Parmi l'assemblée, les cous se tendirent pour mieux voir. Aymeric montra les blessures béantes qui déchiraient le corps d'albâtre.

« Voyez ces coups portés sur cet homme meurtri. »

Sans rien laisser paraître de leurs sentiments, les bourgeois du roi examinèrent, hochèrent la tête, puis reprirent leur place, aussi hiératiques que des statues au portail d'une église. Aymeric toussa, se racla la gorge, impressionné malgré lui de ce qu'il allait prononcer. Plus aucune fanfaronnade dans son attitude n'était perceptible.

« Sire vicomte, à vous et à la cour je me plains de Godefroy le Borgne, qui est là, car il a donné les coups que la cour et vous avez vus, sur Ogier, l'homme qui fut meurtri. »

Il marqua un temps, vissant son regard à celui de Godefroy.

« S'il ne reconnaît pas cela, je le prouverai de mon corps contre le sien et le tuerai ou le ferai rendre grâce à toute heure du jour. »

Puis il attendit, l'air bravache, toisant Godefroy. Le vieil homme fit un pas en avant, inquiet. Sa voix était hésitante lorsqu'il répondit et il s'y reprit une seconde fois.

« Je nie le meurtre et les coups et suis prêt à me défendre contre Aymeric qui est là, de mon corps contre le sien, et le rendrait mort ou à ma merci à toute heure du jour. »

Le vicomte releva le buste et rétorqua d'une voix claire :

« Tu me parais bien âgé pour aller en champ, sans compter ton œil unique. Il te faut donc un témoin, qui se fera ton champion, et aura son sort lié au tien. »

Godefroy hocha avec douleur le chef et Lambert s'avança alors à ses côtés, posant sa main sur son épaule en soutien.

« Je suis Lambert de Bourgogne, de ce casal et suis témoin de cet homme qui nie le meurtre et les coups. Je serai son champion contre Aymeric, de mon corps contre le sien, et le rendrai mort ou à ma merci à toute heure du jour. »

Ernaut sentit sa glotte se serrer et sa mâchoire se crisper. Il lui sembla un instant que le vicomte avait jeté un coup d'œil dans sa direction. À ses côtés, Osanne se fit plus présente, et il posa un bras protecteur sur son épaule. Il lui sembla qu'elle pleurait, mais il ne la regarda pas. Toute son attention était focalisée sur le drame qui se jouait entre les trois hommes. L'église s'assombrit, les voûtes se tassèrent, les ombres s'épaissirent. Pierre Salomon se leva et tonna de sa voix forte, habituée aux discours :

« Soyez prêts pour le troisième jour d'ici, avec toutes les armes qui conviennent à champion pour défendre ce que chacun de vous a dit. »

Puis il donna quelques rapides instructions à l'intendant pour que des gardiens enferment et surveillent les deux combattants, tout en leur laissant le droit de voir qui le souhaitait. Il devait également s'occuper de les nourrir suffisamment. Comprenant que la première partie de ce jeu terrible était achevée, les curieux s'égayèrent, ne laissant que les principaux intéressés dans la nef. Un groupe de pèlerins se faufila, en s'excusant à chaque pas, en direction du chœur. Ernaut détaillait son frère des pieds à la tête, comme s'il ne parvenait pas à se convaincre de ce qu'il avait sous les yeux.

« Trois jours, je n'ai que trois jours pour trouver… Tu as bien fol espoir, mon frère. »

Osanne pleurait désormais à chaudes larmes, pelotonnée contre celui qu'elle pensait épouser, déchirée à l'idée de perdre peut-être à la fois celui-ci et son père. Elle voulut parler, mais ses hoquets l'en empêchèrent. Lambert, bouleversé, s'efforçait de la consoler. Godefroy, guère plus vaillant, tenait la

main de sa femme si serrée que les jointures en blanchissaient. Derrière les deux hommes, des valets du Saint-Sépulcre attendaient. Godefroy leur demanda s'il devait aussi être enfermé jusqu'au combat.

« Nul besoin. Mais il vous faut demeurer en votre hostel. La cour risque de prendre tout voyage en dehors du casal pour une fuite. »

Une main frappa dans le dos d'Ernaut. Il se tourna et découvrit Raoul, l'air sérieux.

« Le vicomte désire te parler avant de s'en retourner ».

Devant un des autels, les mains dans le dos ainsi qu'il l'aurait fait pour admirer un paysage ou tancer un serviteur, Arnulf étudiait un imposant Christ en croix peint, orné de pierres, scintillant à la lumière des cierges. Il ne se retourna pas tout de suite à l'arrivée d'Ernaut, commençant à lui parler sans bouger d'un iota.

« Grande surprise de t'encontrer ici, Ernaut. Tu n'étais pourtant pas de mon escorte. »

Il attendait des explications, mais rien dans sa voix ne permettait de déceler de la colère ou de l'agacement. Il semblait juste curieux.

« J'ai su cette meurtrerie par mon frère et qu'il y aurait part.

— Ton frère est champion du borgne, c'est cela ?

— Oui, messire vicomte.

— Douloureux privilège ! »

Il fit enfin face au géant, qu'il examina un petit moment, les minces lèvres se mouvant à peine.

« Et que viens-tu faire en cette histoire ?

— Mon frère m'a mandé. Il aimerait ne pas avoir à faire bataille contre Aymeric, qu'il estime honnête homme, mais fourvoyé.

— Ah, il pense ça ? s'esclaffa le vicomte. Il ne veut pas que Dieu donne raison de lui ! Pourtant, je ne pense pas qu'il aimerait le contraire ?

— Certes non. Il m'a demandé de trouver qui était le vrai murdrier, car il me sait talent à ça.

— Tu sais certes fureter comme peu de mâtins le peuvent. »

Il plissa les yeux, semblant s'amuser de cette conversation. Il se gratta le nez, laissant le temps s'écouler avec métier.

« Je suis aise de voir que tu te soucies des tiens. Une parentèle soudée est gage de droiture. Je te relève de tes charges jusqu'à la bataille, le temps pour toi de faire lumière sur tout cela. Tu m'en rendras compte, que tu réussisses ou pas.

— Que Dieu vous en mercie, messire vicomte ! Je… »

Arnulf l'interrompit d'une main levée.

« Mais sache bien que tu ne peux te prévaloir d'être sergent du roi en cette affaire. Tu n'es qu'un frère qui veut aider les siens. Nul passe-droit, nul privilège. Et si tu te laisses aller à quelques travers… »

Son visage sévère n'eut pas besoin d'en dire plus. Ernaut l'avait déjà vu se fermer ainsi lorsqu'il châtiait un valet ou sermonnait un incompétent. Il menait ses troupes comme ses chevaux, d'une main sûre, avec un solide chanfrein et n'hésitait pas à éperonner au sang pour ramener dans le droit chemin. Le jeune homme s'inclina, balbutiant des remerciements et s'éloigna. Le temps lui était désormais compté.

- [1] Styrax officinalis, dont la résine séchée donne le benjoin.
- [2] Phillyrea angustifolia, arbuste proche de l'olivier.
- [3] Biens appartenant en propre à une femme qui survit à son mari.
- [4] Unité familiale d'exploitation du sol cultivable.
- [5] Monnaie byzantine, à l'origine, courante au Levant. Sert surtout d'unité de compte, valant un cinquième de livre, 4 sous ou 48 deniers.

Chapitre 2

Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, après-midi

Son frère emmené par les valets de la curie, Ernaut était rentré dans le manse. Le soleil accablait désormais ceux qui s'attardaient dehors et traquaient la moindre parcelle d'ombre. Même les bêtes tentaient de lui échapper, en vain. C'était le moment pour les hommes de s'allonger au pied d'un arbre, dans un cabanon ou un repli de terrain. La chaleur régnait, impériale, et tenait les hommes à sa merci.

Les cigales et les grillons, quelques rapaces affamés, les lézards et les serpents étaient les seuls à oser s'y mesurer. Étendu sur le lit, bras sous la tête, Ernaut préparait ses plans. Il n'était pas certain de ce qu'il allait faire en premier. Ses précédentes expériences lui avaient appris que pour pister un assassin, on pouvait s'intéresser à la façon dont il s'y était pris ou aux motifs qui avaient rendu son bras meurtrier.

Il s'assit sur le bord de la couche, les coudes sur les genoux. Ogier allait être rapidement enterré, maintenant que les jurés avaient vu sa dépouille. Il fallait donc commencer par aller voir les blessures qui lui avaient été infligées, avec quel genre d'arme, si c'était possible. Il espérait aussi, naïvement, que de voir le corps du défunt lui en apprendrait un peu sur l'homme qu'il était. Il ceignit son baudrier, sa masse, vérifia que sa bourse contenait quelques deniers et descendit, affrontant la chaleur crue de la rue.

Il n'avait qu'une poignée de façades à dépasser pour retrouver l'église, passa en une rapide foulée le portail et se réfugia dans la fraîcheur de la nef. Le lieu avait été débarrassé et un groupe de pèlerins discutait près de l'autel. Il s'approcha de la dépouille, toujours couverte de son linceul, une bougie à sa tête. Vérifiant que personne ne lui prêtait attention et qu'aucun serviteur de l'église n'était proche, il souleva le drap.

Les chairs molles, affaissées, du visage lui donnaient un air stupide, de grosses bajoues s'étalant en plis disgracieux. Le crâne à demi-chauve s'ornait d'une maigre toison, soigneusement coiffée. Son nez, large, semblait à toute force vouloir rejoindre le menton replié en un bourrelet de graisse. Les lèvres fendues, éclatées, quasi invisibles, retombaient dans la bouche indiquant l'absence d'un grand nombre de dents. Des traces violacées couvraient tout le bas de son visage. L'homme n'avait guère été séduisant.

Repoussant le drap plus avant, Ernaut constata que le cou, puissant, portait de nombreuses traces, des écorchures désormais livides. La poitrine avait reçu plusieurs coups, d'une lame fine. Certaines blessures étaient superficielles, simples déchirures glissant sur les côtes, mais plusieurs coups avaient pénétré profondément. L'assassin ne s'en était pas contenté : il avait également fouaillé les chairs tendres de l'imposant abdomen. C'était à l'évidence l'œuvre d'un forcené.

Ernaut reposa le drap et examina les mains et les bras. Ogier n'avait pas tenté de se défendre, ses poignets portaient des traces de ligatures serrées, qui avaient rendu ses mains de rude travailleur violacées et gonflées. Vérifiant si les chevilles avaient connu le même sort, il écarta le linceul une nouvelle fois, s'attardant sur ses jambes. Ses yeux s'écarquillèrent d'effroi quand il aperçut ce que le meurtrier avait fait au bas-ventre.

Les parties génitales avaient été déchiquetées avec sauvagerie. Pas simplement tranchées. Ogier était certainement mort de cela, ou du moins y avait perdu tout le sang répandu désormais sur le sol de sa demeure. Il avait dû souffrir horriblement avant de lâcher son dernier souffle. Pas étonnant qu'Aymeric ait eu désir de le venger s'il était son ami. Ernaut eut soudain une bouffée d'estime pour celui que son frère devrait affronter avant la fin de la semaine. Il soupira, réinstallant le drap avec soin.

Il venait juste d'achever sa tâche et se tenait devant le corps, analysant ce qu'il en avait compris quand une petite toux le fit se retourner. Un jeune homme au visage étroit, le front bas, le détaillait avec curiosité, un balai à la main. Ernaut

lui fit un sourire évanescent avant de prendre la parole.

« Horrible fin pour ce pauvre Ogier, n'est-ce pas ? »

Le valet haussa les épaules.

« Dieu rappelle à son heure.

— Est-ce toi qui a préparé sa dépouille ?

— Avec un mien camarade. Il pèse son poids et on n'était pas trop de deux pour le porter ici.

— Tu as fait sa toilette ?

— Bien sûr ! Il ne pouvait partir dans l'état où il était. »

Ernaut hocha la tête en assentiment.

« Peux-tu me dire comment il était vêtu ?

— Et pourquoi que je ferai ça ?

— Savoir ce qui lui est arrivé apaiserait les craintes. On pourrait prier pour lui en toute sincérité. »

Le jeune homme ne parut qu'à demi-convaincu, mais il avait plus envie de parler que de s'acquitter de sa tâche. Il s'appuya sur le manche de son outil.

« Il avait que sa chemise et ses braies. On a tout jeté, c'était poisseux de sang et… et d'autres choses…

— Il n'avait pas encore une de ses chausses ?

— Comment que vous savez ça ? Le valet passa une langue sèche sur les lèvres, mal à l'aise. Il l'avait pas enfilée ! On lui avait nouée autour de la bouche, et pis avec des nœuds drôlement serrés. On a dû les trancher avec un canivet. »

Ernaut fit une grimace.

« C'est toi qui as rompu ses liens ? J'ai vu les cordes en son hostel.

— Oui-da. C'était plus facile pour le porter. Pauvre gars. Il était pas bien gentil, mais de là à le traiter comme une bête.

— Tu veux parler de… »

Ernaut désigna subrepticement son bassin, le visage tendu, comme dégoûté. Le valet fit un rictus guère plus engageant et confirma d'un signe de tête.

« Moi j'ai pas pu y toucher, c'est Giraud qu'a tout ramassé comme il a pu. On a mis ça dans une toile, et on l'a posé là où le Bon Dieu l'avait placé à sa naissance. Qu'il parte comme il est venu, sans rien qui manque.

— Vous en avez parlé ?

— Ah certes pas ! C'est pas chose à raconter. Préparer les morts, c'est tâche de confiance. On en apprend plein sur eux, on découvre des secrets. Tout ça, c'est entre Dieu et le moribond, alors Giraud et moi, on dit jamais rien. »

Il renifla avec vigueur, tordant les lèvres.

« On en cause même pas entre nous. Quand c'est fini, on oublie. »

Il jeta un coup d'œil vers le groupe de pèlerins, d'où un cri venait de s'échapper, de douleur ou de joie. Il souffla.

« On va le porter en terre d'ici la nuit, le père a dit qu'il était pas bon de fort tarder, d'autant qu'il a pas pu confesser ses pêchés. Son âme doit espérer du Bon Dieu. »

Ernaut décrocha la bourse de son braiel [1] et en fit tomber quelques pièces argentées, les tendant au valet.

« Tiens, tu lui paieras un ou deux cierges à cette occasion. Garde une monnaie pour ton compère et toi vous payer de quoi boire, en remerciement de vos soins. »

Avec un sourire reconnaissant, le serviteur fit disparaître les pièces dans sa main osseuse.

« Que Dieu vous bénisse, l'ami ! »

Ernaut hocha la tête tristement et s'éloigna. L'odeur du cadavre commençait à s'insinuer en lui, à se dissoudre dans sa tête, à polluer ses pensées. Ogier avait subi d'effroyables tortures. Il avait peut-être un magot après lequel on espérait. Jamais des brigands n'auraient osé s'introduire à la nuit dans la demeure d'un riche bourgeois pour lui faire avouer où il celait ses deniers. D'ailleurs, le casal se trouvait dans un des endroits les plus calmes du royaume. Les voyageurs pouvaient aller et venir sans crainte et le berger esseulé n'avait pas de motif de s'inquiéter des voleurs.

Le défunt était un homme solide, empâté, mais qui avait travaillé toute sa vie. Il n'avait pas dû être facile à maîtriser. Plusieurs agresseurs auraient été nécessaires pour s'emparer de lui, le bâillonner, le ligoter. Si c'étaient des gens du village, ils devaient faire bloc, instiller le doute et la suspicion sur d'autres pour les détourner loin d'eux. Mais il n'existait nul secret si terrible qu'il ne puisse diviser les hommes. Ernaut en avait été plusieurs fois témoin : il demeurait toujours un moyen afin d'inquiéter l'un ou l'autre, l'amener à dénoncer ses complices, parfois en promettant l'amnistie au plus prompt à trahir. Il méprisait ce genre de personnes, il en appréciait juste l'utilité, en tant que sergent du roi.

Lorsqu'il sortit de l'église, une langue de feu lui brûla la peau et la cornée. Il se figea. Un chien vint en frétillant de la queue quémander quelques caresses ou une friandise. Il le chassa d'un revers de la main, agacé. Sans trop y penser, il dirigea ses pas vers la croix de pierre peu éloignée. Elle était fixée sur une estrade de quelques marches, d'où l'on pouvait voir la Cité sainte à une poignée

de lieues vers le sud. Transpirant désormais à grosses gouttes, il gravit les degrés en quelques foulées et porta son regard au loin, la main sur le front pour se protéger de la lumière.

Par-delà les reliefs poussiéreux, gris et cendrés, il apercevait le mont des Oliviers, un peu sur sa gauche, moucheté de vert sombre. Des pentes sur lesquelles Jérusalem était installé, on ne devinait que la pointe occidentale, plus élevée. Ernaut plissa les yeux, devinant, lui semblait-il, la tour de Bohémond, par là où les croisés avaient pris la ville, des années plus tôt. Ils avaient ri comme des enfants insouciants, avec Lambert, la première fois qu'ils avaient aperçu les murailles de la Cité sainte.

Des mois avaient passé et cette terre était devenue la leur, les soucis étaient reparus tandis que les récoltes croissaient. Devenu sergent, Ernaut avait espéré un moment que cela comblerait en lui le vide qu'il avait ressenti après son combat avec Maciot. Finalement, il avait senti les ténèbres le ronger peu à peu et il craignait chaque fois davantage lorsqu'il envisageait de se confesser. Il espérait que sa faute ne retomberait pas sur Lambert. Homme d'action, il ne voulait néanmoins pas se contenter d'espoir. Il lui fallait débusquer la vérité et amener Aymeric à retirer son accusation.

Il se mordit la lèvre, surpris d'une idée qui venait de se former dans sa tête. Si jamais il découvrait que c'était bien Godefroy le coupable, il lui faudrait encore convaincre son frère, ce qui serait tout aussi ardu. Le front plissé de sombres pensées, il dévala l'escalier et retourna à grandes enjambées vers la demeure de Lambert. Il lui fallait un endroit frais pour penser, comprendre. Un endroit frais, et un pichet de vin clair. Si seulement Libourc était là !

Casal de la mahomerie, mercredi 11 juin, veillée

Ernaut revenait d'un pas lourd de chez Godefroy. Le repas avait été triste, long et pesant. Personne n'avait eu le cœur d'entretenir la conversation, chacun se contentant de noyer son regard dans son écuelle. Après quelques échanges sur le défunt, demeurés sans grand intérêt, le silence s'était installé. Les timides

sourires d'Osanne n'avaient pas suffi à réchauffer l'atmosphère et, après un verre de vin miellé rapidement avalé, Ernaut avait préféré les quitter.

La lune, le disque quasi plein, était rongée par les collines, mais répandait néanmoins une lumière bleutée, apaisante. Des portes claquaient de temps à autre, des enfants chantaient au loin, un bébé criait tout à côté. Les cigales continuaient à chanter, indifférentes aux ténèbres. Ernaut obliqua vers un sentier pour rejoindre les jardins, à l'arrière des maisons, afin de vérifier que sa monture allait bien.

Lorsqu'il poussa le portillon qui accédait au courtil, un chat s'enfuit à toute allure depuis les broussailles voisines. Tranquillement installé, le cheval tourna à peine les oreilles lorsqu'il sentit qu'on approchait. Il s'ébroua en guise de salut et fit mine de s'intéresser au foin devant lui. Le jeune homme le caressa, appréciant le contact chaud et vibrant.

Il allait ouvrir la porte située à l'arrière de la maison, qu'il n'avait pas barrée à dessein, lorsqu'on l'interpella depuis l'entrée du jardin. Il se retourna, fronçant les sourcils pour mieux discerner la silhouette. L'homme était de taille moyenne, plutôt mince, habillé à l'occidentale avec une cotte et des chausses. Il avait levé la main en guise de salut. Son visage demeurait impénétrable avec l'obscurité. Instinctivement, Ernaut approcha la main de son ceinturon. Ogier avait peut-être été interpellé ainsi alors qu'il allait aux latrines.

« Mille pardons pour venir à la nuitée, je suis arrivé chez Godefroy quand vous en partiez. On me nomme Iohannes. »

Ernaut grogna, attendant toujours d'en savoir plus. Il se passa un moment avant que l'inconnu ne reprenne.

« Il m'a dit que vous vouliez faire lumière sur cette meurtrerie. Adoncques j'ai désir de vous aider.

— En quoi l'affaire vous concerne ?

— J'ai tout d'abord bonne estime envers Godefroy, et pour d'autres raisons que je serais heureux de vous détailler. »

Ernaut soupira, puis se tourna vers la porte, indiquant d'un geste d'avancer.

« Entrez, je peux bien vous offrir un gobelet des tonnels de mon frère. »

La grande salle était illuminée par une lampe à huile tremblotante laissée là à son départ. Il fit signe à Iohannes de s'asseoir, jeta ses armes sur le lit puis attrapa un pichet et deux gobelets qu'il posa sur la table. Il versa le vin et prit place face à son visiteur, profitant de la lumière pour l'examiner en détail. L'homme était un peu plus âgé que Lambert, des rides prolongeant paupières et lèvres. Son front haut surplombait un nez discret, bosselé au milieu. Sa bouche fine ne semblait guère dessinée pour le sourire ; tout en lui inspirait la tristesse. Iohannes n'était pas un homme heureux.

« Vous devez avoir méfiance de ma venue, mais je me suis dit qu'il valait mieux ne pas tarder. Il n'y a que fort peu de temps pour lever le voile en cette affaire.

— Vous demeurez au casal ?

— Oui-da, depuis plusieurs années. Je n'ai pas grand manse, car on m'emploie souvent comme traducteur, surtout l'intendant. Je loge près de la curie, en bas.

— Dans le quartier du Puits ? »

Iohanne ne réprima pas son sourire narquois.

« Certes, mais je suis surtout un homme de la Mahomerie, je n'ai nulle querelle avec ceux d'en haut.

— Vous dites vouloir m'aider à découvrir ce qui s'est vraiment passé ?

— Je ne crois guère que Godefroy, que je pense bien connaître, ait pu occire si vilainement Ogier. Pourtant, j'aurais grande peine à voir Aymeric pendu parce qu'il a accusé fautivement.

— La faute lui en revient, il n'avait qu'à se taire.

— De certes. Mais s'il est pendu, cela ne résoudra rien. Un murdrier sera toujours parmi nous. »

Ernaut avala une gorgée de vin, circonspect. Si l'homme servait parfois l'intendant du casal, il était peut-être en mission pour le Saint-Sépulcre, toujours inquiet de ce qui se passait sur ses terres. Il se souvint avec angoisse des événements qui s'étaient déroulés autour du tombeau du Christ, près de leur couvent, quelques mois plus tôt. Il pinça les lèvres, attentif.

« J'ai bonne connaissance des lieux et je pense que les habitants ont fiance en moi.

— Auriez-vous idée de qui a pu frapper ?

— Non. On savait bien Ogier un peu querelleur à l'occasion, mais rien de nature à le faire mourir.

— Des querelles avec qui ? demanda Ernaut, se penchant sur la table, accoudé.

— Tout le monde et personne. Il parlait fort, vociférait à diable lorsqu'on le contrariait. Mais offrait tout aussi vite une gorgée de son vin. »

Iohanne leva son gobelet et porta un toast silencieux, avala une petite gorgée. Il se frotta le nez, comme indécis, avant de reprendre.

« On dit que vous êtes de la sergenterie du roi…

— En effet, mais je ne fais pas enquête en tant que tel.

— Vous pouvez vous enquérir de moi auprès de Ucs de Monthels. Le mathessep me connait et il vous donnera mes gages. »

Ernaut continuait à dévisager son visiteur nocturne. Il trouvait l'homme sympathique et lui aurait accordé toute confiance rapidement par le passé.

Mais les semaines à traquer les menteurs et les escrocs, le poids de sa propre culpabilité, le rendaient suspicieux.

« Que pouvez-vous me dire du casal, des familles d'importance ?

— Eh bien, il y a les Rufus, toute une fratrie installée ici depuis longtemps. Aymeric, que vous avez vu, et son compère Gautier, sont avec eux les plus éminents du Quartier du Puits.

— Et dans ceux d'en-Haut ?

— Il n'y a pas vraiment de meneur selon moi. Beaucoup sont arrivés depuis peu, au casal et dans le royaume. La plupart se contentent d'œuvrer à leurs champs et gardent la tête basse. Ils ne se mélangent guère, sauf par nation. »

Un court silence s'installa, Ernaut hésitait à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Des gens comme mon frère et moi ?

— Oui et non. Votre frère est homme paisible. Il n'a pas cet esprit étroit que j'ai si souventes fois encontré chez ceux venus de loin. »

Ernaut fixa son interlocuteur, étonné. Il détailla le visage fin, le regard brun. L'homme parlait très bien sa langue, mais portait un nom grec.

« Vous n'aimez guère les nouveaux on dirait ?

— Je n'ai rien contre les hommes de paix comme Lambert. Seulement, tous ne sont pas ainsi. »

Il fixa à son tour Ernaut dans les yeux, le visage tendu, traversé par une souffrance profonde.

« Je suis né ici, mais mon père était de vos pays. J'ai encontré plus souvent qu'à mon tour hostilité et méfiance de la part des marcheurs de Dieu, des porteurs

de la Croix.

— Ogier était-il de ceux-là ?

— Il venait d'un casal plus avant vers Naplouse et vivait dans le royaume depuis long temps. Il parlait l'arabe aussi bien que moi.

— Vous entendez la langue des mahométans ? » demanda Ernaut, surpris.

Iohannes tiqua au nom qu'Ernaut avait utilisé, amusé. Il en oublia instantanément le vouvoiement.

« Tu ne les traites donc pas de païens, toi ?

— J'ai appris qu'ils ne l'étaient pas. Si j'ai bien compris ce sont plutôt des hérétiques, non ?

— Que voilà étrange remarque, s'esclaffa Iohannes. Je ne suis pas clerc du chapitre Notre-Dame pour en discuter. De nombreux paysans des casaux voisins sont serfs, musulmans attachés à leurs terres. La plupart ne parlent pas vos langages, alors je leur traduis les volontés de leurs maîtres. »

Ernaut se mit à jouer avec la mèche de la lampe, faisant danser les ombres sur les murs. Une odeur âcre engendrée par la fumée se répandit dans la pièce. Se léchant les doigts de temps en temps, il semblait indifférent à la chaleur. D'une voix calme, il reprit son interrogatoire, passant également au tutoiement, qu'il préférait.

« Il serait possible que l'un d'eux soit venu porter le fer en ce casal selon toi ?

— Possible, bien sûr. Mais pour quelle raison ? Le village de Salomé, à côté d'ici, est peuplé de musulmans auxquels on ne se mélange pas. On s'aperçoit d'un champ l'autre, sans plus. Chacun ignore ceux qui ne sont pas des siens.

— L'envie aurait pu les guider. Cet Ogier était homme fortuné.

— Certes, on le dit. En ce cas, il aurait fallu qu'un des serfs l'apprenne et ose venir ici. Et puis quoi ? Que faire de sa fortune quand on appartient, de corps et de biens, à un seigneur ? D'autant que Robert de Retest n'est pas le plus doux d'entre eux. »

Ernaut prit le pichet et remplit de nouveau les verres, le front soucieux.

« Des brigands par chez vous ?

— Pas depuis des années. Mais cela ne veut rien dire. Leur propre est de venir quand on les attend le moins.

— Mon frère m'a parlé de pasteurs sur les terres de l'est.

— C'est vrai, le Jourdain ne se trouve pas à plus de dix lieues, on y encontre toujours des nomades.

— On les dit voleurs, l'un d'eux est peut-être aussi murdrier. »

Iohannes fit la moue, dubitatif.

« Je n'y crois guère. Lorsqu'ils rapinent, ils le font à plusieurs, de jour, et emportent vite des bêtes. Ils n'aiment pas tant verser le sang, qui amène toujours des ennuis. On peut aisément rendre une bête volée. Ils ont grand usage de la vengeance et n'en prennent pas le risque sans réfléchir.

— Et un motif pour la meurtrerie ? Il y a toujours noir secret qu'on se chuchote entre voisins.

— Je n'en ai pas connoissance. Les gens n'aiment guère parler des morts, surtout ceux qui ont trépassé par violence. Cela attire le mauvais œil. »

Iohannes se leva, finissant son vin d'un grand geste. Il fit claquer le gobelet de terre et sourit à Ernaut.

« Je vais te laisser pourpenser cela. Demain, j'ai quelques travaux que je ne peux

surseoir. Si tu le souhaites, je te rejoindrai dès ceux-ci finis.

— Je ne pense pas quitter le casal de la journée, tu me trouveras ici ou dans les environs. Je suis aise de te savoir à mes côtés, j'espère que cela nous permettra d'éviter la bataille.

— Puisse Dieu t'entendre » lui répondit Iohannes, tendant une main amicale.

Casal de la Mahomerie, mercredi 11 juin, nuit

La chaleur du jour emplissait toujours l'air et, les pieds poudrés par le chemin, Ernaut déambulait. Il avait besoin de trouver le sentier par lequel aborder cette énigme. La lune étant désormais dissimulée par-delà l'horizon, la nuit devenait très sombre et les étoiles scintillaient dans des ténèbres veloutées. Le jeune homme leva la tête, tentant d'en reconnaître certaines. Il n'avait jamais pu en retenir les noms, et savait à peine pointer le nord. D'autant que les constellations étaient nouvelles en Terre sainte. Même Lambert, qui se targuait d'en avoir quelques rudiments, y perdait son latin. Les savants disaient que ces petites lumières présidaient parfois à la destinée humaine et se faisaient forts d'en prédire ainsi le déroulement.

Ernaut se frotta le crâne. En tout cas, elles avaient vu comment cela s'était fini pour Ogier, témoins muets des exactions barbares. Il avançait vers l'arrière des maisons occidentales, souhaitant étudier de nuit le jardin du défunt. Peut-être le coupable hanterait-il le lieu, rongé par le remord, ou brûlant de l'espoir de recommencer. Incapable de voir les pierres et les cailloux, les trous et les ressauts, Ernaut butait presque à chaque pas. Un petit chat vint se blottir contre sa jambe en ronronnant. Il le ramassa et avança en le caressant, arrachant à l'animal des soupirs de félicité.

« Et toi, l'ami, ne saurais-tu dire qui a frappé ? » chuchota-t-il à la bête. Il était désormais derrière la maison, que rien ne distinguait particulièrement. C'était le quatrième jardin depuis le chemin, après celui de Godefroy. Comme les autres, il était ceint d'un petit muret de pierre, qu'on franchissait par un guichet

de branches grossièrement taillées. Des broussailles s'étaient enracinées sur ce relief. Une unique fenêtre perçait la façade arrière. Ernaut y discerna une très faible lueur, sûrement la veilleuse laissée là par le valet.

Par-delà le sentier s'étendaient champs et vignes. Les moissons n'avaient laissé que des tiges rases, grises, qui alternaient avec les ceps torturés. Les oliviers étaient un peu plus loin, sur d'autres coteaux. Plusieurs figuiers avaient été plantés le long du chemin et Ernaut s'assit sous leur couvert, sur une pierre, sans quitter les maisons du regard. Une toux rauque s'éleva, un bébé hurla. La nuit était calme.

Il manquait à Ernaut le son régulier des cloches des couvents, qui appelaient les moines à la prière. Ici, l'église ne servait que pour la paroisse et ne sonnait pas la nuit. La petite boule de poils s'était endormie et Ernaut la contempla un instant, la patte débordant de sa main. Confiante, indifférente, insouciante. Le jeune homme sourit. Un mouvement furtif attira soudain son attention. Une silhouette claire se faufilait le long des jardins plus au nord avec célérité, sans bruit, en direction du sud.

Retenant sa respiration, Ernaut se fit aussi petit qu'il le lui était possible, parmi les branches et les feuilles. L'inconnu passa sans le remarquer, suivant les murets. Après quelques instants de réflexion, le jeune homme se mit en chasse, reposant son compagnon d'un temps parmi les pierres. L'autre ne semblait pas prêter attention derrière lui et avançait aussi vite qu'il le pouvait. Ernaut sentit son cœur s'accélérer. Si jamais c'était le coupable, il pourrait innocenter Godefroy aisément et annuler la bataille. Mais il lui fallait peut-être pour cela attendre que le maudit ait frappé une nouvelle fois, prouvant ainsi sa malignité.

Ernaut fit la grimace, il regrettait de ne pas avoir pris son épée. Il serra les poings, dont il ne doutait pas qu'ils puissent suffire à calmer les ardeurs de tout assaillant. Il maintenait une bonne distance, se pelotonnant derrière les buissons, tendu vers un seul gibier, traquant sa proie comme un fauve attentif. Ils franchirent le chemin qui séparait le Haut du Bas du casal. En quelques foulées, l'espace découvert était derrière eux. L'inconnu continuait à avancer

avec détermination jusqu'à stopper net devant un arbre. Il s'accroupit.

Ernaut fit de même, dans des broussailles bordant les champs. Puis ils attendirent. Rien ne bougeait. Ernaut n'osait pas même respirer. Des démangeaisons imaginaires venaient le perturber, mais il était tout entier à sa traque. Des miaulements devinrent feulement puis bagarre non loin d'eux. La forme se remit en mouvement, sautant par-dessus la barrière, disparaissant derrière le mur de séparation.

Ernaut se mit à trottiner, dans l'espoir d'arriver à temps sans pour autant prévenir de sa charge. Lorsqu'il arriva au coin, il écarquilla les yeux : l'inconnu serrait quelqu'un dans ses bras. Ernaut tenait le félon, et il venait à point. Il poussa la barrière d'un mouvement vif tandis qu'un rugissement s'échappait de sa poitrine. Il avançait le bras levé, prêt à l'abattre telle l'épée de l'archange saint Michel.

Un cri étouffé lui parvint aux oreilles : l'assassin était-il en train d'étrangler sa pauvre victime ? Sur les derniers pas, il bondit tel un fauve. Son poing allait s'écraser sur la nuque de l'assassin lorsque les deux corps emmêlés tombèrent au sol. Il fouilla de ses mains pour s'emparer du coupable. L'autre forme était une jeune femme, en chemise. Sa voix perça le silence de la nuit : « Pitié ! Nous ne… »

Ernaut se figea, recevant à cette occasion un coup de pied dans le tibia de la part de l'agresseur, qui lança, le souffle coupé : « Rentre, Mathilde ! »

Espérant attraper un bras, Ernaut l'empoigna si fort que l'autre laissa échapper un cri de douleur. Se tortillant comme un ver, il tentait de frapper, de façon désordonnée. La jeune fille s'efforçait, quant à elle, de cogner de ses petits poings sur le dos d'Ernaut, espérant ainsi le faire lâcher. Il chercha à l'empoigner, tournant sur lui-même. Soudain il comprit la situation et lâcha le jeune homme, se mettant à rire. Les deux silhouettes se rassemblèrent immédiatement, noyées dans les bras l'une de l'autre. Ernaut leva le regard vers la maison.

« Mille pardons, j'ai cru que le murdrier frappait de nouveau. »

Une exclamation indignée, retenue, jaillit alors.

« C'est pas vous ?

— Certes non. Sinon j'aurais pris une lame avec moi. Je voulais seulement attraper le félon… »

Le jeune homme s'approcha alors, tenant sa compagne par l'épaule, parlant tout bas, d'une voix essoufflée, habitée d'émotions.

« Parlez moins fort, messire, nous risquons d'attirer l'attention… »

La jeune fille, couverte de sa chemise, les cheveux tombant en une longue natte peu serrée était agrippée à lui, effrayée. Ernaut se rapprocha à son tour et murmura : « M'est avis que nous ne devrions pas demeurer ici, avec ce raffut, il y a grand risque que quelqu'un vienne, non ? »

Les deux adolescents se dévisagèrent, s'embrassèrent tendrement, sans trop s'attarder. Puis la jeune fille glissa dans la maison, reposant la barre derrière elle. Ernaut, un large sourire sur le visage, attira son désormais compagnon en dehors du courtil, vers le chemin.

« Je me vois bien désolé de t'avoir gâché si amiable rencontre… »

L'autre ne répondit pas, se contentant de hausser les épaules.

« Vos parents savent que vous avez tendre commerce ?

— Par tous les saints, si jamais… s'emporta l'autre.

— Tout doux, l'ami, ce n'est là point menace, mais demande. »

Le jeune homme toussa avant de répondre.

« Mon père ne partagerait pas la lèpre avec le sien s'il était ladre.

— C'est pour ça que tu te faufiles de nuit ?

— À chaque fois qu'on peut. »

Il échappa un soupir. Ernaut lui secoua le bras amicalement.

« Calme, compère, on n'est guère âgés tous deux, tu peux bien me parler comme compaing. »

L'autre le dévisagea, inquiet. Il avait besoin de se confier et un inconnu à peine plus vieux que lui pouvait convenir.

« On va s'enfuir tantôt. Ils cherchent des colons un peu partout. On se mariera et on aura des enfants.

— Tu as du bien pour ça ? Fol celui qui veut prendre épouse sans de quoi la nourrir.

— J'ai pas peur du travail, et j'ai mis de côté presque cent deniers » rétorqua-t-il d'un air bravache.

Ernaut se sentit de l'amitié envers ce garçon et le prit par l'épaule, amusé. Il s'efforça de garder un air sévère, afin de ne pas vexer.

« J'ai nom Ernaut, je suis sergent du roi, et je veux bien contribuer à ton pécule si tu me prêtes assistance, l'ami…

— Martin, fils de Pons. Que dois-je faire ?

— Je voudrais juste savoir si tu as rencontré quelqu'un voilà deux nuits, en allant retrouver ton amiete.

— Tu penses au vieil Ogier, hein ?

— Je vois que je n'ai pas affaire à benêt ! »

Martin fronça les sourcils, indécis quant au sous-entendu de la phrase, mais n'ajouta rien.

« As-tu vu quelque chose d'anormal ? Te souviens-tu de quoi que ce soit ?

— J'aurais bien aimé t'aider, mais je n'ai souvenir de rien. Je n'ai guère la tête à musarder quand je file voir Mathilde.

— Je comprends, mais si jamais quelque chose te revient… »

Ernaut fouilla dans sa bourse et en sortit quelques piécettes qu'il mit dans la main du jeune homme.

« Je t'en donnerai d'autres.

— Mille mercis, mais ce n'est pas question d'argent. Quand je sors à la nuitée, c'est juste pour Mathilde, vraiment. Sans bonne raison, pourquoi cheminer par les sentiers alors que tout le monde dort ? »

Ernaut se figea, écarquillant les yeux, arrondissant la bouche.

« Que t'arrive-t-il ?

— Rien du tout, rien du tout… Grand merci, l'ami Martin. Et n'oublie pas, si tu te souviens de quoi que ce soit… »

Il planta là son compagnon d'un soir et repartit précipitamment en direction de la maison de Lambert. Il venait de comprendre. Sur le Falconus, le chevalier Régnier lui avait sans cesse répété qu'il fallait agir avec méthode et ils avaient dû comprendre comment le meurtre avait pu se faire dans une cabine close. Quelques mois plus tôt, Ernaut avait pisté le malfaiteur qui s'en prenait aux pèlerines, en tâchant de découvrir qui il était. Là, en ce casal, il lui fallait trouver un autre brin de l'écheveau à tirer et ce fil, c'était la raison à l'origine de tout cela. Nul ne serait venu en pleine nuit frapper à la porte d'Ogier sans solide

motivation. Il n'aurait pas pris le temps de lui faire subir mille outrages après l'avoir bâillonné et ligoté. Ogier avait un ennemi qui s'était mis en marche, plein de fureur, avec un dessein à accomplir.

Ernaut devait en apprendre plus sur le défunt, trouver là où il avait pu se créer un adversaire, un ennemi qui ne trouverait sa satisfaction que dans le sang versé, la douleur infligée. La réponse au mystère de la mort d'Ogier résidait dans sa vie.

Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, matin

Lorsqu'il sortit de la maison au matin, Ernaut était beaucoup moins sombre. Il avait décidé de s'enquérir des femmes qu'Ogier avait pu fréquenter de son vivant. Étant donné la mutilation subie, il se pouvait fort bien que cela soit une punition infligée par un mari, un frère ou un père offensé. Ce qui n'excluait pas Godefroy a priori, mais constituait une piste logique. La première des choses à faire était de se rendre à la maison pour y découvrir les femmes des environs, sur lesquelles la concupiscence aurait pu s'abattre en premier lieu. Il descendait la rue, saluant d'un signe de tête ceux qu'il croisait. Dans la partie haute du village, certains lui rendaient son bonjour, de façon plus ou moins appuyée. On commençait à le reconnaître comme l'un d'eux.

Arrivé devant la maison d'Ogier, il frappa de son poing plusieurs coups violents sur la porte. Au même instant, Osanne et sa mère sortaient de chez elles, une corbeille de linge sous le bras. Ernaut s'approcha et les salua comme il convenait. Osanne lui sourit.

« Le valet est parti vaquer à quelque tâche. Je l'ai vu au matin issir [2] hors le courtil.

— Dommage… Je repasserai tantôt en ce cas.

— As-tu vu Lambert ce jour ? A-t-il bien dormi ?

— Je vais m'y rendre, il me faut discuter de cette affaire avec lui. Le temps

presse. »

La jeune fille hocha la tête.

« S'il ne m'a pas vue encore, dis-lui que je lui porterai à manger, et passe-lui… toute mon affection. »

Ernaut sourit avec douceur, touché par la délicatesse de l'intention, puis regarda les deux femmes s'éloigner vers la source et le lavoir. Devant la maison voisine de celle d'Ogier, un vieil homme s'employait à tailler des manches dans des perches, une hachette à la main, des fers posés à ses pieds.

« Salut à toi, l'ancien, tu résides ici ? »

L'homme arrêta son geste et toisa le géant un petit moment. Il afficha un sourire où trônaient quelques dents jaunies, s'accordant avec son nez boursouflé et couperosé. Puis il reprit lentement son travail, légèrement tourné vers Ernaut.

« C'est là hostel de mon aîné, Guillaume. Nous venons de Provence.

— Tu travailles avec lui à sa terre ?

— Dieu m'est témoin que j'ai fait ma part, mais j'en demande rien, c'est normal pour un père de s'effacer devant le fils. »

Il ricana, finit par tousser et s'étouffer, la gorge ronflant comme un torrent en crue.

« Et tu connaissais bien ton voisin ? demanda Ernaut, montrant de la main le manse d'Ogier.

— Ce bon à rien ? J'aurais préféré qu'il réside vers ses compaings ! Ou qu'il demeure à Saint-Gilles !

— Il causait soucis ? »

Le vieillard stoppa son geste, comme surpris par l'innocence de la question.

« C'était un souci sur pattes ! Godefroy a bien agi, le casal sera plus calme maintenant que ce démon a rejoint l'diab'.

— Tu penses que c'est le Borgne qui l'a occis ?

— Ce que j'en sais, moi ? On le dit, alors je veux bien le croire. Tu espères que non, vu que ton frère va faire bataille pour lui. Dieu jugera. En tout cas, Ogier restera à bouffer les racines et ça, ça me convient ! »

Il conclut sa dernière phrase d'un hochement de tête satisfait et recommença son écorçage. L'entretien était fini. Ernaut reprit sa route en direction de la curie. Des enfants croisèrent son chemin, occupés à batailler, armés de baliveaux, riant tandis qu'ils s'entretuaient pour de chimériques conquêtes. Devant le grand portail, quelques personnes discutaient, mais le groupe s'égaya avant qu'il n'arrive à sa hauteur. À l'entrée, un valet était assis sur un tabouret, occupé à graisser selles et harnais étalés devant lui. Il leva la tête à l'approche d'Ernaut, les paupières presque closes derrière les mèches folles qui tombaient jusqu'à ses joues.

« Je suis Ernaut, le frère de Lambert, je viens le voir.

— Tu peux entrer à ta guise, il doit être dans la cour, ou bien à se reposer là où on dort, au-dessus des chevaux, dans l'écurie.

— Et l'autre, Aymeric ?

— Il couche aux cuisines. Il s'agirait pas qu'ils s'entrebattent avant samedi, hein ? »

L'homme sourit, appliquant avec soin la pommade sur les cuirs craquelés. La haute tour centrale surplombait le grand bâtiment de l'administration du Saint-Sépulcre où résidait l'intendant, frère Pisan. Lambert était assis sur une des marches, les coudes sur les genoux, le visage las, tourné vers le sol. Son frère

l'interpella depuis une bonne distance, se moquant gentiment de son aspect triste. Lambert releva la tête, mais sourit à peine. Ernaut s'efforça de manifester de l'entrain et posa la main sur l'épaule de son frère.

« Osanne te passe le bonjour et m'a dit qu'elle passerait te voir d'ici peu. »

Lambert sourit plus franchement, mais garda le silence.

« D'ailleurs, mon frère, à propos de femme, j'ai grande certitude que la meurtrerie est liée à l'une d'elles.

— Comment ça ? Pourquoi affirmes-tu cela ? s'étonna Lambert, arraché à sa torpeur.

— J'ai mes raisons et elles ne se discutent guère, du moins je n'en ai pas le temps. As-tu ouï parler de commerces charnels à son sujet ?

— Je ne le fréquentais pas et n'écoute guère les commérages, répondit-il, l'air pincé.

— C'est un tort, mon frère, car cela permet de se prémunir contre eux ! tonna Ernaut, agacé. Enfin bref. Selon toi, aucun cornard à cause de lui ?

— Je ne crois pas, souffla Lambert, découragé. »

Ernaut se mordit les lèvres, hésitant à poursuivre sur son idée. Il ne voulait pas heurter son frère, qu'il voyait là déjà bien abattu. Il s'assit à côté de lui, posant un bras protecteur sur ses épaules. Puis il s'approcha encore, parlant à mi-voix.

« Sans offense, crois-tu qu'il aurait pu… manquer de respect à Osanne ? Plus d'un homme envie ta bonne fortune. Il aurait pu…

— Que me souffles-tu là ? lui répliqua Lambert, les yeux enfiévrés. Osanne n'aurait jamais…

— Je n'ai pas dit qu'Osanne aurait fait quoi que ce soit, mais que lui l'aurait fait.

Ce serait là puissante raison pour inciter Godefroy à agir, venger l'honneur de sa fille.

— Non, je n'y crois pas un instant. Godefroy ne ferait pas ça… Et puis Osanne n'a jamais été pareillement violentée. Elle me l'aurait dit.

— Tu en es sûr ?

— Je joue ma vie là-dessus, Ernaut, est-ce là gage suffisant pour toi ? » s'emporta Lambert.

Le jeune homme hocha la tête, convaincu. Il soupira, cherchant une piste dans les méandres de son esprit.

« Il devait bien encontrer des femmes et il aurait pu se mal comporter avec une d'elles… Qui lui lave son linge ?

— Aucune idée, sûrement la femme ou la fille d'Aymeric, vu qu'ils vont être de la même parentèle.

— Et il n'aurait pas voulu prendre petit avant-goût de ses épousailles ? »

Lambert sourit sans joie.

« Tu crois qu'il y aurait là offense à réparer l'arme à la main ? Si c'était le cas, on baignerait dans le sang ! »

Ernaut se fendit d'un petit rire discret.

« Je te le concède. Outre, ce serait stupide de la part d'Aymeric de se porter témoin pour Ogier en ce cas. Il aurait plutôt tenté de se faire oublier. »

Lambert entreprit de ramasser des petits cailloux qu'il lançait dans la poussière, d'un geste sans vigueur. Ernaut réfléchissait, puis se leva brutalement.

« Je vais aller voir les femmes au lavoir, il serait bien étonnant qu'elles ne

cancanent point ! Osanne et sa mère y sont, elles pourront m'assister.

— Certaines bouches demeureront closes, Godefroy n'est pas partout aimé.

— Ogier non plus et la détestation incite parfois à se répandre en confidence. Je n'ai guère que deux jours pour traquer cette bête, Lambert, et je lui ferai rendre gorge. N'est pas goupil qui veut ! »

Lambert se leva à son tour, époussetant sa cotte. Il fixa son frère, tentant d'arborer un visage serein.

« C'est entre les mains de Dieu.

— Que tu dis ! Je n'ai guère vu l'index du Tout-Puissant pointer les voleurs et les menteurs, quand bien même j'œuvre en la sainte cité !

— Attention frère, tu blasphèmes.

— Je ne crois pas. La volonté de Dieu ne vaut que par les hommes qu'elle met en branle. Attendre et espérer est façon de fol ! »

Lambert se tut, ne sachant que répondre. Son visage exprimait une stupeur inhabituelle.

Ernaut eut une bouffée d'affection et il attira son frère dans ses bras.

« Nul ne touchera aux miens, Lambert. Si je dois aller secouer Dieu ou diable, je n'en ai nulle crainte ! »

Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, fin de matinée

Lorsqu'il déboucha du casal, Ernaut aperçut une imposante caravane de mules et d'ânes qui montait la route voisine, en direction de Naplouse. Les balles de marchandises fixées sur les flancs étaient grises de poussière, les muletiers couverts de poudre des pieds à la tête et le nuage que tous soulevaient retombait sur les alentours tel un linceul de cendre. Seules les silhouettes de

deux cavaliers émergeaient de cette fumée grise, dont ils avaient bu la couleur.

Alentour, les murets de pierre sèche, les affleurements rocheux traçaient des marches d'escalier que seul un Goliath aurait pu gravir. Un rapace planait dans le ciel pervenche. Sous les oliviers, des hommes sarclaient, traquaient la moindre herbe qui aurait pu voler la précieuse eau. Le vent étirait jusqu'aux oreilles d'Ernaut le chant mélodieux des femmes en train de battre le linge.

Elles frappaient en rythme, accomplissant leur rude labeur à cette cadence par toutes chantée. Ernaut se surprit à avancer au pas, entraîné comme par un refrain de marche.

Une voix le héla depuis les abords des maisons. C'était Iohannes, qui sortait du hameau accroché au sud de la muraille de la curie, modestes demeures des valets, des manouvriers, des journaliers sans le sou. Il s'avançait, la main levée.

« J'allais m'enquérir de toi, tu passes fort à propos !

— Je me rends au bassin au linge, voir si aucune femme ne saurait m'en apprendre sur Ogier.

— Je marcherai dans tes pas comme promis, si tu le veux. »

Ernaut marqua son accord d'un signe de tête, invitant de la main à reprendre la descente. Il se frotta la nuque, déjà brûlante, irritée par le souffle de braise s'abattant du ciel. En s'approchant, il prit conscience qu'il existait deux groupes autour du lavoir, qui tenaient chacun un des côtés. Quelques aventurières se tenaient entre les deux, mais il était visible que chaque quartier, chaque femme, avait sa place.

Des visages rougis par l'effort se tournèrent vers eux, certains amicaux, d'autres renfrognés, juste curieux pour la plupart. Seule Osanne, qui était occupée à tordre le linge avec une compagne, laissa son labeur pour venir leur parler. Elle salua Iohannes d'un signe courtois et fit un sourire poli à l'intention d'Ernaut.

« J'aurais usage que tu me présentes à tes commères, Osanne. J'ai besoin de savoir ce qu'elles pensaient d'Ogier.

— Cela pourrait aider père et Lambert ?

— Je le crois.

— Alors viens-t'en ! »

Elle interpella un des groupes, introduisant Ernaut comme le frère de son futur époux, c'est-à-dire comme sa famille. Il avait des questions à poser, habitué qu'il était à pister les malfaisants, en tant que sergent du roi. Ernaut grimaça à cette mention, mais n'osa la reprendre.Plusieurs femmes lancèrent des plaisanteries sur son physique, et deux ou trois se levèrent, essuyant leurs mains écarlates sur leur robe. L'une d'elle osa le défier du regard, une lueur espiègle dans son visage ingrat, marqué par les ans et les travaux épuisants.

« Que veux-tu, l'homme ? Besoin de faire assouplir tes nippes ? »

Ernaut jeta un œil sur ses vêtements gris de poussière et d'usure.

« Je ne viens mie curer mes linges, mais pour savoir si Ogier était connu de vous. »

Les mines se renfrognèrent et une jeune femme se signa en silence. On ne parlait pas des défunts, et surtout pas de ceux qui étaient morts violemment.

« Mon frère est décidé à affronter Aymeric par bataille et je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'un autre meure. Je veux traquer le murdrier et le faire pendre avant samedi.

— Je te comprends, l'homme, mais qu'en savons-nous. Il n'avait ni fille ni épouse !

— Il était bien trop laid pour ça ! » s'esclaffa une silhouette maigrichonne toute en nez.

Quelques-unes se mirent à rire, mais certaines firent la moue, choquée par l'inconvenance de la remarque. Si on devait absolument parler des morts, c'était toujours avec respect. Une des femmes battant le linge releva le buste, indignée.

« Il n'avait pas visage de jouvencel, mais c'était un des nôtres. Il faisait bon ouvrage, payait bien ses valets et participait aux corvées comme un homme. Allons-nous le blâmer de n'avoir pas visage lisse de damoiseau ?

— Moi je le trouvais pas si laid… , ajouta une autre. C'était pas un de ces godelureaux de la cité. Il avait belle prestance, dans sa cotte, à la messe.

— Tu lui aurais bien fait son affaire, hein, la mère? » se réjouit sa voisine, la voix déformée par la gouaille, attirant des protestations véhémentes et des rires sans malice.

Une matrone à la forte poitrine, les mains larges, profondément ridées d'avoir trop travaillé vint auprès d'Ernaut, sa corbeille coincée contre la hanche. Elle la fit glisser à ses pieds, toisant le géant de bas en haut ainsi qu'elle l'aurait fait d'une pièce de viande qu'elle s'apprêtait à découper.

« Je n'ai jamais goûté de le voir rôder dans les parages. Il avait regard de loup et désir de lièvre.

— Il manquait de respect ?

— Oh, il était bien fort malin, trop pour risquer remontrances en public, mais je connais les hommes. Celui-là avait le démon en ses braies, j'en ai certeté. »

Une de ses voisines se leva à son tour, déroulant ses draps qu'elle pliait grossièrement. Elle hochait la tête, faisant voleter quelques mèches grises devant son visage fatigué malgré le peu d'années qu'elle avait connues.

« Je l'ai surpris plus d'une fois à mirer les jeunes filles par ici, et mon époux dit qu'il payait des femmes pour son plaisir.

— Ici ? demanda Ernaut, interloqué. »

La première matrone le foudroya du regard.

« Pas de femmes ainsi en notre casal ! Il devait aller à la cité. Le vice se cache toujours au près de la vertu. »

Une jeune fille, à peine une femme, encouragée par les confidences entendues, ajouta sa voix au concert de reproches.

« Je l'ai bien vu maintes fois qui lançait regard d'envie vers mes commères et moi tandis que nous allions par le casal.

— Ça, ma fille, j'ai toujours dit qu'il ne fallait pas se montrer ainsi aux hommes, surtout comme lui. Puis elle ajouta, à l'intention d'Ernaut : lors du battage, ou pendant les moissons, certaines se mettent en chemise, parfois bras nus. Alors forcément, ça leur monte à la tête, aux corniauds.

— Je n'ai jamais… rétorqua la jeune fille, vexée.

— Je ne parle pas de toi, mais de certaines qui espèrent caresser l'œil des hommes…

— Quand ce n'est pas autre chose ! » lança une vieille édentée assise sur une pierre, le visage brûlé par le soleil, occupée à vérifier l'état des coutures d'une cotte.

Sa remarque déclencha une envolée de rires gênés et de souffles indignés. Mais cela ne perturba guère la confidente d'Ernaut, qui reprit, un sourire fendant son visage.

« Moi, je comprends Aymeric, mais je serais son épouse, j'aurais eu grande peine à donner mon enfant à cet homme.

— Il avait pourtant bel avoir ce me semble.

— Peut-être, mais cela Dieu le donne et le reprend. Il avait surtout méchant caractère et j'aimais pas ses yeux quand il voyait pucelle. Mon homme l'aurait battu à sang s'il avait regardé ainsi une de mes filles. Et j'y aurais bien ajouté ma tournée, pour faire bonne mesure. C't homme, il avait un démon caché en ses braies, je le dis et compte dessus. »

Ernaut se tourna vers Iohannes, qui était resté légèrement en retrait, l'air attentif, mais sans expression sur son visage. Il n'avait ni le caractère enthousiaste de son ami, le sergent Eudes Larchier, ni l'esprit acéré du chevalier d'Eaucourt. Ernaut était le banneret en cette affaire. S'il avait réussi à rallier des troupes, il lui revenait de montrer par où le conroi [3] devait s'avancer. La matrone se penchait pour reprendre son panier quand Ernaut l'arrêta.

« Il n'y a jamais eu d'histoire justement ? Un père contrarié, un époux cornard ?

— Rien de ça ici, mon gars. Mais c'était peut-être par manque de temps.

— Il n'était pas à la Mahomerie depuis long temps ?

— Depuis guère après la Noël, il aura pas eu temps de vendanger ses ceps. »

Ernaut prit Iohannes à part, remerciant la femme d'un sourire. Il s'exprima à mi-voix.

« Sais-tu d'où il venait, Ogier ?

— Oui, j'ai eu confirmation de cela au matin. Il était du casal de Saint-Gilles, au nord d'ici, à une dizaine de lieues.

— Il aurait pu s'en venir ici pour fuir quelque vengeance ?

— Je ne sais, en tout cas il avait du bien en arrivant m'a confirmé l'intendant.

— Et la femme a-t-elle dit vrai, à propos des courtisanes ? Aucune en le casal ? »

Iohanne garda le silence, examinant Ernaut tout en réfléchissant à sa réponse.

« Il n'y a pas de bains ici, tu l'as vu. Je ne dis pas que parfois, une veuve ou certaines femmes négligées ne…

— Certes, mais je ne parle pas de cela, qui ne font que l'occasion. Je parle d'un lieu où le bachelier, le soldat, ou le voyageur peut encontrer douce amie, contre quelques deniers.

— Rien de ça ici. Tout le monde sait qu'il faut aller à la ville. »

En répondant, Ernaut aurait juré que le hâle de Iohannes s'était foncé, comme s'il rougissait. Il ne s'était pas posé de question jusque-là sur l'homme qui se tenait face à lui. Pas loin de la quarantaine, il devait être marié, et s'il ne l'était pas, c'était qu'il manquait de bien. Les bains étaient un endroit où les hommes comme lui pouvaient calmer leurs ardeurs, refroidir leurs fièvres.

Ernaut n'y voyait guère de mal, comme la plupart de ceux qui fréquentaient ces lieux. Sans de telles femmes, prêtes à s'abandonner au premier venu, les passions inciteraient à aller voir la voisine, l'épouse du compagnon, ce qui ne serait pas sans péril pour la société. Alors que là, chacun trouvait son équilibre à sa façon. Les hommes payaient des femmes consentantes pour se repaître de leurs chairs, et leurs épouses faisaient mine de regarder ailleurs, soulagées de n'être plus seules à subir les assauts lubriques de leurs compagnons.

Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, midi

Lorsqu'ils s'éloignèrent du lavoir, Ernaut et Iohannes perçurent quelques rires échappés de l'autre groupe de femmes. Le passage d'hommes en cet endroit attirait souvent des remarques railleuses de la part de celles qui n'étaient pas concernées par cette visite. Ils ne s'en émurent pas et avançaient en discutant de ce qu'il convenait de faire à présent. Ernaut se demandait pourquoi Aymeric avait si vite accepté Ogier comme l'un des siens, prêt à défendre sa mémoire par bataille. Iohannes lui proposa donc d'aller voir celui qui connaissait le mieux Aymeric, Gautier le Petit.

« Tu crois qu'il acceptera de nous voir ? Il n'était guère amical la dernière fois que je l'ai croisé.

— Ce n'est pas mauvais homme. Aucun ici ne l'est vraiment, d'ailleurs, de ce que j'en sais. »

Un rictus cynique déforma les traits d'Ernaut.

« Au moins un me semble bien vil…

— Tu crois que le mal explique toujours le meurtre, toi ? »

La remarque avait été dite sans violence, doucement, d'une voix régulière, mais elle fit l'effet d'un coup de tonnerre. Ernaut se figea, dévisagea l'homme à ses côtés, se demandant s'il l'avait bien jugé jusque-là. Se pouvait-il que… Il chassa cette idée de sa tête, mais garda le silence et les sourcils froncés jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent devant un des manses. Iohannes frappa à plusieurs reprises sur la porte entrouverte. S'annonçant d'une voix forte, un petit homme en sortit, les yeux papillonnants devant la lumière, s'efforçant de reconnaître ses visiteurs. Il se renfrogna immédiatement, lâchant presque à regret un bonjour qui ne s'adressait visiblement qu'à Iohannes. Celui-ci ne se démonta pas et sourit.

« Le bon jour à toi, Gautier. Nous aurions besoin de te parler, si tu le veux bien.

— J'ai rien à dire à çui-là ! répliqua Gautier d'un ton peu amène, indiquant Ernaut du menton.

— Nous ne voulons créer nuisance, Gautier, au contraire. Le jugement par bataille nous semble fort périlleux, et nous apensons qu'il faudrait attraper le coupable avec certeté. N'as-tu pas quelques craintes pour Aymeric ?

— Dieu guidera son bras !

— Et si ce n'était pas Godefroy ? Y as-tu pensé ? Peut-être qu'un diable est celé en un cœur ici et qu'il pourrait frapper de nouvel. »

Gautier fit une grimace, se frottant le nez de sa manche. Puis il les invita à entrer d'un geste brusque, s'effaçant dans son cellier. La pièce était fraîche, remplie de paniers, de tonneaux, de sacs et de jattes. Il était apparemment en train de fabriquer des balais, des branches gisant en vrac autour d'un tabouret. Il sortit deux autres escabeaux et s'assit, toujours sans ouvrir la bouche. Il jouait machinalement avec la serpe qui lui servait à tailler les brins, attendant. Iohannes approcha son siège et parla d'une voix douce.

« Tu es certainement un de ceux qui connaissaient mieux Ogier. Peux-tu nous en dire plus sur lui ?

— Sur quoi ?

— Je ne sais pas. Connaissait-il Aymeric avant de s'en venir chez nous ? Proposer sa fille en épousailles, ce n'est pas rien.

— Non, on l'a rencontré le même jour, vu que nos terres se touchent. Il est d'un casal au nord, Saint-Gilles. Il avait du bien, des idées. C'est pour ça qu'y voulaient unir leurs parentèles, tous les deux.

— Ils avaient des projets ?

— Dame oui ! Un moulin à olives ! Ogier avait des bêtes pour le faire tourner. Ils auraient pu ainsi presser leur huile, et même louer le tout. »

Iohannes hocha la tête, appréciateur. Posséder un tel équipement permettait en effet d'améliorer le rendement de sa terre. Non seulement on était indépendant, mais on pouvait récupérer de l'huile sur le pressage pour les voisins. Les deux hommes auraient pu grandement améliorer leur condition. Contrairement aux meules à grains, il était permis, et même encouragé, de posséder de telles installations. Il fallait écraser et presser une telle quantité d'olives lors de la cueillette que parfois on était obligé de chercher dans les casaux aux alentours.

Ernaut ne perçut pas toutes ses implications, trop récemment arrivé et habitant

en ville, aussi coupa-t-il Iohannes pour en venir à ce qui l'intriguait.

« D'aucuns auraient pu vouloir empêcher pareil projet ?

— Bien sûr ! Le borgne ! s'exclama Gautier en postillonnant.

— Pourquoi donc ?

— Il était toujours contre Ogier ! La moindre occasion de lui nuire était comme pain blanc à ses lèvres. Sûr qu'il était jaloux.

— Jaloux d'Ogier ? s'étonna Ernaut, les sourcils soulevés.

— Dame ! En voilà un qui s'en vient ici, arrivé après lui, mais du coin, qui s'abouche avec Aymeric, prud'homme s'il en est. Le vieux a pas aimé. »

Ernaut ne voyait pas en quoi l'arrivée d'un nouveau colon aurait pu perturber autant que cela Godefroy. De ce qu'il en avait vu, d'après l'image que lui en avait dépeinte Lambert, c'était plutôt un homme calme, travailleur et discret. Mais Gautier continuait sur sa lancée, aiguillonné par son ressentiment.

« Comprenez, il faisait son coq parmi nous autres. Il était là depuis quelques années et s'apensait roi du coin. Il tirait fierté à causer avec les Syriens, comme si c'était là grande richesse ! »

L'homme s'interrompit et fit un geste d'excuse à l'intention de Iohannes.

« Ceci dit sans offense, hein. Lui en tirait gloire alors que bon… Et bein Ogier il nous a bien plu, tout de suite. Adoncques le vieux a eu peur qu'on le voie plus comme chef ici. Jalousie que j'vous dis. »

Ernaut s'accouda sur ses genoux, la tête sur les mains croisées. Il était dubitatif.

« Tu crois que le Borgne a tué Ogier pour ça ? Pour une meule et quelque rancune qu'il lui gardait ? »

Gautier fit claquer sa mâchoire, plissant les paupières, inclinant la tête comme un loup prêt à mordre.

« Comment donc ! C'est pas rien d'être parmi les anciens, d'être écouté quand on parle. Aymeric en est, et plus d'un ont tenté de lui acheter sa fille, sans rien obtenir.

— Mais Godefroy n'avait pas de fils à marier de toute façon.

— Certes pas. C'est pour ça qu'il voyait d'un mauvais œil le mariage d'Ogier. Il avait aucun moyen d'offrir mieux. »

Iohannes toussa, attirant l'attention sur lui, espérant ramener un peu de calme. Les trois hommes gardèrent le silence un petit moment, ponctué par les raclements de gorges, les reniflements. Ernaut se leva doucement, bientôt imité par les autres. Il s'approcha imperceptiblement de Gautier, qu'il écrasait de sa masse, le surplombant tel un géant. L'homme ne s'en laissa pas compter et affronta le regard d'un air rogue. Ernaut ouvrit la bouche pour parler, une lueur amusée scintillant un instant dans les yeux.

« Sais-tu seulement comment on a meurtri le vieil Ogier ?

— Euh non, répondit Gautier, à demi balbutiant, surpris par la question. D'une lame, je crois.

— Il y a de ça, mais ce n'est pas ce qui l'a tué, je peux te le garantir.

— C'est quoi donc alors ?

— On l'a escouillé, ainsi qu'on le fait aux taureaux pour en faire des bœufs. »

La stupeur décomposa le visage de Gautier, dont la mâchoire s'affaissa.

« Quoi ?

— Tu m'a bien entendu. Et le châtreur n'a nullement ligaturé les bourses

comme il sied. Il a tout coupé, couillons et verge, arrachant plus que découpant. »

Le visage révulsé, Gautier bafouillait. La surprise était de taille pour lui.

« J'ai déjà vu quelques meurtreries, bagarres d'ivrognes, vengeance de familiers… Mais je ne vois pas là travail d'un jaloux. C'est l'œuvre d'un diable, un démon qui en voulait à Ogier, à Ogier et à ses couillons. Rien à voir avec une meule ou des projets d'entasser cliquailles. Celui qui a tenu la lame, c'est loup à visage d'homme. Tu crois qu'il pourrait être le Borgne ? Pas moi. Pour mon frère, et pour ton compère Aymeric, pour la sécurité de tous ici, je suis sur sa piste. Tu peux en être, si tu en as désir. »

Indiquant à Iohannes la sortie d'un signe de tête, il planta là Gautier, les mains sur les hanches, perplexe. Le petit homme regarda les deux visiteurs sortir de chez lui en silence, mordant sa lèvre inférieure avec inquiétude. Puis il renifla et s'élança dans l'escalier qui menait à l'étage.

La chaleur s'abattit comme du plomb fondu sur leurs épaules lorsque Iohannes et Ernaut se retrouvèrent dans la rue. Aucune ombre ne s'offrait à eux pour échapper à la toute-puissance du soleil. Leurs nuques se couvrirent en un instant de sueur, leur front de moiteur. Essuyant l'eau de sa manche, Ernaut invita d'un geste Iohannes à se rendre chez Lambert. Le traducteur attendit qu'ils furent éloignés de la demeure de Gautier pour prendre la parole.

« Comment l'as-tu appris ? Je n'en ai eu aucun écho.

— Le clerc qui l'a nettoyé n'avait nul désir que cela se sache. Quand je veux savoir aucune chose, je ne fais confiance qu'à mes deux yeux. »

Iohannes sourit, amusé par la conviction et la détermination de son compagnon.

« Tu penses vraiment que cela peut mener au murdrier ou c'était juste pour effrayer Gautier ?

— Un peu des deux, admit Ernaut. On ne taille pas ainsi un homme sans raison. Alors son histoire de meule qui contrarierait le vieux Godefroy…

— Il ne mentait pas, Ernaut. Le bien fait l'homme en ce casal.

— Mon père taille la vigne comme son père avant lui. Je sais bien la valeur de la terre, même si je suis de la ville maintenant. Pourtant si on peut s'esbigner pour elle, se pourfendre à l'occasion, je n'ai jamais entendu qu'on escouillait pour elle. »

Iohannes se gratta la tête.

« Je suis assez d'accord avec toi. Il y aurait eu des soldats ou des Turcs dans le coin, j'aurais pu croire à quelque forfait de guerre. Mais là, au sein du casal, cela ne s'est pas fait sans raison. »

Ernaut sentit la réticence et lui demanda ce qui le gênait.

« Je ne comprends pas pourquoi tu laisses assavoir la piste que tu remontes. Il me semble plus prudent d'avancer en toute discrétion, sans dévoiler ses intentions, afin de surprendre.

— Cela peut se faire, tu parles de juste. Il existe plusieurs façons de chasser, à la traque, au filet, au vol… »

Iohannes acquiesça, tandis qu'Ernaut poursuivait.

« Comprends, on n'a guère de temps. Je n'ai qu'un fil qui me ramène au coupable, trop fin à mon goût. Alors je me suis dit que faire assavoir à tous que je sais le bon brin peut amener le félon à se trahir.

— Comment cela ?

— Tu n'as jamais tapé en une fourmilière ? Il faut porter un bon coup si on veut les voir s'agiter. J'espère que d'ici peu tout le casal ne parlera que de ça, des couillons d'Ogier. Je touille en bien vilain purin pour y trouver le joyau, alors il

me faut le remuer jusqu'à écœurement. Sans cela, aucun espoir de jamais voir le moindre éclat briller au soleil avant samedi. »

Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, après-midi

Ernaut et Iohannes étaient installés dans la grande salle, s'efforçant d'échapper à la chaleur qui s'écoulait parmi la moindre ouverture, inondant le plus sombre des endroits. Ils en étaient à leur second pichet, discutant des hommes du casal et de leurs femmes lorsqu'une voix retentit en bas, depuis le cellier. Bientôt, un visage apparut dans la volée d'escaliers. La tête ronde, les joues comme couvertes de grain, l'homme avait un sourire avenant. Ses yeux bruns quasi fermés étaient noyés sous ses paupières et ses sourcils denses. La chevelure, plus frisée que la toison d'un mouton, lui faisait une touffe buissonneuse sur le haut du crâne tandis que sa nuque et son cou étaient glabres. Le tout était posé sur un tronc massif, aux membres fins.

L'homme souriait de toute sa dentition approximative. Iohannes lui rendit son salut et se leva pour l'accueillir, mais l'autre ne lui laissa pas le temps de parler.

« Salut ! J'ai nom Bernard, ici tout le monde m'appelle Bourgogne ! »

Ernaut sourit à l'évocation de son pays natal et vint à son tour à la rencontre du nouvel arrivant.

« Bien aise de voir un homme de chez nous !

— Et moi donc, on est même pas une poignée au casal ! »

Ils s'installèrent rapidement autour de la table. Ernaut remplit de nouveau la cruche de vin clair, puis les gobelets. Bernard transpirait abondamment, sa cotte grise pleine de poussière du labeur était maculée de gouttes tombées de sa chevelure. Il avala le vin en une grande lampée, l'air appréciateur.

« J'étais venu saluer ton frère quand il a pris ce manse. Même si on est tous d'ici, ça fait chaud au cœur de voir des gens du pays. Il m'a conté vos histoires, et son

désir de faire bon vin, comme chez toi. »

Ernaut sourit, comprenant que l'homme était suffisamment bavard pour deux, qu'il en viendrait par lui-même à ce qui l'amenait une fois les potins échangés. Il apprit donc toutes les péripéties qui avaient amené ce fils de tourneur sur bois à prendre la route puis à s'installer dans les monts de Judée. L'énumération des membres de sa famille lui paraissait beaucoup plus floue, étant donné que Bernard semblait décidé à battre les records de fécondité de tous les lapins d'Outremer et de Bourgogne réunis. Il n'était pas peu fier d'énumérer les prénoms de ses sept enfants encore en vie, tous vigoureux, travailleurs et respectueux, du moins selon ses paroles.

Tandis qu'il en dressait un portrait visant à vanter autant ses qualités paternelles que les compétences filiales, sa voix se fit moins braillante et il se rapprocha d'Ernaut, assis face à lui. Sans même y penser, il employait de nouveau un dialecte bourguignon, qu'Ernaut n'avait pas entendu depuis des mois, voire des années.

« C'est d'ailleurs à cause du Thibault que je viens te déranger, rapport à l'histoire que tu sais, avec ton frère, le Grand et le Borgne. »

Ernaut s'appuya sur ses coudes et se rapprocha à son tour, tout ouïe.

« C'est un bon gamin, mon Thithi. Il est pas grand, mais vaillant comme Roland. Pis pas fainéant. Il aide bien, ça oui ! Il… »

Bernard jeta un petit coup d'œil vers Iohannes, comme si sa présence le gênait, ou qu'il tentait de l'inclure dans les confidences qu'il allait faire.

« Il va avec un des chiens, par la campagne, pour me ramener ce qu'il me faut, repérer des bons coins.

— Tu œuvres à quoi ?

— Ah, pardon, je croyais l'avoir dit. J'ai la main sûre à empiler mes pierres pour

murets et cabanons. Des pierres bien taillées, ça aide ! »

Il fit une moue, traçant du doigt sur la table une carte imaginaire puis reprit : « Il en trouve dans le coin, ici ou là, tu vois. Des vieux trucs des Romains, ou p'têt bien de l'époque de Jésus, va savoir. Enfin bon, c'est pas le propos. Le truc, c'est qu'il est tombé avec ses copains sur un camp récent.

— Il y a bien des voyageurs ou des nomades qui passent par là, je ne vois rien …

— Je parle pas de tentes de bédouins ou d'une halte de marcheurs de Dieu. Mais d'un petit truc discret, genre secret si tu vois ce que je veux dire. »

Bernard releva le buste, se passant la langue sur les dents, convaincu de la justesse de son idée, et de son importance. Iohannes croisa le regard d'Ernaut avant de parler.

« Tu veux dire qu'il a découvert un coin où aurait pu s'installer…

— Le murdrier d'Ogier. Exactement ! »

Bernard siffla entre deux dents et aussitôt arriva moitié sautant, moitié bondissant un gamin au poil hirsute comme son père. Il n'était vêtu que d'une chemise serrée à la taille par une corde, d'ou pendait un petit canif. Il tenait à la main un chapeau de paille troué. De la sueur coulait régulièrement de son front, qu'il essuyait de la main ou de la manche, avec indifférence.

Lorsqu'il parlait, il semblait gêné par ses incisives, qui tentaient désespérément de sortir de sa bouche, faisant la course avec son nez pointu. Il se mit à sautiller sur place, passant d'un pied sur l'autre, balançant ses bras comme s'ils ne lui appartenaient pas et ne savait qu'en faire. Son père lui passa une main affectueuse sur l'épaule.

« Vas-y, mon Thithi, dis-leur ce que t'as vu dans la vieille tour romaine.

— Bein, y'avait un forain qui y est resté un temps, il avait tout chamboulé mes

pierres. »

Bernard sourit, comme s'excusant de cette appropriation. Il encouragea son fils à continuer.

« C'est pas tout, hein ?

— Nan, il y avait aussi le camp dans les grottes.

— Quelles grottes ?

— Les romaines, au couchant du casal. On y va de temps en temps pour… »

Bernard fronça les sourcils et lui coupa la parole.

« Ils aiment jouer là-bas, les gamins. Tu sais bien, Iohannes, les vieux tombeaux creusés dans la roche.

— Je vois, en effet, mais elles ne sont pas sur les terres du casal… »

Le regard dépité de Bernard lui fit comprendre immédiatement que son interlocuteur le savait bien et semblait ennuyé par cela. Ernaut perçut l'échange de regards et intervint.

« Pas de souci, Bourgogne, ce ne sera pas de mes lèvres qu'on médira de toi. Tu viens en compaing prêter assistance, je ne vais pas parler dans ton dos. »

L'homme parut soulagé.

« Merci. C'est les terres de Salomé là-bas, le village des païens musulmans, pis le seigneur de Salomé est pas homme facile. Il aimerait guère savoir qu'on prend des pierres dans ses grottes. Même s'il n'en fait rien. Mais c'est là bonne cachette pour qui veut faire l'espie sur le casal. En grimpant à la vieille tour, on voit tout. Le manse d'Ogier, il est de ce côté, il a son courtil qui donne au couchant. Si tu vois ce que je veux dire. »

Ernaut resservit Bernard en vin, souriant en réponse. Il étudia le visage de Iohannes, dans l'espoir d'y lire une réaction. Mais il demeurait impénétrable, fixant Bourgogne d'un air pénétré.

« Si y'a besoin, le gamin pourra te montrer les lieux, mais…

— Il serait plus sage de demander permission au seigneur de Retest avant tout, le coupa Iohannes.

— Oui, j'allais le dire. Il est pas homme généreux de son bien, et sa terre, il y tient. Ça a été grande peine de voir avec lui pour les pâtures des bêtes.

— On demandera avant d'aller fouler sa terre, n'aie crainte. Et on ne parlera pas de toi ni des quelques caillasses dont il se moque.

— Ne crois pas ça. Il est avare comme un Juif. Pis pas commode. Mais je pense pas lui faire grand tort de ramasser quelques pierres, de sûr. »

Il reposa son gobelet avec cérémonie, souriant un long moment, perdu dans ses pensées. Pendant ce temps, le gamin laissait errer ses yeux d'un homme à l'autre, mal à l'aise, impatient de pouvoir quitter l'endroit. Son père se leva brusquement.

« Enfin, comme je le dis à la mère, y'a des fois où faut dire les choses. Si c'est un brigand qu'a fait le coup, pas de raison pour ton frère de risquer sa peau. Entre Bourguignons, on doit se tenir !

— Merci de ton aide, compaing, j'apprécie fort. Sois acertainé que je ne parlerai en rien des balades du gamin, ça ne regarde personne. »

Bernard sourit, rassuré par l'affirmation, puis salua d'un geste avant de descendre l'escalier, guidant le gamin devant lui d'une main autoritaire. Lorsque le silence se fit, après avoir entendu le grincement de la porte, Ernaut leva les yeux vers Iohannes. Celui-ci inspira bruyamment, réfléchit quelques instants à la question muette puis prit la parole à mi-voix.

« Ce n'est pas homme de ragots, à ce que j'en sais. Venir ici avouer qu'il vole des pierres à Retest montre qu'il a désir d'aider.

— Il est si terrible que ça, le seigneur de Salomé ?

— Ni pire ni meilleur qu'un autre. Il n'aime guère qu'on le vole et il se murmure plein de choses sur ce qu'il fait à ses serfs.

— Ça, c'est autre chose…

— Tu crois ? Quand on s'habitue à traiter ses vilains comme des bêtes, on peut être tenté de faire subir même sort aux hommes libres. »

Sa voix s'éteignit tandis qu'il parlait et il demeura là, à fixer Ernaut en silence. Ce fut le jeune homme qui prit la parole, sortant le premier de ses réflexions.

« Ce ne pourrait être simple voyageur ?

— Tu y crois ? Pourquoi se cacher en vieilles ruines alors que l'hôpital accueille qui veut en notre casal ?

— Certains préfèrent demeurer parmi les collines.

— C'est un sergent qui me dit ça ? Je ne vois pas qui préférerait dormir sur la terre et les cailloux quand on propose une paillasse confortable. Sauf ceux qui préfèrent se cacher du roi et des barons. »

Ernaut toussa, voyant parfaitement là où Iohannes voulait en venir.

« Ce qui me gêne, c'est que ça me paraît un peu trop facile : des larrons cachés dans les environs viennent dépouiller Ogier.

— Et quoi ? Ça arrive !

— Certes. Mais je trouve ça…

— Trop arrangeant ? »

Ernaut hocha la tête.

« D'un coup, toute cette histoire n'aurait rien à voir avec le casal, ni ses femmes ? Les brigands n'escouillent pas celui qu'ils larronnent.

— Peut-être pour lui faire avouer où il celait son magot.

— Alors de cela deux choses : un, ils savaient qu'il avait cliquailles et donc quelqu'un d'ici leur a conté, et deux, c'est fort stupide, car ils l'ont tué.

— Les larrons ne sont pas toujours bien fins.

— Je te l'accorde, s'esclaffa Ernaut. Ils figurent parmi les plus stupides créatures sur terre, mis à part les poulets et les ours. Niais et dangereux. »

Ernaut se leva et commença à faire les cent pas dans la pièce tandis qu'il analysait la situation.

« De toute façon, Bourgogne me paraît homme de bien. Il nous a fait confidence qui lui coûte alors je le crois sincère.

— Tu veux aller faire visite aux grottes ?

— Il le faut bien, ne serait-ce que pour m'assurer que ce n'est que mauvais sentier. »

Iohannes parut gêné.

« Alors nous devrons demander permission au seigneur de Retest. Si jamais on veut pouvoir en parler devant les jurés, il ne faut pas se mettre en délicate posture.

— Je vais en toucher deux mots à mon frère, il me dira ce qu'il apense de tout cela, il est souventes fois de bon conseil.

— Il nous faudra perdre du temps pour obtenir agrément du seigneur de Salomé. Cela veut donc dire que nous ne pourrons étudier d'autres voies. »

Ernaut soupira, tournant le dos à Iohannes. Il s'appuya sur l'encadrement de la fenêtre, la tête penchée. Il resta là, sans bouger, la respiration comme bloquée. Puis se retourna brusquement.

« Nous n'avons guère espoir de toute façon. Si on fait bonne récolte en les grottes, peut-être pourrons-nous convaincre Aymeric.

— En effet, cela pourrait suffire s'il sait que des larrons s'y sont cachés un temps. Nous avons un jour. »

- [1] Cordon servant à attacher les braies, sous vêtements.
- [2] Sortir.
- [3] Unité militaire, de cavalerie généralement, mais qui peut avoir un sens général.

Chapitre 3

Casal de la Mahomerie, jeudi 12 juin, soir

Assis sur un banc devant la petite maison de Iohannes, Ernaut admirait la vue qui s'étendait au sud. Une butte, assez raide, coupait le paysage sur sa gauche, mais on devinait néanmoins les massifs montagneux encadrant la Mer Morte, à des lieues de là. Il avalait sans y penser les pois chiches que son hôte lui avait servis, arrosant chaque bouchée pâteuse de vin aigre coupé d'eau. Les oignons et l'huile étaient savoureux, comme le fromage de brebis.

Dans une des parcelles en face d'eux, un âne brayait, contrarié par la trique trop sévère de son maître qui l'avait chargé d'un imposant chargement de broussailles. À droite, sur le chemin menant à la source, des enfants chantaient en courant autour de poulets affolés. Le jeune homme eut un sourire à se remémorer ses propres exploits dans les frondaisons du bord de la Cure, près de Saint-Pierre. Il eut un pincement au cœur, se demandant où étaient passés ses amis et ennemis d'alors. Cela ne faisait pas dix ans, pourtant il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée, le temps nécessaire pour parvenir là, aux portes du Paradis sur terre, dans le creuset de la Foi, devenu Enfer par la malfaisance des hommes.

Il examina son compagnon, installé sur une natte décolorée à même le sol. Il n'avait pas l'air syrien, mais pas français pour autant, ni bourguignon. Son accent était d'ici bien qu'Ernaut n'arrivât pas à le préciser, malgré son don pour les langues. L'homme lui paraissait sympathique, pourtant il avait encore des réticences à s'y fier complètement. Le plus amical des paysans recelait parfois une âme noire comme du charbon, et il s'étonnait de voir des clercs hideux à en faire tourner le lait capables de trésors de douceur. Le plus infâme des salauds ne s'annonçait jamais, préférant ramper, serpent sans écailles, loup sans croc, répandant le mal comme un semeur son blé, attendant que l'épi soit dru pour engranger sa moisson de ténèbres.

Il s'éclaircit la voix d'une gorgée de vin et demanda :

« Tu es installé au casal depuis long temps ?

— Cinq années que je suis là.

— Tu es du royaume ? »

Iohannes sourit, comprenant visiblement qu'il lui fallait donner quelques gages à l'enquêteur.

« Maintenant oui. Je suis d'Édesse, père était un Franc, un croisé.

— Le comté perdu ? Tu y as vécu ?

— Jusqu'à sa chute, oui. »

La voix se fit mourante et le regard baissé n'incita pas Ernaut à continuer dans cette voie. Il sentait que l'homme avait ses douleurs et ne souhaitait pas en parler. Il avala plusieurs cuillerées en silence, hochant la tête comme s'il avait obtenu quelques réponses fondamentales. Puis la curiosité fut la plus forte.

« C'est que tu as l'air de bien connaître le coin… Je dois avouer que je m'attriste de devoir attendre au matin pour aller faire visite à Salomé.

— Le seigneur Robert de Retest est jaloux de son bien. Il ne fait pas bon se l'aliéner.

— Espérons alors que nous récolterons bonnes nouvelles demain, car nous n'aurons guère le temps d'aller plus loin. »

Iohannes hocha la tête, un peu dépité.

« Si nous lui montrons respect, nous obtiendrons peut-être son soutien. Un homme tel que lui qui viendrait affirmer que des larrons ont traversé sa terre à la nuit de la murdrerie ! Cela pourrait convaincre Aymeric.

— Dieu t'entende ! Nous ne pouvons espérer qu'un de ses serfs témoigne.

— Ils ne seraient guère prêts à le faire. Sauf peut-être le ra'is ou le shaykh. Ce dernier n'est pas mauvais homme, malgré son abord difficile. »

Ernaut lécha sa cuiller et dévisagea l'interprète.

« Tu penses qu'ils auraient vu quelque chose ?

— Aucune idée, mais si d'aucuns savent des choses, ils ne diront rien sans que ces deux-là aient donné leur accord, et se cacheront derrière eux quoiqu'il arrive. »

Le géant renifla, une grimace de dédain enlaidissant ses traits. Iohannes comprit que le sergent n'aimait guère ceux qui ne partageaient pas son courage, son habitude de tenir bon ses convictions face à l'adversité.

« Tu sais, Ernaut, ce ne sont que des serfs, qui ne valent pas plus que les bêtes qu'ils mènent ou les outils qu'ils manient pour leur seigneur.

— Et quoi ? Ce ne sont plus des hommes ? À se terrer comme conil en son terrier ! »

Iohannes soupira.

« Le shaykh est prud'homme de leur casal, un vieillard sage et pieux. Ils lui font confiance pour savoir s'il est prudent de faire une chose ou l'autre, face à un étranger ou devant leur seigneur. Le ra'is est le plus aisé, le premier d'entre eux, l'homme à qui Robert de Retest parle quand il vient lever la taille ou percevoir ses droits. Ce n'est qu'à travers lui qu'ils connaissent le sire de Salomé. Et ils en sont bien aises. »

La dernière phrase avait été dite dans un soupir, empli de mélancolie et d'aigreur. Iohannes avala plusieurs bouchées sans plus rien dire, les yeux rivés sur l'horizon, le ciel immaculé d'un bleu encore clair sous un soleil fatigué de sa

journée à écraser la terre, les hommes et les bêtes. Un chien au poil hirsute passa, une proie sanglante dans la gueule, poursuivi par une horde d'admirateurs plaintifs aussi intéressés que veules. Iohannes se leva et remplit les verres avant de rentrer chez lui le pichet à la main. Ernaut entendit le glouglou familier du vin qui s'écoulait du tonneau en vagues mousseuses.

Lorsque l'interprète se retrouva dehors, il souriait sans joie.

« Le gamin ne saurait tarder à nous revenir, Salomé n'est pas à plus d'une demi-lieue.

— Si le sire Robert n'est pas là ?

— Alors nous aurons affaire à quelque familier à lui. L'important est de demander licence d'entrer et questionner. Nous devrions pouvoir chevaucher là-bas au matin, n'aie nulle crainte.

— Tu as un cheval ?

— Non, j'ai usage d'en emprunter un à l'intendant du casal. Il est important qu'on nous voie arriver en selle. »

Ernaut fronça les sourcils, posa sa gamelle et tendit son verre pour le faire remplir. En le servant, Iohannes détailla son idée.

« Salomé est un vieux village et les fellahs qui y demeurent sont fils de cette terre depuis des temps très anciens. C'est leur pays, leurs collines.

— Nous sommes sur les terres du roi Baudoin et ils lui appartiennent !

— Certes, je t'entends. Mais ils étaient là avant nous et le seront après. Ils ont connu Romains, Grecs, Égyptiens, Turcs et Francs, et en verront bien d'autres encore à l'avenir. Eux demeurent là, attachés à cette terre comme l'olivier à sa colline. Ils ne nous aiment pas, Ernaut. Ils nous craignent, ils nous obéissent, comme le bœuf entravé craint la baguette du bouvier. Si on se présente simples

marcheurs, ils nous tourneront le dos, crachant dans nos pas. Nous n'en apprendrons rien.

— Ils ne comprennent que la force, c'est ça ?

— Non. Ils la respectent, comme chacun. »

Ernaut hocha la tête, dévisageant Iohannes, une lueur de suspicion dans l'œil.

« Tu as été l'un d'eux, c'est ça ?

— Non. J'ai toujours été libre. Ma mère était bonne chrétienne et l'arrivée des Francs fut… On a célébré leur venue chez nous et ils ont bientôt été nos frères. Les paysans musulmans de la terre de Judée n'ont toujours connu que des seigneurs, grattant un sol qui ne leur a jamais appartenu. Certains estiment que les Latins ne sont pas pires que d'autres et leurs redevances point trop lourdes. Tant que le maître est juste, ils courbent le dos et patientent.

— Et s'il ne l'est pas ?

— Ils le font en grognant, attendent l'arrivée d'un autre, moins avide, moins coléreux, moins détesté. »

Ernaut toussa, réfléchissant un petit moment avant de reprendre.

« L'un d'entre eux aurait pu être jaloux d'Ogier, un paysan qui prospérait à côté d'eux ?

— Je n'y crois guère.

— Pourquoi pas ? La jalousie ronge les cœurs sans se soucier du pays ou de la croyance.

— C'est que tu as entendu dire qu'Ogier parlait syrien, c'est ça ? Non, cela ne se peut. »

Il se leva, face aux collines, le bras tendu vers les terrasses bien rangées, les oliviers et les vignes soigneusement entretenus.

« Un fellah n'aurait rien eu à y gagner et tout à y perdre. On ne leur cause aucun tort, ces terres sont au Saint-Sépulcre, pas à Robert de Retest. Notre aisance ne leur fait nul dommage.

— Si leur seigneur voit qu'ils sont moins travailleurs que vous ? »

Un rictus désabusé fendit le visage de Iohannes.

« Crois-tu que des hommes d'Outremer savent mieux travailler la terre d'ici que des fellahs qui l'ont appris de leurs pères, encore enfants ?

— C'est vrai, concéda Ernaut, amusé par sa propre naïveté.

— Parler leur langue n'en fait pas des proches, tu sais. Je me rends juste de temps à autre en un de leur casal, pour aider à l'établissement de quelques redevances. »

Iohannes vint s'asseoir près de Ernaut, se passant la langue sur les lèvres, comme s'il hésitait à confier un secret.

« Nous ne sommes pas voisins de ces hommes, ce ne sont pas des villages comme dans ton pays. Il s'agit de deux mondes qui s'ignorent autant que possible. Chacun chez soi. Nous n'avons nulle fête à partager, aucun mariage à célébrer, pas de morts à honorer ensemble. Ils nous sont aussi étrangers que s'ils vivaient à des milliers de lieues d'ici. Nous foulons la même terre, subissons le même soleil, mais n'appartenons pas au même monde. Nous sommes les maîtres et ils sont nos serfs. »

Château de Salomé,vendredi 13 juin, fin de matinée

Un valet se porta à la rencontre d'Ernaut et de Iohannes lorsqu'ils s'approchèrent du portail d'entrée du château. Occupé jusque-là à des

réparations sur le guichet piéton, il se fit fort de les annoncer dans l'endroit puis de les mener auprès du seigneur du lieu.

La cour était petite, les bâtiments organisés autour d'une esplanade grise. Seul un arbre au tronc tordu étalait son ombre sur les cailloux et les graviers. La haute tour de pierre taillée, de faible dimension s'élançait depuis des bâtiments à l'aspect peu glorieux. Comme dans le village, les murs de moellons n'étaient que grossièrement chaulés et un simple feuillage couvrait souvent les appentis. Depuis l'un d'eux, ils entendaient une voix forte s'exprimer, dans la direction où on les menait. Le serviteur prit les rênes de leurs montures et abandonna les arrivants à l'entrée, non sans avoir averti les occupants, sombres formes mouvantes dans la noirceur intérieure.

Iohannes semblait hésitant à entrer, Ernaut patienta donc à ses côtés. Le seigneur du lieu leur apparut soudain, comme diable jaillissant de son antre. Clignant des yeux pour se préserver de la lumière cruelle, un curieux rictus en guise de sourire lui déformait le visage. On aurait dit que sa silhouette s'était tassée avec le temps passé en selle. Le buste court, compact, était posé sur des jambes arquées et ses bras de lutteur s'ornaient de mains épaisses. Son visage, aussi rond qu'il était possible, était mangé par une barbe grise des ans et de la poussière, d'où émergeait un nez épaté. Ses yeux globuleux, sombres, s'activaient en tous sens sous les broussailles de ses sourcils. Son crâne, enfin, était craquelé comme un vieux parchemin, brûlé par les jours passés au soleil, certainement sous le harnois et seuls quelques poils épars s'entêtaient à tenir. Habillé d'une cotte de laine de belle longueur, mais tachée et déchirée, il avait glissé un pouce dans sa ceinture ornée tandis que de l'autre main il brandissait une baguette souple qu'il faisait tournoyer.

« Tiens donc, mais c'est Iohannes de la Mahomerie… Que me vaut ce plaisir ?

— La bonne journée, sire Robert, je suis venu jusqu'à vos terres pour une affaire pressante qui touche de près mon compaing, Ernaut de Jérusalem. »

Le chevalier détourna son attention vers le géant qui lui faisait de l'ombre. Il

gardait son sourire et se fouettait désormais les chausses tout en examinant le jeune homme comme s'il devait l'affronter d'ici peu à la lutte.

« Pressante ? Il s'esclaffa. Nous pouvons quand même boire quelques godets de mon vin pour parler de ça… »

Puis il s'élança vers le bâtiment central, soulevant la poussière de ses pas traînants, rejoint par un chien élégant au pelage ras que tantôt il flattait de la main, tantôt il menait de sa baguette. Il gravit les escaliers pour rejoindre l'étage où s'ouvraient quelques jolies fenêtres, obstruées par des volets à claire-voie. Silencieux, les deux voyageurs montèrent à sa suite. L'intérieur était assez grand, certainement la pièce principale de son domaine, où il rendait la justice, faisait ses affaires et entendait les siens. Les murs étaient peints de décors géométriques et des tapis couvraient le sol presque partout. Au fond, sur une estrade de bois, une table avait été dressée devant un siège peint, à haut dossier.

Elle était encombrée de papiers dans un coin, et une écuelle avec des biscuits, un pichet et un gobelet y attendaient Robert. Des bancs s'empilaient dans un angle, des paillasses roulées derrière. Deux portes étaient visibles au fond. Le valet qui les avait guidés apparut soudain, portant des tabourets qu'il installa devant l'estrade, à quelques pas. Pendant ce temps, Retest avalait plusieurs rasades avec empressement. Bientôt, Ernaut et Iohannes reçurent chacun un verre de vin, et une corbeille de fruits et du pain plat furent installés à leur intention.

Pendant ce temps, le seigneur du lieu faisait mine de s'intéresser à des documents, des tablettes qu'il reposait ensuite avec dédain dans la pile désordonnée. Il leva à peine les yeux lorsqu'il s'adressa de nouveau à Iohannes.

« Alors, que sollicitez-vous de moi, vous deux ? »

Iohannes se leva, inclinant le buste légèrement. Robert fit un signe de la main et l'invita à demeurer assis. L'interprète s'exécuta avant de prendre la parole.

« Voilà, sire Robert, nous aurions besoin d'aller et venir sur vos terres pour une

affaire qui touche de près Ernaut, à mes côtés.

— Quelle affaire ?

— Son frère doit faire bataille pour meurtre contre un accusateur et nous apensons qu'il s'agit là d'une erreur. Il est possible que le vrai murdrier ait passé par vos terres aux fins de commettre son forfait. Nous désirons le pister.

— Mes serfs sont loyaux et n'auraient pas commis pareilles choses ! répliqua le chevalier d'un ton sec.

— Nous n'en doutons point, sire. Mais il est possible que des brigands se soient cachés parmi les collines, dans vos terres gastes [1]. »

Robert de Retest avala une gorgée, dodelinant de la tête.

« Cela ne me plaît guère qu'on croie que je tiens mal mon bien… »

Il renifla avant de continuer, ne laissant à aucun des deux hommes le temps de répondre.

« Mais je déteste plus encore qu'on cherche à profiter de moi. Je n'ai nulle amitié pour les larrons qui détroussent et pillent et surtout pas s'ils me moquent en se celant en mes terres. »

Il se tourna vers Ernaut, s'efforçant d'avoir une voix aimable, ce qui le rendait d'autant plus inquiétant.

« Ton frère doit être jugé par bataille ? Comment faire confiance au frère d'un possible murdrier ?

— Lambert n'est pas en cause, il se porte témoin pour l'accusé, qui est borgne et vieux.

— Je vois, c'est donc là homme de parole. Ça me plaît mieux ! »

Il détailla la tenue d'Ernaut, s'attardant sur le baudrier et le fourreau.

« Mais toi-même tu n'as pas vêture de manant ou de paysan. Qui es-tu… Ernaut ?

— Je suis homme du roi, un des sergents à son service. »

Iohannes laissa échapper un soupir, comme s'il désapprouvait cet aveu, ou n'estimait guère cette tâche. Le chevalier se leva et vint se placer devant la table, son verre toujours à la main.

« Ah, si tu es un loyal serviteur du roi Baudoin, je ne vois nul motif de ne pas accéder à ta requête. »

Il prit une voix douce.

« Le vicomte Arnulf ne pourra dire que je traite mal ses hommes, j'en donne mon gage. »

Il se retourna, se versant du vin une nouvelle fois.

« Toi, tu le sais déjà, Iohannes : il est fort malaisé d'obtenir quoi que ce soit des serfs, ici. »

Il leur fit face de nouveau.

« Ils labourent sans trop rechigner, paient redevances comme il se doit, mais ne nous aiment guère, espérant toujours nous desservir. Je n'ai nulle confiance en eux. »

Il tendit le bras, embrassant d'un geste la pièce, le château et certainement son domaine en entier.

« J'ai quelques sergents loyaux, qui viennent du pays, pour les mener. J'ai plus fiance en mes mâtins qu'en aucun de ces païens. Ils ont le regard vicieux… »

Il se tut, regardant les deux hommes devant lui. Ernaut brisa le silence.

« Pensez-vous qu'ils cacheraient la présence de brigands ? Ils n'ont rien à y gagner.

— Ah ! Crois-tu ? Et si c'était quelque espie turque du Soudan ? Nous sommes sur la route de Jérusalem. Damas n'est pas si loin… »

Il fit jouer sa langue sur ses lèvres, se suçota les dents avec bruit puis reprit.

« Le ra'is n'est qu'un veule. Il croit que je ne sais pas renifler serpents et goupils. Il cache une âme roussie sous son turban et je le tiens serré.

— Nous aimerions voir aussi le shaykh, avec votre accord.

— Le vieux Pied-Tort ? Il fit une moue amusée. Pour ce qui me concerne, vous pourrez voir et parler à votre guise. Mais je ne saurais vous garantir que vous récolterez quoi que ce soit. Ils ne sont pas comme nous. J'en ai pris mon parti. Tant qu'ils ne me volent pas, je les laisse tranquilles. Mais je n'aime pas qu'on s'en prenne à mon bien, et ma main s'étend sur eux aussi pour les protéger. »

Son regard se fit lourd de menaces, tandis qu'il retournait à son siège où il se laissa tomber avec violence, faisant crisser le meuble sur le sol en bois.

« Vous avez mon aval aux fins de venir sur mes terres et parler à mes serfs. Je compte sur vous pour le faire dans le calme et sans heurts. »

Il s'appuya des coudes sur la table, dévisageant Ernaut.

« Il ne sera pas dit que Robert de Retest, sire de Salomé, n'apporte pas son aide à un sergent du roi, maître Ernaut de Jérusalem. Nous sommes des Francs, seigneurs de ce royaume. Nous devons nous porter assistance entre frères, sinon ces maudits païens finiraient par nous manger le foie. »

Ernaut acquiesça, souriant en guise de remerciement. Robert de Retest bâilla, les invitant de la main à partir. Alors qu'ils s'exécutaient, il les interpella, au

seuil de la pièce.

« Vous les trouverez près de leur temple certainement. Aujourd'hui est jour de leur religion, ils ne travaillent donc pas. »

La chaleur, qui les avait oubliés un moment à l'abri des murs épais, se vengea aussitôt de leur fuite, et ils étaient en eau lorsqu'ils parvinrent au bas des escaliers. Ils marchèrent vers leurs chevaux, attachés à un piquet près de l'entrée. Iohannes parlait à mi-voix.

« Cela ne s'est pas trop mal passé, je pense.

— Il ne m'a pas fait l'air d'être bien terrible chevalier.

— Ne t'y fie pas, sa fame dépasse ses terres. Il a parlé du shaykh, qu'il surnomme le boiteux. Ici on dit parfois *al askal*, ce qui veut dire aussi le sage. Par jeu, les gens de son casal appellent donc Robert *al askaf*, le cruel.

— Il est si dur que ça ? »

Iohannes s'arrêta et soupesa le regard d'Ernaut, indécis. Puis il se remit en marche, parlant encore plus doucement.

« Certains seigneurs francs mutilent leurs serfs pour leur passer l'envie de désobéir ou de fuir. »

Ernaut haussa les épaules, indifférent.

« Mauvais valet se fait percer le poing et larron trancher la main. Ils n'ont pas à avoir meilleure coutume que nous.

— Briser les membres pour obtenir le respect me semble douteux comme pratique. »

Ernaut hocha la tête en accord, ne sachant pas vraiment ce que Iohannes entendait par là.

« Outre, il t'a bien fait comprendre que tu lui devrais service à ton tour et ce n'est pas homme à oublier pareille chose.

— Je serai fidèle à ma parole, je ne vois nulle raison de me dédire. »

Appuyé contre sa monture, Iohannes fixa Ernaut, s'essuyant le front du revers de la main.

« Méfie-toi de lui, Ernaut. Il n'est pas bienveillant, c'est tout ce que je veux te dire. »

Le géant se mit en selle, le visage fermé. Il se tourna vers l'escalier de la grande salle. Là, debout devant sa porte, le seigneur Robert les regardait partir, avalant quelque nourriture dont il jetait les débris à un chien lové à ses pieds. Ernaut talonna et soupira.

« Allons donc reconnaître le camp de ces larrons, nous verrons bien ce que les habitants du casal auront à nous dire après cela. »

Abords de Salomé,vendredi 13 juin, midi

Le chant des grillons et des cigales instillaient la chaleur jusqu'aux oreilles des deux cavaliers. Malgré leurs chapeaux de paille, ils suaient abondamment et avaient vidé leurs gourdes. Leurs chevaux marchaient lentement, ondulant selon les courbes du terrain, évitant les roches les plus grosses et les cailloux les moins stables. Ils venaient de traverser une zone d'oliviers et grimpaient parmi la broussaille épineuse et les murets écroulés. L'air épais ne parvenait à leurs poumons que pour les réchauffer plus encore. Dans leur dos, la sueur s'égouttait, leur occasionnant de désagréables frissons en parcourant leurs reins. Ernaut arrêta son cheval sur la crête, se protégeant les yeux tandis qu'il regardait derrière eux. Des rochers, des buissons, à perte de vue.

« Je ne vois nul endroit où se cacher sur ces terres.

— Pourtant, il est vrai que la vieille tour offre belle vue sur le casal. Mais nul ne

peut s'y établir sans se dévoiler. Si des brigands sont passés, ce doit être forcément par ici.

— N'y a-t-il pas quelques Bédouins qui viennent ?

— Pas tant au couchant. Ils ne s'écartent guère du Jourdain. Ils savent les dangers et ne s'aventureraient pas sur les terres de Retest.

— Ils sont protégés du roi.

— Parles-en à ceux que Baudoin lui-même a détroussés l'an dernier » répliqua Iohannes, contrarié.

Ernaut soupira, trop échauffé pour s'énerver.

« Il n'y a ici que chardons et épines, caillasse et rocaille ! »

Sans rien dire de plus, Iohannes fit avancer son cheval en direction de la vallée où était implanté le casal de Salomé. Accablé par la chaleur, il se tenait courbé, les rênes pendantes, laissant sa monture errer tandis qu'il tournait la tête de droite et de gauche à la recherche des traces d'un campement. Il leva la main soudain, interpellant Ernaut d'un sifflement.

« Écoute à senestre : des enfants semblent s'amuser dans les parages. Je ne les vois pas, mais il ne sont guère loin. »

Ernaut acquiesça et mena son cheval à sa suite. Bientôt, ils aperçurent un groupe d'adolescents parmi les broussailles, criant et bavardant. Ils étaient vêtus de tenues grises, longues robes sans forme, et de petits bonnets pour certains.

Ils étaient pratiquement une quinzaine de jeunes garçons qui s'agitaient malgré la chaleur. Lorsqu'ils aperçurent les cavaliers, le silence se fit brusquement et certains se dissimulèrent parmi les reliefs et les plantes. Seuls deux restèrent bien en vue, bravant fièrement du regard les cavaliers qui

s'approchaient, dont l'un était porteur d'une masse et d'une épée. Iohannes s'arrêta à bonne distance et descendit, s'avançant à pied après avoir confié ses rênes à Ernaut.

« Il vaut mieux que je leur parle un peu, voir s'ils acceptent de répondre avant toute chose.

— Je te fais confiance, j'attends ici. »

Levant la main en geste amical, il sourit et reçut des inclinaisons polies de la tête en retour. Puis les discussions commencèrent. Ernaut ne comprenait pas ce qui se disait et entendait à peine. Mal à l'aise, il se réinstalla en selle, étira son dos, flatta sa monture. Autour d'eux, le ciel était devenu pâle à force de chaleur. Celle-ci assommait tous ceux qui osaient s'aventurer dans la campagne aride, brune. Pas un souffle de vent n'agitait les branches des buissons. Le jeune homme remua une langue cartonneuse, tenta d'humecter ses lèvres à sa gourde désormais vide. Iohannes lui fit signe finalement d'approcher.

« Ce sont des jeunes de Salomé, ils gardent les troupeaux par ici et travaillent aux champs dans le coin.

— Ils ont vu quelque chose ?

— Ils disent qu'il existe un endroit qui pourrait nous intéresser pas loin d'ici. »

Ernaut sourit aux jeunes en remerciement.

« S'ils nous aident, je suis prêt à leur donner un denier.

— Ils ne font pas ça pour l'argent.

— Ça peut leur donner du cœur à l'ouvrage.

— Soit, je leur dirai. »

Ils prirent le chemin qui descendait vers la vallée, longeant un creux qui s'y

versait. À quelque distance, un décrochement était visible dans la côte, parmi les arbres malingres. Les jeunes se firent plus bruyants, tout le groupe bruissant autour d'eux maintenant qu'ils étaient en confiance. La haute stature d'Ernaut semblait inquiéter les plus petits et impressionner les plus grands. Il souriait, amusé et flatté d'être le centre d'intérêt. Lorsqu'ils entrèrent sur le replat en contrebas, il comprirent que l'endroit n'était pas naturel. Une cavité avait été creusée dans la roche, accueillant une demi-douzaine de niches. Ernaut interrogea Iohannes du regard, qui s'entretint avec les jeunes.

« C'est une grotte de l'époque des Romains selon eux. »

Ernaut mit pied à terre, laissant son cheval arracher les touffes d'herbes qui avaient pu se maintenir dans les environs. Le sol avait été pas mal piétiné et des traces d'un feu de petite taille étaient récentes. À n'en pas douter un excellent endroit pour s'installer à l'abri, discrètement, aux abords de Salomé et de la Mahomerie.

« Ce sont eux qui ont fait du feu ? »

La question amusa plusieurs des jeunes qui secouèrent la tête en dénégation, apportant de longues explications à Iohannes qui venait également de descendre de son cheval. L'interprète finit par résumer à Ernaut.

« Ils disent qu'ils préfèrent dormir chez eux que parmi chacals et serpents. »

Ils avaient vu un voyageur s'installer là récemment. Il devait venir de loin, car il avait une monture. Il était resté quelques jours, dormant là apparemment, mais se rendant vers la Mahomerie en journée.

« Ce pourrait être notre larron ! Était-il là avec l'autorisation du seigneur de Salomé ?

— Ils n'en ont aucune idée, de toute façon ils n'en ont pas parlé, de peur de s'attirer des ennuis. »

Ernaut réfléchit un instant.

« C'était un des leurs, un Syrien, ou un Franc comme moi ?

— Il n'était pas comme toi, mais ce n'était pas un homme d'ici. Il avait la tenue d'un voyageur. »

Tandis qu'Ernaut dévisageait les gamins en se demandant ce qu'il pourrait bien apprendre de plus, Iohannes continuait à s'entretenir avec eux. Finalement, il rapporta à Ernaut ce qu'il avait découvert.

« Il n'était pas très content de les voir et a chassé l'un d'eux en brandissant un bâton.

— Ils auraient pu le dénoncer pour se venger.

— Je te l'ai dit, ils se méfient de nous et préfèrent se tenir à l'écart.

— Ils ont dit quand il est parti ?

— Peu après le jour de prière de la semaine dernière, ils ne sont pas sûrs. Ils évitaient de venir là pour ne pas tomber sur lui. »

Ernaut s'accroupit afin de jeter un coup d'œil dans les niches. Il posa la main dans les cendres du feu, puis se retourna vers Iohannes, entouré des gamins.

« Et pourquoi ils te disent tout ça ?

— Certains savent qui je suis. Je sers souvent d'interprète. »

Iohannes sourit soudain, une lueur joviale dans le regard.

« Je leur ai parlé de la possibilité de gagner une pièce d'argent, aussi…

— Tu me disais que c'était mauvaise idée.

— Ce ne sont que des gamins, moins sensibles à l'honneur que leurs anciens. »

Ernaut laissa s'échapper un rire bref et tira de la bourse qu'il gardait attachée à son braiel la pièce promise, la plus brillante qu'il put trouver. Il sourit à la cantonade, brandissant la récompense devant lui. Un des jeunes s'avança et la prit, le remerciant d'un signe de tête. Puis la compagnie disparut en un instant, comme un vol d'étourneaux.

Le chant des cigales et des grillons occupa de nouveau tout l'espace.

« Allons à Salomé voir si nous pouvons en apprendre plus sur ce voyageur.

— Si les gamins n'ont rien dit… rétorqua Ernaut

— Rien dit à leur seigneur franc, mais à leurs pères… Et puis d'autres ont pu voir celui qui se cachait ici. »

Iohannes attrapa les rênes de son cheval et l'approcha pour se remettre en selle.

« De toute façon, cela ne pourra que nous aider d'aller visiter le shaykh. Marquer ainsi notre respect déliera peut-être les langues.

— Et le ra'is ? Vu que c'est le chef du village.

— Lui, ce n'est pas pareil, on va aller le voir pour éviter qu'il ne nous cause des ennuis. »

Puis il monta en selle, assujettissant de nouveau son chapeau de paille, réglant ses rênes. Ernaut abandonna son examen du sol et régla la sous-ventrière de sa selle, qu'il estimait trop lâche. Il se tourna vers Iohannes.

« Tu ne l'aimes guère, le chef du casal de Salomé, hein ? »

L'interprète se mordit la lèvre, cherchant ses mots.

« Je peux comprendre un homme comme Retest. Il n'est pas mauvais au fond de lui. Il estime que ces hommes sont siens, tels bêtes ou coffres. C'est un seigneur, qui a vécu l'arme au poing… »

Il marqua un temps, secouant la tête comme s'il menait un dialogue intérieur, cherchant à se convaincre lui-même.

« Mais certains sont veules et prêts à toutes les compromissions, juste pour s'offrir un beau turban ou séduire le regard des femmes. Je n'apprécie pas ce genre d'homme, à cœur de chacal, à l'esprit tortueux comme Dimna. »

Devant le visage interdit d'Ernaut, Iohannes expliqua :

« C'est un animal menteur et trompeur dans la fable. Abu Qasim al-Dabbi doit connaître le conte, mais penser qu'en effet les gouvernants s'attachent non pas aux plus nobles, mais aux plus près de lui. Et il parle votre langue, Ernaut, il te faudra lui parler avec méfiance.

— Si je suis là avec l'aval de Robert de Retest, que peut-il me faire ?

— Ne le sous-estime pas. Il est détesté, mais il dirige ce village et le représente auprès du seigneur, dont il a l'oreille. »

Comprenant qu'il s'aventurait en terrain mouvant, Ernaut entendit le conseil et sourit en guise d'assentiment.

« Très bien, alors allons voir ton shaykh d'abord, vu qu'il est plus ouvert.

— Je n'ai jamais dit ça. Il soulage son peuple et se comporte en homme vertueux. Deux raisons qui font qu'il ne nous porte guère dans son cœur lui non plus, et d'autant moins que nous serons là avec la bénédiction de Retest justement. C'est lui qui lui a brisé la cheville voilà quelques années. »

Casal de Salomé,vendredi 13 juin, après-midi

Le village de Salomé ne ressemblait pas aux établissements de colons francs. Il s'accrochait à la roche, se noyait dans la pente, agglutinait ses murs, ses terrasses, en entrelacs serrés. Un seul passage sinueux méritait le nom de rue, sinon ce n'étaient que venelles, passages pentus, ruelles étroites, escaliers

branlants, qui menaient en une demeure ou l'autre.

Partout l'odeur âcre du feu de bouse séchée s'affrontait aux effluves des tas de fumier, fièrement exhibés dans les courettes aperçues par les portes entrebâillées. Des cris d'enfants, comme partout, résonnaient entre les murs, ainsi que des voix de femmes s'interpellant, riant ou réprimandant. De nombreux groupes d'hommes, vêtus de thwabs fins, de ceintures de tissus, de turbans habilement dressés déambulaient, n'accordant qu'à regret le passage aux deux cavaliers. Pourtant, certains visages osaient se fendre d'un signe de salut, voire d'un sourire en reconnaissant Iohannes. Mais la tension était visible. Lorsqu'ils apparaissaient, la vie se retirait, telle une vague orgueilleuse. Si la tour du château de Robert de Retest s'apercevait au détour d'un passage, ils étaient là chez eux et n'aimaient pas y voir des étrangers, fussent-ils les seigneurs.

Ils mirent pied à terre devant l'entrée d'une petite cour et Iohannes en interpella les habitants, frappant du poing sur les panneaux de bois. Une vieille femme, voûtée et ridée, afficha par l'entrebâillement son visage voilé. Si le corps était brisé par le travail, la volonté qui se lisait dans le regard d'ébène était intacte. Après quelques saluts et échanges de paroles, elle disparut en direction de la maison, poussant l'huis derrière elle.

Durant leur attente silencieuse, un chat sauta depuis un toit voisin sur le haut du mur, étudiant les importuns. Estimant qu'ils ne semblaient pas constituer un danger, il entreprit sa toilette, surveillant de part et d'autre de la clôture. Puis il disparut en deux bonds, peu avant que la porte ne s'ouvre. La vieille femme s'effaça, laissant les visiteurs entrer.

La cour était petite, avec un enclos où des poules tenaient compagnie à un petit âne au pelage poussiéreux. Sur le côté, un auvent accueillait le four à pain, grosse cloche de terre à la partie sommitale tronquée, ainsi qu'une réserve de bois. Au fond, un appentis branlant finissait de s'écrouler doucement, encombré de débris divers et d'objets entassés pêle-mêle.

Après avoir attaché les chevaux à un piquet, ils suivirent la femme devant le bâtiment qui s'étendait à droite. Ils dépassèrent la première petite porte et elle se mit de côté devant la seconde, indiquant du bras qu'ils pouvaient entrer, puis elle retourna à ses tâches, sans plus de cérémonie. En entrant, Iohannes lança un « Salaam aleikum ya Abu » respectueux, inclinant le buste, et Ernaut l'imita aussitôt. Une voix éraillée leur répondit selon l'usage.

Ils aperçurent alors dans la pénombre de l'endroit un homme assis sur des nattes. Il avait des matelas roulés lui servant de dossier. Un coffre en planches grossières accueillait quelques lampes à huile éteintes. S'habituant à l'obscurité, Ernaut put discerner les traits de leur hôte. On ne voyait d'abord de lui que l'imposante barbe, qui tombait sur sa poitrine en un paquet duveteux. Elle semblait faire écho au turban de belle taille, de couleur claire, qui ornait le crâne. Entre les deux, le nez semblait avoir tenté de leur faire concurrence, s'avançant aussi loin que possible au-dessus d'une lèvre supérieure dénuée de moustache. Les yeux, noyés de rides, semblaient attendre quelque proie, embusqués, à l'affût.

Il sourit de façon appuyée, trop peut-être, les invitant à prendre place face à lui. Bientôt, la vieille femme revint, toujours silencieuse, et déposa devant eux un pichet d'une boisson à l'odeur saline, ainsi qu'un petit pot empli d'olives, du fromage frais et du pain plat. Elle laissa la porte entrouverte en repartant.

Le vieil homme toussa et leur fit signe de la main de se servir, puis il s'adressa à Iohannes, qui traduisait tout à Ernaut au fur et à mesure. Il était visiblement habitué à servir d'intermédiaire dans les échanges avec les Syriens. La boisson était du chneiné, à base de lait, expliqua-t-il. Puis il se servit à son tour, dévisageant les arrivants tandis qu'il avalait tranquillement quelques bouchées.

Il s'enquit de la météo, savoir si elle était clémente dans les régions qu'Ernaut fréquentait. Il lui parla des moissons, qui étaient, grâce à Dieu, correctes, et espérait en la clémence du Très-Haut pour la récolte des olives. Iohannes expliqua que ces banalités permettaient de se connaître un peu avant d'en venir au vif du sujet, qui serait abordé une fois la collation terminée. Un coq

aventureux vint jusqu'à l'entrée, caquetant d'un air sombre, puis s'éloigna. Le silence avait fini par s'installer, sans que cela semble perturber Abu Mahmud. Finalement il repoussa les pots et se rencogna contre ses dossiers. Alors il posa la question qu'Ernaut attendait.

« Qu'est-ce qui a mené tes pas jusqu'à ma demeure, géant Ifranj [2] ?

— Je suis à la recherche d'un voyageur qui se serait caché dans les collines. Peut-être en as-tu entendu parler ? »

Le vieil homme demeura muet un instant avant de répondre.

« En quoi cela te concerne, toi qui n'est pas de Salomé, ceux qui vont et viennent sur les terres du sire Robert ?

— Mon frère doit se battre pour prouver l'innocence du père de sa femme. Je crois que si on montre que c'est un autre le coupable, il n'y aura pas de combat.

— J'ai entendu dire que les Francs se battaient pour régler leurs procès, oui. »

Il sourit, amusé par l'idée, se lissa la barbe tout en reprenant son sérieux.

« Mais je respecte celui qui défend les siens, il les honore et s'honore lui-même. »

Il secoua la main comme pour en détacher quelque poussière et reprit.

« Il y a bien des voyageurs qui vont et viennent par ici. Peux-tu m'en dire plus ?

— Il se serait caché dans les tombes romaines au sud d'ici, à une demi-lieue des ruines de la vieille tour.

— Il aurait tué l'un des vôtres ?

— Un nommé Ogier, un paysan du casal de la Mahomerie. Du moins j'essaie de m'en assurer. »

Abu Mahmud secoua la tête, semblant approuver ce qu'Ernaut lui disait. Son regard épiait Iohannes chaque fois que ce dernier traduisait et il se demanda un instant si le vieil homme ne comprenait pas ce qui se disait en fait, et vérifiait que ses paroles n'étaient pas dénaturées.

« Il y a bien eu un voyageur comme tu le dis, oui, mais je n'en sais guère plus. Il n'est pas venu jusqu'à notre village.

— Personne ici ne le connaît ?

— Il aurait été accueilli et hébergé en pareil cas. Nul ne dort parmi les pierres si un foyer ami est proche.

— Celui qui a quelque chose à cacher, peut-être ? »

Le shaykh fit un soupir amusé et bougea un peu, grimaçant comme s'il réveillait d'anciennes douleurs.

« Peut-être as-tu entendu parler d'Ogier alors ? C'était un paysan qui parlait votre langue, arrivé voilà quelques mois.

— Nous ne fréquentons pas les gens des autres villages.

— On le disait assez amical avec vous.

— Je ne crois pas qu'un Ifranj ait jamais été accueilli ici comme un ami, mais je ne prétends pas tout savoir. »

Ernaut se demanda un moment si Iohannes reportait fidèlement les paroles. Il sentait une réticence dans les phrases, une hésitation, ou une subtilité qui lui échappait. Il n'aimait pas devoir recourir à un tiers pour échanger, certain de toujours perdre des nuances essentielles. Il ne pouvait mettre le doigt dessus, mais il lui semblait que le vieil homme avait une attitude moins désinvolte que ses paroles pouvaient le laisser croire. Il craignait peut-être qu'Ernaut ne cherche à reporter la faute sur un des membres de sa communauté et

atermoyait pour éviter cela. Ou alors il en savait plus et ne considérait pas Ernaut comme digne de confiance, ce qui vexait le jeune homme et commençait à l'irriter.

« Aucun de vous ne se rend jamais à la Mahomerie, donc ?

— Pourquoi irions-nous ? Le sire de ce lieu est à côté, et nous lui portons nos redevances. Les tiens ne savent pas notre langue, et nous ne connaissons pas la leur. Nos usages sont différents… »

Sa voix se fit plus douce.

« Même notre foi est différente. De quoi parlerions-nous ? Nous ne sommes pas commerçants, juste de pauvres fellahs, qui labourent le sol pour en tirer de quoi vivre. Nul besoin d'aller faire visite à l'étranger qui s'acharne pareillement à côté. C'est parmi les siens qu'on est le mieux.

— Vous pourriez discuter des chemins à refaire, des terres gastes à gérer, du passage des troupeaux…

— Cela n'est pas notre affaire, mais celle des maîtres.

— Chez nous, chacun est maître de son bien.

— Remerciez-en Allah, alors, car c'est de lui que tout vient. »

Ernaut s'agitait, agacé par les réponses évasives.

« Vous ne m'aiderez pas à sauver mon frère ?

— Je ne peux rien pour lui, ni toi, d'ailleurs. Tout ça est la volonté d'Allah. »

Comprenant que son invité n'était pas satisfait de l'entretien, Abu Mahmud sourit amicalement, inclinant la tête tout en caressant sa longue barbe.

« Je ne veux pas te manquer de respect après t'avoir accueilli chez moi. Mais tu

poursuis une ombre et tu ne pourras apporter la justice. Si ton frère est honnête en son cœur, il n'a rien à craindre. Si un félon a tué, ou est mort, ce ne peut être contre la volonté d'Allah, tu n'as pas à t'en inquiéter.

— Je suis inquiet, car mon frère doit se battre contre un autre homme, qui n'est peut-être pas méchant lui non plus, mais seulement dans l'erreur.

— C'est là une des choses que je ne comprends pas chez vous. Plutôt que d'éprouver le cœur de l'homme en le confrontant à un sage cadi, vous le faites se battre contre son accusateur.

— Dieu ne laisserait jamais un innocent être vaincu. »

Abu Mahmud prit un air grave et rétorqua sans malice et d'une voix bienveillante :

« Si tu en es si sûr, pourquoi viens-tu me questionner à propos d'un voyageur ? »

Lorsqu'ils saluèrent le vieil homme, Ernaut affichait un air morne. La discussion ne lui avait pas appris grand-chose et, pire encore, elle avait semé le doute en lui. Il avançait la tête dans ses pensées, menant son cheval par la bride à côté de son compagnon. Iohannes le comprit et lui sourit d'un air engageant.

« Sacré gaillard, hein ?

— Il semble glissant comme serpent, mais empli de sagesse. Je ne saurais dire si j'ai envie de le faire taire ou de l'écouter plus encore.

— Il est le cœur de ce village, Ernaut. On le dit shaykh, car sa parole mérite toujours d'être entendue. Il ne nous aime pas, c'est certain, mais il essaie, à sa façon, de se montrer juste.

— Tu penses qu'il nous a tout dit ?

— Lui ? Il n'épuisera jamais aucun sujet, bien plus habitué à faire naître la réponse chez les autres qu'à la fournir. Mais pourtant… »

Ernaut s'arrêta soudain, soulagé de voir qu'il n'était pas seul à tenter de démêler le vrai et l'utile du faux et du mensonger dans ce qu'il venait d'entendre.

« Pourtant ?

— Je sais que certains du casal discutent parfois avec des hommes d'ici, lorsqu'une bête s'enfuit ou pour calmer une dissension naissante. Abu Mahmud ne peut ignorer ce fait et il doit savoir que j'y suis certainement impliqué.

— Il a donc menti ? »

Iohannes haussa les épaules.

« Pas sans bonne raison.

— Laquelle ? Faire mourir Godefroy, mon frère ?

— Je n'y crois guère, il n'est pas si retors. Il se dit que peut-être tout cela se terminera avec le combat.

— Il est au courant ?

— Il a certainement été un des premiers à le savoir ici…

— Avant le ra'is ?

— En même temps au moins, mais lui se sert de ce qu'il sait pour aider les siens.

— Ce n'est pas le rôle de celui que nous allons voir ?

— Tu jugeras. Moi je n'ai pas l'impression qu'il y ait de la place pour un autre que lui-même en son cœur. »

Casal de Salomé, vendredi 13 juin, après-midi

La demeure du ra'is était située aux portes du village, sur les hauteurs. L'entrée en était encadrée par deux palmiers qui apportaient une ombre bienvenue aux

voyageurs. Assis là, tressant de la paille pour en faire de larges paniers, un vieil homme les dévisagea sans leur parler. Il se fendit d'un sourire édenté, levant à peine le nez de son ouvrage. Le portail d'entrée, orné d'une khamsa [3] brune sur chaque vantail, était en partie ouvert. Ayant attaché leurs montures, les deux hommes pénétrèrent, non sans avoir frappé ostensiblement sur le panneau de bois.

La cour, assez vaste, accueillait un bâtiment bas à leur droite, d'où provenait une forte odeur animale. De l'autre côté, un édifice avec deux portes et des fenêtres de petite taille était bordé d'une zone où des plantes tentaient désespérément de survivre à l'assaut brutal du soleil. Devant une des ouvertures, dont le linteau était souligné d'un décor de bois sculpté, un bel aliboufier étendait ses branches. Là, installé sur une natte, un jeune homme lisait des documents qu'il sortait d'un petit coffre à ses côtés.

Il avait ouvert devant lui un nécessaire à écriture. En les apercevant, il se leva et vint les accueillir. Il n'avait pas plus de vingt ans, le visage glabre, le regard franc surligné d'un sourcil quasi ininterrompu. Ses cheveux étaient couverts d'un petit bonnet de laine à motif, et il ne portait qu'un thwab simple, mais de bonne facture, dont les pans s'envolaient à chacun de ses pas vifs. Il les salua et échangea quelques mots avec Iohannes avant de disparaître par la porte ornée. Les deux compères n'eurent pas le temps d'échanger une parole que déjà leur parvenait une voix de l'endroit.

« Des visiteurs ? Dans mon humble demeure ? Je veux leur tenir la main pour les inviter ici ! »

Jaillit alors du bâtiment un homme d'une cinquantaine d'années. Sa silhouette élancée était cachée dans les replis d'un vaste manteau orné de bandes colorées. Son visage, creusé de profondes rides, semblait n'avoir fait que sourire toute sa vie, et même ses yeux, couleur d'ambre, scintillaient avec joie. La barbe rase était blanche, et les favoris se perdaient sous l'épaisse étoffe d'un turban grossièrement drapé. Ses lèvres fines s'arquaient de façon amicale, tandis qu'il avançait en se frottant les mains.

Il s'inclina et les accueillit avec chaleur, les invitant à le suivre. La pièce, pour n'être pas très spacieuse, s'avérait confortable. Des banquettes en faisaient le tour, parées de couvertures et de tapis ras. Le sol était recouvert de plusieurs épaisseurs de nattes, confortables sous le pied. Habillés des meilleures pièces d'étoffe, les divans du fond étaient également garnis de coussins. Abu Qasim en désigna un à chacun des visiteurs, donna quelques instructions au jeune homme, et, se déchaussant, s'installa sur l'emplacement du fond, ramenant ses pieds sous lui. Dans son dos, un kilim aux motifs géométriques était tendu, faisant de son siège comme un trône avec son dais. Il mit un peu de temps à arranger sa tenue, souriant alternativement à l'un et à l'autre. Ce n'est que lorsque des boissons et quelques morceaux de pain plat, accompagnés d'une sauce verte, furent servis qu'il ouvrit de nouveau la bouche tout en portant la main à son cœur.

« C'est là nourriture de ma terre, mangez, buvez… ».

Lui-même grignota délicatement un peu de pain. Il les entretint de ses moutons et de ses chèvres, qui avaient fourni de quoi faire la boisson qu'il leur offrait. Sa voix douce, modulée avec soin, était plaisante, et l'homme n'était pas sans charme. Ernaut était d'autant plus intrigué par les mises en garde de Iohannes. Il écoutait, acquiesçait poliment tout en mangeant quelques bouchées. Profitant de ce que leur hôte employait sa langue, il fit des compliments sur les mets et montra quelque intérêt à ses remarques sur son exploitation. Ce n'est que lorsqu'il appela son valet pour les resservir de nouveau qu'Abu Qasim posa enfin la question de savoir ce qu'ils lui voulaient. Échangeant un rapide coup d'œil avec Iohannes, Ernaut le laissa débuter l'entretien, préférant ne pas commettre d'impair.

« Nous sommes sur la piste d'un voyageur qui se serait caché dans les terres de Salomé tout récemment, et qui espionnait notre casal depuis la vieille tour.

— Sire Robert m'a fait savoir cela, que je puisse vous aider de mon mieux. Avez-vous quelques détails à son propos ?

— Guère, c'est un Syrien apparemment et il a disparu après plusieurs jours à se cacher dans les collines. »

Le ra'is hocha la tête plusieurs fois.

« Il serait lié à cette affaire de murdrerie de votre casal ?

— Peut-être, c'est ce que nous souhaitons savoir. »

Abu Qasim frappa plusieurs fois dans ses mains pour faire venir le jeune homme. Il s'adressa à lui d'une voix forte. Ernaut, qui ne comprenait pas ce qui se disait, le trouvait un peu théâtral, à appuyer ainsi ses gestes ou saluer l'un ou l'autre d'un signe de tête tout en parlant. Très vite, ils se retrouvèrent de nouveau trois dans la petite pièce, et le ra'is expliqua :

« J'ai fait savoir cela au casal. S'il y a quelque chose à découvrir, je l'apprendrai. À votre intention, bien sûr. Je suis au service des invités du sire Robert. Il n'est nulle chose ici qui se fasse sans que je le sache, c'est mon rôle. La plupart des fellahs ont besoin d'être tenus et les rumeurs courent plus vite que la gazelle !

— Vous connaissiez Ogier, l'homme qui a été poignardé ? demanda Ernaut.

— Pas que je sache. Bien long temps que pas un Ifranj du casal voisin n'est venu ici. À quoi ressemblait-il ? »

Ernaut lui traça rapidement le portrait de la victime, expliquant qu'il n'était arrivé que récemment, mais s'enorgueillissait de parler le syrien.

« Cela ne me dit rien. Il a peut-être eu plus de contacts avec les Bédouins. Plusieurs tribus font paître leurs bêtes non loin d'ici, vers le Wadi Qelt. Ils commercent volontiers avec les vôtres, dit-on. »

Ernaut fronça les sourcils et réfléchit un instant.

« Le voyageur aurait-il pu être un nomade ?

— Le propre du voyageur est de vivre au-dehors, mon ami. Le ciel est son toit et les buissons ses murs. Un fellah préfère la solidité de la pierre, la protection des moellons.

— Les Bédouins voyagent généralement en groupe, non ?

— Celui-là avait peut-être à faire une tâche solitaire. Si c'est bien lui qui a plongé sa lame dans le cœur de votre ami, on le comprend aisément. »

Un sourire ambigu s'esquissa sur son visage, donnant à ses yeux qui se plissaient une lueur rusée.

« Il existe des hommes terribles, dans le nord et l'est, dont le maître obscurcit les pensées par des drogues. Ils vont ensuite au loin et frappent celui qu'on leur a désigné. Ils sont comme des ombres et peuvent tuer n'importe qui, prince, roi ou simple serviteur. Personne n'est à l'abri de leurs lames terribles.

— En quoi un paysan de la Mahomerie aurait pu les gêner ?

— Seul Allah le sait, mon ami. Ils avaient peut-être de vieilles histoires à régler. Le cœur des hommes n'incline pas toujours au pardon, et les vieux contentieux sont souvent ceux payés avec le plus d'intérêts. »

Ernaut soupira, cherchant dans le regard de Iohannes une réaction. Mais celui-ci demeurait imperturbable, avalant par petites gorgées sa boisson, assis en tailleur sur la banquette. Il semblait étudier le ra'is avec grand intérêt. Ernaut mangea un morceau de pain avant de reprendre ses questions.

« Aucun des hommes d'ici n'aurait pu se rendre au casal, avoir des affaires avec Ogier ? »

La question parut contrarier le vieil homme et, un instant, son visage perdit son masque débonnaire pour se faire sévère. Pourtant, ce fut avec un air détaché, presque amical qu'il répondit.

« Cela n'est pas possible. Aucun ici n'a le droit de quitter les terres du sire Robert. L'anneau de fer au poignet est le signe de leur servitude. Moi et quelques autres en sommes dispensés, en tant que serviteurs zélés, mais malheur à celui qui s'éloigne, même pour ses affaires.

— On prête au sire Robert de bien tristes histoires, en effet.

— C'est là récits qu'on ferait mieux de ne pas trop écouter. Nul n'a à se plaindre à Salomé. Les redevances ne sont pas élevées, on nous laisse demeurer dans notre foi et aucun Turc ne vient prendre nos femmes quand cela lui chante. Moi je le dis souvent, rien de meilleur n'est arrivé à cet endroit que d'être dans les mains des Ifranjs. Nous pouvons semer, tailler, récolter et faire grandir nos enfants sans craindre pour nos vies. N'est-ce pas le rêve de chacun ? »

Ernaut acquiesça en silence, tandis que le ra'is continuait.

« Je sais bien que d'aucuns esprits chagrins nous accablent de notre peu de foi, que nous ne devrions accepter cela. Mais Allah a voulu qu'il y ait des maîtres et des valets. Que certains hommes soient faits pour obéir, d'autres pour ordonner. Il vaut mieux servir dans la prospérité que dépérir son propre maître. Nulle honte à être là où Allah nous a fait naître. Certains disent que leurs ancêtres vivaient sous la tente, avec les étoiles seules qui les dominaient. Moi je leur dit : retournez-y. Quand le chacal viendra dévorer votre troupeau ou le lion enlever votre enfant, on verra bien qui est le plus heureux, de vous ou de moi. »

La dernière phrase avait été lancée rageusement, vibrante d'un accent de sincérité renversant toutes ses précautions oratoires précédentes. Il se reprit, se redressant tout en arrangeant sa tenue, marmonnant, peut-être vexé de s'être ainsi emporté. Ou bien jouant talentueusement son rôle jusqu'au bout. Il laissa passer un moment, les yeux mi-clos, ne manifestant un semblant de vie qu'en entendant un aboiement de chien proche. De nouveau, son visage était souriant et avenant, impénétrable face de courtisan.

« Mais je vous ennuie avec mes histoires. Vous avez fort impérieuse tâche et me

voilà à vous faire perdre votre temps, comme une vieille femme narrant ses contes pour enfants. »

Iohannes lui répondit d'un sourire et d'un haussement d'épaules puis, cherchant l'accord d'Ernaut d'un regard, prit poliment congé du ra'is. Celui-ci ne les laissa partir qu'une fois généreusement bénis, pour plusieurs générations, et assurés de son amitié et de son soutien. Il les abandonna au portail, les saluant tandis qu'ils s'éloignaient du casal sur leurs montures. Il semblait aux deux hommes que sa main était encore sur leur épaule et son oreille aux aguets alors même qu'ils franchissaient la crête menant au plateau vers la Mahomerie.

Le pas des chevaux claquait sur les rochers, soulevait une poussière qui s'attachait à leurs chevilles, leurs jambes. Le soleil invaincu triomphait, déversant des langues de feu qui enflammaient cette fin de journée. Vers le levant, sur la grande route qui menait à Naplouse, une fumée épaisse aurait pu naître de ce brasier. Ce n'était qu'une caravane ou un large convoi, pèlerins, marchands ou soldats soulevant la poussière grise du chemin à chaque pas. Ernaut les pointa et demanda :

« Ce pourraient être des nomades, nous devrions nous enquérir d'eux. Ils connaissent peut-être notre homme.

— Les Bédouins ne suivent jamais les routes. Ils savent leurs chemins, bien plus anciens, et se targuent d'être habiles à traverser un pays sans aucune voie. »

Iohannes se raidit sur sa selle, huma le temps et fronça les sourcils.

« Du vent s'enfuit du désert…

— En effet, la poussière vient à nous. Cela nous fera du bien que cette brise.

— Ernaut, il doit brûler comme fournaise !

— Je préférerais le moindre souffle d'air, même brûlant, à cette sensation de

respirer dans un four. »

Iohannes se tourna vers Ernaut, l'air narquois.

« Tu ne devrais jamais dire de pareilles choses, mon ami.

— Pourquoi ça ?

— Parce que parfois, le Très-Haut t'exauce. »

Environs du casal de la Mahomerie,vendredi 13 juin, début de soirée

Les pas des chevaux résonnaient, roulaient dans le chemin poussiéreux. Des hommes occupés à tirer une carriole alourdie de pierres saluèrent de loin, s'arrachant un instant à leur harassante besogne. Quelques moutons, surveillés par deux pâtres négligemment installés sous un arbre s'écartèrent à l'approche d'Ernaut et de Iohannes, sautant parmi les reliefs, comme cherchant à fuir un prédateur. Lorsque les deux cavaliers arrivèrent à la vieille tour aux abords du casal, ils ne s'arrêtèrent pas.

La vue était dominante, et les rognons de murs permettaient à qui voulait de se camoufler à la vue de ses habitants. Un excellent point d'observation. Sur la route venant de Jérusalem, qui serpentait ensuite jusqu'à Naplouse au nord, un nuage de poussière s'accrochait aux sabots d'un messager pressant sa monture. Certainement un messager remarqua Iohannes. La vieille reine mère, Mélisende, y résidait, et bien qu'elle se soit retirée du pouvoir, elle avait fait de Naplouse une ville de première importance rien que par sa présence. Ernaut releva les accents de dépit que le Syrien mettait dans ses mots et lui demanda ce qu'il en était.

« La grand-mère du roi était fille de Ghavril Malatyatsi [4], un grand prince de mon pays. »

Son visage fut parcouru d'une telle douleur à cette évocation qu'Ernaut préféra garder le silence. Mais l'interprète continua.

« La reine Mélisende est comme moi, fille de deux peuples. Et avec ses sœurs, elles ont gouverné toutes les terres des seigneurs croisés. Mais leur temps est passé… »

Il pencha la tête, en proie à ses démons, le visage fermé. Il n'avait pas envie d'en dire plus. La suite du parcours se fit en silence, ponctué par les piaffements. Les bruits du casal les atteignirent lorsqu'ils franchirent la grande route et parvinrent à l'entrée nord, donnant droit sur l'église Sainte-Marie. De temps à autre, un visage s'éclairait, une main se levait. Lorsqu'ils arrivèrent devant la demeure de Lambert, Ernaut tira les rênes et s'apprêtait à descendre. Iohannes l'interrompit dans son geste.

« Descends donc avec moi voir Pisan. Je dois lui ramener son cheval.

— L'intendant ? Tu crois qu'il pourrait nous prêter assistance ?

— Il est de son devoir de connaître les gens du casal et il est homme de confiance, droit et juste. Outre tu pourras voir ton frère. »

Acquiesçant d'une moue, Ernaut remit sa monture en marche, la flattant d'une main distraite. Tandis qu'ils avançaient dans le quartier du Puits de la Vierge, les saluts qui s'adressaient à Iohannes étaient souvent interrompus à la vision d'Ernaut. Nul doute que chacun avait pris fait et cause pour un champion, et Lambert n'était pas des leurs, pas plus que Godefroy.

Comme habituellement, les portes de la curie n'étaient pas closes et un chien allongé faisait office de garde. Il ne daigna pas se pousser, se contentant de remuer la queue en levant la tête à leur passage. Un valet s'approcha néanmoins, pour récupérer la monture de Iohannes et aller attacher celle d'Ernaut. Lambert et Aymeric n'étaient pas visibles, ils venaient d'être menés à l'église pour y prier. Ils seraient de retour à la nuit.

Le domestique leur indiqua ensuite où ils pouvaient trouver Pisan, occupé dans un des celliers. Sa voix forte les accueillit lorsqu'ils s'approchèrent du bâtiment. Il était occupé à trier des tonneaux de vin, dont l'odeur de tannin rappela à

Ernaut des souvenirs d'enfance. La fraîcheur qui venait de la cave, à laquelle on accédait par plusieurs marches, les assaillit lorsqu'ils arrivèrent dans la pénombre. Des silhouettes se mouvaient parmi les lueurs des lampes à huile qui fumaient en grésillant. Iohannes salua poliment, accompagné par Ernaut.

L'homme était, comme souvent, habillé d'une longue cotte trop grande pour lui et ses cheveux frisés dépassaient d'un bonnet oriental en pain de sucre. Sa courte barbe était percée d'une bouche toujours souriante, comme ses yeux.

« J'ai quelques tonnels à repérer encore et je suis à vous. Un convoi pour les frères est prévu demain, j'ai loué douze bêtes. Il me faut maintenant trouver de quoi les charger. »

Il continua à indiquer à deux hommes les barriques qu'ils devraient hisser au-dehors pour les installer sur les dos des animaux.

Le vin finirait dans les pichets du réfectoire du Saint-Sépulcre. Pisan sourit ensuite aux deux arrivants, les invitant d'un geste à les suivre au-dehors.

« Il est fort dommage qu'en la sainte Cité, les frères n'aient que petits celliers. Il nous faut leur porter les choses petit à petit, ce qui nous coûte fort cher ! Si j'avais pu joindre ce vin au miel, à l'huile et à la cire de la semaine passée… »

Il ne termina pas sa phrase. Sa démarche était encore alerte, mais son dos légèrement voûté, son accent sifflant en raison du manque de dents, attestaient de son âge. Il se rendit jusqu'à la grande salle à l'étage. Ernaut y fut tout de suite frappé par la différence d'avec celle de Salomé :ici pas de décor sur les murs, simplement badigeonnés de blanc. Des fenêtres y apportaient une douce clarté, à travers des volets de bois percés de croix. Le long d'un mur, une imposante table était encombrée d'un fatras de tissus, de vieux vêtements, de sacs. Deux chats y faisaient la sieste, indifférents à ce qui se passait autour d'eux. En dessous, de vieilles savates, des souliers usés prenaient la poussière.

Sous les fenêtres, un banc longeait un autre plateau, où était posé un nécessaire à écriture, des documents soigneusement empilés, à côté d'un modeste coffre

ferré. Au mur, flanqué de deux lampes suspendues en verre, un petit Christ en croix en bois peint semblait veiller sur ce monde poussiéreux. Pisan les invita à s'asseoir sur le banc, prit lui-même place sur un tabouret, après avoir crié qu'on leur apporte de quoi boire. Rangeant les documents dans le coffre qu'il ouvrit d'une clef issue de sa bourse, il s'enquit poliment d'eux. Iohannes le remercia du prêt du cheval, interrompu par l'arrivée de la boisson. Ce fut Ernaut qui reprit la parole ensuite.

« Sire intendant, nous avons découvert qu'un larron est peut-être le murdrier d'Ogier, il n'est nul besoin de faire bataille.

— Vous avez témoins ?

— Des serfs de Salomé ont vu cela, oui.

— Si ce sont des mahométans, ils ne peuvent témoigner en la cour, tu dois bien l'assavoir en tant que sergent du roi. »

Ernaut se renfrogna.

« Peut-être qu'Aymeric accepterait de les entendre et retirerait son accusation.

— Peut-être… » abonda Pisan, sans conviction.

Il se pencha vers la fenêtre et poussa le volet doucement, qui céda en grinçant. Le soleil s'engouffra sur eux, frappant le bois sombre de la table avant de venir s'animer sur les murs chaulés. L'intendant dévisagea un instant Ernaut, puis lui sourit avec aménité.

« Je ne suis guère heureux de ce jugement par bataille moi non plus, mais je n'ai nul pouvoir en cette affaire. La justice du roi doit suivre sa voie.

— Vous ne croyez pas Godefroy coupable non plus ?

— Je ne sais pas et suis heureux de ne pas avoir à le découvrir. Dieu pourvoira à nos inquiétudes le moment venu. Il aurait été plus avisé de faire jurer sur des

reliques ou de soumettre au feu ou à l'eau l'accusé.

— Une ordalie ? Juge-t-on ainsi dans les lieux du Saint-Sépulcre ?

— Non, rarement, à mon grand regret. Verser le sang de nouvel ne me paraît guère indiqué aux fins de punir de celui répandu. Il est d'autres voies pour connaître la volonté du Seigneur. »

Il avala un peu de vin, souriant. Ernaut n'en démordait néanmoins pas et il se pencha en avant, les yeux rivés sur l'intendant.

« Ne croyez-vous pas qu'un larron, ou des brigands auraient pu venir piller les biens d'Ogier nuitamment ?

— Tu dis vrai, jeune homme. Ogier avait du bien, c'était connu.

— Il avait grandes parcelles au casal ?

— Pas forcément, mais belles terres, avec des vignes de valeur, à la redevance légère, un cens très léger en grande partie, plus le champart. Il était venu de Saint-Gilles avec de quoi s'installer dans l'aisance. »

Iohannes intervint alors, intrigué.

« À dire le vrai, nombreux ici s'interrogent sur le fait qu'un homme sans épouse ait pu avoir si belle tenure, frère Pisan.

— Je les comprends. Mais nous n'avons pas tant de demandes que ça et il avait signifié son envie de prendre famille ici, d'avoir des enfants. Sans compter qu'il avait belle fortune pour créer moulin, ou tout ce qu'il aurait voulu. Il n'est pas fréquent d'accueillir si riche colon.

— Savez-vous comment il avait amassé tout cela ?

— Je crois qu'il a mené des convois en son temps et il a gardé d'ailleurs quelques bêtes. Vous devriez en parler avec Guillaume. Lui aussi est de Saint-Gilles, et il

doit en savoir bien plus long que moi. Il réside à côté de Pierre le Charpentier. »

Les noms semblèrent évoquer quelque chose à Iohannes, aussi Ernaut s'abstint de demander des précisions. Pisan regardait par la fenêtre entrouverte, au loin, comme remâchant une idée agréable, un sourire évanescent sur les lèvres. Il les avait oubliés. Un des chats sauta sur la table et vint se frotter à son bras, ce qui le ramena parmi eux. Il prit l'animal et commença à le flatter, ce qui déclencha un ronronnement de félicité.

Ernaut se leva, souriant en guise de remerciement, Iohannes à ses côtés. Il était abattu, ne sachant que faire pour empêcher que son frère ne se batte le lendemain. Prouver que le crime était le fait d'un rôdeur ne pourrait se faire dans la nuit, il en était conscient. Il était malgré tout décidé à ne pas abandonner, à tenter de convaincre lui-même Aymeric le lendemain matin. L'homme n'était peut-être pas si obtus et se rendrait à l'évidence. L'intendant les accompagna jusqu'à la porte, souriant toujours. Il posa une main amicale sur le bras du géant.

« Ne t'enfrissonne donc pas ainsi, jeune. Dieu entend les cœurs sincères, fie-toi au ciel.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus que ces simples mots, répliqua le vieil homme, une lueur dans le regard. Tu es encore jeune et ton sang bouillonne comme torrent, faisant vibrer tout ton corps en grand tumulte. Moi je suis un vieil homme fatigué et guère sage, mais je sais qu'Il ne m'a jamais abandonné. Fie-toi à Lui. »

Il les salua et retourna dans la pièce, câlinant le matou qui s'abandonnait avec délices aux caresses. Tandis qu'ils descendaient l'escalier, Ernaut demanda à Iohannes : « Tu crois qu'il sait des choses que nous ignorons ?

— C'est certain, mais rien qui a trait à notre affaire.

— Pourquoi m'avoir dit cela alors ? »

Iohannes leva le nez, fronça les sourcils en regardant le ciel.

« Je ne suis pas sûr… »

Il tapota l'épaule du géant, tentant de le réconforter d'une voix chaleureuse.

« Allons donc voir l'ami Guillaume. Peut-être saura-t-il mettre un nom sur le larron qui aura pisté Ogier depuis Saint-Gilles pour le détrousser. »

D'un signe de tête, Ernaut accepta. Il leva les yeux à son tour, intrigué. Il ne vit rien de spécial, seulement l'azur et une lune discrète. Aucune réponse ne viendrait de là pour calmer l'angoisse de son cœur.

Casal de la Mahomerie, vendredi 13 juin, soirée

Le cheval d'Ernaut était énervé et fatigué de sa journée, aussi le jeune sergent le mena-t-il dans le jardin de son frère pour le panser un petit moment. Ils avaient convenu avec Iohannes de se retrouver chez Guillaume. Ernaut avait grande envie se rendre à l'église, mais il craignait de déranger son frère dans ses oraisons. Il lui fallait se présenter au jugement le lendemain le cœur prêt, car Dieu saurait accorder sa faveur uniquement à celui qui serait porteur de la vérité.

Il s'en voulait de n'avoir pas plus d'éléments pour empêcher la bataille. Il se comporta un peu brusquement avec la pauvre bête qui se montra rétive en réponse. Il finit par pester et abandonna l'animal à son sort, un seau d'eau devant lui et une brassée de foin sec à portée.

Traversant la maison, Ernaut monta prendre de quoi grignoter rapidement, afin d'attendre le soir. Il découvrit une miche de pain enveloppée sur la table, qu'il crut apportée là par Osanne. Cela lui arracha un sourire attendri. Il n'était pas seul à s'inquiéter et voyait avec reconnaissance que la jeune femme, bien que discrète, tenait à se montrer à leurs côtés en cette affaire. Cela lui rappela qu'il y avait une autre personne qu'il ne voyait pas tant qu'il l'aurait voulu. Il s'assit, se coupa une généreuse tranche qu'il avala sans accompagnement.

Il pensait soudain à Sanson de Brie, celui qui deviendrait son beau-père un jour prochain. Aurait-il le courage de faire ce que Lambert subissait pour Godefroy ? Ce n'était pas de se prêter à une bataille qui l'angoissait, car il était persuadé que nul ne tiendrait face à lui en pareille circonstance. Sans compter la force d'âme qu'il faudrait pour oser lancer pareil défi à un homme tel que lui. Non, ce qui torturait son âme, c'était l'engagement complet de Lambert, qui avait mis sa vie dans la confiance qu'il avait en cet homme. Il était totalement dévoué, sûr de ses intentions et sans crainte. Ernaut ne pouvait en dire autant, lui qui ne voyait Libourc que certains dimanches, pendant la messe, partageant avec elle le reste de la journée après un repas en présence de ses parents. Il appréciait fort le vieux Sanson, qui le lui rendait bien, mais il s'apercevait qu'il faisait sa vie à côté d'eux.

Ils avaient convenu qu'il lui fallait acquérir un peu de bien avant de pouvoir prétendre à fonder une famille. Mais cela l'avait éloigné d'eux, qui résidaient désormais dans un casal en dehors de la cité. Il prenait goût à sa vie d'aventurier, parfois en mission plusieurs jours, de garde de longues heures avec ses compères. Les soirées entre hommes étaient festives et bien arrosées. S'il avait pas mal d'amis avec qui partager de bons moments, il n'en connaissait guère les familles, tenues à l'écart, faisant partie d'une autre vie. Il commençait à se demander s'il ne trahissait pas Libourc à agir comme il le faisait.

Son frère venait de lui démontrer que les sentiments n'étaient pas que protestations entre deux baisers, mais à la source d'un engagement plus profond. Éloignant ces pensées d'un soupir, il se leva pesamment et ressortit. Il tenait son fourreau et sa masse à la main, fixant le baudrier tout en marchant. Il aperçut de loin Guillaume et Iohannes, assis autour d'un jeu de marelle. Des enfants accroupis à côté d'eux jouaient aux osselets et avec des dinettes, tandis qu'une femme, certainement l'épouse de Guillaume, brodait un petit morceau de toile.

Le couple n'était pas très âgé, à peine vingt-cinq ans pour lui, et guère moins pour elle. Ils avaient les mains usées des travailleurs, mais leurs tenues témoignaient de leur relative prospérité. La vie pouvait se faire douce pour les

gens du royaume. L'homme se leva à son approche, tendant la main.

« La bien venue à toi, Ernaut. Prends place avec nous. »

Ernaut sourit de cet accueil chaleureux, qui signifiait que chez eux aussi on avait pris parti, et pas pour Aymeric. Il sourit à la cantonade, saluant à distance la femme, qui semblait plus réservée.

Invité à s'asseoir, il s'installa sur un tabouret. Les deux garçonnets proches regardaient son épée avec envie, ce qui lui arracha un sourire bienveillant. De forte carrure, Guillaume n'était pas grand, mais se tenait droitement. Fier, il dévisageait sans gêne, plongeant son regard clair dans les yeux de ses interlocuteurs. La tignasse brune, emmêlée, accueillait souvent ses doigts, qui y répandaient le chaos. On aurait dit qu'il ne savait pas s'exprimer sans faire errer ses mains à un endroit ou l'autre de son visage, tirant une oreille, grattant une joue mal rasée ou torturant son nez à chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

« Iohannes m'a dit que tu es le frère de Lambert. C'est bien de l'aider. Nous sommes heureux de le savoir au casal. »

En une phrase simple, il avait résumé toute l'affaire pour lui, et le parti qu'il tenait. Le regard inquiet de sa femme indiquait bien qu'elle aurait préféré moins d'ostentation. Guillaume était ainsi, d'un seul bloc, aussi subtil qu'un sanglier et cachottier qu'un taureau. Il plut immédiatement à Ernaut.

« Grâces pour ton accueil, Guillaume. Dommage de se voir en si triste occasion.

— Je te comprends ! Si je peux t'aider à trouver la piste qui mène au gredin qui a fait ça, cela m'enjoiera. J'ai grande amitié pour Godefroy, mais ne suis guère enclin à en vouloir la mort d'Aymeric.

— Je n'ai pas ce désir non plus, en effet. »

Guillaume lui offrit un sourire franc.

« Iohannes m'a dit que tu souhaiterais en apprendre moult sur Ogier. Demande et je te dirai. »

Ernaut, décontenancé par cette approche, balbutia un peu avant de réfléchir un instant et de poser une question.

« Avait-il quelque ennemi en son ancien casal ?

— Pas que je sache, non. On peut pas dire qu'on l'aimait, mais de là à lui ouvrir les boyels !

— Pas aimé, pourquoi ça ? On l'enviait ? »

Guillaume s'esclaffa.

« Non, de certes. Je ne le savais pas si riche avant qu'il ne vienne prendre la vigne ici. Il n'avait que peu de terres à Saint-Gilles, toujours à courir les vals et les monts.

— Il voyageait beaucoup ?

— Il avait des bêtes pour porter marchandies, car son bien n'aurait pu le nourrir. Un valet s'en occupait la plupart du temps. »

Ernaut dessina du bout du pied dans la poussière tout en parlant.

« Il transportait quoi en général ?

— Aucune idée ! Il était fort secret là-dessus. D'aucuns disaient qu'il préférait causer aux païens qu'à nous autres.

— Il fréquentait les mahométans ?

— La rumeur le voulait. Il parlait volontiers avec les voyageurs syriens de passage. Peut-être commerçait-il, je ne sais.

— Des bêtes ? risqua Iohannes, sans conviction.

— Il n'avait pas d'oailles qui auraient pu intéresser les nomades. Il faisait ses affaires par-delà le royaume même. Je n'ai jamais vraiment su et pas cherché à savoir. C'était pas le genre d'homme avec qui on aime à vider godet. D'ailleurs, le père m'a dit qu'ils ont soufflé de le voir partir. »

Ernaut fronça le sourcil, intrigué.

« Ils avaient des choses à lui reprocher ?

— Non, rien de précis. Mais c'était pas le genre qu'on aime avoir comme voisin, même si on le voyait guère. »

Il lança un œil à sa femme, qui le couvait d'un regard désapprobateur.

« Je sais qu'y faut pas médire des morts, mais j'avoue que j'ai pas sauté de joie à le voir arriver au casal. J'ai fait comme le père, mes affaires, et puis c'est marre.

— Il avait beaux projets pour ici, pourtant.

— Beaux projets, certes, mais pour ici, vraiment ? »

Il se passa la langue sur les lèvres, hésitant, cherchant ses mots.

« Je dirais plutôt qu'il avait beaux projets pour lui, si tu vois ce que je veux dire. »

Guillaume sourit, heureux de sa formule. Puis il attrapa un de gamins qui se tenait à ses côtés, lui caressant le dos en un geste doux. L'enfant, encore mal assuré sur ses jambes, avait la morve qui lui coulait du nez et les mains grises de poussière.

Guillaume le moucha de ses doigts.

« Tout ça avait un fond de vérité vu qu'on l'a meurtri de bien horrible façon. Il a brassé lui-même sa boisson.

— Mon souci, c’est que si je ne peux trouver quelque nom à donner à Aymeric, il me sera difficile de le convaincre.

— Je comprends, mais je n’en ai aucun à te donner. Le père, qui demeure toujours à Saint-Gilles, pourrait peut-être t’éclairer.

— Je n’ai pas le temps de m’y rendre, le jugement par bataille est pour demain. »

Guillaume fronça le nez, les yeux au loin.

« Je ne pense pas qu’il puisse se faire…

— Et pourquoi donc ? Le sire vicomte en a fait annonce. »

Iohannes intervint, de sa voix posée, regardant par-dessus les épaules de Ernaut.

« Le vicomte n’y pourra rien, Ernaut. Je crois que Dieu est avec nous, et nous donne du temps. »

Déconcerté, Ernaut se leva, et tourna la tête. Une bande rousse au loin bouillonnait au bas du ciel, depuis le levant.

« Qu’est-ce que…

— Le khamaseen, déclara Iohannes.

— Quoi donc ?

— Un vent de poussière venu des terres désertiques. Il sera sur nous d’ici peu. »

Ernaut regarda les deux hommes, sans bien comprendre. Iohannes détacha enfin ses yeux de l’horizon.

« Il sera impossible de faire la bataille demain, Ernaut. Le khamaseen dure plusieurs jours en général.

— Il suffoque les bêtes, les hommes, brûle les plantes… ajouta Guillaume, le visage tendu.

— C'est de cela que…

— Que Pisan a voulu parler, certainement, oui. Ceux qui vivent ici depuis assez longtemps ont senti que ça risquait d'arriver. »

Ernaut hochait la tête, oscillant entre l'espoir qui naissait en lui et la crainte de ce qu'était vraiment cette tempête. La femme de Guillaume faisait ranger leurs affaires aux enfants et s'apprêtait à rentrer. Elle les salua d'une voix fluette. Les trois hommes se retrouvèrent seuls devant la maison. Guillaume scrutait le ciel, les yeux plissés.

« Si la tempête est trop longue, ça va faire grand mal aux ceps, c'est pas bon pour nous… J'ai déjà vu des oliviers sécher sur place à cause de ce vent. Mon vieux disait que c'était le souffle du diable. »

Il n'arracha pas ses yeux du Levant lorsqu'Ernaut le dévisagea. Ce dernier tourna alors la tête vers Iohannes. Il en obtint un rictus inquiet. Apparemment lui non plus n'était pas sûr de ce qu'il fallait penser. Dieu leur accordait-il un répit ou venait-il manifester sa désapprobation ? Ernaut soupira et fit craquer les jointures de ses doigts, se renfrognant. Il avait promis à son frère de tout faire. Il ne manquerait pas à son serment. Demain, tempête ou pas, il prendrait la route de Saint-Gilles et en ramènerait le mécréant ou le justicier qui avait planté son fer dans le bas-ventre d'Ogier.

- [1] Désigne les zones impropres à l'exploitation agricole.
- [2] Terme désignant les Européens.
- [3] Symbole de protection en forme de main, parfois appelé *main de Fatma* ou *main de Fatima*.

- [4] Gabriel de Malatya (1055-1103), gouverneur arménien de Mélitène/Malatya.

Chapitre 4

La Tour Baudoin, samedi 14 juin, matin

Le monde se noyait dans un lac de soufre. Tout était d'ocre : le ciel, la terre, l'air… Le soleil s'était déversé en une épaisse couche de feu brûlant les visages, raclant les poumons. La chaleur, suffocante, desséchait la peau, où s'accrochait une poussière d'ocre. Simples silhouettes, les arbres tremblaient le long du sentier qui ne se dévoilait qu'au dernier instant, pas à pas. S'ils n'avaient pas suivi une route importante, Ernaut et Iohannes n'auraient eu aucune chance d'arriver à destination. Il leur fallut néanmoins rebrousser chemin plusieurs fois, serpenter parfois au long d'une pente sans être sûrs de leur direction. Dans les villages qu'ils apercevaient, nulle vie ne se manifestait. On se rencognait, on se barricadait. Sans succès bien souvent. Le vent poussait la cendre jaune sous les portes, à travers les volets, dans les naseaux des bêtes, les bouches des hommes.

Les deux cavaliers avaient protégé leurs montures de pièces d'étoffes et ramené leurs turbans devant leurs visages. Ernaut avait proposé à Iohannes de se rendre seul à Saint-Gilles, mais l'interprète avait insisté pour venir. Il souhaitait aller au bout de cette histoire et pensait pouvoir être encore utile. De fait, sans lui, Ernaut se serait certainement égaré. Ils avançaient lentement, s'arrêtant souvent afin de contrôler l'état de leurs chevaux, vérifier si le chemin paraissait le bon. Ils suivaient désormais un fond de vallon encaissé. Iohannes cria à Ernaut à travers son linge qu'ils arrivaient à Bourg-Baudoin. Ernaut devina les contours d'un imposant bâtiment qui se dessinait sur sa droite.

« Il garde l'entrée du passage au nord, vers Saint-Gilles et au-delà, la Samarie. Allons y abreuver les chevaux, il demeure bien deux à trois lieues à faire. »

Il guida son cheval vers le sentier, délimité par de gros blocs épars qui avaient été poussés lors de l'édification du bâtiment. Des bâtiments annexes étaient appuyés contre le relief et les murs de la forteresse. La porte étant fermée, ils

durent appeler un long moment avant que quelqu'un vienne. Le visage protégé par un voile, un soldat en vêtement rembourré leur ouvrit le portail, non sans se plaindre abondamment de façon imagée. Il leur tint néanmoins les rênes le temps pour eux de démonter. Iohannes tira son foulard et sourit à l'homme.

« Nous aimerions donner à boire à ces pauvres bêtes, nous cheminons depuis un moment…

— Folie par ce temps ! Les ruisseaux ne sont que boue !

— Nous n'avons guère le choix, il nous faut joindre Saint-Gilles au plus tôt. »

Le serviteur avisa les armes au côté de Ernaut et le gabarit imposant du porteur. Couvert de poussière jaune, on aurait dit une créature de l'autre monde, un démon du désert.

« Je m'occupe de vos bêtes, allez-donc en la grand'salle, vous y encontrerez compagnie.

— D'autres voyageurs ?

— Non, des soudards du comte Thierry, à l'héberge ici depuis quelques semaines. »

Iohannes retint la grimace qui commençait à s'afficher sur ses traits. Il soupira. Ernaut, pour sa part, n'avait que faire de rencontrer d'autres sergents. Depuis quelque mois, il avait eu son content de récits de batailles, de faits d'armes et de prouesses. Il savait que la vie du soldat se bornait généralement à attendre, longtemps, puis à mourir, rapidement. Il invita du bras Iohannes à le suivre dans la direction indiquée par l'homme.

Lorsqu'ils poussèrent la porte, cela déclencha une effusion de jurons et d'exclamations indignées. La pièce était sombre comparée au-dehors, malgré un fenestron bloqué d'un fin parchemin. De nombreuses lampes à huile avaient été disposées un peu partout, dessinant sur les visages des tatouages de feu.

L'assemblée s'était figée à leur entrée. L'odeur de la sueur, des vêtements sales, des haleines avinées puant l'oignon les frappa tout d'abord. La pièce n'était pas si grande, avec des paillasses le long d'un de ses murs. Plusieurs corps y étaient affalés, parmi les couvertures et les sacs. En face, une table étroite s'étendait, avec un banc partiellement occupé par des hommes accoudés parmi la vaisselle sale, le visage morne.

Quelques silhouettes féminines, les cheveux mal peignés, recouvraient de leurs bras maigres les cous robustes, les épaules nerveuses. Les regards n'étaient guère amicaux, pas plus qu'hostiles. Emplis de mauvais vin. Tout le monde attendait. Un des hommes se leva doucement, amoindri par l'alcool. Il avait le visage rond, les joues pendantes de l'homme bien nourri après de longues privations. Il tenait le poing appuyé sur la table et s'aidait de l'autre bras sur une femme au sourire gouailleur, le regard éteint.

« Bienvenue en terre de Sodome, voyageurs ! »

Quelques visages s'égayèrent et certains osèrent même un rire crispé, attendant de voir si le géant qui venait de faire irruption était un démon, un ange ou juste un homme. Ernaut afficha un sourire amusé.

« On m'avait dit que c'était plus au sud de ma route, la tempête a dû me perdre ! »

L'homme ricana et cracha, amusé, manquant de peu un compagnon endormi sur le plateau.

« Prends donc un godet pour ôter cette poussière de ta gorge, c'est le roi Baudoin qui régale !

— Grâces lui en soient rendues » répliqua Ernaut, s'emparant d'un verre et servant Iohannes.

Il avala plusieurs gorgées, se permettant de regarder la compagnie en détail, tandis que lui-même faisait l'objet d'un examen sinon attentif du moins

curieux.

« On m'a dit que vous étiez du comte Thierry, c'est cela ?

— Exactement, revêtus de la sainte Croix pour trancher du païen avec la bénédiction du Pape et tout le saint frusquin… On est des héros de la Foi ! »

La déclaration arracha quelques méchants rires, mais guère d'enthousiasme. Ils avaient trop versé de sang, commis trop d'atrocités pour être capable du moindre élan sincère en dehors de la colère.

L'homme poussa du pied un de ses camarades avinés qui s'affala de son banc dans un grognement qui ne le réveilla pas, et invita les deux voyageurs à s'asseoir près de lui.

« Je me nomme Gosbert, capitaine de cette troupe.

— Je suis Ernaut, de Jérusalem, et voici mon compagnon, Iohannes.

— Un Grec ? demanda le soldat, une lueur malsaine dans le regard.

— Certes pas répliqua Iohannes. Je suis du comté perdu, d'Édesse, mais désormais je vis ici, au royaume. »

Gosbert approuva en silence et avala une gorgée de vin.

« Vous êtes de ces terres, alors ?

— Je viens de Bourgogne répondit Ernaut.

— Ah, beau pays que voilà. Un mien oncle y commerçait quelques laines et y achetait bonne piquette. Je l'ai traversé bien vite en venant, trop à mon goût.

— Tu auras bon temps en retournant au pays. »

Gosbert tourna un regard intrigué à Ernaut.

« Si jamais on quitte cette terre désolée. J'espère bien pouvoir ramener mon butin chez les miens, mais le comte semble aimer l'outremer plus encore que la Flandre [1].

— Cela fait longtemps que vous êtes ici ?

— Trop ! À attendre en buvant et forniquant ! »

Il caressa voluptueusement la femme qu'il tenait contre lui et finit par lui taper sur les fesses. Elle répondit en adoptant une posture aguicheuse, avec une telle affectation qu'elle semblait innée.

« Parfois, on s'amuse un temps des païens du coin. Si d'aucun s'échappe, on lui fait chasse. Dommage qu'on n'encontre pas tant de nomades dans le coin…

— Prends garde à ne pas t'emparer du bien royal. Les bédouins appartiennent au roi et lui versent tributs. Si tu t'attaques à eux, tu risques des ennuis.

— Peuh ! Ce ne sont pas quelques brebis ou de jouer un peu avec eux qui contrariera le roi. Il ne se gêne pas pour le faire lui-même. S'il me met à l'amende, j'ai de quoi payer ! »

Un de ses compagnons se dressa soudain, son verre tendu à bout de bras, il attrapa une des filles et l'embrassa avec avidité, d'un désir animal, violent. Puis il se renversa le vin sur le visage plus qu'il ne but et cria alors « Dieu lo veult ! » bientôt repris en chœur par tous ses compagnons. Certains, trop saouls ou trop fatigués, se contentaient d'ânonner, mais la plupart braillaient en riant. C'était à celui qui hurlerait le plus, crachant et postillonnant, reniflant et éructant telle une bête.

Ernaut, sourit, amusé de ce regain de vie chez ces hommes voués à la mort. Iohannes se contentait de boire lentement, le visage fermé. Gosbert se leva et vint s'appuyer sur l'épaule d'Ernaut.

« Servez-vous, prenez ! Ici, la terre regorge de vin et de lait et les fruits les plus

savoureux vous tombent dans la main, emplis de jus délicieux ! »

Il se saisit d'une jeune femme qui passait et l'approcha d'eux.

« Tiens, je te présente… »

Il la dévisagea un long moment, le regard hébété, abruti de vin. Elle le regardait, indifférente. Pas très grande, elle était indiscutablement syrienne, ses longs cheveux noirs tombant en désordre sur ses épaules frêles. Le menton pointu, dressé, était surmonté d'une bouche moqueuse, provocante. Le nez fin, droit, était encadré d'yeux sombres en amande. En eux Ernaut put lire la détermination et l'indifférence à ce qui l'entourait.

Elle fixait Gosbert ainsi qu'elle l'aurait fait d'un cheval ou d'un paysage. Cela ne la concernait pas. Elle faisait mine de se débattre, ramenant ses vêtements que le soldat s'amusait à désordonner. Mais cela ne la touchait pas, elle était ailleurs. Lorsqu'elle daigna arrêter son regard sur lui, Ernaut se sentit gêné, bizarrement, et il n'insista pas malgré le désir qu'elle provoquait en lui. Elle échappa un sourire et baissa les yeux, comme intimidée.

« … Layla.

— Ah oui, ma princesse ! Comment t'oublier ?

— Je suis unique, il n'en existe pas mille comme moi…

— Tu l'as dit ma beauté ! »

Il se tourna vers Ernaut, continuant à caresser le corps malingre qui se débattait sans conviction.

« Le rêve de tout homme, cette Layla !

— Te nommerais-tu Qaïs ? » demanda Iohannes, dans un sourire. Intriguée, Layla darda sur lui un regard impérieux. Elle le toisa un court instant, puis lui répondit d'un air mutin.

« Seul Majnoun me conviendrait ! »

Iohannes s'esclaffa à demi.

« Tu es bien savante pour une… »

Il n'alla pas plus loin.

« Pour une quoi ? Une femme ? demanda Layla, provocante, soulevant ses maigres seins afin de les monter à tous

— Non, répondit Iohannes, soudain gêné.

— Ah oui, pour une lavandière ! »

Elle échappa à la poigne de Gosbert et vint à califourchon d'un homme assis à terre, lui enfouissant son visage sous sa robe tandis qu'elle lui frictionnait le dos, mimant une lavandière battant le linge. Cela déclencha une nouvelle vague de clameurs et de rires qui se termina par un « Dieu lo veult ! » tonitruant. Finissant son verre, Ernaut se leva et tapa sur le bras de Gosbert, qui était de nouveau à table, le regard versé dans un pichet.

« Grand merci de ton hospitalité, que Dieu te garde, toi et tes compagnons.

— Merci l'ami. Fais bonne route. »

Alors qu'il allait ouvrir la porte, Ernaut fit mine de se retourner pour parler à Iohannes. Il sentit un regard de braise qui s'attachait à lui et jeta un dernier coup d'œil dans la pièce. Parmi les corps avachis se tenait un buste droit, qui allait et venait en cadence. La pénombre dessinait à peine le visage maigre, mais les deux yeux brillaient d'un éclat de feu en l'implorant, en le provoquant, en le défiant. Layla ne souriait plus.

Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, fin de matinée

Le casal de Saint-Gilles était plus ancien et moins bien organisé que celui de la

Mahomerie. Installé sur une éminence couronnée d'une tour, il était constitué de maisons de pierres agglutinées les unes contre les autres. L'avantage, c'était que les ruelles peu larges serpentant entre les demeures protégeaient un peu du vent chaud, râpeux, qui emplissait le ciel de poussière ocre.

Les chevaux devenus trop rétifs pour être montés suivaient avec réticence, renâclant et secouant la tête afin de se débarrasser de la gangue de poussière qui s'accrochait à leur chanfrein. Ernaut et Iohannes mirent un petit moment à trouver la maison d'Aubert, le père de Guillaume. Elle se trouvait au fond d'une petite cour, avec un poulailler et une bergerie. Comme partout, tout était clos, et seul le souffle du vent se faisait entendre.

Ils attachèrent leurs montures sous un abri à bois en partie vide et allèrent frapper à la porte. Une voix de femme les questionna avant de les laisser entrer. Ridée, courbée, le pas traînant, la vieille leur sourit à l'idée qu'elle aurait des nouvelles de son fils. Un voile de drap gris enserrait son visage de souris. On se demandait comment un gaillard comme Guillaume avait pu naître d'un corps si chétif.

L'endroit était modeste : une salle de terre battue avec des banquettes le long des murs, quelques couvertures, des coffres. Un feu cuisait doucement un pot au centre de l'endroit, apportant une maigre clarté en complément d'une lampe à huile. À côté de cette dernière, des fers autour de lui, une pierre à aiguiser à la main, un vieil homme attendait, circonspect. Habillé seulement de sa chemise, les pieds dans des savates, il avait le cheveu blanc frisé, mais rare, qui se prolongeait par une barbe courte et une moustache imposante. Bossu à force se courber, il avait les mains difformes, les doigts crochus, qui s'activaient sans cesse.

« La mère, va donc tirer un pichet pour nos invités. Ils doivent avoir grand-soif avec la poussière ! »

La vieille s'évanouit par une porte qui donnait dans une resserre en bas de quelques marches. Pendant ce temps, Aubert se leva et vint leur serrer la main,

les invitant d'un geste à s'asseoir près de lui, repoussant soigneusement ses outils.

« Comme ça, vous êtes compaings avec le Guillaume ?

— Je suis du casal de la Mahomerie, confirma Iohannes. Et le frère d'Ernaut est aussi de là…

— Sacré temps pour aller sur les chemins. Vous êtes au service de quelque maître impatient ?

— Si on veut, sourit Ernaut. Nous essayons de faire bonne justice. »

Le vieil homme fit une moue amusée, marquant son scepticisme.

« Et cela vous mène sur les routes depuis la Judée jusqu'en Samarie ?

— Nous n'irons pas plus loin, nous avions juste besoin de venir ici, à Saint-Gilles.

— Vous me direz tout ça après dîner, on a bien temps. La Mahomerie n'est pas tant loin, mais on n'a pas souvent des nouvelles du gamin. Vous verrez peut-être mon dernier, il est parti voir si les bêtes supportent la tempête. J'espère qu'il sera rentré tantôt. »

Lorsque son épouse revint, il servit à boire un vin léger, coupé d'eau, qui brûlait la gorge par son acidité. Puis ils s'installèrent pour un rapide repas : une salade de pois chiches avec des oignons, du pain et de la purée d'olives, du fromage de brebis frais. Le tout arrosé de la piquette maison.

Si l'homme était disert, sa femme ne l'était guère, ne risquant quelques questions que lorsqu'il était question de Guillaume et des siens. Son univers semblait se restreindre à sa maison et sa famille. Le reste, météo, nouvelles du royaume, campagnes du roi, lui était indifférent. Elle secouait la tête en souriant aux questions de son époux sur le sujet, mais n'écoutait guère les

réponses que faisait Iohannes ou Ernaut. Elle avait attrapé à un moment un petit chat au poil tigré, qu'elle caressait distraitement entre deux tâches ou deux bouchées.

Une fois le repas avalé, Aubert détacha une écharde d'une bûche et commença à se curer les dents. Ils avaient épuisé tous les sujets généraux, donné et pris des nouvelles de leurs connaissances, il était temps de passer au fond du problème.

« Alors comme ça, vous traquez un larron jusqu'au nord des monts ?

— Nous ne savons pas s'il est d'ici, mais la victime en venait, de sûr.

— Mouais, éructa Aubert. Je saurais pas bien dire d'où il était, Ogier. Il a longtemps vécu au casal, je peux pas aller contre. Son pays, personne aurait pu le dire…

— Pas un compère à vous, à ce que je vois, répliqua Ernaut.

— Il était ami des monnaies, ça oui ! »

Il fit claquer son cure-dent contre sa dernière incisive entière.

« Il avait maigre de terres, s'intéressait surtout aux pâtures, pour ses animaux de bât. Quelques pieds de vignes, une poignée d'oliviers, guère de froment à semer.

— S'il était souvent au loin, il valait mieux.

— Oh, il a toujours su y faire, à profiter des autres. Aussi, il avait son valet, le p'tit Umbert.

— Il était avec lui déjà ?

— Oh oui, ses parents sont d'ici. Moi j'ai toujours pensé que c'était pas une bonne place, mais le gamin s'y plaisait. Il payait pas trop mal, qu'ils disaient, alors moi… »

Il leva les bras au ciel, regardant son épouse qui hochait la tête en assentiment.

« Il faut vivre avec les gens si on veut les connaitre. P't être que l'Ogier était pas mauvais maître. De toute façon, il était pas souvent là, alors le gamin faisait à son idée, de sûr ! »

Il sourit, lançant son cure-dent dans le foyer.

« Il s'était fait ennemis au sein du casal ?

— Pas que je sache. On l'aimait guère, mais de là à aller le pourfendre au loin.

— Chez nous, on le disait ami des mahométans, c'était pareil ici ? »

Aubert soupira, se réinstallant à son aise avant de répondre, les yeux rivés sur le feu végétant.

« Y en a de pleins casaux d'ici Naplouse. Plus que de villages de bons chrétiens. Mais on traîne pas avec eux. Lui, il portait les marchandies d'un lieu à l'autre, alors forcément il devait en connaître. Pour son métier.

— C'est comme ça qu'il a appris leur langue ?

— Je ne saurais dire. Je l'ai entendu la parler de temps à autre, quand des marchands ou des voyageurs passaient par ici. Il en apprenait des nouvelles de Babylone et nous les racontait. »

Aubert se leva et alla à la fenêtre, obstruée d'un vieux linge rapiécé en plus du volet. Il tira le tout et jeta un coup d'œil au-dehors.

« La tempête est calmée, enfin. Le gamin tardera pas j'espère. Vous pourrez lui demander, il a mieux connu Umbert que nous. »

Le vieux reprit sa place et recommença à passer la pierre sur le tranchant des outils. Pendant ce temps, la vieille filait de la laine, marmonnant une chanson enfantine. Ernaut s'installa un peu plus à l'aise et finit par s'assoupir. Il fut

réveillé par des bêlements un peu inquiets et les cris d'un pâtre. Peu après, la porte laissa le passage à une vive silhouette recouverte de poussière. Refermant rapidement, le jeune homme salua l'assemblée et se secoua un peu.

« J'ai ramené les bêtes, le père. Si ça dure, c'est pas bon pour elles. On a plein de foin, je préfère les savoir à l'abri.

— C'est toi qui vois, gamin, tu es le chef du foyer, ou presque… »

La remarque fit apparaître un sourire sur le visage de la vieille femme qui s'activait déjà pour porter son repas au dernier arrivant. Une fois débarrassé de l'ocre qui le recouvrait, Ernaut put découvrir un visage d'une vingtaine d'années, pas très gracieux, mais avenant, les yeux vifs et le nez fort. Sa voix grave était faite pour se faire entendre dans les champs et il semblait que s'il devait se mettre à hurler on l'entendrait jusqu'à Jérusalem. En quelques mots, Aubert lui présenta les invités et lui indiqua qu'ils auraient aimé en savoir plus sur Ogier.

« Je l'ai pas trop connu lui, plutôt Umbert, qui traînait avec nous voilà quelques années. Toujours dans nos braies le gamin !

— Il parlait de son maître ?

— Pas tant. On avait autre chose en tête quand on se voyait. »

Il fit un clin d'œil égrillard.

« C'était un des plus jeunots, forcément toujours à la traîne. Au service d'Ogier, il était traité comme un homme, alors ça a dû lui plaire.

— Il aimait bien œuvrer au service d'Ogier ?

— J'irais pas jusqu'à dire ça, mais vu que le maître était rarement là, il œuvrait à son envie, tel un chef de son feu. Rien était à lui, mais il faisait comme si. Sans compter que son père l'avait toujours tabassé. »

Il fit une grimace, indiquant clairement que les punitions allaient au-delà de ce qu'il estimait nécessaire.

« Il a reçu moult coups ?

— Plus qu'à son tour. D'autant que c'est pas le mauvais gamin. Pourtant ça tombait dru comme une averse de printemps. À moins d'être une vraie bête, Ogier n'aurait pu le malmener aussi sévèrement.

— Après ses absences, le retour de son maître ne lui posait pas souci ?

— Non, aucun. Il était le même. Tant que le travail était fait, Ogier ne semblait guère méchant. D'autant qu'Umbert est un gars sérieux, pas le genre à faire mal le boulot. »

Ernaut laissa le jeune homme finir d'avaler son repas tranquille, méditant sur les maigres informations qu'il arrivait à glaner. Il étudiait Iohannes, également plongé dans ses réflexions quand une remarque du jeune homme le fit sortir de sa torpeur.

« De toute façon, si la place lui plaisait pas, il serait pas allé à la Mahomerie. Il aurait pu trouver labeur ici s'il avait voulu.

— Il était heureux de partir ?

— Je dirais pas ça, il semblait bien triste. Dame, de quitter là où on a grandi, ça se comprend ! Mais il était plutôt satisfait de suivre Ogier. Il semblait avoir bonne estime de son maître. »

La remarque fit naître un ricanement moqueur d'Aubert, qui regardait l'assemblée d'un air amusé. Il demeura muet et se pencha de nouveau sur sa tâche, estimant peut-être que cela résumait suffisamment son avis. Le gamin reposa son écuelle et s'essuya la bouche de la manche.

« Vous voudriez peut-être aller voir quelques voisins à lui ? Aucun n'est parti. Je

peux vous mener à son ancien manse.

— Bonne idée, abonda le vieil homme. Tu rendras sa hache au Gascon par la même occasion. »

Il tendit l'outil, aiguisé de neuf, à son fils.

« Je vais vérifier si nos chevaux vont bien, avant cela. J'en ai pour le temps de deux-trois pater.

— Tu n'as qu'à venir me chercher quand tu as fini !

— Je t'accompagne, Ernaut, intervint Iohannes. Le cheval n'est pas à moi, j'ai intérêt à en prendre grand soin. »

Les deux compagnons sortirent, se retrouvant dans un paysage nimbé d'un blanc crayeux, sale. Le ciel laiteux, épais, écrasait leurs épaules et l'air étouffant asséchait leur bouche. En quelques pas, ils se trouvèrent en sueur. En s'essuyant le front, Ernaut y attacha une bande de poussière jaune qui y traçait comme une peinture. Il parla à Iohannes tandis qu'ils nettoyaient au mieux la tête de leurs chevaux.

« Il faudra qu'on fasse parler plus avant le gamin. Pourquoi ce benêt n'a rien dit ?

— S'il était vraiment attaché à Ogier, cela se comprend. Il est peut-être d'autant plus triste qu'il semble avoir été un des seuls à l'apprécier.

— Il croit Godefroy coupable ?

— Ou il s'en moque, seulement accablé de chagrin. »

Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, midi

La maison occupée précédemment par Ogier était en bas du village, tournée vers le nord, ouvrant sur une des rues principales qui sillonnaient

l'agglomération. Un long appentis charpenté courait sur sa face externe où du foin, de la paille et du bois étaient entassés. Une auge en pierre avait dû servir à abreuver les bêtes du temps où le transporteur demeurait là.

Un jeune homme de grande taille extrayait des faisceaux de paille en jurant et pestant entre ses dents. Il portait une chemise parée de nombreuses pièces ainsi que des chausses sans pied, assez lâches, de couleur claire indistincte. Lorsqu'il entendit des voix, il se retourna, les sourcils écrasant son regard méfiant. Son nez, fin et brisé, semblait ridicule au-dessus de sa bouche aux lèvres épaisses. Les cheveux noirs, souples, étaient tirés sur les oreilles et lui tombaient dans le cou. Il se gratta la gorge, circonspect.

Ernaut le salua, suivi de Iohannes, et le fils d'Aubert le présenta : Pedro, qu'on appelait le Catalan. À l'évocation de son nom, un sourire apparut et son abord si austère s'illumina bien vite malgré un air carnassier. Il s'approcha et serra vigoureusement la main aux arrivants, sans pour autant lâcher sa paille.

« Pedro a repris le manse d'Ogier. Je vous laisse, j'ai encore mille tâches à faire ce jour. »

Ernaut et Iohannes remercièrent leur guide et l'accompagnèrent du regard un instant, avant qu'il ne disparaisse dans une courbe de la rue.

« Vous êtes compaing de l'ancien d'ici ? risqua Pedro.

— Pas du tout, nous cherchons à en savoir plus à son sujet. On l'a retrouvé meurtri en son nouvel hostel.

— Madre de Dios ! échappa le jeune homme, se signant avec vigueur. Vous voulez le venger ?

— Déjà savoir qui aurait pu le meurtrir.

— Vous croyez que c'est homme d'ici ? »

Ernaut haussa les épaules, soupirant. Iohannes jeta un coup d'œil autour d'eux.

« Vous n'avez rien remarqué de spécial quand vous avez repris l'endroit ?

— No. C'était propre et vide. Il avait laissé un meuble ou deux, mais cassés.

— Rien dans la maison qui vous a intrigué ?

— No. Il y a la pièce et la réserve. Guère moyen d'y oublier des choses. Je suis obligé d'entasser des affaires ici, où il tenait ses bêtes. Mais avec ce sable… »

Il tapa sur la paille, qui lâcha un nuage de poussière jaunâtre.

« Il va me falloir aller tout rincer après la tresse. Madre de Dios, je n'ai jamais vu si male vent.

— Vous fabriquez quoi de cette paille ? demanda Ernaut, intrigué.

— Des scourtins, pour presser la pulpe d'olive et en tirer l'huile. Notre terre ne nourrit guère une famille, il faut bien trouver autre chose.

— Vous exploitez les terres d'Ogier ? »

Pedro acquiesça.

« Pas de raison que ça change. Mais si ça pouvait suffire à un homme seul, pour une famille, c'est bien maigre. Seulement, je n'avais guère le choix, il me fallait trouver une terre, avec l'enfant qui vient. »

Ernaut sourit au jeune homme, en passe de devenir chef de famille. Il se prit à envier le Catalan, qui continuait son récit.

« D'aucune façon, je ne resterai pas là, c'est bien trop modeste. Juste en attendant de dénicher le bel endroit où je pourrai semer assez et récolter des olives. C'est que je m'y connais dans les olives, vous savez… »

Puis il s'épancha longuement sur sa longue expérience, lors des voyages qui l'avaient mené finalement dans les montagnes de Judée. Il avait cherché un temps à se faire marin, mais il était homme de terre, plus à l'aise dans les restanques arides qu'au milieu des vagues. Il avait rencontré lors de ses voyages celle qui portait leur enfant, une fille venue de Grèce.

Tandis qu'il parlait de sa vie, il s'animait, remuait les mains, échappant des brins de paille, et son regard brillait de mille feux. Il avait des projets en quantité et du courage à revendre. Cette première terre serait pour lui une marche, un tremplin, d'où il s'élancerait dans la vie.

« L'ancien occupant du manse a fait belle fortune dit-on, j'espère avancer en semblable chemin.

— Si la terre est si maigre, comment cela se peut ?

— Je ne sais. Elle porte peut-être chance. Il a trouvé de quoi exploiter domaine de belle taille après celui-ci et il est parti fortune faite. »

Il baissa la voix.

« On dit qu'il ne payait pas toutes ses redevances, trichait sur les champarts ou les quantités récoltées.

— Il faut bien de l'astuce pour faire d'une buse un faucon !

— Oh, il n'était pas avare de ses combines. Personne n'ose le dire, mais il savait bien comment tricher sur une mesure ou déplacer peu à peu une borne. »

Iohannes prit un air offusqué, presque indigné.

« C'est là bien dangereuses pratiques.

— Il y en a tant qui le font ! De toute façon l'intendant triche à rebours, comme ça l'équilibre est tenu. Un coup par ci et un coup par là font que la mesure est juste au final.

— Il aurait pu ainsi amasser sa cliquaille, en aidant les autres à tromper ?

— Certes pas, c'est là simple conseil discret entre voisins, que personne n'admet. »

Ernaut se frotta le menton, indécis. Les terres récupérées par Ogier étaient de bonne taille et auraient demandé une large famille pour l'exploiter ou des journaliers qu'il faudrait payer. Cela demandait une mise de fonds assez importante et pourtant cette précédente propriété était loin de pouvoir rendre riche.

« À quelle date est-il parti pour la Mahomerie?

— En ce début d'année, répondit Pedro.

— C'est ce qui me fait dire qu'il a pu trouver fortune ailleurs, lors de ses voyages. À l'approche de la Noël, le roi et le comte Thierry étaient en campagne vers le Nord.

— Il était parti avec eux ?

— Aucune idée, mais il y a toujours moyen de grappiller lorsque des soldats sont dans les parages. Il a de certes saisi belle occasion à un moment et a fortune faite bien aisément. »

Il semblait parler d'expérience et Ernaut savait qu'il avait raison. Les pillages qui accompagnaient les armées étaient l'occasion d'amasser rapidement une fortune. Fortune qui ne profitait jamais aux guerriers et soldats, mais aux chefs et aux marchands qui gravitaient autour. Si l'audace et la violence permettaient tous les excès, elles ne rendaient que rarement les hommes riches.

« Le fèvre, à côté, l'a bien connu vu qu'il ferrait ses bêtes. Il y a aussi le colporteur qui est passé, avec qui il semblait bien compaing.

— Un marchand de passage ?

— Oui, il a fait halte ici alors que nous venions de prendre le manse. Il a été fort surpris de voir qu'Ogier était parti. Il a dû le retrouver par la suite, car il n'est jamais reparu.

— Vous avez souvenance de son nom, de son allure ?

— Comme tous les colporteurs, il était gris de la poussière des chemins, long tel un jour sans pain. Il s'appelle… »

Pedro chercha dans sa mémoire un moment, hésitant sur plusieurs possibilités jusqu'à ce qu'il arrête son choix :

« Fier-pieds, ou quelque chose du genre, le Fripier peut-être. En tout cas, il se nommait Clément. »

Ernaut se tourna vers Iohannes, qui était en train de hocher la tête.

« Le nom me parle, en effet. De toute façon, il doit faire chemin dans les environs et a dû passer à la Mahomerie. Même si c'était pour visiter son compère, il n'aura pas résisté à l'envie d'ouvrir sa balle, de faire commerce.

— Il faudra que j'en parle à mes compaings de la sergenterie. Il a dû passer sous les portes de la cité et s'acquitter du péage. »

Pedro se passa la langue sur les lèvres, soudain ennuyé.

« Je n'ai pas voulu dire qu'il pourrait l'avoir meurtri. Il paraissait honnête compère, pas le genre à… »

Il ne finit pas sa phrase, se mordant la lèvre, comme hésitant, cherchant à se convaincre lui-même. Ernaut comprit immédiatement.

« Nous ne savons rien de l'un comme de l'autre. Étaient-ils fort liés, ou juste cheminaient-ils de pair sur les routes ? Quant à savoir s'il y avait entre eux deux sujet à dispute… Clément saura apaiser nos inquiétudes. »

Il ajouta, un sourire sévère sur le visage :

« Peut-être même bien malgré lui… »

Pedro paraissait ennuyé d'avoir attiré des ennuis à un inconnu, par sa faconde et son plaisir de parler. Après tout, ces deux-là étaient des inconnus avec qui il n'avait jamais rompu le pain ou trinqué une seule fois. Il s'abandonna donc à un silence repentant, tirant sur ses brins de paille pour les égaliser, attendant qu'ils mettent d'eux-mêmes fin à l'entretien. Ernaut le comprit d'instinct et remercia Pedro de son aide avec chaleur et lui souhaita bonne chance pour tous ses projets, et en particulier la venue de son premier-né. La mention de cet événement heureux mit un peu de baume au cœur du Catalan, qui leur fit promettre de venir boire de son vin une prochaine fois qu'ils passeraient au casal de Saint-Gilles.

En s'éloignant, Ernaut se rapprocha de Iohannes et lui parla à mi-voix.

« M'est avis que cet Ogier était tordu comme cep de vigne. J'en connais de ces larrons qui finassent aux portes.

— Tu penses que sa fortune venait de deshonnête commerce ?

— Nous avons un muletier qui voyageait au loin, ami avec un pieds poudreux, de ceux qui aiment à passer outre les péages. Cela nous donne tout ce qu'il faut pour faire bon trafic.

— Trafic de quoi ?

— Je ne sais. Il me faudra aller à la cité ce soir, demander à des miens amis. »

Iohannes renifla, gêné. Cela intrigua Ernaut, qui, d'un regard, s'enquit de ce que son compagnon avait sur le cœur.

« Je sais qu'en tant que sergent du roi, tu ne peux avoir quelque pardon pour pareils fraudeurs, mais…

— Mais cela n'en fait pas murdriers, c'est ce que tu apenses ?

— Voilà ! Rogner sur la dîme, alléger les paniers du champart, tout le monde le fait. Comme le disait Pedro, l'intendant le sait et va à l'encontre. Pas de quoi aller trancher quelqu'un.

— Tu parles de vrai, Iohannes. Pourtant on a éventré Ogier. Et si larrons s'entendent en foire, je sais qu'ils ne sont guère enclins à s'épauler lorsqu'on leur court sus. Ou que l'un d'eux se croit floué. Sa belle fortune, il l'avait peut-être volée à ses comparses.

— Comment les retrouver ?

— Nul besoin. Si je peux faire entendre à Aymeric qu'il risque sa vie pour larron menteur et sournois, il se dédira peut-être. Peu me chaut qu'Ogier obtienne justice, je veux juste que mon frère se sorte de ce guêpier. »

Casal de Saint-Gilles, samedi 14 juin, début d'après-midi

Un marteau heurtant l'enclume résonnait non loin de là, depuis un bâtiment auquel on accédait en descendant une courte volée de marches. La porte était poussée, mais pas fermée, et Ernaut frappa sur le panneau avant de la franchir. Leur entrée provoqua l'arrêt des coups et trois paires d'yeux pivotèrent vers eux.

Accroupi au sol, devant un billot de bois accueillant une enclume carrée, le forgeron, son long crâne rasé et la barbe courte, tenait son marteau en l'air, mais avait déjà replongé machinalement sa pièce dans le petit feu creusé à même le sol. Il était entouré de pinces et de marteaux, disposés sur une pièce de cuir. Entre les deux soufflets en accordéon, en train de les actionner alternativement, un garçon d'à peine dix ans les dévisageait, curieux et légèrement apeuré devant la taille d'Ernaut. Enfin, au fond, assis sur un coffre, un vieil homme à la barbe fleurie les regardait avec une curiosité mêlée de méfiance. L'endroit mêlait la fumée de charbon et la senteur saline, évoquant le sang, du métal chauffé.

Iohannes sourit, salua poliment et allait faire les présentations lorsqu'Ernaut le coupa, soucieux de s'annoncer à son envie.

« Nous venons là sur les conseils de Pedro, il disait que vous avez connu Ogier.

— Peut-être, concéda l'artisan, de mauvaise grâce.

— C'est qu'il a rendu son âme à Dieu pas plus tard que mardi.

— On l'a su.

— Les nouvelles vont vite.

— Beaucoup de voyageurs par ici, on n'est pas si loin. »

Le forgeron ne semblait guère décidé à faciliter le dialogue. Il empoigna une paire de pinces et sortit sa pièce du feu, rougeoyante, jaune à sa partie la plus fine. En quelques coups ajustés, il en avait fait une patte avec plusieurs angles. Il la replongea parmi les braises et entreprit de trouver un poinçon, amenant à lui une petite bille de bois constellée de trous brûlés. Personne ne parlait. Lorsqu'il sortit de nouveau son ouvrage, il dirigea son apprenti d'un grognement, lui abandonnant la pince. Puis il se dépêcha de percer deux lumières au travers du métal encore mou. Enfin, il jeta le résultat dans un pot au col cassé, créant un bouillonnement bref et un grésillement. Il daigna alors de nouveau s'intéresser à ses visiteurs.

« Vous avez usage de mes services ?

— Pas en tant que fèvre, non, répondit Ernaut. J'ai besoin d'en apprendre plus sur Ogier pour mon frère.

— En quoi ça vous concerne ? Il est d'ici vot' frère ?

— Non, mais il risque jugement par bataille, car on accuse son beau-père du forfait. »

La réponse sembla laisser l'homme indifférent. Impassible, il jouait avec ses outils pour en réarranger l'organisation.

« J'l'ai pas si bien connu que ça…

— Vous avez été voisins, vous sauriez peut-être qui a pu le meurtrir.

— Pour ça oui, il n'y a nul doute… »

Ernaut se figea un instant, ne sachant pas comment prendre la nouvelle. Il s'apprêtait à chercher de nouveaux arguments et on lui servait sur un plateau ce après quoi il courait depuis des jours. Il en bafouilla un peu, ce qui fit sourire le vieux au fond.

« Vous connaissez son…

— Le connaître, certes pas, mais j'ai assurance de qui a pu faire le coup.

— C'est qui, alors ?

— Un de ces païens, là. Il les fréquentait moult, je lui en avais fait assez reproche. »

Disant cela, il semblait défier Iohannes du regard, semblant le trouver trop levantin à son goût. Il remit une poignée de charbon sur le feu et l'aplatit à l'aide d'une petite pelle.

« Il leur a toujours fait trop confiance. Un jour, il m'a ramené une bête ferrée chez l'un d'eux, dans les collines de Samarie. Un vrai travail de singe ! J'en ai bavé pour remettre le pied en état. Mais non, il s'entêtait !

— Il était ami avec des mahométans ?

— J'dirais pas ça quand même, c'était bon chrétien et il savait qu'on doit pas avoir pareil commerce avec eux. Il en croisait un peu trop souvent, comme s'il n'y voyait pas d'offense à Dieu.

— Peut-être pour ses affaires.

— De certes, je ne vois guère d'autre motif. »

Il émit plusieurs forts bruits de succion, époussetant les battitures de son enclume d'une main machinale. Il semblait remâcher quelque vieille haine qui hésitait à prendre forme, à s'exprimer clairement.

« Des païens, y'en a bien trop dans l'coin à mon goût. Difficile de ne pas s'arrêter parmi un de leurs villages d'ici Naplouse. Je voudrais pas médire d'un mort, comprenez… »

Retenant un sourire, Ernaut se dit que ce genre d'introduction indiquait immanquablement que ce qui allait suivre était justement ce dont on se défendait. Le forgeron baissa la voix.

« On en voit donc, bien obligé. Certaines de leurs corvées se font le long des chemins et on les aperçoit depuis nos champs, à œuvrer le bien de leur maître. Mais on se mêle pas à *eux*, vous voyez… »

Il avait appuyé fortement sur le « Eux » comme s'il parlait de choses répugnantes, de créatures mythologiques des temps passés. Pourtant, il désignait ses voisins, les fermiers des alentours, des gens qu'il était amené à croiser régulièrement. Et cela lui soulevait visiblement le cœur, lui enrageait l'esprit, créait en lui toute l'amertume que sa bile déversait à chaque parole.

Ernaut ressentit le changement d'attitude de Iohannes, sans qu'il puisse être sûr de ce que c'était : colère ou dépit. Pour lui, c'était égal. Chaque homme pouvait se choisir un ennemi, c'était son affaire. Il avait déjà bien assez à faire avec ses problèmes. Il abonda donc dans le sens de l'homme, veillant à ne pas laisser percevoir l'ironie de ses paroles.

« On m'a dit qu'il parlait leur langue, même.

— Cul-Dieu, ça oui. Il s'en vantait fort. Je sais pas comment il l'avait sue, mais

on aurait dit qu'il était un des leurs, parfois. Je peux pas dire que ça me plaisait.

— Il est bien normal que les hommes se parlent, non ? rétorqua Iohannes à mi-voix.

— M'est avis que c'est au valet d'apprendre la langue du maître… »

Le forgeron redressa le buste, les mains sur les genoux.

« On s'est chicanés plus d'une fois à ce sujet, je l'avoue maintenant. Je lui disais que parler le païen, c'était pas bon pour gagner le Paradis. Ça le faisait rire, alors on s'en amusait ensemble. Mais maintenant qu'il a rendu son âme, il va devoir en rendre compte à Dieu et tous les saints. »

Il sortit la pièce de métal du baquet d'eau et la montra au vieil homme, qui n'avait pas encore bougé depuis leur entrée. Il l'examina à la faible lueur venue de la porte, hochant la tête de contentement. Il marmonna quelques mots inintelligibles, mais que le forgeron sembla comprendre. Il attrapa un autre morceau de métal et l'installa dans le foyer, indiquant d'un regard à son apprenti de lancer la chauffe avant de se tourner de nouveau vers Ernaut.

« J'serais seigneur patriarche là-bas, je demanderais au roi de convertir tous ces païens. Et ceux qui refusent… »

Il se passa l'index sous la gorge, lançant quelques gloussements vicieux.

« Ça ferait plus de terres pour les bons chrétiens, et ça éviterait des histoires comme ça…

— Des histoires comme ça ?

— Bein oui, c'est forcément un de ces démons qu'aura planté l'Ogier. Ça lui a porté malheur de trop les côtoyer. »

Il secoua la tête en désaccord.

« J'lui avais dit qu'il ne fallait jamais donner sa confiance à un païen. Jamais. »

Il empoigna une pince et plaça le métal chaud sur l'enclume, commençant à écraser le fer de gestes sûrs. Ernaut le remercia et salua les présents rapidement. Il retrouva la rue avec soulagement, même si la chaleur y était encore oppressante et la lumière blafarde irréelle. Il échangea un sourire dépité avec Iohannes. L'interprète cligna des yeux, morose.

Ils s'avancèrent vers la demeure d'Aubert pour récupérer leurs montures. Ernaut repensa à ce qu'ils avaient découvert, maigre moisson eu égard à leurs efforts. Mais il devinait plus nettement la voie qu'ils devaient suivre désormais.

« Il va nous falloir retourner voir le vieux shayk de Salomé. Si Ogier fréquentait tant que ça les mahométans ici, il n'y a nulle raison qu'il ait arrêté…

— Tu crois vraiment à ce qu'a dit le fèvre ?

— C'est la haine qui guide ses paroles et je veux me fier à ma raison plutôt. Pourtant qu'il dise cela rageusement ne signifie pas qu'il se trompe. Si Ogier faisait affaires avec des gens ici, il a peut-être voulu faire pareil à Salomé et cela se sera mal passé.

— Tu penses toujours à quelque trafic ?

— Je ne saurais dire. Il me semble bien malaisé à des serfs de commercer quoi que ce soit. Si c'est le cas, cela ne pourrait se faire sans que le ra'is ne le sache. Si besoin je préfèrerais en parler de prime au shayk. »

Iohannes ne put retenir un sourire, étonné.

« Tu comprends vite !

— Pour un Ifranjs tu veux dire ? s'amusa le géant. Je me fie à mon instinct. C'est peut-être un mahométan, mais il semble homme de droiture, à sa façon. Il pourrait ne pas approuver certaines choses, m'en confirmer l'existence s'il n'a

voulu me l'apprendre. »

Les deux hommes parvinrent à leurs chevaux et les préparèrent au voyage. Aubert vint les saluer tandis qu'ils se préparaient. Il les accompagna jusqu'à la sortie, ne les abandonnant qu'après s'être fait confirmer suffisamment qu'ils passeraient de leurs nouvelles à son fils Guillaume. Le vent qui se levait de nouveau ne semblait guère ternir son enthousiasme et il les bénit bien des fois avant de disparaître dans la brume de cendre jaune. Ernaut préparait son foulard pour se protéger de nouveau le visage, mais il interpella avant cela son compagnon.

« Je ne m'arrêterai pas à la Mahomerie. Pourrais-tu narrer à mon frère ce que nous avons découvert ?

— Bien sûr ! Où comptes-tu aller ?

— À la cité. Il me faut débusquer ce colporteur, Clément. Outre, j'ai une chose qui me paraît bien étrange dans tout cela, et il me faut en savoir plus sur d'autres aspects de la vie d'Ogier.

— Tu ne crois pas la meurtrerie liée à son commerce ? »

Ernaut fit la moue.

« Ce qui me pose souci, c'est qu'on l'a châtré jusqu'à malemort. Bien terrible châtiment ce me semble. J'inclinerais à y voir histoire de femme malgré tout.

— Qui te mène à Jérusalem ?

— C'est là qu'il devait aller aux bains, pour rencontrer putains. L'une d'elles saura peut-être nous mettre sur la voie. »

Iohannes semblait à demi-convaincu par l'hypothèse et il restait, figé, cherchant vraisemblablement un argument contraire. Alors Ernaut dénoua son foulard qu'il venait d'attacher, et ajouta :

« Et demain, je dois aller à la messe, avec celle qui sera mon épouse. Il me faut la prévenir, elle et les siens, de ce qui se passe. Ils seront bientôt de la famille. »

Disant cela, le jeune homme sentit un pincement au cœur. Il ne voyait pas Libourc autant qu'il l'aurait souhaité et ne savait pas toujours comment se comporter avec ses parents. Sanson était généralement accueillant et bonhomme, mais sa femme se montrait plus réservée. Ernaut espérait qu'ils ne seraient pas trop contrariés d'apprendre que leur famille se trouvait impliquée dans un jugement par bataille. De toute façon, il avait besoin de la présence de la jeune femme. Son corps et son âme se languissaient d'elle.

Jérusalem, samedi 14 juin, fin d'après-midi

Lorsqu'Ernaut parvint enfin dans la cité, il était recouvert d'une fine poussière qui collait à ses vêtements, le rendant semblable à une statue. Il n'aspirait qu'à un bain pour se débarrasser de cette gangue qui le faisait transpirer, plus encore que la chaleur étouffante. Il avait déposé sa monture à l'écurie du loueur, son ami Abdul Yasu. Après avoir salué ses compagnons de faction à la porte occidentale, il se dirigea vers le palais où il espérait trouver Eudes.

La rue de David était calme, la plupart des commerces avaient fermé et même les marchés couverts n'étaient guère animés. Le khamaseen envahissait tout, se faufilait par le moindre interstice et y déposait l'ocre qui colorait le ciel. Les vendeurs tentaient donc de préserver leurs marchandises, quitte à ne pas ouvrir quelques jours. Des voyageurs, la bouche et le nez grossièrement emmitouflés, déambulaient, hagards parmi la cité. Ernaut sourit, se demandant quelle impression garderaient ces pèlerins qui découvraient Jérusalem pour la première fois sous une tempête de poussière.

Il tourna sur sa gauche dans la rue du patriarche, rejoignant les abords du Saint-Sépulcre, là où le palais royal se lovait. On disait qu'il était envisagé de construire un bâtiment plus pratique, vers l'entrée occidentale de la ville, à la porte de David. Cela permettrait de s'appuyer sur les anciennes et imposantes fortifications qui s'y tenaient. En outre, comme cela constituait la porte

principale, le pouvoir royal pourrait s'y affirmer de façon éclatante aux nouveaux arrivants.

Il pénétra dans le palais par une des portes annexes, saluant le planton avec lequel il avait effectué pas mal de rondes. À l'intérieur, l'activité était réduite, un calme inhabituel régnait. Là aussi, on fonctionnait au ralenti en raison de la tempête. Il quitta le grand passage et entra dans une pièce où ils avaient coutume de s'installer pour les tâches administratives.

C'était une vaste salle voûtée d'arêtes, dont les faisceaux retombaient sur trois épaisses colonnes. Ses fenêtres donnaient sur une cour intérieure, apportant suffisamment de lumière aux scribes et notaires qui enregistraient, additionnaient et inventoriaient. Les tâches des sergents étaient essentiellement le contrôle des poids et mesures, l'encadrement du commerce et la perception des différents prélèvements. S'ils arboraient une allure toute martiale et accompagnaient parfois l'armée lors de ses déplacements, ils relevaient avant tout de l'administration fiscale, de la Secrète du roi. Le guet et la garde de la cité n'étaient au final que des activités annexes.

L'endroit était calme. Sur une des tables, ornée d'un immense tableau ressemblant à un échiquier, deux hommes plaçaient des jetons tout en pointant des listes. À côté d'eux, le mathessep Ucs de Monthels vérifiait le contenu d'un coffret où s'entassaient des bourses de soie scellées. Chacune d'entre elles contenait une valeur définie de pièces dont le montant était garanti par le sceau, évitant de fastidieux recomptage de piles de monnaies. Il aperçut l'imposante silhouette qui venait d'entrer et dévisagea Ernaut un instant avant de le saluer en retour d'un hochement de tête.

Sur une table au fond de l'endroit, le jeune homme aperçut ce qu'il cherchait : une touffe de cheveux roux, penchée au-dessus d'un tas de pièces à trier. Il fallait les regrouper par origine, valeur et usure, pour ensuite en faciliter l'usage. Tâche fastidieuse, ingrate, qui était l'objet de nombreuses plaisanteries parmi la sergenterie et l'enjeu fréquent des parties de dés afin de refiler la corvée. Eudes avait donc perdu. Son visage fin s'éclaira lorsqu'il reconnut la

silhouette imposante qui s'avançait vers lui. Il ne quitta pas son banc et continua à classer avec soin, mais afficha un sourire accueillant.

« Je suis bien aise de te voir, ami. On m'a conté tes ennuis ! J'espère que cela se résout…

— Guère ! répondit Ernaut en se laissant tomber sur le banc, un peu las. J'arrive de Saint-Gilles, et la tempête m'a complètement essoré.

— Tu y as trouvé ce que tu espérais ?

— Pas vraiment. J'avance, mais tel un aveugle, et je n'ai pas de choses fort assurées pour convaincre l'autre batailleur. »

Eudes hocha la tête.

« Tant que le khamaseen soufflera, le jugement ne saura se faire. Je crains que tu n'aies à poursuivre ta traque au parmi de la poussière.

— Cela me va. Ce sera comme le souffle de Dieu qui emporte les mécréants et récompense les Justes. »

Ernaut sourit, amusé de sa propre audace. Il tapa amicalement sur l'épaule de son ami, autant pour se donner du courage que pour remercier de ce soutien. Il se rendit alors compte que le mathessep semblait d'un regard l'inviter à approcher.

« Je reviens, compère, maître Ucs veut me parler. »

Comme toujours, le mathessep était habillé avec soin et la poussière ne s'était que peu accrochée à sa belle cotte de laine couleur brique. Le cheveu propre, la barbe rasée, il inspirait l'autorité naturellement et, bien qu'il lui rende plus d'une tête, Ernaut était toujours impressionné par l'homme. Il lui faisait l'effet d'un lion au repos, d'un sanglier embusqué capable de tout dévaster pour peu qu'on ait pris le risque de l'énerver. Pourtant il ne l'avait jamais vu en colère, à

peine réprimander vertement quelques hommes.

« On dirait coursier revenu de la princée d'Antioche ! Quelle allure !

— Je ne viens pas de si loin, seulement des abords de Naplouse.

— Je l'ai appris. J'espère que tu sauras assister ton frère comme tu l'espères. »

Il releva la tête de son ouvrage et sourit sans chaleur, mais son regard était franc.

« J'ai entendu aussi que tu allais par les terres du sire de Retest.

— Oïl, maître Ucs. J'ai eu son accord pour cela. Il est possible que la meurtrerie soit le fait d'un mahométan.

— Sois bien prudent, Ernaut, le sire de Retest n'est pas homme facile.

— J'ai cru voir ça, oui !

— Je suis fort sérieux. Brandir la lance et mener le conroi au parmi de l'ennemi, voilà son plaisir, et il est aussi retors qu'un Grec. »

Ernaut comprit que son supérieur le mettait en garde et il adopta une attitude plus respectueuse, reconnaissant de cette attention.

« Il va me falloir de nouvel me rendre à Salomé, pourtant. La piste mène là-bas et ses serfs ne m'ont pas tout narré la précédente fois.

— Fais attention alors. Le sire Robert n'aime pas qu'on fouine, quand bien même il semble détourner le regard. C'est un homme impitoyable.

— Il préférerait protéger un de ses serfs que voir la justice triompher ?

— Cette dernière ne l'intéresse guère si elle ne sert sa bourse ou ses intérêts. Si tu pistes trop près d'un ours… »

Il laissa sa dernière phrase en suspens, souriant mystérieusement. Puis il tendit la main vers un tas de documents, afin de marquer la fin de l'entretien. Ernaut le remercia de ses conseils et prit congé, retournant vers Eudes qui rangeait ses piles en cochant des listes sur des tablettes de cire. D'un regard il s'enquit de ce qui c'était dit.

« Rien d'important. Il m'a mis en garde contre le seigneur d'un des casaux où je recherche le murdrier.

— Tu as bon espoir de le débusquer alors ? »

Ernaut fit la moue.

« Il me faut désormais remonter plusieurs sentes à la fois. Tu pourrais peut-être me porter aide.

— Tout ce que tu veux ! »

Ernaut hésita à parler des prostituées. Eudes était un homme marié, fidèle à ce qu'il en savait. Jamais il ne s'était joint à eux pour aller faire visite à un bordel ou à des bains aux mœurs licencieuses. Il pouvait se garder cette partie de l'enquête pour lui-même, sans en parler à son ami. Il demeurait la question du colporteur, qui pouvait être centrale.

« La victime était apparemment liée à un pieds poudreux du nom de Clément Fier-Pieds, tu le connais ?

— Ça ne me dit rien. Mais je peux faire passer le mot.

— Le mieux serait pour moi de le rencontrer, de pouvoir l'interroger, en fait.

— En ce cas, je peux te faire savoir quand nous l'aurons attrapé. »

Ernaut fronça les sourcils, hésitant un instant à causer des ennuis à quelqu'un qui n'avait peut-être rien à voir dans tout cela. Il haussa imperceptiblement les épaules. Son frère passait avant ces considérations.

« Je ne sais où je serai dans les jours à venir. Je vais profiter de la tempête pour fouiner où il le faut. Je viendrai en personne m'enquérir de lui quand je le pourrai. Gardez juste un œil sur sa personne.

— Tu repars dès ce soir ?

— Non, je suis épuisé par ma course de la journée. Outre, j'ai quelque chasse à faire en la cité.

— Tu veux de l'aide ? »

Ernaut sourit, mais secoua la tête en dénégation.

« Rien que je ne puisse faire seul, je pense.

— Tu es certain ? Je ne suis pas de garde cette nuit. »

Le jeune homme hésita à se dévoiler, puis finalement s'esclaffa.

« Je pense affronter quelques jouvencelles… »

Eudes sembla ne pas comprendre au début puis son visage s'éclaira, devenant goguenard.

« Je vois ! Tu y vas pour… »

Ernaut s'amusa de la question et laissa sa réponse en suspens, jouant du doigt avec une des piles, souriant malicieusement. Puis il fixa son ami.

« Le pauvre gars meurtri venait sûrement dans quelque établissement de la Cité. Certaines choses me font croire à une histoire de femme, je veux savoir ce que celles qui l'ont connu en pensent. »

Il regarda sa tenue poussiéreuse, avec un dépit peu naturel.

« De toute façon, il me faut bien me rendre aux bains, j'en ai fort besoin.

— Je comprends ça. Et si quelqu'un s'offre de te gratter la couenne, tu ne saurais lui en vouloir de te prêter main secourable.

— Ça…

— Je m'occuperai donc de ton marchand pendant ce temps. Il est fort possible que nous allions boire et jouer un peu ce soir. J'en parlerai à Droart. »

Ernaut se mordit la lèvre. Il avait croisé leur ami commun en venant et s'était déjà entretenu de ses projets avec lui. Lui aussi était marié, mais ne dédaignait pas de faire visite à certains établissements en compagnie d'Ernaut. Il disait en riant qu'il n'y avait nul mal à boire de plusieurs vins, que cela ne causait aucun tort. Il avait donc immédiatement proposé à Ernaut de l'accompagner, connaissant fort bien plusieurs endroits. Eudes fronça les sourcils et perçut la gêne chez son ami.

« Tu as un autre souci ?

— Certes non. Mais j'encroie que Droart ne viendra pas faire rouler les dés ce soir. »

Eudes sembla interloqué, soudain inquiet.

« Je l'ai croisé tantôt, aux abords de la porte de David, en arrivant. Je lui ai exposé mes soucis. »

Le sergent pouffa.

« Je vois ! Il ne s'est pas senti le front de te laisser aller en périlleux endroit sans quelqu'un pour te tenir l'étrier !

— Je dois passer chez lui après souper, en effet.

— Il est toujours bon d'avoir un ami sur qui compter pour dangereuses missions ! s'amusa Eudes.

— C'est vraiment aux fins d'en savoir plus sur Ogier que je fais ça. Mon frère risque sa vie.

— Je ne doute point de tes intentions, mon ami. Mais je connais Droart…

— Et moi je connais son épouse, répliqua Ernaut. J'aurais la même, moi aussi je préférerais passer ma nuit au bordel. »

Les deux hommes se dévisagèrent, puis effacèrent leur gêne dans un éclat de rire commun.

Jérusalem, samedi 14 juin, nuit

La nuit commençait à se faire longue, Ernaut accusait le poids de la fatigue accumulée. Si le vent ne soufflait plus guère, il avait l'impression de déambuler dans un épais brouillard qui ne se dévoilait fine poussière qu'une fois à la lumière. Sans étoile ni lune comme repère, il était très difficile de marcher ; Droart et lui mirent un temps infini pour aller d'un lieu à l'autre.

Ils avaient choisi de terminer par un établissement réputé au sud de la rue de David. Installé dans un ancien palais dont les parures étaient depuis longtemps oubliées, il attirait des hommes de toute la région, parmi les couches les plus populaires. On y chantait, on y dansait pour amuser les clients et il était fréquent qu'on y croise quelque commerçant assoupi, allongé sur un des matelas une fois tous ses sens satisfaits.

C'était une famille qui tenait l'endroit, dont Ernaut n'avait jamais pu bien dire combien ils étaient. Depuis les aînés, aux visages sillonnés de rides, jusqu'aux gamins qui allaient faire les emplettes, portaient les boissons ou nettoyaient les salles, tous prétendaient être parents. D'une quarantaine d'années chacun, Aloys et Theodoros régnaient sur ce petit monde, d'une main ferme et sans aménité, mais sans aucune violence outrée non plus. Bizarrement on aurait cru du mari qu'il venait tout droit de Normandie ou de France, avec son physique européen et son goût pour les tenues latines. Il était de taille moyenne, affichait

une tendance à l'embonpoint et portait le cheveu court, à l'écuelle, comme les soldats. Il parlait d'une voix nasillarde sans jamais avoir besoin de crier.

Son épouse, Aloys, était très petite, et portait un voile lâche sur des cheveux qui faisaient sa réputation, d'un noir de jais, bouclés et comme vivants. Le visage semblable à une princesse grecque, elle avait le regard sombre, la voix grave et un tempérament de feu. Ses traits épaissis par les ans, les soucis et une vie dissolue, s'animaient avec passion dès qu'elle ouvrait la bouche. Généralement habillée de sa robe rouge, elle passait comme une langue de feu parmi les clients, surveillant hommes et femmes d'un regard attentif. Un sergent avait expliqué à Ernaut qu'elle était elle-même une ancienne prostituée et qu'elle accordait parfois ses faveurs à des prétendants à son goût. Cela nourrissait le fantasme de bien des hommes.

Depuis la rue, on entrait par une porte percée d'un guichet. Une cour accueillait quelques arbres, palmiers et aliboufiers, et servait de lieu de spectacle aux beaux jours. Au fond, la grande salle était illuminée de tous ses feux, laissant la musique et le brouhaha de la foule se déverser. Avec le mauvais temps, personne ne musardait au-dehors. Ernaut demanda au jeune qui surveillait les entrées s'il pouvait voir Aloys ou Theodoros. Le gamin avait tout de suite reconnu les deux sergents et les avait traités comme il convenait. Leur commerce était souvent l'objet d'attaques et ils ne pouvaient se permettre d'avoir de mauvaises relations avec l'administration royale. De fait, ils payaient généralement leurs loyers et leurs taxes avec une régularité exemplaire.

Les deux sergents attendaient à l'extérieur, un peu las de l'agitation de tous les endroits qu'ils avaient rapidement visités. Droart jetait un œil intéressé par l'entrebâillement de la porte tout en se curant les dents, mais Ernaut s'était allé à fermer les yeux un instant. La voix chaude, savamment modulée d'Aloys le sortit de sa torpeur.

« Le bon soir à vous deux. Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour vous ? »

En disant cela, elle adoptait une posture telle que l'on pouvait se méprendre sur

la proposition. Pourtant aucun humour dans son regard ne venait démentir la fausse impression. Séductrice, elle maintenait son pouvoir sur les hommes et les provoquait à chaque phrase, sans jamais offrir ce qu'elle promettait. Ernaut s'éclaircit la voix, veillant à ne pas se laisser charmer.

« La bonne nuit, maîtresse Aloys. Je suis sur la trace d'un nommé Ogier, j'aurais besoin de savoir s'il venait en vostre lieu.

— Cela ne regarde que lui, non ? Il n'est nullement profitable de répandre le nom de ceux qui viennent ici, les clercs leur font trop grand hontage !

— Il n'a plus guère à craindre sur ce point et c'est pour savoir qui aurait pu le frapper de male mort que je chasse.

— Ah ! s'esclaffa-t-elle. Les sergents du roi œuvrant à la justice. En dehors d'hommes à deux têtes, j'aurai donc tout vu… »

Elle réfléchit un instant, détaillant la puissante masse d'Ernaut avec un regard neutre.

« Suis-moi, ce n'est pas l'endroit où parler. »

Droart fit un sourire entendu à Ernaut et indiqua la salle de la tête, se mélangeant rapidement à la foule présente. Pendant ce temps, le géant suivait la petite silhouette jusqu'à une pièce voisine où étaient entreposés des paillasses, quelques couvertures, un banc et un coffre. Aloys y mena une lampe et s'installa sur le siège, invitant Ernaut à s'asseoir sur le tas face à elle. Elle demanda plus d'informations sur Ogier, son physique, son âge et tout ce qui permettrait de l'identifier. Nombreux étaient les hommes qui mentaient sur leur nom ou leur origine, peu désireux qu'on puisse retracer leur existence au-delà des murs de l'endroit.

Elle hochait la tête lorsqu'elle obtenait les réponses et se montrait généralement pertinente dans ses interrogations. À un moment, elle interrompit Ernaut, sortit appeler un gamin et leur fit porter du vin. Une fois munie des

renseignements, elle l'abandonna un long moment, afin d'aller poser des questions aux femmes qui travaillaient là. Elle proposa à Ernaut de se joindre aux clients, mais il refusa, trop épuisé par sa journée et la tension accumulée les derniers jours. De fait, il s'endormit presque aussitôt quand elle quitta la pièce.

Une main vigoureuse l'arracha à ses rêves. Il ouvrit les yeux, un peu éberlué, et s'accouda, encore noyé de sommeil. Aloys avait repris son siège sur le banc et lissait sa robe d'une main légère, un demi-sourire sur les lèvres.

« Il est bien possible que ton pèlerin soit venu ici. »

La remarque sonna comme un gong dans l'esprit d'Ernaut. Il s'assit lentement, tout en se frottant le visage. Il dévisagea alors Aloys, qui poursuivit.

« Il n'a jamais caché qui il était, disait venir d'un casal pas loin d'ici.

— Avait-il quelque compaing avec lui, généralement ?

— Il venait seul. Pas vraiment un gai compère cet Ogier. Mais il avait bourse pleine pour filles et vin. »

Elle afficha un sourire impudique, écartant les jambes afin que sa robe légère en dessine les traits, les mains sur les cuisses.

« Il venait depuis assez longtemps, mais plus encore depuis quelque mois. Après les Pâques où la cérémonie fut troublée par une bagarre. »

Ernaut la fixa, se demandant si elle citait cela pour le provoquer ou juste comme indice de la date [2]. Elle affichait en permanence un air de défi, moitié moqueur, moitié séducteur, sans jamais perdre de son autorité.

« Il était riche ?

— Il payait ce qu'il prenait, mais ne se comportait pas en grand sire. Comme un bon commerçant qui sait payer le prix juste, sans trop en lâcher.

— Jamais eu de problème à ce qu'il paie ?

— Non. Nul ne s'aventure à nous faire pareil tour. »

Fronçant les sourcils, Ernaut se demanda si le meurtre d'Ogier pouvait être lié au commerce pratiqué ici. Aloys comprit la lueur dans son regard et partit d'un rire de gorge, chaud, naturel.

« Je ne fais pas tuer mes clients ! Il existe bien d'autres moyens d'obtenir ce qu'on nous doit. Moins violents pour le corps et plus dangereux pour l'âme. Fort efficaces.

— Mais pas eu besoin avec lui ?

— Non. »

Ernaut soupira. Il lui fallait en venir au fond du problème. Aurait-il pu se confier ? Ou son comportement dévoiler quelque chose de ses rapports avec les femmes ?

« Il se comportait comment ici ? N'a-t-il jamais fait aucune confidence ?

— Les hommes ne viennent pas ici aux fins de parler. S'ils ouvrent la bouche, ce n'est que pour échapper rots et blagues et y fourrer quelque vin ou… Elle sourit de façon fugace. Non, il n'a pas laissé de souvenir particulier.

— Il était… correct ?

— Ni plus ni moins qu'un autre. Il venait faire son affaire, se gorgeait de boisson avant cela et repartait apaisé.

— Pas de violence ou d'exigences particulières ? »

Elle fit la moue, secouant la tête en dénégation.

« Il voyait toujours la même fille ?

— Non, il… »

Elle s'interrompit, fronçant les sourcils. Elle sourit à Ernaut, les yeux brillants de ruse.

« Plus ou moins, maintenant que j'y pense. Il aimait les Syriennes. Jamais une blonde ou une fille au teint clair. Uniquement des Syriennes, ou y ressemblant.

— Depuis toujours ?

— Aussi loin que je m'en souvienne. »

Ernaut hochait la tête, satisfait. Cela confirmait ce qu'il envisageait : Ogier entretenait certainement des liens avec la communauté musulmane. S'il avait fauté avec une de leurs femmes, peut-être qu'un frère ou un père avait jugé nécessaire de venger leur honneur, ce qui expliquait la blessure mortelle. L'histoire n'avait rien à voir avec la Mahomerie.

Il était essentiel qu'il parle de nouveau avec le shaykh. Il les avait probablement menés en bateau et protégeait peut-être le coupable. Il était possible qu'il connaisse la femme à l'origine de tout cela. Ernaut se leva, lissant sa cotte, réajustant sa ceinture. Aloys demeura assise, minuscule silhouette devant lui. Elle admirait sans s'en cacher l'impressionnante stature du jeune homme, ses yeux caressant le torse puissant, les épaules vigoureuses, les bras solides. Elle lui faisait l'effet d'un renard apercevant une poule. Elle se leva brusquement, faisant voler la fine étoffe de sa robe, tout sourire.

« Ton compère a dû finir son affaire. Peut-être veux-tu le rejoindre ?

— Je vais rentrer chez moi, la journée a été rude et je n'ai qu'une envie : aller me coucher. »

Elle lui adressa un regard plein de sous-entendu lorsqu'il prononça ces derniers mots, mais n'ouvrit pas la bouche. Attrapant la lampe, elle sortit de la pièce dans un froufrou savamment maîtrisé. Ils retrouvèrent Droart, une fille assise sur

ses genoux, en train de chuchoter avec elle. Apercevant son compère, il prit congé et le rejoignit. Il avait le visage enflammé et les yeux imbibés de vin.

« Je m'en vais, Droart. Tu veux rester là ?

— Nenni, je te suis, l'ami. J'en ai terminé et il est temps pour moi de me rentrer aussi. »

Au visage d'Ernaut, il comprit que la moisson avait été fructueuse. Aloys les accompagna jusqu'à la porte donnant sur la rue, toujours sans un mot. Saluant les deux hommes avec indifférence, presque froideur, elle attacha son regard néanmoins à Ernaut, caressant son avant-bras d'un effleurement à peine perceptible tandis qu'elle prenait congé. Alors qu'elle allait fermer l'huis, Ernaut le retint d'une main.

« Maîtresse Aloys, une dernière question, si tu veux bien… »

Elle l'interrogea du menton, attendant la suite.

« Aurais-tu une fille nommée Layla parmi celles que fréquentait Ogier ?

— Layla ? Non, pourquoi cette question ? »

Ernaut haussa les épaules.

« Une idée comme ça… »

Il remercia encore et salua. Alors qu'ils s'éloignaient dans les ténèbres cireuses de la nuit sans lune, Ernaut sentit qu'un regard s'accrochait encore à sa nuque. Droart l'attrapa par le bras et s'approcha de lui, échauffé par le vin.

« J'ai pu découvrir quelques petites choses pour toi, compère…

— Ah bon ? s'étonna Ernaut, persuadé que son compagnon avait oublié les recherches sitôt une compagne trouvée pour la soirée.

— Oui. J'ai pu parler un peu avec… enfin, une fille. Elle a eu affaire à cet Ogier elle m'a dit.

— Et ?

— Il est venu peu après la Noël, et a fait une fête de tous les diables. Comme jamais avant. Les monnaies lui coulaient des doigts. »

Casal de Mahomeriola, dimanche 15 juin, matin

Comme chaque dimanche lorsqu'il n'était pas de garde, Ernaut s'était rendu à Mahomeriola où s'étaient installés Sanson de Brie et sa famille. Le vent n'était plus si fort que la veille, mais des bourrasques venaient régulièrement le frapper, comme si on lui jetait le sable à pleins poings au visage. Le monde semblait encore une fois noyé dans une brume d'ocre qui se répandait partout sous forme de poussière.

La messe avait été dite et suivie sans grand entrain dans la nef récemment achevée tandis que la tempête s'enhardissait au-dehors. Après le « *ite missa est* » personne n'avait eu le désir de s'attarder comme habituellement pour échanger les dernières nouvelles et chacun s'était empressé de retourner dans sa maison, à l'abri du vent et de la poussière tournoyante. Comme Ernaut était arrivé alors que l'office était déjà en cours, il n'avait pu saluer poliment ses hôtes, ni s'entretenir avec Libourc.

La jeune femme était, comme à chaque fois, souriante et enjouée lorsqu'elle le voyait, mais elle avait réalisé bien vite que quelque chose le troublait. Elle avait remarqué qu'Ernaut s'assombrissait avec le temps et pensait que cela était lié à ses devoirs de sergent. Elle était généralement attentive et cherchait à le réconforter, mais demeurait toujours un peu en retrait, n'ayant que rarement l'occasion d'avoir un peu d'intimité avec lui. Si le mariage avait été évoqué et envisagé, rien n'était encore fait et les jeunes gens ne se voyaient guère en dehors de la présence de leurs aînés. Ils étaient encore largement des inconnus, même si leurs sentiments les faisaient pencher l'un vers l'autre. Libourc

attendait avec impatience le moment où Ernaut serait suffisamment établi pour qu'ils puissent s'installer ensemble et faire bénir leur union.

La maison toute récente qu'occupait Sanson était du même type que celle de Lambert à la Mahomerie : une réserve au rez-de-chaussée, surmontée d'un vaste étage servant de lieu de vie. La seule différence était que le vieil homme avait entrepris d'assembler une impressionnante presse à huile pour y écraser ses olives. Les travaux étaient encore en cours, et rendaient bien compte de l'effervescence qui agitait le village. Depuis quelques années, le Saint-Sépulcre, propriétaire du lieu, multipliait les attentions et les exemptions pour y attirer des colons, avec succès. Depuis la prise d'Ascalon, la région était tranquille, à l'abri des raids des Égyptiens, et les installations se faisaient plus nombreuses.

Avec la tempête qui soufflait au-dehors, les volets restèrent fermés et ce fut à la lueur des lampes que le repas se prépara. Mahaut, l'épouse de Sanson, s'occupa avec sa fille de réchauffer le plat et de monter les différents mets depuis la petite cuisine. Pendant ce temps, les deux hommes s'étaient installés à table, parlant de choses anodines. Ernaut attendait que tout le monde soit présent pour les informer du jugement à venir. Une fois le pain tranché devant eux, les écuelles distribuées et le plat encore fumant posé, Sanson versa un peu de vin coupé à tous puis récita un bref bénédicité dans un latin qui heurta même les oreilles de Ernaut. Ce dernier estima que c'était alors le moment.

« Je dois vous faire savoir des nouvelles de mon frère, car je ne pourrai prendre avec vous ce repas, il me faut retourner au plus vite à la Mahomerie.

— As-tu souci de lui ? demanda Sanson, qui avait immédiatement perçu la tension dans l'affirmation d'Ernaut.

— Certes oui. Il doit affronter par bataille un des hommes de son casal, car il s'est porté témoin du père de sa fiancée. »

Mahaut faillit en lâcher son verre de surprise et Libourc lança un regard empreint de tristesse. Sanson se contenta de froncer les sourcils et demanda à

en savoir plus. Ernaut conta donc en détail l'affaire, et expliqua qu'il avait entrepris de découvrir de quoi décourager l'accusateur de maintenir ses affirmations. Il avait eu un répit grâce au khamaseen, mais ne pouvait se permettre de consacrer son temps à autre chose que son enquête.

« Tu parles de vrai, garçon, acquiesça Sanson. Je suis aise de voir que Lambert est homme de droiture, et je n'en doutais guère. Si nous pouvons faire quoi que ce soit, n'hésite pas. Tu es bientôt de notre parentèle et ton frère y entrera un peu à travers toi.

— Tout de même, il s'agit de meutrerie, mon ami, le tança Mahaut. Nous ne connaissons pas ce Godefoy et ne pourrions jurer de lui. »

Sanson soupira et prit la main de son épouse, habitué à ses remontrances sèches. Ernaut inclina la tête, avalant un peu de vin.

« C'est raison, ce que vous dites. Moi non plus je ne peux confesser avoir foi entière en lui. Seulement, mon frère a juré et je me dois de l'aider. »

La femme pinça la bouche, bien qu'elle ne pût trouver un argument contraire. Elle n'avait accepté que de mauvaise grâce le fait que Libourc se promette à un sergent, un homme qui portait l'épée. Qu'il soit au service du roi de Jérusalem l'avait un peu radoucie, mais elle ne se privait pas pour faire de temps à autre des remarques, parfois cinglantes. Sanson s'efforça de sourire :

« Bon, tu dois avoir grand désir de parler un peu avec Libourc, alors, si tu ne peux rester. Prenez donc une lampe pour aller dans la salle de la presse, le temps est trop mauvais dehors. »

Libourc adressa un sourire affectueux et rapide à l'adresse de son père tandis qu'elle se levait, la lampe à la main. Lorsqu'il descendit l'escalier derrière elle, Ernaut entendit les deux époux échanger à voix basse. Nul doute que Mahaut lui reparlerait longtemps de cette affaire.

Libourc posa la lampe sur une des poutres qui attendaient d'être assemblées et

se tourna vers lui. La flamme dessinait des mèches orangées sur ses cheveux d'ébène. Elle lui sourit avec douceur et s'approcha, l'enlaçant de ses bras frêles. L'accueillant contre lui, il chercha ses lèvres, les goûta doucement avant de s'abandonner à un baiser plus passionné, tandis que leurs mains se faisaient caressantes. Ce ne fut qu'après un moment qui leur parut une éternité que Libourc se détacha un peu, les yeux emplis de désir et les joues en feu. Elle murmura :

« Ces derniers jours étaient si longs !

— Je suis désolé, il me fallait m'occuper…

— Tu n'as pas à t'excuser, le coupa la jeune femme. La vie de ton frère est en jeu, je comprends fort bien. »

Ernaut lui sourit et vola un baiser.

« Je suis heureuse que tu sois venu nous avertir et partager cette messe avec nous, même si tu ne peux rester.

— J'avais grand désir de te voir et je me devais de faire connaître l'histoire à ta famille. Même si je savais que ta mère ne serait guère enjoyée à l'entendre.

— C'est sa façon à elle de s'inquiéter pour les autres. Cela ne l'empêchera pas de joindre Lambert à ses prières. Je ferai de même d'ailleurs. »

Ernaut souffla et serra Libourc contre lui.

« Il aura besoin de toute l'aide des saints. Je ne sais si mes efforts seront utiles.

— Tu ne penses pas réussir ?

— Je ne sais même pas combien de jours me restent ! Si je ne trouve quelque faille, il y aura combat. En jugement par bataille, c'est Dieu qui décide et cela m'effraie fort.

— Tu n’as donc pas confiance en Dieu ? »

Ernaut haussa les épaules, incapable de répondre. Libourc caressa la joue du géant, le fixant avec tendresse. Il perçut en elle comme une tension qui se relâchait, un abandon qu’il n’avait jamais réalisé. Il se mordit la lèvre, hésitant à briser cet instant de calme. Puis la curiosité fut la plus forte.

« Qu’ai-je dit que tu me regardes ainsi, ma belle ?

— Tu es venu à moi et tu me parles. »

Il fronça les sourcils, incertain du sens à donner à cette réponse.

« Je viens chaque fois que je le peux, je t’assure.

— Je ne parlais pas de cela. Aujourd’hui tu m’ouvres un peu ce cœur que tu m’as offert voilà des mois. »

Son regard commençait à s’emplir de larmes et Ernaut sentit une bouffée d’émotions monter en lui. Il déposa un baiser sur le front, puis un autre sur la joue de la jeune femme, incapable d’aller plus loin tandis que leurs regards se noyaient l’un dans l’autre. Ils scellèrent finalement l’instant en s’embrassant longuement, avec passion et tendresse.

Lorsqu’ils s’écartèrent, ils avaient l’impression d’emporter un peu de l’âme de l’autre et ne le firent qu’à regret. Libourc souriait, malgré ses yeux embrumés. Ernaut essuya les larmes de ses doigts, souriant avec tendresse. Il se sentait libéré d’un grand poids, sans bien s’en expliquer la raison.

« Tu me reviendras pareil qu’en ce moment, toujours, Ernaut ? chuchota la jeune femme.

— J’en fais serment.

— Je saurai te le rappeler, mon beau, sourit-elle.

— J'ai confiance en toi pour ça. C'est que parfois, je me perds en mes propres pensées, mais tu demeures avec moi. »

Elle hocha la tête doucement, le visage rayonnant.

« Les hommes sont bien étranges, mère me l'a toujours dit. »

Elle garda le silence un petit moment, tandis que ses mains s'aventuraient dans les cheveux d'Ernaut.

« J'aimerais que tu sois toujours ainsi à l'avenir, sincère confident, de ton âme à la mienne.

— Je n'ai pas de désir plus cher, Libourc. »

Elle posa un doigt impérieux sur ses lèvres, comme pour l'empêcher de parler trop vite.

« Ce n'est pas facile serment que je te demande, je le sais bien. Pourpenses-y et tu me le feras le jour de notre union, je ne veux te contraindre par avance.

— Il n'y a là nulle obligation, je le vois bien. J'en ai fort désir de même. »

La jeune femme embrassa doucement les lèvres d'Ernaut, se hissant sur la pointe des pieds.

« Je sais que tu es sincère en cet instant, mais souventes fois, tu t'aventures en ténébreux chemins.

— Désapprouves-tu ma tâche de sergent ?

— Je ne parle pas de cela, Ernaut. C'est dans ta nature de vouloir combattre le démon. Prends garde à préserver ton âme. »

Il plissa les yeux, inquiet, mais elle continua.

« Cela n'a aucune importance pour moi, tant que tu me reviens au bout du compte. Le destin du chevalier est d'aller au-devant des périls. Son bras n'est que plus vaillant lorsqu'il sait que sa dame l'attend en son castel. »

Elle s'approcha de son oreille, embrassant sa joue au passage.

« Je n'ai nul désir que tu me contes en détail tes combats, tous les sombres périls que tu as dû affronter, et qui ont entaché ton âme par leurs sortilèges. Tant que c'est auprès de moi que tu reviens à chaque fois faire panser tes blessures et que tu ne m'en cèles aucune. »

Elle revint planter son regard, désormais enflammé, dans celui d'Ernaut. Il ne voyait plus la jeune fille sage, à la mise modeste, mais une femme emplie de passion, de vie, et qui s'offrait à lui, pleinement. Il la souleva à lui pour mêler une fois encore leurs souffles.

- [1] Il s'agit alors du comté, donc terme au singulier.
- [2] Voir le second tome, *Les Pâques de sang*.

Chapitre 5

Casal de Salomé, dimanche 15 juin, midi

Le trajet avait été particulièrement pénible à Ernaut et lorsqu'il était passé demander à Iohannes de l'accompagner à Salomé, ce dernier l'avait trouvé maussade. Il avait répondu que c'était le temps, qui n'arrangeait rien à l'affaire. Il avait échangé quelques mots avec Lambert tandis que l'interprète préparait son cheval, mais n'en avait tiré nul réconfort. Il maugréait plus qu'il ne parlait, haussait les épaules et gardait le regard au loin. Il prit néanmoins le temps d'expliquer qu'il pensait que la solution à leur affaire se tenait à Salomé, qu'Ogier avait peut-être fréquenté d'un peu trop près une femme de chez eux et qu'un père ou un frère avait dû venir régler cette dette d'honneur.

Iohannes gardait le silence tandis qu'Ernaut lui détaillait son hypothèse. Habitué à retranscrire les paroles des autres sans rien laisser paraître de ses propres pensées, son visage était indéchiffrable. Noyés dans la brume épaissie de poussière ocre, ils ne parlèrent pas du trajet. l, l'un et l'autre n'étaient pas assez bons cavaliers pour tenir leur monture sans effort. Ils parvinrent avec soulagement au village. Quelques ombres s'y devinaient, mais elles s'évanouirent à leur approche : il n'y avait même pas un chien pour avertir de leur entrée.

Ils se dirigèrent droit vers la demeure du shaykh. La cour était vide lorsqu'ils se présentèrent, ils en poussèrent la porte après avoir frappé plusieurs coups et approchèrent leur monture comme la dernière fois. Puis ils se firent connaître à la porte de la maison. Ce fut la vieille femme qui aventura son visage au-dehors, l'air visiblement mécontent. Elle échangea quelques paroles avec Iohannes dans leur langue rugueuse et referma un instant. Lorsqu'elle ouvrit de nouveau, elle s'effaça, les laissa entrer puis sortit.

Abu Mahmud semblait n'avoir pas bougé depuis leur dernière venue, assis au sol, le dos contre les matelas. Il était en train d'écosser des pois chiches, sans

même regarder ce qu'il faisait, jetant les cosses dans un panier vide et les graines dans un pot. Un large sourire fendait son visage, de nouveau, mais cela n'était certainement pas de bonne grâce. L'endroit sentait la sueur, la poussière et l'huile brûlée, et n'était éclairé que par deux lampes dont une était posée devant le vieil homme. Après les saluts d'usage, Ernaut décida d'entrer dans le vif du sujet sans plus attendre. Il n'avait guère de temps à perdre.

« Avez-vous pu apprendre nouvelté sur le voyageur des collines ?

— Rien, désolé.

— De mon côté, j'ai découvert des choses sur Ogier, des choses qu'on m'avait cachées. »

Abu Mahmud releva légèrement un sourcil. Ce fut à cet instant qu'entra la vieille femme avec un bol d'olives et des morceaux de pain. Un pichet accompagnait le tout, sentant le chneiné. Elle fit le service puis repartit, dans un intermède de lumière et de poussière quand elle ouvrit la porte. Ernaut goba une olive avant de reprendre.

« Ogier s'intéressait beaucoup aux femmes. »

Le vieil homme sourit, amusé par la remarque, mais n'interrompit pas Ernaut.

« Ce mystérieux voyageur pourrait être un père ou un frère cherchant celui qui aurait déshonoré une fille ou une sœur.

— Cet Ogier aurait dû faire bien terrible chose pour que sa mort soit la seule façon de laver l'affront.

— Toucher à l'une de vos femmes n'est pas un crime chez vous ?

— C'est plus compliqué que ça. »

Abu Mahmud semblait ennuyé, abandonnant son air placide habituel.

« On ne tue pas ainsi, nous ne sommes pas des bêtes.

— Mais vous ne pouvez obtenir justice en cour, même pas accuser un Franc.

— La vérité sort de ta bouche. Il n'aurait pu le faire venir devant le cadi et aucun des vôtres ne l'aurait entendu.

— C'est pour ça que je pense que c'est une vengeance. »

Abu Mahmud secoua la tête, dépité. Il déchira un petit morceau de pain, qu'il mangea doucement, dévisageant Ernaut comme s'il étudiait une montagne qu'il aurait à franchir. Il en cherchait les sentiers, les pistes, les cols, les faces les plus dangereuses. Il renifla avant de prendre la parole.

« Tu crois que nous serions prêts à tout risquer pour une histoire pareille ?

— Comment ça ?

— Si nous n'avons aucun espoir d'obtenir justice pour nos filles, aller meurtrir un des vôtres revient à attirer le malheur sur nous. Les représailles pourraient être terribles ! »

Ernaut se renfrogna.

« Dans un geste de colère, on peut tuer sans y réfléchir…

— Si tu viens au mitan de la nuit chez ton ennemi avec une arme, ce n'est pas la colère qui te fera frapper, mais la détermination.

— Que voulez-vous me dire ? Que ce ne peut être ce voyageur qui a frappé ? Alors que faisait-il là, caché dans les collines ? »

Abu Mahmud lui signifia d'un geste qu'il n'en savait rien. Ernaut devinait que le vieil homme jouait au chat et à la souris avec lui, mais ne voyait comment l'obliger à parler. Il sentait la duplicité, bien qu'étrangement, elle ne lui parût pas perfide. Il devinait que le secret n'était pas infâme, mais dangereux. Il

baissa la tête, but un peu et serra ses mains l'une contre l'autre.

« Abu Mahmud, je ne suis pas là en ennemi, je n'ai nul désir d'accabler un innocent. Mon frère risque sa vie et je souhaite l'aider. Si ce voyageur inconnu n'est pas l'assassin et que tu en as preuve, donne-la-moi et je partirai sur une autre piste.

— Tu dis faire cela pour ton frère, je l'entends. Nous aussi nous avons des familles à protéger.

— Je te fais serment de ne rien faire contre lui s'il est innocent de ce crime. »

Abu Mahmud secoua la tête, comme s'il s'efforçait de se réveiller d'un mauvais rêve.

« Nous étions les derniers à vouloir la mort d'Ogier. Pour les mêmes raisons que tu remues ciel et terre : parce que nous voulons protéger les nôtres.

— Il faisait quoi pour vous ?

— Tu n'as pas encore compris ? Il voyageait beaucoup, n'est-ce pas ? Il se rendait souvent en des terres lointaines… »

Le visage d'Ernaut s'illumina soudain.

« Il servait de passeur, c'est ça ? »

Le vieil homme hocha la tête doucement en silence, à regret.

« Il faisait ça pour…?

— Pas par amitié, c'est certain. Il fallait payer le prix.

— Comment le savez-vous ? On vous l'a dit ? »

Abu Mahmud avala une olive, renâclant à l'idée de poursuivre. Sa voix était

moins forte qu'habituellement lorsqu'il répondit.

« Il a guidé les miens hors de vos terres, jusqu'en pays d'Islam.

— Les vôtres ? Pourquoi êtes-vous resté ?

— Je suis vieux et boiteux. Et puis on a encore besoin de moi ici »

Iohannes intervint doucement, dévisageant Ernaut.

« En nous disant cela, il fait de nous ses complices, Ernaut. Tu sais ce que…

— Qu'il vienne, celui qui m'accusera d'aider les païens à fuir. Peu me chaut !

— Ce sont des serfs du roi, Ernaut.

— Et alors, il n'est pas à quelques esclaves près ! »

Il fit craquer ses doigts, revenant au vieil homme, qui avait suivi l'échange sans le comprendre. Il n'arborait plus son visage avenant, paraissait s'être refermé sur lui-même, tassé dans son coin.

« Vous pensez que l'inconnu venait pour un passage ? Ou il vous l'a dit ?

— C'est ce que je crois. »

Ernaut rongeait son frein. Tout ce qu'il avait découvert jusqu'alors semblait prendre place dans sa tête. La victime s'intéressait peut-être aux musulmans parce qu'il aimait les femmes de leur type et il avait fini par leur proposer de s'échapper, moyennant finance. Une activité hautement répréhensible, mais qui expliquait l'origine de sa fortune. Combien pouvait-il demander pour mener des fugitifs ?

« Vous souvenez-vous la somme versée à Ogier ?

— Il nous a pris pratiquement tout ce que nous avions comme monnaies et

bijoux. »

Ernaut sentit l'amertume dans la réponse.

« Aviez-vous bonnes relations avec lui ?

— Il en est ainsi de certaines personnes comme de certains outils, répugnants, bien qu'utiles. Il faut savoir y recourir quand cela est nécessaire, mais la joie n'envahit pas le cœur pour autant.

— Il vous menait où ?

— Aux frontières du royaume, où des Bédouins veillaient sur la fin du trajet. »

Se frottant les mains, Ernaut réfléchissait. Il était possible qu'Ogier ait été tué justement parce qu'il aidait des musulmans. En ce cas, le meurtrier pourrait peut-être poursuivre sa mission de justice en traquant l'autre partie de la chaîne.

« Abu Mahmud, connaissez-vous les nomades qui travaillaient avec lui ? »

Le vieil homme ne répondit pas, ses yeux allant de Iohannes à Ernaut, comme s'il hésitait à faire confiance à l'un des deux. Ernaut insista.

« Si Ogier a été tué parce qu'il aidait les vôtres à fuir, les Bédouins risquent leur vie aussi. Outre qu'ils ont peut-être déjà eu à se confronter au véritable murdrier.

— Et comment comptes-tu expliquer tout cela aux tiens ?

— Il me faut juste convaincre l'accusateur, pas toute la cour. Je saurai m'assurer de son silence. »

Le vieil homme n'était pas certain de la conduite à tenir. Il réalisait bien qu'Ernaut avait la persévérance d'un chien de chasse et qu'il n'abandonnerait jamais avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait. Il était peut-être profitable d'en

faire un allié.

« Je lui avais dit de voir un membre des Banu Kamil, il se nomme Abu Hamza.

— Ils pâturent dans quel endroit ?

— Le long du Jourdain souvent, et plus à l'est. Ça dépend.

— Grâce de ta confiance, je ne te trahirai pas, j'en fais serment. »

Abu Mahmud signifia d'un geste qu'il remerciait Ernaut. Ce dernier échangea quelques coups d'œil avec Iohannes et ils se levèrent finalement de concert. Ils prirent congé et s'empressèrent de retourner à leurs montures. De nouveau la poussière volait, emportée par les rafales qui agitaient les branches des buissons, brûlant les yeux, le nez, la bouche.

Ils tirèrent un foulard sur leur visage pour se protéger et menèrent leurs chevaux jusqu'à la sortie du village. Avant de monter en selle, Iohannes se rapprocha d'Ernaut.

« Que veux-tu faire, céans ?

— Il nous faut trouver ce Bédouin, et je sais à qui demander.

— Tu crois à tout cela ? Qu'on l'aurait occis pour avoir fait s'échapper des serfs ?

— Je ne saurais dire, en toute franchise. Cela me paraît expliquer beaucoup de choses : sa fortune, sa fréquentation des musulmans. Il demeure toujours ce point trouble pourtant.

— Quoi donc ?

— Pourquoi lui avoir déchiré ainsi le bas-ventre ? Pour quelle raison faire si sauvage meurtrerie ?

— Certains cachent une âme de bête sous une chair d'homme. »

Ernaut serra les mâchoires, acquiesçant en silence. Le vent hurlait entre eux, redoublant de violence. Leurs chevaux, les oreilles en arrière, roulaient des yeux terrifiés tandis que les rafales de sable griffaient leurs membres.

« Je m'en retourne à Jérusalem, l'homme qui connaît les nomades réside là-bas.

— Je t'accompagne.

— Tu n'es pas obligé.

— Certes non. Mais je viens tout de même. »

Ernaut examina le regard de Iohannes, qui se détourna. Les derniers jours, certains liens s'étaient tissés, et pourtant, il semblait au jeune homme que le traducteur se sentait concerné personnellement par toute cette histoire. N'était son instinct, il aurait cru qu'il y avait là quelque malveillance à l'œuvre.

Jérusalem, dimanche 15 juin, fin d'après-midi

Ils pénétrèrent à cheval dans la cité sainte, n'ayant aucune peine à progresser au travers des rues quasi désertes. En dehors des pèlerins, trop émus pour résister à l'envie de voir, toucher, fouler les lieux saints, il n'y avait que quelques rares badauds. Les clochers des églises apparaissaient tels des fantômes jaillis de la brume, fouettés par des embruns d'ocre jaune. Les rues commerçantes étaient désertes en raison du dimanche, mais même de nombreux commerces de bouche étaient clos. On se barricadait, on se calfeutrait.

Poussant des grognements de satisfaction, indifférents à la tempête, un petit groupe de porcs festoyait joyeusement d'immondices entassées dans une venelle. Partout le vent poussait des ondes jaunes, déposait la poussière colorée dans les plus infimes recoins. Les deux cavaliers devaient régulièrement secouer leur foulard pour en détacher la poussière collée par leur respiration. Leurs montures transpirantes, fatiguées, étaient maculées de traînées jaunes. Seules les ruelles les plus étroites échappaient un peu au fléau cinglant, mais elles récoltaient néanmoins leur moisson de fine poussière. Tous les volets

étaient tirés, les fenêtres bâclées.

Ernaut n'eut aucun mal à retrouver la demeure de Blayves, l'éleveur de moutons qu'il avait interrogé alors qu'il traquait l'assassin des pèlerines. Il l'avait croisé à de nombreuses reprises, lorsqu'il était de garde à l'entrée de la ville. Ce n'était pas devenu un ami, l'homme était trop bourru pour ça, mais ils se saluaient lorsqu'ils se croisaient. Comme il faisait commerce de moutons, il avait souvent à faire avec les tribus qui nomadisaient sur les terres incultes. Certaines faisaient pâturer ses bêtes, lui en achetaient, lui en vendaient. Il saurait sans nul doute où trouver ce Abu Hamza des Banu Kamil.

La maison était fermée, mais cela était peut-être en raison de la tempête. Ernaut attacha sa monture à un anneau de fer non loin et vint frapper à plusieurs reprises sur les panneaux de bois. Une voix leur parvint depuis le fenestron au-dessus. Quelques instants après, ils se trouvaient face à Blayves, vêtu seulement d'une chemise et de ses braies pendantes. Il tenait à la main une longue corne incurvée, qu'il était en train de poinçonner pour en faire un instrument de musique ou d'appel. La pièce était toujours la même, puant le suint et le mouton. L'enclos était vide, empli de foin ; plusieurs paniers s'entassaient à côté, abritant des toisons à nettoyer.

Sous l'échelle et la plateforme, il y avait désormais une table et des bancs, ainsi qu'un haut coffre. D'un geste, le Boiteux les invita à prendre place. Il frotta son grand nez aquilin, plissant les yeux encore plus que de coutume. Il avait maigri depuis la dernière fois et son regard était fatigué, nota Ernaut. Il s'efforça néanmoins d'afficher un air enjoué et plaisanta tout en s'asseyant.

« Que me veut la cour du roi cette fois ? J'ai payé mes cens et péages !

— Ce n'est pas le sergent qui vient te faire visite, Blayves.

— Et ton compère ?

— Non plus. »

Ernaut prit place et s'accouda sur la table, fixant Blayves dans les yeux.

« Il me faut trouver une tribu rapidement. Je me suis dit que tu pourrais m'y aider.

— Ça se peut. J'en visite pas mal. Son nom ?

— Les Banu Kamil. »

Blayves hocha la tête.

« Je connais, en effet. Ils cheminent souvent en la vallée, mais ne s'aventurent que peu au nord. Ils ont fait quelque vilenie ?

— Pas que je sache. Il me faut voir un des leurs. »

Le Boiteux tendit le menton, circonspect. Puis il se leva et empoigna un pichet sur une étagère, ainsi que trois gobelets. Après avoir fait le service, il fit un toast silencieux et prit lentement une gorgée. Il jouait avec le vin dans ses joues, entre ses dents, avant de l'avaler.

« Je leur ai confié des bêtes déjà. Mais pas en ce moment. Je ne sais même pas s'ils sont dans le coin.

— Si tu les trouves, je peux leur faire visite rapidement. C'est fort urgent.

— De toute façon, avec le khamaseen, ils ne bougeront pas, où qu'ils soient. Mais moi, si je dois m'aventurer dans la tempête… »

Il renifla, s'essuya le nez de sa manche. Il semblait attendre quelque chose. Ernaut toussa pour lui faire lever les yeux.

« Tu connais Abdul Yasu ? Tu pourras lui prendre monture, c'est moi qui paierai.

— Fort aimable à toi. Ça doit être bien pressant que tu me lances ainsi sur les

routes en payant mes dettes.

— Un jugement par bataille est en jeu, mon frère y est témoin. »

Blayves fit claquer sa mâchoire. Il dévisagea Ernaut, puis Iohannes, comme s'il était incrédule.

« Je comprends. La parentèle, c'est sacré. Avec ce vent, il ne peut y avoir jugement, c'est prévu quand ?

— Cela devait être hier, mais on attend. Certainement pas plus de quelques jours.

— Fort bien. Je vais voir ce que je peux faire. Demain matin, le vent aura peut-être cessé. Je prétexterai une visite à mes troupeaux. Les tribus savent toujours où sont installées les autres, elles se surveillent sans cesse. Tu auras ta réponse tantôt.

— Je t'en mercie, Blayves.

— Nul besoin de me mercier. Je sais que je n'ai pas affaire à un ingrat. »

Disant cela, il toisa Ernaut, dans l'attente d'un signe de sa part. Celui-ci secoua la tête légèrement, acceptant le marché tacite. S'il s'agissait de compter quelques bêtes de moins au passage de la porte, le trésor royal s'en remettrait. Il n'avait qu'un frère avec lui dans le royaume. Il termina son vin et reposa le gobelet, invitant d'un signe de la tête Iohannes à faire de même. Blayves flattait un chien qui s'était approché, caché jusque-là parmi le foin entassé.

« Tu n'auras qu'à me laisser message auprès d'un des sergents de la cité. Ils sauront me prévenir.

— Tu auras de mes nouvelles, n'aie aucune crainte. »

Ernaut se leva, s'appuya sur la table un instant, comme s'il allait dire autre chose puis s'avança vers la sortie.

Iohannes le suivait, le Boiteux à leur suite. Ils se serrèrent la main en silence et, très vite, les deux enquêteurs se retrouvèrent dans la rue. Ernaut s'appuya contre sa monture et se tourna vers Iohannes.

« Resteras-tu ici pour la nuit ?

— Non, j'ai encore temps de retourner au casal. Le vent faiblit en soirée et je préfère être là-bas. Tu sauras m'y retrouver si tu as besoin. »

Il s'interrompit, car Ernaut regardait par-dessus son épaule : quelqu'un hurlait son nom, tout en s'approchant. C'était Droart, en sueur, le visage enfiévré par une course, les cheveux jaunes de poussière. Il haletait tout en parlant.

« Ah mon vieux ! On m'a narré ton arrivée et ta descente en ce quartier, je cours comme dément depuis lors.

— Que se passe-t-il ? Un souci ?

— Nenni, nenni. J'ai au contraire bonne nouvelle pour toi. J'ai déniché ton colporteur, et peux te montrer son logis. »

Ernaut afficha un sourire ravi, ce qui réchauffa le cœur de son ami.

« Ça n'a pas été bien difficile. Il tient boutique avec sa mère, en une échoppe du Temple de la rue Saint-Étienne.

— Quel type de commerce ?

— Fripe ! J'ai cru comprendre que c'est sa mère qui la tient et lui l'approvisionne en quelque sorte. Il fait commerce en les casaux à l'entour, par la même occasion.

— Tu lui as parlé ?

— Je n'aurais su quoi lui demander et je ne voulais pas effaroucher ton oisel. On m'a dit qu'il était à son hostel néanmoins. »

Ernaut interrogea Iohannes du regard. Ce dernier haussa les épaules :

« J'aimerais bien le voir avant de rentrer à la Mahomerie. Lambert sera sûrement désireux de savoir ce que nous aurons pu en apprendre.

— Je peux vous y conduire à l'instant » confirma Droart, qui suait toujours à grosses gouttes.

Ils décidèrent de mener leurs montures à la bride après les avoir fait boire à une fontaine proche. Le fléau y avait déposé une couche ressemblant à du pollen, donnant à l'eau une apparence boueuse. Les cheveux ne s'en désaltérèrent qu'avec réticence, méfiants de cette mare troublée. Chemin faisant, Ernaut se rapprocha de Droart, qui s'épongeait régulièrement le front de la manche. Son embonpoint lui rendait la chaleur plus insupportable encore qu'aux autres.

« Tu as pu glaner quelque information sur ce Fier-Pied ? »

Droart s'esclaffa.

« Oui, déjà il s'appelle Ferpieds en réalité. »

Ernaut sourit.

« Il semble honnête homme, travailleur et sérieux. Les taxes sont payées quand il le faut et ceux qui me l'ont indiqué n'ont pas eu de reproche à lui faire.

— Aucune rumeur de choses interdites ?

— Ça, c'est pas à moi qu'on l'aurait dévoilé. Il te faudra traquer la bête par toi-même pour t'en rendre compte. Il n'est pas marchand qui ne soit en partie menteur ou voleur, comme on dit.

— Je pense à des choses bien plus graves que de regratter quelques monnaies ou de parler faussement de la qualité d'une marchandie.

— Tu penses qu'il serait le murdrier dans ton histoire ? »

Ernaut se figea. Il n'avait pas pensé à l'éventualité, mais cela se tenait. Le colporteur lui aussi voyageait souvent au loin, il pouvait avoir partie liée au trafic d'Ogier. Dans les entreprises malhonnêtes, il n'était pas rare que les complices finissent par s'entredéchirer et cela pouvait facilement finir les armes à la main. Toujours demeurait inexpliquée la raison des mutilations. Un comparse au sang vif pouvait aisément dégainer un couteau et laisser la violence régler une querelle. Seulement, de là à torturer, il y avait un monde. Par ailleurs, le colporteur n'avait nul motif à embrouiller ainsi l'histoire. Personne ou presque n'aurait pu le relier à la victime, récemment arrivée dans son nouveau casal.

« Aucune idée. Il faut que je le voie avant tout. Sais-tu s'il a de la famille ?

— Sa mère, je t'ai dit. Et un gamin, une fille.

— De quel âge ?

— Aucune idée, on m'a dit jeune donzelle. Peut-être comme les miennes. »

Ernaut soupira. Ogier n'aurait tout de même pas abusé d'une enfant. Il semblait se satisfaire des femmes faites.

« Je te suis redevable de ta découverte, Droart.

— Penses-tu, je me suis juste baladé en posant quelques questions.

— C'est peut-être là la clef qui ouvrira les fers qui retiennent mon frère.

— Dans ce cas, tu me paieras un pichet de bon vin de Chypre un de ces jours ! » rigola le petit homme à l'air replet en lui tapant sur l'épaule.

Il adopta un air sérieux, une voix plus mesurée, lorsqu'il reprit la parole.

« Nous n'avons guère de parentèle avec nous ici, Ernaut. Les compères fidèles se font rares. Alors nous devons faire comme si nous étions frères. Ce qui t'arrive ce jour peut m'arriver demain et je sais que tu seras à mes côtés. Lambert, c'est

ma famille aussi, je ne te laisserai pas sans te porter aide. »

En disant cela, il s'arrêta et désigna une boutique à arcade dont les volets de bois étaient fermés. Un des battants servait également de porte, surmontée à l'étage d'une fenêtre obturée d'un parchemin. Au dernier niveau, une ouverture était close d'un large volet de bois, un crochet pour poulie attaché au-dessus. Droart arbora un franc sourire.

« Nous y voilà. C'est la demeure de Ferpieds. »

Jérusalem, dimanche 15 juin, début de soirée

Droart n'avait pas souhaité rester, et avait invoqué un prétexte pour les laisser interroger le colporteur à leur aise. Il pensait, certainement avec justesse, que la présence de trois hommes serait considérée comme une agression. Ernaut attendit donc qu'il se soit éloigné pour frapper vigoureusement sur les panneaux de la boutique, appelant Clément. La porte s'ouvrit presque aussitôt et ils se trouvèrent face à un visage interrogatif.

L'homme avait les traits massifs, avec une dureté que démentait la douceur de son regard brun. Des cheveux noir coupés courts et une barbe naissante soignée assombrissaient encore son allure. De taille moyenne, il était légèrement voûté, et devait avoir à peine une dizaine d'années de plus qu'Ernaut. Il s'enquit d'eux d'une voix grave.

« J'ai nom Ernaut et suis là, car on vous dit fort ami d'Ogier, de la Mahomerie et avant cela de Saint-Gilles. Il a été meurtri voilà peu et je traque son murdrier. »

Clément lui décocha un regard surpris et se recula pour les laisser entrer, impressionné. La pièce était petite, éclairée d'une seule lampe. Elle sentait la fripe, le vêtement ancien, la poussière. Des tas d'étoffe, soigneusement triés, occupaient plusieurs plateaux. Le marchand lui-même était habillé simplement d'une chemise, en relativement bon état, décorée d'une broderie discrète au col, et ses chausses étaient de qualité, assez moulantes. Il ne respirait pas la

richesse, mais une certaine aisance. Il bloqua la porte avec soin.

« Montons à la salle, nous y serons mieux. »

Tout en parlant, il entassa sur son bras les habits d'une des piles et monta au raide escalier de bois desservant l'étage. L'endroit était plus lumineux, avec deux fenêtres tendues de parchemin. Des banquettes longeaient un des murs, sur lesquelles jouait une petite fille de sept ou huit ans, au milieu de poupées de chiffon et d'accessoires en bois. À côté, près de la fenêtre de la rue, une vieille femme dont les traits rappelaient ceux de Clément, mais en plus fins, et surtout dévastés de rides, attendait, un ouvrage de couture à la main. Le colporteur déposa vers elle le tas d'étoffes.

« Tiens la mère, d'autres pièces à réparer. L'une d'elles est trop abîmée, tu peux y tailler touaille ou foulard. »

Elle jeta un coup d'œil rapide aux nouveaux arrivants, avant de fixer son fils, attendant des explications. « Ce sont des amis » indiqua-t-il, laconique. Il se tourna vers Ernaut et Iohannes et les invita de la main à prendre place autour d'une petite table munie de bancs. Il leur proposa de la bière, qu'il versa depuis un pichet moussu. Puis il s'assit face à eux, attentif.

Il tenait son verre à deux mains, comme il l'aurait fait d'une boisson chaude. On entendait seulement le babillement de la petite fille qui s'efforçait de jouer sans trop prêter attention aux adultes. Ernaut but un peu de la bière, inclinant la tête de satisfaction, la lèvre couverte de mousse blanche.

Il aspira cette dernière et prit la parole.

« Vous avez peut-être entendu parler de la meurtrerie de la Mahomerie ?

— Non, j'étais en visite vers le sud ces derniers temps, près Bethléhem. Il m'arrive d'aller jusqu'à Hébron, mais guère au-delà.

— Vous commercez les vêtements ?

— Essentiellement. Je vends aussi dans les casaux boutons, lacets, aiguilles. Tout ce qu'ils ne peuvent trouver sur place. Je rachète les vieilles tenues, mère les ravaude et elles connaissent alors nouvelle vie. »

Iohannes hocha la tête, bientôt imité par Ernaut.

« Vous étiez fort ami avec Ogier ?

— Je ne saurais dire ça. On buvait un godet à l'occasion quand je passais en son casal. Il est… était assez drôle finalement. »

Sa voix se fit mourante.

« Ça me fait bizarre de penser qu'il a été murdri. Il n'y a guère de brigands en ce pays depuis des années.

— Nous ne pensons pas à forfait de larron. Des accusations ont même été lancées et un jugement par bataille est prévu tantôt.

— En ce cas, que cherchez-vous, si les coupables ont été désignés ? »

Ernaut secoua la tête, plissant les lèvres de mécontentement.

« Mon frère est témoin de l'accusé, je ne peux croire qu'il se serait trompé à ce point.

— Je comprends, répondit Clément, plongeant le regard dans son verre. Pourquoi venir me voir ? »

Ernaut se pencha en avant, accoudé sur la table.

« Il me faut en savoir plus sur Ogier. Son murdrier devait le connaître, peut-être est-ce un partenaire en affaires… »

Clément saisit parfaitement le sous-entendu et écarquilla des yeux ronds. Il ouvrit la bouche, sans parler, puis se ressaisit avant de répondre d'une voix qu'il

aurait aimée plus assurée.

« Il me vendait toutes sortes de choses quand je passais à Saint-Gilles, c'est comme ça que je l'ai connu.

— Quel genre ?

— Celles que j'achète habituellement : des vêtements, ceintures, bonnets, foulards. Tout ce qui n'est pas en trop mauvais état m'intéresse, tant que ma balle n'est pas pleine.

— Cela faisait longtemps ? »

Clément se mordit la lèvre, hésitant entre le géant inquisiteur face à lui et l'homme brun plus effacé, mais au regard acéré. Il sembla se tasser sur son banc, inquiet.

« Je lui en ai acheté trois… non, quatre fois en tout, pas plus. Écoutez, ça m'a toujours paru bizarre, mais je ne voyais pas de raison de m'inquiéter.

— À quel propos ?

— Ogier me proposait grand volume de marchandie, bien plus qu'un seul homme n'en use, même avec un valet.

— Vous lui avez demandé ?

— Un jour, en plaisantant, je lui ai posé la question. Il m'a répondu qu'on le payait parfois ainsi, quand ses clients n'avaient pas de monnaies. Les soldats étaient souvent entre deux paiements, avec plus de butin que de pièces, et réglaient leurs dettes de leurs pillages. »

Il stoppa, avalant un peu de bière pour adoucir sa gorge serrée.

« Les tenues étaient d'ailleurs des vêtements de Syriens. La première fois, c'était à la Noël, peu avant les combats autour de Panéas, voilà deux Pâques. »

Le silence s'installa, à peine troublé par le chantonnement de la petite fille. Impassible, la vieille femme tirait l'aiguille comme si personne n'était présent dans la pièce. Clément jouait avec son gobelet, évitant de fixer ses visiteurs. Ernaut tendit la main et la posa sur le bras du marchand.

« Il y a autre chose, n'est-ce pas ? »

Clément leva la tête. Il semblait désireux de se confier, mais avait besoin d'y être incité. Ernaut ne le voyait pas se faufiler dans la nuit pour aller châtrer et assassiner quelqu'un. Mais il savait peut-être qui l'avait fait, ou pourquoi.

« Confie-toi, l'ami. »

L'autre hocha la tête, finit sa bière, comme pour se donner du courage.

« La dernière fois que je lui acheté des vêtements, il était encore à Saint-Gilles. Peu après la Noël.

— Une dispute ?

— Pas du tout. Il était fort enjoyé de me voir arriver. Il avait un énorme lot de vêtements. Encore des tenues de Syriens.

— Rien d'étonnant. Depuis l'arrivée du comte de Flandre, nos armées guerroient un peu partout.

— Certes. Ogier m'a conté avoir eu dur labeur, car il espérait pouvoir s'installer sur bonne terre à la Mahomerie. Il avait donc grand besoin de monnaies. Je lui ai acheté le tout.

— Il n'était pas heureux du prix ?

— Si ! Il m'a confié alors qu'il avait enfin assez pour acheter à sa guise. Que je le croiserai la fois suivante à la Mahomerie. Il était très content, au contraire. Jamais vu aussi heureux de son sort. »

Ernaut se gratta le visage, curieux de savoir ce qui troublait le colporteur. Il lui exprima son attente d'un regard. Clément baissa la tête, comme honteux.

« Les tenues étaient pour certaines tâchées de sang.

— Et alors ? S'il les avait obtenues auprès de soldats, on sait bien comment ces derniers les récupèrent.

— Certes, mais là, il s'y trouvait des habits de femme, également tachés. »

Ernaut échappa une exclamation de surprise. Iohannes ne broncha pas.

« Cela ne m'a guère plu. Depuis la mort de mon épouse, alors qu'elle enfantait, je… »

Il ne finit pas sa phrase, ému. Il fit mine de boire un peu de bière, mais son gobelet était vide. Il le reposa avec dépit.

« Je n'ai rien dit à Ogier, sauf que depuis lors je l'ai moins vu. Outre, il ne m'a plus jamais proposé de commercer avec lui. Il avait peut-être vu mes réticences cette fois-là.

— Vous avez encore les vêtements ?

— Non ! Je ne garde jamais très longtemps, sinon je ne pourrai nourrir les miens. Cette fois, j'ai aussi fait une aumône à l'Église. Même si c'étaient des païens, que des messes soient dites pour eux ne saurait leur causer grand mal. »

Iohannes sourit à l'intention de Clément, risquant un regard chaleureux vers sa famille.

« Voilà bien charitable pensée, toute à votre honneur.

— J'espère ne pas avoir mal agi en cette affaire. Les soldats guerroient pour le triomphe du Christ, certes. Mais je suis malaisé de les savoir occire femmes et… Dieu sait quoi ! »

Ernaut acquiesça, jaugeant le marchand d'un regard amical. Celui-ci continua.

« Depuis lors, j'ai dû passer quatre ou cinq fois à la Mahomerie, vu que c'est chemin vers de nombreux casaux. Mais nous n'avons plus fait affaire. Ogier était devenu simple paysan, avec ses oliviers.

— Il ne voyageait plus au loin ?

— Il m'a dit que non, qu'il avait fait cela pour amasser de quoi s'installer sur ces terres. Qu'il y avait réussi, non sans mal, et qu'il en était heureux, même si cela lui avait coûté toutes ses économies.

— Il n'avait plus rien ? On le disait fort riche pourtant.

— Je ne sais que ce qu'il m'a dit, qu'il avait tout dépensé. »

Ernaut décocha un regard déçu à Iohannes puis se leva soudainement.

« Grand merci, maître Clément. Grâce à vous, j'y vois plus clair désormais.

— Heureux de vous avoir aidé en votre quête. »

Ils prirent congé rapidement, déçus de n'avoir pas trouvé là un coupable possible. Tous les deux l'avaient estimé fort inoffensif et ses révélations bouleversaient leur conception du meurtre. Tandis qu'ils détachaient leurs montures de l'anneau, ils échangèrent rapidement leurs points de vue.

« Il a peut-être floué quelques soldats qui seraient venus chercher vengeance, risqua Iohannes.

— Je crois plutôt qu'il avait… »

Ernaut écarquilla les yeux d'horreur.

« Le vieux Pied-Tort disait qu'Ogier guidait les mahométans hors de nos terres. Clément vient de nous dire qu'il revendait des tenues ensanglantées. Ne vois-tu

pas le rapport entre les deux ?

— Tu crois qu'il les assassinait ? demanda Iohannes, la bouche déformée par le dégoût.

— Peut-être bien. Avec compaings soldats embusqués sur le chemin. »

Iohannes plissa le visage d'écœurement.

« En ce cas, il aura mérité son sort.

— Certes, mais si je ne peux mettre un nom sur la main vengeresse, cela ne règle pas mon souci. »

Iohannes leva la tête et regarda Ernaut, interloqué.

« Tu parles de raison. Même si Ogier a été frappé pour justes motifs, ton frère n'a pas à en souffrir.

— D'autant que cela ne me déplairait guère d'étaler toute cette histoire aux yeux de tous, si j'arrive à pouvoir en désigner le principal démon. Le monstre n'est pas toujours celui qu'on croit.

— Il est partout, Ernaut. Monstruosité de l'un n'excuse pas celle de l'autre. »

Le géant toisa l'interprète avec surprise, puis se détourna.

« Il nous faudrait retourner dès demain matin à Saint-Gilles. L'histoire est née là-bas, j'en ai désormais certitude.

— Fort bien. Cheminons jusqu'à la Mahomerie ce soir. Les portes de la Cité sont encore ouvertes, nous avons temps.

— Pars sans moi, si tu le souhaites. J'ai besoin de repasser ailleurs. »

Ernaut tapa amicalement sur l'épaule de son compagnon avant de monter en

selle.

« Je serai chez toi dès potron-minet. Viens, passons outre l'enceinte ensemble, nous pourrons chevaucher de concert jusqu'à Saint-Étienne. »

Casal de Mahomeriola, dimanche 15 juin, veillée

Les déclarations et, surtout, l'attitude de Clément Ferpieds, avaient ému Ernaut plus qu'il n'aurait accepté de l'avouer. Il avait réalisé combien cet homme s'efforçait au bien malgré une situation difficile et des épreuves qui le perturbaient. Il se consacrait à sa mère et à sa fille et avait cherché réconfort en Dieu lorsqu'il avait senti le danger se profiler pour son âme.

Ernaut avait cru que finalement, il avait bien agi face à Maciot, et que Dieu ne lui en tenait pas rigueur. Pourtant, la réaction de Clément lui paraissait plus juste. Au lieu de se glorifier comme Ernaut l'avait fait de son crime, il avait cherché à s'amender, à s'en mortifier ou à en faire naître quelque bien. Si jamais Ernaut s'était trompé et avait pris les mauvaises décisions, cela pouvait attirer sur lui et les siens le mauvais œil, la colère de Dieu. Lambert payait peut-être pour les fautes de son frère. Victime expiatoire, il risquait sa vie afin de racheter le péché d'un autre.

C'était une chose qu'Ernaut n'avait jamais bien comprise, mais dont les clercs parlaient souvent. Le Christ n'avait-il pas agi ainsi ? Le trouble qui le gagnait ne pouvait être partagé avec personne. Même Eudes n'était qu'un compagnon de soirées, pour le bon temps, et il n'avait nul désir de s'ouvrir à lui. Il avait besoin de réconfort, de chaleur. Il avait donc décidé de reprendre le chemin de Mahomeriola afin de passer la soirée et la nuit chez Sanson, de façon à voir Libourc.

Toujours amical, le vieil homme l'avait accueilli comme un fils malgré l'heure tardive et ils avaient passé un long moment à parler du jugement. Ernaut leur confia les derniers développements et les pistes que cela traçait pour le lendemain. Il était inquiet à l'idée de ne pas pouvoir empêcher la bataille, mais

déterminé à tout faire pour y parvenir. Toute la famille était à ses côtés et ils dédiaient leurs prières à celui qui serait bientôt des leurs.

La soirée s'avançant, Sanson commençait à piquer du nez et il se retira le premier, non sans avoir installé une paillasse à l'intention d'Ernaut dans un coin de la pièce. Il eut un regard lourd de sens vers Mahaut lorsqu'il vit qu'elle demeurait à tirer l'aiguille, reprisant une de ses cottes. Elle soupira, mais rangea son ouvrage soigneusement, avant de le rejoindre. Un drap tendu sur une perche les séparait désormais des jeunes gens.

Ernaut et Libourc étaient chacun d'un côté de la table, se souriant avec complicité lorsqu'ils se retrouvèrent seuls. Ils jouaient aux mérelles sans trop faire attention à qui gagnait, goûtant le simple plaisir d'être ensemble, de s'effleurer les doigts quand ils bougeaient leurs jetons. Libourc semblait pensive et elle fut la première à briser le silence.

« As-tu pourpensé à ce que cet Ogier pourrait avoir fait lors de ses trajets ?

— À quoi penses-tu ?

— On ne voyage pas si aisément, surtout quand des armées sont à l'entour. Il était peut-être plus qu'un simple convoyeur.

— Tu crois qu'il faisait quoi ?

— Je ne sais. L'espie, par exemple. Il parlait la langue des païens, tu l'as dit toi-même. »

Ernaut contempla le doux visage un long moment, indécis.

« Mais pour qui l'aurait-il fait ?

— Loin de moi l'idée de l'affirmer, seulement tu dois t'interroger plus avant, Ernaut. »

Le jeune homme sourit.

« Tu es bien la première à me trouver trop peu curieux !

— Je n'ai jamais dit cela, répliqua-t-elle, dans un sourire qui dessina des fossettes. Tu te laisses fort porter par les choses, par contre. »

Ernaut se rembrunit, surpris et un peu vexé par la remarque. Elle s'en aperçut et lui caressa la main.

« Ne fais pas cette tête, on dirait que je viens de manger ta soupe. »

Elle sourit d'autant plus, les yeux emplis de tendresse.

« Ce me semble que tu agis sans savoir où tes pas te mènent.

— Bien forcé, comment deviner les choses avant de les découvrir ? »

Elle soupira, amusée.

« Crois-tu qu'une épouse devine le temps qu'il fera les mois à venir ? Qu'elle sait qui sera malade parmi les siens et combien d'invités passeront en son hostel ?

— Je ne vois pas… risqua Ernaut, circonspect.

— Voilà chose identique, au contraire. Aucune femme ne prétend savoir de quoi demain sera fait, mais elle doit s'efforcer de prévoir ce qui pourrait être. »

Ernaut haussa les épaules.

« Cela ne sert de rien, vu que les choses ne surviennent jamais comme prévu.

— Certes, mais s'être préparé au mieux garantit qu'on saura y faire face. »

Ernaut grogna, guère convaincu. Elle continua.

« Il faut chaque jour prévoir pour les suivants, chaque saison pour la prochaine, chaque moisson pour les semailles. Une épée graissée sera prête à sortir du fourreau, tandis que la lame oubliée, rouillée, ne sera d'aucune utilité. »

Ernaut se mordit les lèvres, hochant la tête avec réticence. Il demeurait en lui une résistance, qu'elle apercevait, mais ne pouvait identifier. Elle se leva et vint à lui, posant ses bras sur les épaules puissantes, l'attirant à elle avec douceur.

« Ernaut, il demeure quelque souci en ton cœur, je le vois. »

Elle posa l'index sur les lèvres de son fiancé, voyant qu'il s'apprêtait à lui répondre.

« Depuis que tu viens me visiter, je n'ai qu'à me louer de toi et je suis si heureuse que père ait accepté notre mariage prochain. Je sais que toi aussi tu t'enjoies à cette idée, je le lis en toi. »

Elle le fixa un moment, puis ses lèvres papillonnèrent un instant sur celles d'Ernaut. Elle s'écarta finalement, comme à regret.

« Pourtant, il demeure en toi quelque chose qui m'inquiète. Car cela t'effraie. »

Son visage s'attrista.

« Je serai bientôt ton épouse et j'aurais aimé que tu viennes t'en ouvrir à moi, pour alléger ton fardeau en le portant à deux, ainsi que tu l'as fait au matin.

— Je n'ai nul… »

Elle lui sourit avec douleur et posa un baiser très doux sur sa bouche.

« Tu ne le vois pas ainsi, mais je le sens au fond de moi. Je ne suis qu'enfançonne peut-être à tes yeux…

— Pourquoi dis-tu cela ? Ai-je jamais été irrespectueux ?

— Certes non. Pourtant, tu es un homme et tu me traites comme noble dame.

— Tu en as souci ? »

Elle souffla.

« Que nenni, seulement je connais la nature et les besoins qu'ont les hommes, je ne suis pas si naïve. »

Ernaut fronça les sourcils, ce qui amusa Libourc, qui traça du doigt les rides que cela dessinait sur son front. Elle hésitait à répondre et, bien que la chiche lumière de la lampe lui fasse déjà un teint cuivré, Ernaut vit qu'elle rougissait.

« Je me disais que tu te sentais peut-être honteux d'aller voir d'autres femmes. »

Stupéfait, Ernaut en ouvrit la bouche, les yeux écarquillés. Il bafouilla un peu, désarçonné par l'idée. Libourc le regardait, un peu confuse de ce qu'elle avait dit et pourtant emplie de tendresse pour lui. Il ne savait quoi répondre, à la fois amusé par l'idée qu'elle le croie préoccupé par le fait qu'il aille voir des prostituées, mais aussi gêné de ne pas l'être vraiment. Si elle avait bien perçu son trouble, sa candeur l'avait attribuée à une autre cause.

« Pour quelle raison crois-tu que… »

Elle ne le laissa pas finir sa phrase, échappant un petit rire taquin.

« Penses-tu que les damoiselles soient si peu au fait des choses de la vie ?

— Non, bien sûr, mais pourquoi le crois-tu de moi ?

— Parce que tu es un homme, et qu'il te faut assouvir certains besoins. »

Elle se pencha et vint chercher ses lèvres, lui offrant un baiser passionné, tandis qu'elle se collait à lui, l'enserrait de ses bras, ses mains caressantes parcourant son dos, sa nuque, son crâne. Ernaut s'abandonna à l'étreinte et se fit également plus aventureux, parcourant de la main, des doigts, les courbes de sa fiancée. Libourc réagissait avec fougue à ces frôlements et leurs souffles devinrent haletants. La jeune femme finit par se détacher de lui, frémissante, soupirante. Enjouée, elle frotta son nez contre celui d'Ernaut et chuchota :

« Ne me dis pas que cela te suffit, je sens bien que ce n'est pas le cas.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— J'en suis fort aise, car il en est de même pour moi. »

Elle risqua un œil vers la tenture qui les séparait de ses parents. Des ronflements réguliers s'en échappaient, auxquels ils n'avaient pas prêté attention jusque-là.

« Mère ne me laisse jamais seule bien longtemps, mais si tu étais plus présent, nous pourrions plus facilement… »

Elle ne finit pas sa phrase, un sourire empli de douceur illuminant ses traits. Elle embrassa le bout du nez de son fiancé et s'échappa lentement de son étreinte. Elle posa une main sur sa joue.

« Si tes errements passés pèsent sur ton âme, tu n'as qu'à te confesser, cela te fera grand bien. Pour l'avenir, nous verrons comment faire au mieux. »

Elle rougit de nouveau à sa dernière phrase, mais tint bon le regard d'Ernaut.

« Me confesser ?

— Certes. Cela apporte grand réconfort de se savoir de nouveau pleinement aimé de Dieu. Tu me reviendras libéré de ces soucis. Je veillerai à ce qu'ils ne renaissent pas en toi. Comme le doit une bonne épouse. »

Ernaut sentit sa poitrine se dilater en voyant la jeune femme devant lui, ses longues nattes brunes lui encadrant le visage. Elle semblait si frêle, si gauche dans sa tenue de laine toute simple. Pourtant elle savait lire en lui, quand bien même elle n'en déchiffrait pas toutes les causes. Elle irradiait de tant d'amour qu'il se sentit fondre. Se tournant sur le banc, il l'entoura de ses jambes et croisa ses mains sur ses reins, la tirant vers lui. Il posa un baiser dans son cou, sur sa joue, vint parcourir ses lèvres avant d'en franchir la barrière. Elle échappa un

gémissement, collée à lui dans une étreinte lascive.

Leurs mains hésitaient, se montraient téméraires ou timides, impérieuses ou délicates. Un instant où tout disparut autour d'eux, où leurs âmes, plus encore que leurs corps, étaient en communion. Ils se dévisagèrent un long moment, répugnant à se séparer, désireux de prolonger le délicieux instant.

Un ronflement plus sonore que les autres les fit pouffer et les ramena à la réalité. Libourc murmura : « Il est temps de nous coucher, mon bel ami. Tu as grand labeur qui t'attend demain. »

Ernaut soupira et déposa un baiser tendre sur une de ses fossettes. Elle y fit écho sur son front.

« Que la nuit te soit douce, Ernaut. »

Puis elle s'éloigna vers son lit, simple banquette dans le prolongement de celui de ses parents. Ernaut se leva pesamment et s'assit sur sa paillasse. L'air était moite et lui-même était en sueur, il venait de s'en rendre compte. Il entendit des frottements d'étoffe, Libourc qui se déshabillait derrière le rideau, avant de se coucher. Il tendit la main vers une cruche d'eau. Jamais il n'avait vu muraille plus sordide, enceinte plus haïe que cette simple tenture. Il sentait encore sur ses lèvres la chaleur du corps de sa fiancée. Elle avait raison, il fallait qu'il se confesse, qu'il se libère de ce poids qui lui emplissait le cœur. Et qu'il lui revienne, délivré de tous ses soucis, prêt à l'aimer avec ferveur.

Casal de Saint-Gilles, lundi 16 juin, fin de matinée

La chevauchée était maussade, le vent soufflait encore plus violemment que d'habitude, frappant la peau de ses myriades d'épingles enflammées. Lorsqu'ils s'étaient retrouvés à la curie de la Mahomerie, les deux hommes avaient hésité à continuer vers Saint-Gilles. Ils avaient également envisagé de voir Umbert, le jeune valet d'Ogier, mais Iohannes y était passé, sans succès. Il était parti réparer un des murs de la propriété, effondré à cause des intempéries. Il avait

échangé quelques mots avec son voisin, Guillaume le Provençal, alors qu'il partait, juste avant le regain de tempête. Il espérait mettre en place une consolidation qui attendrait la fin du khamaseen, et revenir rapidement. Ils pourraient donc l'interroger à leur retour.

Les rafales les cinglaient avec frénésie, déversant des braises dans leurs poumons, noyant de poussière leurs yeux et leur nez. Ils ne voyaient à guère plus de quelques pas devant eux et furent même forcés de s'arrêter à plusieurs reprises, incapables de voir au-delà de la tête de leur monture. Le bruit était assourdissant, des légions de démons hurlaient, grondaient, gémissaient autour d'eux. Ils n'avaient jamais eu à subir de tels assauts jusqu'à présent. Ernaut s'en inquiéta, se demanda s'il devait y lire un signe divin ou un courroux du diable. Néanmoins, cela ne faisait que renforcer sa détermination et sa colère. Il pestait, hurlait des paroles que seul le vent entendait, un défi aux éléments, aux événements, à la vie qui ne se déroulait pas comme il l'espérait. Loin de l'abattre, la tempête le galvanisait, l'exaltait, et il se sentait plus fort à chaque rafale, plus vaillant à chaque poussière lui rayant le visage.

Le vent avait faibli lorsqu'ils parvinrent à la Tour Baudoin, mais ils ne s'arrêtèrent pas. Une silhouette se tenait sur le chemin de ronde, qui sembla s'intéresser à eux, mais ils continuèrent, évitant le bourg ramassé contre le flanc de la colline. Tels des fantômes, ils avançaient dans la brume couleur de miel, respirant l'air sec et surchauffé à travers leurs foulards. Un véritable avant-goût de l'Enfer se dit Ernaut. Il se redressa alors, le visage fier, défiant les diables qui les narguaient, qui les ralentissaient. Rien ne le ferait reculer.

Arrivés en vue de Saint-Gilles, ils voyaient enfin au loin, dans un soleil blafard esquissant les maisons à grands traits poussiéreux. Ils se rendirent directement à l'ancien manse d'Ogier, espérant y trouver Pedro. Celui-ci était justement dehors, une poule dans une main et une hache dans l'autre. Il leur sourit en les voyant arriver.

« Toujours en chasse malgré le temps ?

— Il le faut bien. On peut encore vous déranger ?

— Nul dérangement. Laissez-moi juste le temps de trancher le col à c'te volaille pour mon épouse. »

Il tira à lui un billot et y appuya fermement l'animal, qu'il décapita d'un coup sec. Puis il la maintint tête en bas, le temps que le sang s'en écoule. Il avait accompli sa tâche avec habitude.

« Je vous offre un verre de vin, peut-être ? Suivez-moi. »

Secouant la dépouille il en fit tomber les dernières gouttes et s'avança vers la porte de la petite maison. La salle voûtée s'appuyait sur la colline, dont le rocher affleurait au fond. L'endroit était sombre, on ne discernait les formes que grâce à la lumière tombant par la trémie proche. Cela sentait l'étable, mais aucun animal n'était présent.

Pedro posa la poule sur un escabeau et grimpa le raide escalier de bois. Il interpella quelqu'un dans une langue chantante avant de les inviter à le suivre. La pièce à vivre était un peu plus spacieuse, s'avançant plus loin contre le relief. Là aussi, on voyait le rocher, sur lequel des banquettes s'appuyaient. Plusieurs fenêtres perçaient la façade, et deux étaient fermées de volets. La dernière était obturée d'un linge qui laissait passer la lumière.

S'affairant dans un coffre, une jeune femme leur tournait le dos, habillée d'une robe d'étoffe brune, un voile usé lui cachant les cheveux. Elle sortit un pichet et trois gobelets, sans jamais croiser leurs regards. Son visage rond était fatigué et une bosse tendait l'étoffe de son vêtement. Elle échangea encore quelques mots avec Pedro, un sourire évanescent apparaissant sur ses lèvres, puis elle leur abandonna l'étage.

Tout en tirant de quoi boire à un petit tonneau, Pedro les invita à prendre place avec lui sur la natte au centre du lieu. Il n'avait pas de table. Dans un coin, près d'une fenêtre, un petit feu faisait mijoter un pot de terre, la fumée et la suie noircissant le mur aux alentours. Ernaut réalisa combien Ogier avait pu réussir,

quand il comparait cette modeste demeure avec celle qu'il avait obtenue à la Mahomerie. Nulle surprise à ce qu'on lui ait prêté une réputation de fortune et lui-même devait s'enorgueillir d'un tel succès. Acquis à quel prix ? se demanda Ernaut.

Lissant ses cheveux machinalement, Pedro s'enquit poliment de leurs avancées, sans vraiment chercher à savoir et, bien vite, il fit dévier la conversation sur la récolte de blé, qui n'avait pas été mauvaise, et celles, d'olives, qu'il espérait satisfaisante. Il était très inquiet du vent de poussière, s'y confrontant pour la première fois.

« Je sais l'olivier fort résistant, mais je n'avais jamais vu pareille tempête. On croirait respirer au-dessus d'un feu, la poussière en sus. Ce matin, il a si fort soufflé qu'il a déchiré deux des fenêtres. »

Il tourna la tête vers les châssis qui étaient désormais obturés de bois, haussant les épaules.

« Vous devez avoir eu bien mauvais voyage jusqu'ici.

— Certes oui, confirma Ernaut. Il nous fallait pourtant revenir, car nous avons besoin d'en savoir plus sur Ogier.

— Je vous ai narré tout ce que je savais.

— Lorsqu'il a quitté le casal, vous étiez là ?

— Oui, j'ai repris le manse tout de suite, il fallait me montrer les semailles faites, les soins à apporter aux terres. »

Il fit une grimace, prit un peu de vin.

« 'Fin, c'est plutôt le gamin qui m'a fait la visite.

— Son valet, Umbert ?

— Oui. Son maître était fort occupé à organiser son voyage. Il était souvent à la Mahomerie, pour préparer son arrivée là-bas. »

Ernaut goûta le vin à son tour, qu'il trouva bien piquant et un peu trop dilué.

« Ogier ne paraissait pas inquiet dans les derniers temps ?

— Non, il était normal. Pressé d'aller en ses nouvelles terres, sur lesquelles il fondait grands espoirs. Ceci dit, je ne le connaissais que peu…

— Le valet semblait perturbé ?

— Non plus. Fatigué, car il avait grand ouvrage à faire, outre me montrer les lieux. Lui aussi semblait satisfait à l'idée de s'installer en une belle propriété. »

Pedro s'appuya contre le mur, les mains derrière la tête.

« Il faut dire qu'ils avaient fort peu de temps pour se préparer. Ogier avait dû trouver ces nouvelles terres récemment.

— Pourquoi ça ?

— Ils n'étaient pas prêts et ont quitté les lieux avant la récolte. En général, ça se fait après. »

Iohannes toussa, échangeant quelques regards intrigués avec Ernaut.

« C'est vrai que vous avez pris les terres peu après la Noël, ce n'est pas d'usage courant.

— Certes pas, mais ça m'arrangeait fort. Il m'a laissé le tout à bons termes, la terre ensemencée pour le prix du grain. Je n'ai pas à me plaindre.

— Vous ne vous en êtes pas étonné ? »

Pedro lâcha un rire franc.

« J'avoue avoir pensé que cela recelait quelque félonie. Une trop belle affaire ne peut être que tromperie. Mais non, c'était juste qu'il ne voulait rater le manse de la Mahomerie.

— Rien d'autre ?

— Je ne crois pas.

— Aucune peur en lui ? »

Le jeune homme se gratta le nez, faisant la moue.

« Pas l'impression, non. Pressé de partir, certes oui, mais savoir pourquoi exactement, je ne saurais dire… »

Ernaut réfléchissait, se passant la main sur le visage, qu'il sentait râpeux.

« À son départ, il n'a rien fait de spécial ?

— Il a chargé ses bêtes, et puis voilà. Il avait déjà fait quelques voyages auparavant. Le gamin le compaignait. Ils ont bu un coup avec plusieurs du casal, dont moi, et on les a salués quand ils ont pris le chemin. »

Ernaut se mordait les joues, cherchait l'élément qui lui manquait dans le mystère qu'il avait devant les yeux. La clef se trouvait ici, à Saint-Gilles, il en était persuadé.

Ogier s'était montré très prudent, pas assez pour échapper à son meurtrier, mais suffisamment pour brouiller les pistes.

« Il n'a rien laissé derrière lui ?

— Non, du tout. Enfin, rien qui n'était prévu entre nous, du bois, du grain, des choses du genre. »

Ernaut finit son vin et reposa son gobelet devant lui, faisant claquer sa langue.

« Grand merci à vous, maître Pedro, de nous avoir si bien reçus ! »

L'homme sourit à la remarque et se leva à leur suite pour les accompagner au rez-de-chaussée. Là, à la lueur d'une lampe, sa femme finissait de plumer la poule, triant le duvet dans un petit panier devant elle. Elle ne leur adressa pas un regard. Ils échangèrent encore quelques paroles polies avant de sortir. Iohannes flatta sa monture, décollant un peu de l'habit de poussière des épaules et du cou de l'animal.

« Veux-tu aller poser questions à Aubert ? Je ne crois pas qu'il soit utile de retourner voir le fèvre.

— Non. Nous avons perdu notre temps ici. Ogier était un homme prudent et il n'a rien laissé voir. J'espérais qu'il se soit trahi d'une façon ou l'autre… »

Il souffla, agacé.

« Le valet en saura peut-être plus ? glissa Iohannes.

— De certes, mais acceptera-t-il de se confier ? Il a peut-être surtout désir que justice soit faite à son maître. Il m'a paru bien effacé l'autre jour.

— Comment savoir si on ne le lui demande pas ? »

Ernaut serra les poings, et cogna doucement contre l'arçon de sa selle.

« La réponse à tout cela est celée en ces collines à l'entour. Je me sens tel le mâtin qui renifle un terrier, mais n'en trouve l'huis.

— Les nomades sauront peut-être.

— Espérons. Ici, les voies se ferment devant nos pieds. »

Il fit claquer plusieurs fois ses dents, contractant les joues, le regard empli de colère.

« Tu as raison, nul besoin de perdre plus de temps ici. Allons secouer un peu le valet et voir quels fruits en tombent. »

Iohannes lui décocha un regard intrigué. Jusqu'alors, Ernaut lui avait paru assez calme et il s'inquiétait de le voir soudain aussi furieux qu'un sanglier blessé. Il s'abstint de tout commentaire, se hissa en selle à son tour et tira le foulard sur sa bouche.

« Le khamaseen, le vent des fous… » se dit-il en son for intérieur.

Abords de la Mahomerie, lundi 16 juin, début d'après-midi

Le khamaseen ne soufflait plus que par à-coups, mais il noyait néanmoins le paysage dans une brume jaune, poussiéreuse. L'air brûlant les mettait à vif. Arrivés au-dessus de la Mahomerie, ils décidèrent de continuer jusqu'à la source de La Vierge. Ils pourraient s'y rafraîchir un peu et soigner leurs chevaux. La grande route passait à l'ouest du casal, par-delà des champs et des jardins. La brume les empêchait de voir les maisons, ils se contentaient de suivre le chemin, entouré parfois de murets de pierre, de broussailles et de buissons.

Les deux hommes étaient avachis en selle, guère plus vaillants que leurs bêtes épuisées, les flancs couverts de sueur collée de poussière. Ernaut suspectait même Iohannes de s'être endormi à plusieurs reprises tandis qu'ils avançaient dans les vallées d'un pas tranquille et régulier. Il se retournait afin de l'apostropher lorsqu'il devina un mouvement furtif. Il fit front, pour se découvrir face à plusieurs ombres menaçantes qui s'avançaient vers lui.

Des mains s'agrippèrent et, surpris, il fut rapidement mis à bas. Il était secoué en tous sens, incapable de résister aux mains qui le poussaient, le tiraient, le frappaient. Il sentit qu'on essayait de lui lier les poignets et il se débattit d'autant plus vigoureusement. Un autre s'employait à lui enfiler un sac sur la tête. Cela décupla sa fureur. Il se mit à frapper des genoux, des pieds, dans tous les sens, comme un forcené. Il jetait sa masse imposante de droite, de gauche, cherchant à échapper à ceux qui le retenaient, l'enserraient.

Le visage désormais dans le noir il s'en servait comme d'un bélier, tentant de frapper aveuglément. Il hurla un cri de rage quand il entendit un râle de douleur après avoir enfoncé une masse molle, peut-être un ventre. Il s'esclaffa quand son genou heurta apparemment une joue et qu'il sentit les os résonner. Il n'était que fureur, ivresse frénétique et frappait plus violemment tandis qu'il échappait à ses assaillants.

Il réussit à libérer un de ses bras et fit des moulinets, envoyant son coude dans les chairs de ceux qu'il sentait auprès de lui. Il s'efforça d'arracher la cagoule, continuant à se battre encore à demi-aveuglé. Il sentit du sang lui couler dans la bouche, depuis son visage. Cela ne fit que renforcer sa violence, abreuvée de sa propre douleur. Il empoigna des cheveux et fracassa ce qu'il espérait être une tête sur son genou. Il était encore à demi à terre, mais se relevait peu à peu.

Il finit de libérer son bras droit et sa main vint naturellement chercher son épée, sa masse, qu'elle ne trouva pas. Arrachant le sac de sa tête il vit qu'il était aux prises avec plusieurs jeunes hommes, échevelés et hirsutes, dont certains avaient les vêtements déchirés, le visage abîmé. Cela le mit en joie et il propulsa son poing dans la face du plus proche, sentant le nez éclater sous le choc qui lui endolorit les phalanges. L'agresseur se jeta en arrière, les mains cherchant à retenir le sang s'écoulant à gros bouillons. On tenta de le faire tomber, appuyant de tout son poids sur ses épaules.

Ernaut s'efforça de décocher plusieurs coups de tête, sans succès, alors qu'il sentait qu'on lui fauchait les jambes. S'accrochant à l'un d'eux dans sa chute, il s'efforça de s'en faire un matelas et le heurta de tout son poids, l'épaule en avant. L'autre lâcha un râle de douleur puis se mit à gémir. Ernaut en profita pour lui prodiguer quelques coups de genoux maladroits.

Sentant que le dernier assaillant avait lâché prise, il se releva aussi vite qu'il le pouvait, non sans asséner quelques coups de pied rapides dans le ventre et le crâne de sa victime. Il se passa la manche sur le visage, pour la découvrir pleine de sang. Il cracha, appréciant le goût de fer et de poussière salée.

Les chevaux s'étaient enfuis et plusieurs ombres s'affairaient près de là. Il bondit dans leur direction, indifférent aux ecchymoses. Les agresseurs se rendirent compte de son approche et se tournèrent face à lui. Ils tenaient Iohannes au sol, immobile. Ernaut déglutit, craignant le pire pour le traducteur.

Devant ce groupe, un des assaillants avait dégainé son épée, dont il tenait le fourreau de la main gauche. Ils avaient dû lui ôter son baudrier pendant la lutte. Ernaut affirma ses appuis, prêt à recevoir un assaut, les yeux rivés sur ceux de son adversaire.

C'était un jeune, d'une vingtaine d'années comme lui, et son visage ne lui était pas inconnu. Un de ceux du casal, il en était certain. Mais le fils de qui ? Il serra les poings ostensiblement, prêt au combat. L'autre ne semblait plus si assuré, mais lui lança d'un air rogue :

« Si tu approches, je t'embroche telle une volaille.

— C'est une lame de taille, bougre de cul-pelé ! »

Le jeune fronça les sourcils et fit mine de reculer, indécis.

« C'est tout un ! Laisse-nous partir ou je te…

— Tu feras quoi, crâne de puce ? Sans le sac, je sais désormais qui tu es, et tes petits copains aussi. Tu penses pouvoir assaillir un sergent du roi et t'en tirer sans mal ? »

Il se mit à rire, avec malignité et plaisir lorsqu'il vit le doute grandir dans les yeux de son adversaire. Il fit un pas, ouvrant et fermant les mains comme s'il s'apprêtait à bondir pour le saisir.

« Pose mon épée, et je ne te ferai peut-être pas trop mal…

— Peuh ! Nous sommes plus que toi, tu n'as aucune chance !

— De qui parles-tu, petit poulet ? Tes compères se sont enfuis, de crainte que je

ne voie leur visage. Tu es seul et à ma pogne ! »

L'autre risqua un coup d'œil rapide par-dessus son épaule. Mal lui en prit. En un éclair, Ernaut fut sur lui et lui asséna sur le poignet un coup violent qui lui fit lâcher l'arme. Puis il lui saisit la gorge dans un étau, cherchant à lui attraper une jambe afin de le mettre à terre. L'homme tourna sur lui-même et atterrit à quatre pattes.

Pendant ce temps, ses compagnons en profitèrent pour se sauver, peu désireux de se confronter à une furie de la taille d'un ours. Ernaut se jeta sur le jeune et lui passa un bras autour du cou. Puis il le frappa de son poing fermé dans les reins, un sourire sadique sur les lèvres, l'insultant à chaque coup.

L'autre se débattait, envoyait ses mains dans l'air vide, tentait de griffer aux yeux le géant qui le martyrisait, en vain. Ernaut le retourna pour lui asséner quelques coups au visage, tout en lui écrasant les jambes de ses genoux. L'agresseur était désormais paniqué, ses yeux roulaient dans tous les sens tandis qu'il hurlait et implorait, recevant les coups sans plus guère offrir de résistance.

Sa lèvre se fendit, sa pommette se colora de sang et une de ses arcades se déchira sous le poing de Ernaut, qui prenait son temps pour matraquer avec précision, tandis qu'il maintenait l'autre par son col. Il entendit qu'on l'appelait par son nom, il se figea, fronça les sourcils.

Iohannes était à côté de lui, le nez en sang, des traces de coups sur tout le visage, les cheveux hérissés. Il respirait difficilement et secouait la tête :

« Non, Ernaut, arrête… »

Le géant avait encore le poing levé, il porta son regard sur le visage tuméfié de celui qui l'avait défié. Il le laissa tomber dans la poussière, reniflant de rage une dernière fois avant de hausser les épaules. Iohannes s'approcha de lui et lui posa une main sur l'épaule.

« Ce n’est qu’un gamin, regarde-le…

— Il a voulu jouer à l’homme ! » répliqua Ernaut, cinglant.

Il se releva, engourdi, sentant les douleurs apparaître maintenant que l’adrénaline retombait. Il lâcha un soupir, repoussant l’autre du bout du pied. Un gémissement lui confirma qu’il était toujours vivant.

Il alla ramasser son épée et la rengaina, puis s’inquiéta de sa masse, qu’il récupéra à son tour. Du sang s’écoulait de son nez, il l’essuya de la main. Il revint vers Iohannes qui s’était assis sur le muret le long des cultures et se tenait les côtes. Il cracha, sang, bile et salive se mêlèrent à l’ocre du chemin.

« Ils ne t’ont pas fait trop mal ?

— Ça ira, grimaça l’interprète. Et toi ?

— Rien que je ne leur ai rendu au centuple. »

Il souffla, se massant la main endolorie par les coups. Il réalisa que sa victime avait profité de l’accalmie pour s’enfuir sans demander son reste. Il esquissa un rictus moqueur.

« Ce sont là des hommes du casal, non ? »

Iohannes acquiesça en silence. Ernaut se passa la langue sur les lèvres, grimaça lorsqu’il sentit une coupure. Il ne comprenait pas, se tourna vers Iohannes.

« Pourquoi donc nous assaillir ? Ils veulent que le jugement ait lieu, ou autre chose ?

— Pour que le jugement se tienne, il suffit qu’Aymeric maintienne ses accusations. Ils avaient autre chose en tête, c’est sûr.

— Il y en avait un petit groupe. Plusieurs parentèles seraient impliquées dans la murdrerie ?

— Une exécution ? C'est à ça que tu penses ? »

Ernaut manifesta son doute d'un geste vague.

« En ce cas, on manipule peut-être aussi Aymeric. On a pu lui faire accroire quelques menteries.

— C'est quand même stupide de nous assaillir maintenant. Nous n'avons rien découvert, ou peu s'en faut !

— Tu le crois et moi aussi. Peut-être avons-nous soulevé quelque roche qu'on espérait oubliée et puis ceux que nous traquons ne savent pas de sûr ce que nous avons découvert. Ils nous pensent près de les démasquer. »

Ernaut se releva doucement et aida Iohannes à faire de même. Il leur fallait retrouver leurs montures apeurées par le combat. Avant cela, ils se nettoyèrent grossièrement de la poussière qui les recouvrait. Sifflant et faisant des appels de langue, ils ne tardèrent pas à découvrir les chevaux, qui paissaient tranquillement, dévorant à belles dents des broussailles.

« Si on voulait nous retarder ou nous faire peur, c'est qu'il y a un gros poisson sous cette roche, déclara Ernaut.

— Je n'ai nulle idée de ce qui pourrait ainsi liguer une partie du casal contre un nouveau venu. Il semblait fort ami avec Aymeric et ceux d'En-Bas.

— Il faudrait alors porter la chasse parmi le Quartier Sainte-Marie. »

Le regard dans le vague, Iohannes semblait contrarié.

« Je n'arrive à croire que parmi ces gens que je côtoie chaque jour puisse se cacher une bande de larrons meurtriers.

— Peut-être ne le sont-ils pas. Pourtant ils cèlent un secret qu'ils n'ont pas envie de nous voir dévoiler, fût-ce au prix de la vie de quelques hommes. »

Ils échangèrent des regards inquiets, consternés de cette conclusion. Ernaut examina Iohannes et se mit à sourire, ce qui surprit ce dernier.

« Que t'arrive-t-il ?

— Nous ferions bien de nous laver un peu avant d'aller questionner le petit valet. Il risque de nous prendre pour des démons de l'enfer si on se présente à lui sanglants et poussiéreux. »

L'interprète avisa l'allure d'Ernaut, dont le sourire jovial le faisait paraître tel un dément, couvert de son propre sang, les vêtements en bataille, les cheveux emplis de saletés. Il ne put retenir un rire qui lui résonna douloureusement dans les côtes.

Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, après-midi

Une fois changés et débarrassés de la poussière du voyage, leurs plaies nettoyées, les deux enquêteurs se retrouvèrent à la maison d'Ogier. Le vent recommençait à souffler et des gamins qui jouaient devant les maisons furent rapidement appelés à l'abri par d'impérieuses voix féminines. Un cavalier passa au trot, courbé sur l'encolure de sa bête, un chien aboyant à ses côtés. Il ne tourna pas la tête une seule fois tandis qu'il montait la rue.

Ernaut frappa sur la porte de son poing fermé, tout en souriant à Iohannes. Leurs visages étaient encore tuméfiés et portaient les signes visibles de l'agression toute récente. Le traducteur bougeait le torse avec peine, comme si son buste lui était douloureux. Il ne fit néanmoins aucune remarque. Lorsque la porte s'ouvrit, ce fut sur un regard ensommeillé. Umbert avait une mèche de cheveux relevée et les traits un peu bouffis. Ils le tiraient visiblement d'une sieste. Il se poussa pour leur permettre d'entrer.

La seule lueur venait d'un petit fenestron bouché de corne. Il bâilla et les salua, reprenant sans plus de cérémonie le chemin vers l'étage. La pièce était rangée, le ménage toujours fait, à l'évidence. Il avait juste dégagé l'espace central et

installé là sa paillasse, sur laquelle il s'assit. Face à lui, sur les nattes, les visiteurs s'installèrent.

Umbert se frottait le visage, encore à demi dans son sommeil. Ernaut lui sourit et s'excusa de venir une nouvelle fois le déranger. Il ne réagit pas.

« Tu ne nous avais pas indiqué que tu étais déjà au service d'Ogier, à Saint-Gilles.

— C'est de bonne fame. Je pensais pas ça utile.

— Il était si bon maître que tu l'as suivi ici ? »

Le jeune haussa les épaules.

« Je n'ai connu que lui. On se convenait, je crois.

— Il t'arrivait de le compaigner en ses errances ? »

Umbert fit une grimace douloureuse.

« Non, je m'occupais du clos, des cultures, des bêtes parfois.

— As-tu idée de ce qu'il acheminait avec son train de bât ?

— Tout ce qui devait être porté par les chemins, par qui pouvait le payer.

— A-t-il suivi un ost ou l'autre ? »

Le jeune toussa, cherchant dans ses souvenirs.

« Ça a dû arriver une poignée de fois, oc. Mais il œuvrait plus souvent à porter grain et paille, foin et vin.

— Il ne commerçait pas à son compte ?

— Pas tant. Un peu à l'occasion, ici ou là, mais ce n'était pas son fort. »

Ernaut soupira ostensiblement.

« Tu dois être bien ennuyé de tout cela, non ? Tu vas retourner à Saint-Gilles ?

— J'aimerais pouvoir demeurer ici en un manse. Voire me donner au Saint-Sépulcre. Ils acceptent volontiers de nouveaux bras pour œuvrer en leurs terres.

— Ses affaires vont revenir au roi et le domaine donné à un nouveau colon. »

Umbert hocha la tête doucement.

« Peut-être que celui qui le reprendra aura besoin d'aide.

— Tu n'es pas inquiet de ce qui va t'arriver ?

— Si, bien sûr, mais je n'ai pas grand choix.

— Tu aurais pu aussi te porter témoin. Cela t'aurait valu quelques amis, dans un quartier ou l'autre. »

Umbert détourna le visage, se gratta la joue, avant de baisser la tête.

« Je n'ai nulle raison à cela. Je ne crois pas maître Godefroy murdrier…

— Pourquoi ne pas l'avoir dit, alors ?s'emporta Ernaut.

— Que vaut mon impression ? Je ne vois nulle personne qui aurait pu vouloir le tuer ici. »

Iohannes fronça les sourcils et intervint.

« Il avait des ennemis à Saint-Gilles ?

— Non plus. Pas que je sache du moins. Un larron aura cru à ces histoires de trésor et sera venu lui extorquer nuitamment.

— Avait-il vraiment quelques richesses secrètes ?

— Si c'était le cas, elles le sont demeurées à mes yeux. Ça me semble guère possible. Il avait ses bêtes, les avait vendues pour venir ici et payer la presse qu'il souhaitait réaliser. »

Iohannes et Ernaut échangèrent un regard complice. Il était temps de savoir ce que le valet savait vraiment, qu'il en dévoile un peu plus sur son défunt maître, malgré tout son dévouement. Ernaut croisa les bras, fronçant les sourcils.

« As-tu idée d'où venait cette renommée de fortune ?

— Racontars de jaloux, je dirais.

— N'est-ce point vérité qu'il allait par les chemins un peu mystérieusement ?

— Il en est ainsi de certains qui s'enfrissonnent à ne plus voir leur clocher et envient ceux qui vont au loin.

— Mais maître Ogier faisait transport de bien dangereuses marchandies, non ? »

Ernaut avait appuyé les derniers termes, dévisageant Umbert durement. Celui-ci piqua du nez, empourpré.

« Je vous ai narré que je n'étais pas avec lui.

— Pourtant tu connais son secret, n'est-ce pas ? »

Umbert secoua la tête en dénégation, mais sans vigueur. Ernaut haussa le ton.

« Il n'y a nulle droiture à mentir pour la fame d'un mort. Des hommes attendent de s'affronter par bataille et si tes menteries mènent au trépas de l'un d'eux, Dieu t'en demandera compte, crois-moi ! »

Le jeune valet affronta Ernaut du regard, ses yeux s'emplissant de larmes. Il ouvrit la bouche, sans qu'aucun son n'en sortît. Iohannes se pencha en avant et parla d'une voix douce, mais déterminée.

« Umbert, nous assavons déjà que maître Ogier faisait cheminer des mahométans hors des terres du roi. Ce qu'il nous faut découvrir, c'est ce que cela lui rapportait et qui aurait pu l'apprendre.

— C'est là bien dangereuse activité, surtout avec un seigneur comme Robert de Retest non loin… » ajouta Ernaut.

Leur discours toucha le jeune homme qui se recroquevilla comme un parchemin sous l'effet de la chaleur. Il serrait les genoux contre son buste et refusait de croiser leurs regards. Lorsqu'il brisa enfin le silence, ce fut avec répugnance, d'une voix sourde.

« Je n'ai jamais su au juste ce qu'il faisait. Il partait et revenait, voilà tout.

— Il servait de passeur, tu as bien dû le voir converser avec des mahométans parfois. Le dernier convoi qu'il a fait, avant la Noël, tu en as souvenir ? »

Umbert secoua la tête, sans arriver à parler.

« Il y a eu quelque chose de spécial cette fois-là ? Qui aurait poussé maître Ogier à partir de Saint-Gilles ? »

Le valet mit un moment avant de répondre.

« Il n'a rien dit, sauf qu'il avait enfin de quoi venir s'installer en plus beau manse.

— Il n'est pas allé en un endroit particulier ? N'a rien confié de ce qui s'était passé ? Il n'était pas effrayé ?

— Non, plutôt content d'enfin pouvoir s'installer en meilleures terres.

— Tu n'as pas remarqué qu'il avait rapporté vêtements et étoffes de ce périple ? »

Umbert se mordit la lèvre, fronçant les sourcils comme s'il ne comprenait pas la

question.

« Des vêtements ?

— Oui, il est revenu avec quelques marchandies, non ?

— Bien sûr. Souventes fois, des soldats le payaient de ce qu'ils pillaient.

— Il n'y avait pas là plus qu'habituellement ?

— Je n'y ai pas pris garde. »

Ernaut se passa la main sur le visage, agacé de ne pas récolter d'informations précises. Il inspira avant de demander :

« Il menait un convoi de fugitifs ou portait simplement des denrées ?

— Je crois que c'était les deux, à dire le vrai. Il partait long temps lorsqu'il menait quelques-uns en terre infidèle.

— Ce fut le cas, cette ultime fois ?

— Oui. »

Il tournait la tête tantôt vers l'un tantôt vers l'autre puis ajouta, avec dépit : « Enfin pas tout à fait. Il est rentré plus tôt que je m'y attendais, mais je n'ai pas osé lui en demander la raison. Un soir, il m'a confié qu'il avait encontré le passeur plus tôt qu'habituellement. Il en était fort content, car cela lui avait permis de rentrer vite et donc de commencer à préparer sa venue à la Mahomerie. »

Le silence s'installa un petit moment. On n'entendait que le souffle ronflant d'Ernaut, tel un taureau se préparant à charger.

« As-tu idée de ce que ton maître a fait lors de ce voyage ? » lança-t-il d'une voix sèche.

Comprenant au ton de la question que la réponse ne saurait lui plaire, Umbert baissa la tête en silence, prêt à recevoir le coup.

« Il a occis ceux qu'il menait et les a dépouillés, peut-être avec l'aide de quelques soldats complices. Il était murdrier et larron, ton maître, et certains lui en ont demandé justice. »

Umbert le fixait, hagard, comme s'il ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Il bafouilla, sans arriver à articuler une phrase.

« Il me paraît avoir eu grand don pour se créer des ennemis, à ainsi dépouiller plus faible que lui, et je ne saurais jeter la pierre à ceux qui ont cherché vengeance. Seulement, mon frère risque sa vie dans cette histoire ! »

Il se leva, haussant la voix.

« C'était sacrée fripouille ! Tu pensais le bien servir à celer ainsi ses faiblesses et ses mensonges. Au final, tu ne finis qu'à t'en faire complice. »

Umbert avait désormais des larmes qui coulaient sur ses joues. Excédé, Ernaut se tourna d'un geste vif vers Iohannes et lui fit signe de sortir à sa suite. Le jeune valet, effondré, ne se leva pas pour les accompagner. Ce fut de fort mauvaise humeur qu'Ernaut retrouva la rue. Le vent le cingla avec vigueur, ce qui décupla sa rage. Iohannes lui tapa sur l'épaule, cherchant à le calmer.

« La paix, l'ami. Ce n'est que fidèle serviteur.

— Ses cachotteries risquent de mener mon frère tout droit en sa tombe !

— En es-tu assuré ? L'assaut que nous avons subi me fait croire que peut-être tout cela n'a rien à voir avec les convois d'Ogier justement. »

Ernaut se figea, attentif, tandis que Iohannes continuait.

« Si, comme nous le disions, il y a conspiration en ce casal, je ne crois pas que cela puisse avoir aucun lien avec ses affaires à Saint-Gilles.

— Ne pourraient-ils pas être plusieurs à faire semblable trafic ?

— Cela m'étonnerait fort. Les seigneurs de ces casaux se feraient bien vite connaître si trop de musulmans s'enfuyaient. Il n'y a qu'à voir sire Robert donner la chasse lorsqu'un seul tente de lui échapper. »

Ernaut se rendait aux arguments. Quant à l'idée qu'ils auraient pu prendre fait et cause pour les éventuelles victimes du dernier trajet clandestin d'Ogier, l'hypothèse lui parut suffisamment absurde pour qu'il ne l'évoque même pas à Iohannes. Si un colon comme Ogier pouvait à l'occasion se lier avec des musulmans, c'était fort rare, et toujours fortement désapprouvé par les deux communautés. Chacun vivait dans son monde, l'indifférence contenant la haine dans des limites acceptables.

Il n'en savait guère plus qu'au premier jour et, tandis qu'il se tenait dans la rue, le vent qui soufflait à ses oreilles lui semblait porter les rires de démons moqueurs, de ces djinns dont on évoquait avec frayeur le nom dans les légendes locales, le soir à la veillée.

Chapitre 6

Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, après-midi

Fuyant la tempête qui enflait, Ernaut et Iohannes se rendirent à l'église, marchant d'un pas vif et s'abstenant de parler tandis que le vent faisait vrombir la poussière autour d'eux. La porte céda en grinçant, propageant un nuage ocre dans le bâtiment. Leur arrivée attira l'attention d'un groupe de voyageurs installés dans un des bas-côtés tandis que d'autres étaient occupés à leurs dévotions devant le maître autel, les bras levés vers le ciel face à l'image du Christ crucifié. La voûte résonnait de leurs psalmodies, faisant écho aux ronflements réguliers, toux, murmures et crachotements de ceux qui se reposaient.

Un des serviteurs du Saint-Sépulcre, reconnaissable à sa tonsure, était en train de collecter leurs souliers, certainement pour aller les faire réparer par un savetier. Un de ses collègues, habillé malgré la chaleur d'une tenue de bure fatiguée et tachée apportait un panier empli de pains d'où dépassaient une oule, un pichet et des écuelles. Ernaut attira Iohannes à l'écart et vint s'asseoir sur un banc disposé le long du mur. Il s'assit avec lassitude, appuyant ses coudes sur ses cuisses, le regard fatigué, haletant comme un homme épuisé.

Iohannes resta debout face à lui, les mains sur les hanches, étudiant les va-et-vient des gens dans la nef. À un moment, il émit un grognement qui attira l'attention d'Ernaut. D'un regard, il indiqua un homme qui s'approchait. Plutôt maigre, de taille moyenne, celui-ci avançait d'une démarche dansante droit sur eux. Le vent avait malmené sa coiffure, cheveux raides qui lui tombaient sur les oreilles. Les joues et le nez couperosés tranchaient avec le ton clair de sa barbe et de sa moustache. En arrivant, il lâcha sa ceinture pour lever la main en un signe amical. Ernaut perçut immédiatement son embarras et se contenta de le dévisager froidement. Iohannes l'accueillit d'un signe de tête.

« Maître Robert ! Le bon jour à vous. »

Il n'obtint en réponse qu'un sourire embarrassé, accompagné d'une inclinaison du buste. Ernaut ne concéda qu'un grommellement guère amical. L'homme était ennuyé, peu à l'aise. Il se gratta la nuque avant de se décider à prendre la parole.

« Je suis enjoyé de vous encontrer ainsi. Je vous cherchais !

— Pour quelle raison ? »

La question d'Ernaut le fit sursauter comme s'il venait de découvrir un serpent à ses côtés. Ses doigts s'agitèrent un instant et il lui fallut reprendre ses esprits avant de continuer.

« Je suis là pour empêcher les choses d'aller de mal en pis.

— Vous parlez de quoi, maître ?

— Je parle de cet assaut que vous avez subi… » glissa-t-il d'une voix tremblante.

Ernaut se leva en entendant cela, dominant soudain son interlocuteur d'une bonne tête. Il l'écrasait de sa masse, de sa taille, de sa colère que ses yeux froncés laissaient jaillir sans retenue. Si le sol le lui avait permis, Robert s'y serait volontiers enfoncé. Il rentra la tête dans les épaules, prêt à recevoir un coup. Sa voix timide se fit néanmoins entendre.

« Je suis là en messager de paix, maîtres. C'était folie et tous en ont convenu.

— Vous savez donc qui a fait cela ?

— Ce ne sont qu'enfançons, têtes creuses sans cervelle. Quand leurs pères l'ont appris, ils ont ajouté force baffes aux coups que vous leur avez bien justement distribués. »

Ernaut s'esclaffa avec rage, tel un fauve prêt à mordre. Mais il redressa le buste et s'apaisa un peu.

« Votre fils en était ?

— Certes non ! répliqua avec vigueur Robert. Je n'aurais jamais laissé faire pareille chose. Il y a bataille prévue pour rendre justice, cela me convient fort.

— Pourquoi donc ces imbéciles nous ont courus sus ? » demanda Iohannes, d'une voix posée.

Robert dansa d'un pied sur l'autre, renâclant à l'idée de s'expliquer. Il lui fallait pourtant boire le vin jusqu'à la lie.

« D'aucuns n'aiment guère voir qu'on s'intéresse à leurs affaires. Les esprits se sont emportés et les jeunes ont compris de male façon les intentions. »

Il se tut, parcourant du regard les ecchymoses sur les visages des deux hommes.

« On m'a donc demandé de venir vous proposer dédommagement.

— Savez-vous que je pourrais demander à ce qu'on leur coupe le poing pour ce qu'ils ont fait ? indiqua Ernaut, les lèvres pincées.

— Certes, et ce serait bon droit. Je viens à vous pour éviter cela. Outre, vous leur avez infligé cuisante leçon.

— J'aurais pu tout aussi bien les méhaigner encore plus fort ou les occire ! C'était mon droit » ajouta le jeune homme, vindicatif.

Robert hocha la tête tristement, douloureusement.

« Je le sais fort bien, maître, et cela leur a été rappelé. C'était grande stupidité, coupable bêtise. Il est donc juste que vous en soyez dédommagé, que chacun en soit tenu quitte.

— Que nous propose-t-on ?

— À chacun de vous nous pouvons offrir trois vingt et quinze besants pour être

tenus quittes. »

Iohannes écarquilla les yeux, sifflant entre ses dents.

« Quinze livres !

— Le montant nous paraît juste, étant donné la sauvagerie de l'assaut, les coups apparents. »

Ernaut fit claquer sa langue plusieurs fois, dodelinant de la tête de façon circonspecte.

« Il est une chose que j'ai grand-peine à comprendre, maître.

— Qu'est-ce donc ?

— Je ne pense pas que l'un de nous puisse connaître male mort suite à cet assaut, et nul ne peut prétendre à plus de cinq livres en tel cas.

— Il y aurait aussi à verser à la cour du vicomte vingt livres, en l'affaire, maître.

— Et donc ? Cela ne fait que vingt et cinq au total.

— Vous l'avez dit, le sang a coulé, et vous pourriez demander à faire trancher le poing. Cela vaut bien. »

Ernaut ne semblait pas convaincu, cherchant à percer les intentions de son interlocuteur. Ce dernier baissa la tête et préféra attendre la réaction de Iohannes qui conservait, comme à son habitude, un visage indéchiffrable.

« Quinze livres pour éviter à coquins de se faire trancher au poignet, pourquoi pas ? J'ai pourtant grande impression qu'on espère acheter autre chose. »

Robert prit un air offusqué, mais avec trop peu de talent pour être crédible.

« Que pourrions-nous espérer de vous ?

— Je ne le sais de certeté. Pourtant, je gage fort avant que certains seraient aises que j'arrête là ma traque, n'est-ce pas ?

— La bataille va bientôt se dérouler et tout sera fini, répondit Robert en haussant les épaules.

— Vraiment ? Je ne le crois guère. Il demeure force mystères. Je renifle odeur de mécréance, je la piste jusqu'à Salomé… »

En entendant ce nom, Robert eut un tressaillement et son regard s'agrandit, inquiet. Ernaut se rapprocha de lui et le frappa au torse d'un index vigoureux.

« Il se trame males fourberies en ces lieux et j'ai fort envie d'y jeter le trouble. J'ai prêté serment au roi et m'est devoir de traquer félons et larrons. Ce n'est pas une poignée de monnaies qui me fera reculer. »

Robert bafouilla, bousculé par les coups impérieux d'Ernaut. Sa détresse devenait panique et ses yeux roulaient, espérant un soutien de Iohannes, qu'il sentait moins agressif. Nulle aide ne lui vint néanmoins et il échappa dans un cri : « Nous n'avons rien fait de si grave ! »

Ernaut en arbora un sourire de victoire carnassier, cherchant à plonger son regard dans celui, fuyant, du petit homme devant lui.

« Vous avez fait quoi, de juste ?

— Nous avons à peine poussé quelques bornes, ahana Robert.

— Bougé des bornes ? se moqua Ernaut, presque déçu. Il va falloir tout m'en dire !

— Certaines terres soumises à cens voisinent celles du seigneur de Retest. En déplaçant les limites, nous pouvons semer plus en payant mêmes taxes.

— Je ne suis pas certain que le sire de Retest ait plaisir à se faire ainsi voler, pas plus que le Saint-Sépulcre.

— Tout le monde s'efforce de rendre profitable son bien ! »

Ernaut s'amusa de la remarque.

« Comment avez-vous procédé ?

— Il fallait préciser les parcelles et poser des croix de bornage neuves. Le sire Robert avait mandé un vieux païen, qui a toujours vécu là, et connaît donc les frontières des villages. Il a menti aux fins de nous laisser plus que nous n'avions droit en théorie.

— Pourquoi cela ? Il serait de vos amis ?

— Certes non, répondit l'autre, horrifié. Je ne sais comment, mais c'est Ogier qui l'a décidé.

— La vieille crapule, sourit Ernaut. Voilà donc la façon dont il comptait faire fortune !

— Il l'a fait pour un certain nombre d'entre nous, pas que pour lui. Il était bon compère.

— Aymeric en a profité ? »

Robert hocha la tête en assentiment. Les choses devenaient claires à présent. Il ne demeurait qu'une ombre dans le tableau qui s'esquissait.

« Pourquoi donc accuser Godefroy ? Vous le pensez capable d'avoir tué Ogier pour cela ?

— Je ne saurais dire, en toute loyauté. Il est un des rares à avoir fait remontrances à Ogier. Il n'a pas voulu profiter d'un bornage avantageux.

— Il avait menacé de vous dénoncer ?

— Je ne l'ai pas entendu dire. Mais c'est certainement ce qu'encroit Aymeric. La

menace aura dégénéré… »

Il ne finit pas sa phrase, le sous-entendu étant suffisamment précis. Ernaut se mordit la lèvre. S'il avait découvert un nid de conspirateurs, cela offrait également à Godefroy un mobile pour ce meurtre. Il rumina un instant sa frustration, se demandant si Lambert était au courant. Avec sa droiture, il aurait été plutôt du genre de Godefroy, à refuser. Robert attendait, tel un animal qui ne savait s'il serait abattu à l'instant ou relâché.

Ernaut échangea un regard avec Iohannes. Celui-ci haussa imperceptiblement les yeux au ciel. Le jeune homme posa donc une main ferme sur l'épaule de Robert, appuyant légèrement afin de lui en faire sentir toute la force.

« Je vous ai entendu, maître Robert. Vous avez fort bien fait de venir en émissaire.

— Vous ne soufflerez mot ?

— Je n'ai pas encore pris décision. J'ai prêté serment au roi, pas au Saint-Sépulcre ni au sire de Retest. Je dois pourpenser tout cela. »

Robert acquiesça avec déception. Il semblait encore plus misérable qu'à son arrivée.

« Vous saurez bien assez tôt ce qui sera décidé, vous et les vôtres, soyez assuré.

— Je vous mercie de m'avoir écouté. »

Il salua d'une inclinaison rapide du buste et commença à s'éloigner, la mine piteuse, le pas traînant. Ernaut l'interpella avant qu'il ne soit trop loin.

« Pour cette vilaine affaire de coups apparents, j'accepte les quinze livres, et j'ose croire qu'elles seront bienvenues en la bourse de mon compère Iohannes. De cela vous pouvez vous tenir quittes. »

Robert leva une main en accord, avant de s'éloigner vers la porte, légèrement

soulagé. Ernaut sourit à Iohannes, amusé : « Si ces imbéciles m'offrent de quoi m'acheter cheval et haubergeon de mailles, je ne vois nulle raison de refuser.

— Même à plusieurs, ils se ruinent.

— Et après ? Nul ne les a forcés à nous assaillir.

— Ils ne voulaient pas nous occire, juste nous inquiéter.

— Je n'en ai cure. Ils ont agi sottement et veulent payer. Soit ! Je prends leurs monnaies et j'oublie. »

Iohannes inclina la tête, gagné par l'argument.

« Il ne faudrait pas pour autant qu'ils croient qu'ils peuvent acheter ma loyauté de quelques livres.

— Tu vas les dénoncer ? »

Ernaut se racla la gorge, indécis.

« Je ne sais encore. La seule chose certaine, c'est que ma décision ne sera pas influencée par leur offre. »

En entendant cela, Iohannes eut un sourire franc et il serra le bras de son compagnon, hochant la tête gravement. Ernaut ajouta :

« Il est par contre une personne qu'il me faut voir pour discuter de tout cela. »

En disant ces quelques mots, il avait le visage agacé et ses mains se contractèrent sans qu'il n'y prenne garde. En un instant, la colère qui couvait jusque-là s'était réveillée.

Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, début de soirée

La demeure de Godefroy n'était guère éloignée de l'église et Ernaut s'y rendit

directement, suivi de près par Iohannes. Le vent s'était calmé et on voyait les silhouettes des bâtiments de façon plus distincte. Tout en avançant, l'interprète levait la tête, sentait l'air, observait les alentours. Il gardait néanmoins prudemment le silence, ayant réalisé à quel point son compagnon était empli de fureur. Le visage fermé qu'il contemplait ne lui inspirait rien de bon et il préféra demeurer en retrait.

Arrivés devant la maison, Ernaut frappa plusieurs coups vigoureux sur la porte en appelant le maître des lieux, se faisant connaître d'une voix impérieuse. Rapidement, on leur ouvrit et ils se retrouvèrent face à Godefroy, une lampe à la main. Son visage était fatigué et il semblait inquiet. Mal rasé, à peine coiffé, on l'eût volontiers pris pour un fou. Ernaut n'eut aucun égard malgré cet aspect désolé et se planta face à lui, les mains sur les hanches, affichant son intention d'en découdre d'un regard menaçant. Il ne le salua même pas.

« Vous voulez donc la mort de mon frère, maître Godefroy ? »

La stupéfaction remplaça instantanément l'abattement. Ses yeux s'agrandirent d'horreur et il ouvrit la bouche comme pour répondre. Face à lui, aussi raide que saint Michel au Jugement Dernier, Ernaut le défiait, les yeux enflammés par la lueur de la mèche. Godefroy souffla et ferma les paupières lentement, comprenant soudain. Il se tourna vers l'escalier et leur fit signe de le suivre. Sa démarche était celle d'un homme brisé.

En haut, à leur arrivée, Perrote et Osanne se levèrent. Leurs regards trahissaient l'angoisse qui les habitait. Elles ne comprenaient pas l'attitude ni l'aspect des hommes qui arrivaient. Inquiètes, elles reprirent distraitement leur ouvrage d'aiguille, assises sur une banquette après avoir rapidement salué. Elles observaient en silence, tourmentées par avance de ce que cela pouvait trahir des événements futurs.

Godefroy s'assit pesamment sur un banc, à table, et invita d'un signe de tête Ernaut et Iohannes à faire de même face à lui. Il leur versa du vin, en avala une gorgée. Iohannes l'imita, mais Ernaut ne daigna pas jeter un regard vers son

gobelet. Il continuait à observer le borgne, tel un prédateur indécis. Il attendait la curée. Dehors le silence s'était installé, nul vent ne faisait plus bruisser les branches, claquer les volets, aboyer les chiens. Godefroy toussa et renifla avant de finalement oser une question.

« La traque du murdrier vous a mené sur la piste des secrets d'Ogier, alors ?

— Les siens et ceux d'autres, en effet, confirma Ernaut sèchement.

— Vous apensez qu'ils ont quelque rapport avec cette affaire ?

— Certes oui. Quand bien même, je ne comprends pas que vous ayez gardé par-devers vous pareille chose ! »

Il frappa du poing sur la table, faisant tinter les céramiques et sursauter les présents. Sa voix monta d'un cran.

« Cul-Dieu ! N'avez-vous pas une once de cervelle ? J'ai perdu une semaine à pister en un chemin connu de vous ! »

Godefroy se ramassa sur lui-même, honteux et contrit. Il secouait la tête comme pour se convaincre qu'Ernaut se trompait.

« Mon frère Lambert va mener bataille en votre nom et vous mentez, je ne sais pourquoi… Quel genre d'homme êtes-vous ? Avez-vous une pierre en la poitrine et du vent entre les oreilles ?

— Je suis innocent de ce meurtre, Dieu le montrera, répliqua doucement le vieil homme.

— À Dieu plaise ! Il n'a pourtant guère d'amour pour menteurs et tricheurs ! »

Ernaut se leva, pointant un index vers Godefroy avant d'en frapper la table à plusieurs reprises.

« Si Lambert ne remporte pas le jugement, vous serez serré par le col à une

fourche patibulaire, beau sire menteur ! Jusqu'à ce que la langue bleue jaillisse outre vos lèvres, votre visage bouffi, devenu aussi rouge que gratte-cul ! »

Il se laissa retomber sur le banc, haussant les épaules et levant les bras, dépité. Il secouait la tête, comme s'il cherchait à sortir d'un mauvais rêve. Préférant ne plus regarder celui pour qui Lambert risquait sa vie, il tourna la tête vers la pièce et découvrit Osanne, qui le défiait d'un air mauvais.

Elle avait arrêté son ouvrage et le dévisageait, les joues en feu. Il allait l'invectiver elle aussi, mais il n'en eut pas le temps. Elle se leva, posant son aiguille et le vêtement qu'elle reprisait, venant près d'eux sans hésiter un seul instant.

« Qui êtes-vous donc, *messire* Ernaut, pour venir en nostre hostel crier à hue et à dia ? Vous hurlez comme seigneur en son fief ! Nous ne sommes pas vos liges et n'avons nul compte à vous rendre ! »

La surprise enflamma Ernaut qui se mit à crier encore plus fort.

« Et à mon frère donc ? Peu vous chaut qu'il risque le trépas, on dirait ! »

Osanne chancela sous l'accusation, stupéfaite de se l'entendre dire. Elle en bafouilla un instant, mais se reprit bien vite.

« Père est innocent, et Dieu guidera le bras de Lambert. Ce n'est pas de satisfaire votre curiosité maladive à tout propos qui aidera quiconque !

— Un jugement par bataille finit toujours par la mort de l'un. Il m'en croit plus utile de traquer le murdrier et le punir.

— Êtes-vous saint Michel archange descendu du Ciel pour vous croire colère de Dieu ? Laissez-nous régler nos histoires, et accordez un peu de crédit à votre frère ! »

Ernaut souffla, à court d'arguments. La colère empourprait son visage, les

veines saillaient dans son cou et, désormais debout, il surplombait tel un ogre la maigre silhouette d'Osanne. Pourtant celle-ci refusait de plier, aussi emplie de fureur que lui-même. Il sentait des picotements qui jaillissaient de ses reins pour se propager jusqu'à sa nuque. C'eut été un homme face à lui, il aurait peut-être laissé ses poings parler.

Mais c'était une femme, qui l'affrontait pour l'amour des siens, en raison des sentiments qui l'unissaient à Lambert. Son frère. Cette pensée le calma. Il se passa la langue sur les lèvres et desserra doucement les poings, les bras encore crispés. Il prit plusieurs inspirations lentes et vit que la jeune femme se calmait elle aussi.

Il reprit sa place sur le banc, à côté de Iohannes, et empoigna avec violence le gobelet de vin, qu'il vida d'un trait. Puis il resta à examiner le fond du récipient, l'air buté. Osanne s'assit à côté de son père en silence, les mains sur les cuisses, le visage fermé. Au loin, un âne se mit à braire, bientôt suivi par quelques autres. Ce fut Iohannes qui osa briser le silence gênant, d'une voix posée.

« Maître Godefroy, pourquoi êtes-vous demeuré muet de pareilles choses ? Si nous cheminons en mauvaise voie et que vous savez pourquoi, il faut nous le dire. Nous n'avons plus guère de temps. Je suis d'avis comme Ernaut qu'il serait mieux pour le casal que nulle bataille n'ait lieu. Perdre Lambert ou Aymeric n'apporterait rien de bon…

— J'aurais grande surprise que quiconque en veuille à Ogier de l'avoir aidé à s'enrichir. Il s'était fait bons amis avec sa tricherie sur les bornes.

— Vous étiez pourtant en grand désaccord ?

— Si fait. J'étais le seul. Or, comme je me sais innocent de ce crime, je ne vois nul autre qui aurait pu le frapper en rapport avec tout cela.

— N'avait-il pas lésé quelques-uns à agir ainsi ? »

Le borgne haussa les épaules.

« Certes ! Voilà source de mon reproche. Voler le Saint-Sépulcre, c'est rober Dieu et les pauvres, que je lui avais dit. Il en avait ri.

— Il est une autre personne qui s'est fait soustraire de la terre et qui serait plus à même de se faire justice par les armes…

— Vous pensez à sire Robert de Retest ? »

Il pouffa, amer.

« Je suis bien d'accord. Seulement, il n'est pas homme à venir occire nuitamment. Plus volontiers, il serait venu avec soudards pour menacer de pendaison ou couper le poing, tel à un voleur. Sire Robert a de nombreux défauts peut-être, mais je ne saurais le traiter de sournois.

— Le préjudice est-il si grand pour lui ?

— Certains ont doublé leurs terres en prenant sur les siennes. Payant le même loyer au Saint-Sépulcre, cela ne leur coûte rien.

— Comment donc Ogier a-t-il pu convaincre le sire de Salomé et le Saint-Sépulcre que si grandes terres avaient faibles redevances ? »

Godefroy resservit du vin et en prit une gorgée, mal à l'aise. Il se frotta le nez à plusieurs reprises. Son regard hésita un instant vers Ernaut, dont l'attitude passive l'inquiétait tout autant que la colère manifestée quelques instants plus tôt.

« Les loyers étaient connus par la coutume et les terres décrites sans que nulle borne ne soit visible. Il a fallu faire appel à un vieux païen qui se souvenait des anciennes limites, avant même que des colons viennent en ces lieux.

— Ogier l'a convaincu de mentir ? Comment a-t-il fait ?

— Je ne saurais dire. Il est connu qu'il avait des liens avec eux. En tout cas, le vieux boiteux a dit ce qu'il attendait. »

Iohannes se redressa sur son siège, surpris.

« Boiteux ? Vous parlez de Pied-Tort ? Le vieux shaykh ?

— Je ne sais. Un vieil homme avec une longue barbe sans moustache et un grand nez. »

Ernaut hocha la tête en réponse à la question muette de Iohannes, désormais tourné vers lui. Godefroy se râcla la gorge.

« J'ai gardé silence, car je ne voyais comment toute cette histoire pouvait avoir lien avec la murdrerie d'Ogier. Il vivait comme larron et menteur et c'est là signe qui ne trompe pas Dieu. De tels hommes ne s'arrêtent jamais de tricher. Ce n'était certes pas son premier méfait et on aura voulu lui demander justice pour l'un d'eux. »

Ernaut hésita un instant, puis demanda d'une voix enrouée :

« Avez-vous dit tout cela à mon frère ?

— Non. Ses terres sont de l'autre côté, et je ne l'ai su que parce qu'on m'a proposé de profiter du faux bornage. J'ai refusé, et de là tout est parti. »

Il pinça les lèvres, sourit à sa fille avec tendresse.

« Il s'est porté garant uniquement parce qu'il sait au fond de lui que je ne suis pas le murdrier. Il a confiance en la justice divine.

— S'il faut qu'un homme ou l'autre en ce casal se fasse tuer à cause de la meurtrerie d'un coquin qui avait mérité son sort, vous pouvez me dire où elle est la justice divine ? »

Le borgne écarquilla un œil étonné et Osanne foudroya Ernaut du regard, choquée par le blasphème. Ernaut secouait la tête en désaccord, assénant les mots tout en frappant de ses doigts pliés sur la table.

« Dieu n'aime pas le mensonge et la fausseté, de cela je suis d'accord. Certains propagent les ténèbres par tromperie, cupidité ou méchanceté. J'encrois que ceux qui les laissent avancer par lâcheté ou peur de la vérité nue ne sont guère plus aimés. Je vais faire lumière sur toute cette histoire, et gare à ceux qui espéraient lui échapper, ramassés en leur coin d'ombre.

— Êtes-vous si vaillant en votre cœur que vous ne craignez pas le regard de Dieu, maître Ernaut ? » le défia Osanne.

Agacé, il allait répondre vivement, mais il marqua un temps, prit une longue inspiration et la toisa avec lassitude.

« Je m'emploie à vivre ainsi qu'il m'a fait. Ai-je jamais dit que la vérité m'était moins cruelle ? »

Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, soirée

Lorsqu'ils ressortirent de chez Godefroy, Ernaut lança un regard inquisiteur à Iohannes. Celui-ci comprit immédiatement où son compagnon voulait en venir et leva les deux mains, protestant de son innocence.

« Je n'avais nul entendement de cela, Ernaut ! Ils me savent au service du Saint-Sépulcre, ils ne m'auraient jamais confié pareil secret. »

Ernaut continuait à le fixer sans un mot, fronçant les sourcils, cherchant à jauger la sincérité des affirmations. Il avait pris l'habitude de cela alors qu'il interrogeait les marchands arrivant dans la cité.

« Je n'encrois pas qu'il y ait tant de gens partageant ce secret. Sinon cela risquerait de venir aux oreilles de l'intendant et, plus dangereux encore, à celles du sire de Retest. M'est avis qu'ils ont gardé par-devers eux tout cela, avec sagesse. »

Ernaut fit claquer ses mâchoires plusieurs fois. Il faisait confiance à Iohannes depuis le début de cette histoire et ne voyait nulle raison de s'en défier

maintenant. Il réfléchit donc à ce qu'il convenait de faire désormais.

« Si nous allions voir Aymeric, lui contant ce qu'on sait, peut-être pourra-t-on le faire changer d'avis.

— Crois-tu qu'il t'entendra ?

— Je pourrais toujours le menacer de tout dévoiler. »

Iohannes lança un œil noir à Ernaut qui se mit à sourire instantanément.

« Je n'ai pas dit que je le ferai, mais il pourrait l'accroire.

— Traquer la vérité en proférant mensonge et menaces ne m'enjoie guère, je ne t'aurais pas cru ainsi.

— Tout fait feu pour qui a froid, compère. Si je dois mentir ou trahir aux fins de sauver mon frère, je n'hésiterai pas. »

Iohannes se renfrogna, croisant les bras tandis qu'il levait la tête vers le ciel désormais libéré de la brume de sable. Pendant ce temps, Ernaut continuait à réfléchir à voix haute.

« Aymeric ne voudra certes pas nous voir à l'écart et ce serait grand risque que de vouloir l'entretenir dans la curie, au nez et à la barbe de l'intendant du Saint-Sépulcre. »

Il commençait à faire les cent pas dans la rue, sans prendre garde au jour finissant, l'ombre dévorant peu à peu la lumière.

« Nous devrions aller voir son compère, le petit…

— Gautier ? Pourquoi donc ? Tu veux le menacer lui et qu'il passe le message ? rétorqua Iohannes, l'air incrédule.

— Certes non, je ne ferai cela que si je n'ai pas d'autre choix. Par contre, tenter

de lui faire entendre raison me semble possible. Nous avons deux sentes qui s'offrent à nous : soit cette meurtrerie est liée aux convois d'Ogier, vieille histoire issue de Saint-Gilles, soit cela a à voir avec ce vol de la terre. En aucun cas Godefroy ne saurait avoir partie liée à l'un ou l'autre. On ne tue pas sans raison, surtout de si ignoble façon. »

Le traducteur hocha la tête, apaisé. Il invita Ernaut à le suivre d'un geste du bras, se dirigeant vers le bas du village.

« En ce cas, nous ne pouvons dire avoir fait grand chemin depuis le début de nos recherches.

— Si ces imbéciles ne gardaient pas leurs petits secrets entre eux ! Je n'arrive pas à croire que Godefroy soit resté muet alors qu'il risque sa vie et celle de mon frère. »

Iohannes haussa les épaules, se tournant à demi vers Ernaut tout en marchant.

« Tu ne crois pas comme lui à la justice divine ? S'il se montre vertueux et que la vérité est avec lui, la bataille lui donnera raison. Du moins est-ce là ce qu'il doit penser.

— Ne te fais pas mon avantparlier, je ne doute pas de Dieu. »

Il inspira longuement, et grimaça tandis qu'il faisait rouler ses épaules douloureuses. Après un long moment à fixer le sol devant lui, il ajouta.

« Seulement, il existera toujours un doute en moi quant à l'innocence de Godefroy. Il n'a peut-être pas tenu la lame, mais aurait pu payer larron pour cela. Celui-ci aura voulu arracher à Ogier le secret de son magot, profitant de l'aubaine.

— Tu crois cela ?

— Non, rien ne l'indique, mais je ne peux en jurer comme l'a fait mon frère. Je

vois trop de menteurs à bonne figure, de regrattiers à tête d'ange, prêts à dépouiller plus faibles qu'eux. J'ai confiance en Dieu, mais certes pas en l'homme. »

Tout en devisant, ils arrivèrent au manse de Gautier. Ils frappèrent plusieurs fois à la porte, sans succès, et entreprirent de faire le tour du bâtiment. Gautier se trouvait dans le jardin, à l'arrière, occupé à arroser des courges, un seau à la main. Des enfants l'assistaient, sarclant les plantes, nettoyant les feuilles de la poussière du khamaseen. Apercevant Ernaut et Iohannes, il se figea un instant, non sans saluer l'interprète d'un fugitif signe de tête. Puis il fit mine de reprendre son ouvrage.

S'approchant du mur de clôture, le géant leva la main et salua poliment, n'obtenant qu'un grognement en retour. Gautier confia néanmoins le récipient au plus grand des gamins et vint s'enquérir de ce que voulaient ses visiteurs. Il ne les invita pas à entrer, mais se rapprocha, gardant le muret entre eux.

« Le vent se calme, la bataille ne sera plus guère retardée, de ce jour.

— Si fait, je viens m'entre causer avec vous de celle-ci justement. »

Gautier fit encore un pas, jusqu'à s'accouder aux pierres. Il paraissait aussi inquiet qu'irrité. Derrière lui, ses enfants ne perdaient pas une miette de ce qui se passait.

« J'ai rien à y voir, moi.

— N'êtes-vous pas fort compaing de maître Aymeric ?

— Il aurait eu besoin que je jure de lui, je l'aurais fait avec grand plaisir. Mais ce n'est pas le cas et lui sera en le champ clos.

— Oui, face à mon frère… »

Le petit homme lui adressa un regard sévère.

« Il n'avait qu'à demeurer coi. Il n'est pas là depuis si long temps. Nul ne l'a poussé à se porter garant du borgne.

— Il va épouser sa fille, quand même !

— La belle affaire ! Ils ne sont pas encore l'annel au doigt ! Personne ne lui aurait reproché de se tenir en retrait. »

Ernaut s'esclaffa devant l'énormité de la déclaration. Si l'homme n'était pas stupide, il devait être particulièrement obtus. Face à un sanglier, il lui sembla inutile de s'arc-bouter.

« Osanne lui en aurait peut-être tenu grief, non ? »

L'argument fit mouche, Gautier inclina la tête, faisant une moue, répugnant à admettre l'idée.

« Peut-être… Mais un parti comme lui aurait pu trouver ailleurs bonne fiance et ne pas y perdre.

— Mon frère est de ces hommes fidèles qui se tiennent auprès des leurs.

— Je n'ai nulle intention de dire le contraire. Il agit en homme de bien, c'est grand dommage qu'il soit lié à un coquin, voilà tout. »

Il se mit en devoir d'arranger les pierres sur le sommet de son muret, comme si cela devenait une tâche urgente. Ses mains avaient besoin de s'occuper, peu désireuses de laisser son esprit vagabonder en des terrains aventureux. Ernaut laissa un instant le silence s'installer et reprit d'une voix douce.

« J'en ai tout autant à dire sur maître Aymeric. Ne pourrait-il s'être mis en mauvais chemin ? »

Gautier leva la tête, plissant les yeux avec méfiance. Il jeta un coup d'œil en biais à Iohannes puis revint sur le géant, sans une once de crainte. On aurait dit qu'il se préparait à bondir. Ernaut tenta de faire bonne figure et expliqua ce qu'il

avait en tête.

« Je sais qu'il ne faut médire des morts, mais il devait savoir que maître Ogier n'était pas innocent agnel.

— Qui se prétend tel ?

— Voyons, maître Gautier, Ogier n'était pas tout à fait honnête. Il avait plusieurs méfaits qui lui entachaient l'âme. »

Le petit homme se tassa, le visage crispé.

« Qu'avez-vous en tête ?

— Déjà, toutes ces histoires à Saint-Gilles. Il allait et venait, faisant affaire avec des soldats et entretenant des liens avec les mahométans des alentours.

— C'était son affaire, répliqua l'autre, surpris.

— Vous ne saviez pas ? Maître Aymeric le savait-il, lui ?

— Je ne saurais dire. Par contre, je suis acertainé que Ogier était un des nôtres. Il a donné souventes fois gage de la confiance accordée à lui. »

Ernaut se mordit la lèvre, il hésitait à aller plus loin, son interlocuteur oscillant entre l'hostilité et la méfiance. Il n'avait néanmoins guère le choix, il lui fallait absolument trouver une façon de convaincre l'accusateur de lever ses affirmations. C'était le plus urgent, le plus important.

« J'ai ouï dire de cela, en effet, lâcha-t-il dans un soupir, ce qui lui attira un regard courroucé. Il a rendu fort amiable service à certains ici. Fort amiable, mais aussi bien dangereux !

— De quoi donc ?

— Je vous parle des bornes, maître Gautier, de ces terres que certains cultivent

sans y avoir droit. Grâce à lui. »

La colère fit bafouiller le petit homme et il éructa, incapable de parler pendant un court moment. Il cherchait autour de lui des personnes pour les prendre à témoin, sans s'arrêter sur Iohannes, qu'il semblait tenir pour négligeable. Il prit et reposa plusieurs fois la même pierre et Ernaut crut un instant qu'il allait s'en servir comme arme. Il se raidit donc à son tour, prêt à faire face à l'assaut éventuel. Les douleurs du matin s'estompèrent, une chaleur l'envahit depuis les reins, tandis que son corps se préparait à un affrontement.

Rien ne vint. Gautier fulminait, mais son embarras était réel. Ernaut en arrivait à plaindre le pauvre homme, clairement dépassé par la situation. Il leva les mains, en signe d'apaisement.

« Je ne veux pas fouiller en vos affaires, maître, il fallait juste que cela soit dit !

— C'est c'te maudit borgne qu'a tout craché, hein ?

— Non, je sors à l'instant de chez lui pour lui en faire reproche justement. Certains des gamins d'ici se seraient tenus cois, je n'en saurais peut-être rien. »

Entendant cela, Gautier piqua du nez. Les enfants derrière lui étaient trop jeunes pour avoir pris part à l'attaque, mais il était fort possible que leur père en ait été au courant. Ernaut s'appuya sur le muret, se penchant en avant.

« Pourquoi donc maître Aymeric jure-t-il pour Ogier ? Nous assavons l'un et l'autre qu'il n'était pas plus droit que cep de vigne !

— Vous parliez de votre frère, prêt à se tenir fidèle aux siens. Aymeric le vaut bien !

— Comment ça ?

— Il espérait marier sa fille à Ogier. À eux deux, ils comptaient construire un moulin et un pressoir et auraient eu alors beau domaine. Pour vous, Ogier

n'était que menteur et larron. Pour lui, il allait être de sa parentèle. Alors il le défend. »

Iohannes se rapprocha d'eux et fit claquer sa langue, attirant leur attention.

« Je sais que maître Aymeric est homme fidèle, ainsi que tu le dis, mais pourquoi donc porter accusation envers Godefroy ? »

Gautier les regarda tous les deux, lentement, étonné, puis franchement hilare.

« Cul-Dieu ! Parce qu'il le croit coupable de ce forfait !

— Ce vieillard borgne serait allé en pleine nuit meurtrir Ogier ? s'étonna Ernaut.

— Peut-être n'y était-il pas rendu pour ça et que la discussion s'est enragée.

— Enragée au point qu'il le traite comme chapon ?

— De quoi ? » s'exclama Gautier, les yeux écarquillés.

« On l'a escouillé avant de le meurtrir, maître Gautier. L'avez-vous déjà oublié ? »

Casal de la Mahomerie, lundi 16 juin, soirée

Le soleil rougissait le ciel tandis qu'il rejoignait l'horizon derrière les reliefs environnants. L'air était encore empli de poussière et de soudaines rafales soulevaient des volutes colorées, mais la tempête semblait finie. Cette nuit la lune se montrerait peut-être dans le ciel enfin vide de nuages. Ayant fini leur discussion peu fructueuse avec Gautier, les deux compagnons revenaient dans la grande rue et s'apprêtaient à descendre vers la curie lorsqu'un cavalier s'approcha d'eux. Ernaut n'eut aucune peine à le reconnaître, c'était un des valets d'Abdul Yasu, un jeune homme aux cheveux clairs, maigre comme un clou, affublé d'une dentition à rendre jalouses toutes les bêtes qu'il soignait. Il avait oublié son nom par contre.

« Maître Ernaut, je suis aise de vous trouver enfin ! J'ai message de la part d'Eudes. »

Ernaut lui tint les rênes pour l'aider à descendre, mais il sauta avec vigueur sans même se tenir. Il semblait hors d'haleine. Le cheval était encore frémissant de la course, le poil collé de sueur. Il avait apparemment mené grand train.

« Il vous faut vous tenir prêt demain matin à la première heure devant l'église d'ici. Le berger a dit qu'il vous mènerait voir ce que vous vouliez. »

Ernaut écarquilla les yeux, surpris, avant de se tourner vers Iohannes. Le gamin se gratta la tête, inquiet d'avoir mal rempli sa mission. Il chercha dans sa mémoire s'il y avait autre chose ou si sa formulation était inexacte. Faire ainsi fonctionner son intellect lui causa un effort douloureux et visible. Les deux compagnons s'en amusèrent et Ernaut lui fit une bourrade amicale.

« Grand merci à toi. C'est là fort heureux message. »

Il fouilla dans sa bourse et en sortit deux deniers qu'il tendit au jeune. Les pièces disparurent avec célérité et un remerciement. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il était de nouveau en selle.

« Dois-je porter réponse, maître ?

— Tu repars tantôt ?

— Oui, je devais m'en retourner sitôt le message délivré.

— Les portes seront closes !

— Pas celles de l'écurie. »

Ernaut comprit que le jeune savourait ces moments de liberté à galoper parmi les chemins. Il avait dû sauter sur l'occasion qui lui était donnée de monter une des bêtes. Il lui répondit de faire savoir qu'il serait au rendez-vous, puis le congédia d'une claque sur la croupe de l'animal. En un instant, on ne vit plus de

lui qu'un nuage de poussière, accompagné du claquement des sabots. Ernaut sourit, rasséréné par l'enthousiasme du jeune valet. Sans compter que c'était une bonne nouvelle qu'il venait de recevoir.

Blayves le Boiteux devait avoir trouvé une piste, suffisamment intéressante pour qu'on lui dépêche un valet. Il allait proposer à Iohannes d'aller partager la bonne nouvelle avec Lambert et tenter de convaincre Aymeric lorsqu'un gamin s'approcha d'eux. Ernaut le reconnut immédiatement, c'était le petit qu'il avait croisé la semaine précédente, le fils du Provençal qui avait prévenu du meurtre. Les pieds nus, vêtu d'une longue chemise, vêtement d'adulte retaillé, il gambadait avec un petit chat tigré dans les bras, le cheveu hirsute et le visage collé de poussière.

À demi soufflant, dansant, il leur expliqua qu'on l'avait envoyé les chercher, leur père ayant des choses à leur dire. Il les mena donc fièrement aux abords de la maison d'Ogier, leur proposant alternativement de caresser son chaton ronronnant, nommé Crapouille. Il les fit entrer sans plus de cérémonie chez lui, s'élançant alors en criant à tue-tête qu'il avait rempli sa mission. Son père ne tarda pas à descendre l'escalier, en braies et chemise, apportant une lampe à huile. Il leur serra la main.

« J'ai pourpensé à cette histoire, sur les païens et tout ça.

— Quels païens ? s'étonna Ernaut.

— Il se dit que vous pistez un païen, que ce serait lui qui aurait meurtri Ogier. C'est pas ça ? »

Iohannes échappa un soupir las, échangeant un regard mi-agacé, mi-amusé avec Ernaut. Celui-ci tendait plutôt vers l'exaspération.

« Qui vous a donc conté pareilles sornettes ?

— Bein, ça se dit, répondit avec naturel le Provençal, ne comprenant pas où était le souci. Ce n'est pas le cas ?

— Nous ne savons pas de sûr.

— Pourtant, vous vous êtes rendus à Salomé, et c'est fief païen. »

Le géant hocha la tête, sans entrain.

« Le murdrier n'est pas là-bas, du moins je ne le crois guère, se hâta de rétorquer Ernaut, inquiet de voir une flambée de violence à l'encontre des musulmans voisins.

— Je m'en doute bien, jamais on ne les voit par ici, eux autres. Par contre… »

Il se rapprocha d'eux, adopta un air de conspirateur, baissant la voix, jetant de rapides coups d'œil aux alentours.

« Il est fort possible que ce soit l'un des voyageurs venus demander après Ogier tantôt.

— Quels voyageurs ?

— Des païens, de passage voilà peut-être deux dimanches. Ils m'ont accosté alors que je rentrais du moulin moudre mon grain.

— Que voulaient-ils ? »

Le Provençal se mordit la lèvre, plus très sûr de ses souvenirs ou indécis quant à ce qu'il fallait en dire. Il sembla hésiter devant l'air sévère des deux enquêteurs dont les visages inquiétants étaient dessinés d'ombre et de lumière rouge par la lampe.

« Ils m'ont demandé après Ogier, je leur ai montré son manse. Umbert en saura plus, c'est lui qui les a accueillis. »

Ernaut lança un regard vers la maison adjacente, comme s'il pouvait en percer les murs par sa simple volonté, afin de déterminer ce qui s'y était passé.

« Si c'était un de ces païens, je me suis dit que ça pouvait avoir importance. »

Ernaut hocha la tête en accord et remercia le Provençal avant de se retirer, suivi de Iohannes.

La nuit tombait vite et on voyait les lueurs dansantes dessiner des yeux de lumière sur les façades. Le vent calmé, on s'était empressé d'ouvrir les volets pour laisser la fraîcheur nocturne pénétrer dans les maisons. Le village bruissait de cris d'enfants, d'écuelles entrechoquées, de voix se répondant. Une odeur de nourriture se répandait, mélange de pain, de soupe et de viande bouillie. Des cigales et des grillons chantaient.

« Le khamaseen est passé, déclara Iohannes.

— Il nous faut nous hâter en ce cas, le jugement ne saurait plus tarder.

— Crois-tu qu'il pourrait être demain ?

— Non. Il faut le temps de prévenir le sire vicomte. Pas avant mercredi ou jeudi. »

Iohannes passa des doigts las sur son visage douloureux tandis qu'il réfléchissait. Ernaut lui posa une main sur l'épaule.

« Il y a de la lumière chez Ogier, ce doit être Umbert. Allons donc nous enquérir de ces mystérieux voyageurs. »

Ils furent rapidement accueillis par le jeune valet dans la salle commune. Il était apparemment en train de souper, de pain et d'un épais brouet agrémenté de fromage qu'il mangeait à même le pot. Il flottait une odeur poivrée. Les volets grand ouverts laissaient entrer l'air qui jouait avec les flammes des lampes posées sur la table.

Un peu inquiet, il les invita à s'asseoir et leur servit un verre, puis reprit son repas, non sans leur avoir demandé s'ils voulaient le partager. Contre une des

banquettes, une hotte en osier abîmée était appuyée, ainsi que des outils pour la réparer et quelques liens de corde. Ernaut grignota un morceau de fromage avant de l'interroger. Il se demandait ce que deviendrait le valet. Vu qu'Ogier n'avait pas de famille, ses biens reviendraient au Saint-Sépulcre, propriétaire des lieux. Le manse et les cultures seraient confiés à un nouveau colon. Aurait-il besoin d'aide sur ses terres ? Le jeune ne semblait pas s'inquiéter pour son avenir.

Il était bien bâti et ses mains puissantes emplies de vigueur. Sa réputation était bonne aux alentours et il ne tarderait pas à trouver de l'embauche. Le Saint-Sépulcre lui demanderait peut-être de s'occuper de la parcelle le temps que le nouvel occupant soit trouvé et s'y installe. La terre d'Outremer offrait toujours de l'ouvrage à ceux qui savaient la travailler. Umbert finissait de récurer le plat d'un croûton qu'il suçait avec délectation quand Ernaut se décida à l'interroger.

« On nous a parlé de voyageurs syriens qui auraient demandé après Ogier voilà peu, cela te dit quelque chose ? »

Le jeune se suçota les dents, avala son quignon et hocha la tête, sans grande conviction.

« C'était fort fréquent qu'on demande après lui, avec son train de mules.

— Ce devait être la semaine avant… C'est toi qui les a reçus.

— Ah oui, je vois. Trois marchands en effet, dont un plus âgé.

— Que voulaient-ils ?

— Ils achetaient l'huile d'olive et avaient entendu parler du projet de maître Ogier de presser lui-même. Dans l'espoir d'affaires futures. »

Iohannes grimaça, déçu de la réponse. Ernaut semblait ne pas s'en émouvoir et poursuivit.

« Ils l'ont encontré ?

— Non, il était dans les terres à ce moment-là. Ils comptaient repasser un jour prochain de toute façon, alors ils sont partis.

— Tu les a revus ?

— Non. Il faut dire que la tempête n'incite guère les voyageurs à prendre les chemins. »

Ernaut hocha la tête en accord et lui demanda de décrire le groupe aussi précisément que possible, de se souvenir d'un détail distinctif s'ils en avaient. Il en obtint une vision aussi précise que possible, sans aucun signe particulier en dehors de leur tenue typiquement arabe. Cela fait, Umbert garda le silence un petit moment avant d'oser demander, d'une voix mal assurée :

« Vous apensez qu'ils sont les assassins de maître Ogier ?

— Je ne peux te répondre encore. C'est possible, car ton maître avait bien dangereux échanges avec les Syriens. Pour autant, ce peut n'avoir été qu'honnêtes négociants.

— Je préférerais ainsi. Savoir que j'ai encontré les meurtriers et les ai peut-être aidés…

— Ne t'inquiète pas de cela. »

Le gamin acquiesça en silence et but un peu de vin, le visage désormais tourné vers l'extérieur. On entendait des gamins brailler et une voix féminine proche houspiller un garnement. Des hommes devisaient fort dans la rue, à propos de toisons de laine. Ernaut se leva et remercia le jeune valet. Ce dernier les accompagna et ferma la porte quand ils retrouvèrent la rue. Un groupe discutait sous un palmier, un peu plus au nord, là ou des chemins venaient couper la route principale tracée par les façades. Leur voix ne formait qu'un brouhaha indistinct.

Ernaut se gratta le menton mal rasé et prit la direction de la curie avant de s'arrêter brusquement. Iohannes l'avait suivi et lui demanda, surpris : « Tu ne vas pas voir ton frère ?

— Si, mais pas avant d'avoir discuté de nouvel avec le vieux Pied-Tort.

— Tu ne veux pas le voir cette veillée quand même ?

— En selle, nous n'en aurons pour guère de temps. »

Iohannes secoua la tête, peu enthousiasmé.

« Aller par les collines à la nuit n'est pas une bonne idée. La lune n'est qu'une lame de faux.

— Justement, il faut nous hâter. Va quérir une monture et retrouve-moi chez mon frère. »

Il lui donna une tape amicale dans le dos, mais l'accompagna d'un regard autoritaire. Pourtant l'interprète résistait.

« Que veux-tu lui demander que nous ne savons déjà ?

— Peut-être pourra-t-il nous dire qui sont ces voyageurs.

— Des marchands, le gamin l'a dit.

— C'est ce qu'ils ont affirmé. Ils ont pu mentir. »

Iohannes ne bougeait pas, les mains sur les hanches, bien déterminé à faire valoir son point de vue.

« Même s'il savait, crois-tu qu'il nous le dirait ? Il ne nous apprécie guère.

— Je l'ai bien vu. Au pire, je saurai lui rappeler que sire Robert n'appréciera certes pas de savoir qu'il a aidé des profiteurs à le voler. »

L'interprète lança un regard aigu à Ernaut. Il n'aimait pas les menaces et la violence et semblait désapprouver la conduite cynique de son compagnon, même s'il en reconnaissait les bonnes intentions. Ernaut insista : « Demain nous voyagerons avec Blayves, et je ne sais quand nous serons de retour. Si je ne vais pas à Salomé ce soir, Dieu seul sait le moment où je le pourrai. »

Iohannes hésita encore un moment puis se rendit aux arguments d'Ernaut. Il partit en trottinant vers la curie. Le regardant s'éloigner, Ernaut finit par lever la tête. Le ciel bleu roi était dévoré d'encre à l'est et de timides lueurs scintillaient parmi la voûte. La première nuit étoilée depuis des jours.

Casal de Salomé, lundi 16 juin, soir

Après les jours passés dans la tempête de poussière, le monde semblait s'ouvrir de nouveau aux hommes. L'air était frais et l'horizon dégagé. Profitant de l'agréable soirée, Ernaut et Iohannes avaient poussé un peu leurs montures sur les chemins familiers. Ils avaient senti avec délectation le vent siffler à leurs oreilles, respirant joyeusement sans plus avoir l'impression d'être face à un four à pain ou dans une forge. Ils firent fuir un prédateur nocturne, peu enclin à protéger sa proie au milieu du chemin face aux deux furies qui galopaient avec entrain.

Quand ils furent arrivés au-dessus de Salomé, les lueurs du village trouaient les ténèbres de la gorge. Dans la forteresse, la cour elle-même était illuminée. Ils finirent leur parcours au pas, les joues enflammées et les yeux brillants, le cœur allégé par leur course effrénée. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le casal, une chèvre au pelage clair vint s'enquérir de leur présence, son attache traînant un piquet qu'elle avait arraché. Tout en mâchant la moindre herbe qu'elle croisait, elle surveillait les deux inconnus, à respectable distance.

En débouchant dans la venelle permettant d'accéder chez Pied-Tort, ils entendirent des voix. Un groupe d'hommes se tenait devant le portail, en pleine discussion. Ils se turent, dévisageant les inconnus qui arrivaient en selle à une pareille heure. On voyait à leurs regards attentifs, voire hostiles, que cela n'était

jamais bon signe selon eux.

Malgré tout, quelques-uns inclinèrent la tête de guise de salut, vraisemblablement à l'intention de Iohannes. Devant la porte, le vieil Abu Mahmud finissait de s'entretenir avec un jeune, sans quitter Ernaut du regard. Ce dernier grimaça en voyant l'attroupement. Il avait espéré que cette visite puisse se faire discrètement, à défaut d'être secrète. Il mit pied à terre et salua poliment le vieil homme, qui fit de même.

Iohannes s'avança, s'inclina respectueusement devant le shaykh et commença à traduire, comme les fois précédentes.

« Qu'est-ce qui pousse ainsi des Ifranjs sur les chemins sous la lune ?

— J'ai découvert quelques secrets qui m'indiquent de nouvelles pistes.

— Qui te mènent à moi ? » sembla s'étonner le vieil homme, circonspect.

Son regard était inquiet, et sa main jouait nerveusement tout en caressant sa longue barbe. Il s'effaça et leur fit signe de le suivre à l'intérieur. Il rejoignit la pièce où il les avait reçus les fois précédentes. Quand ils pénétrèrent, la vieille femme sortait de l'endroit, saluant à voix basse, les yeux détournés. Abu Mahmud s'assit à sa place, plusieurs plats contenant de petits gâteaux et des fruits secs étaient posés devant lui. Certaines céramiques étaient quasi vides. Ils n'étaient pas les premiers visiteurs que le shaykh recevait ce soir-là.

Ernaut remarqua d'ailleurs que sa tenue était de meilleur aspect qu'auparavant, et son turban noué de neuf. Une fois tout le monde installé, ils reprirent leurs échanges.

« La tempête est finie et mon frère devra bientôt se battre, voilà pourquoi je suis venu te voir si tard.

— Les gens vont et viennent me consulter à tout moment du jour et de la nuit, je suis là pour ça » répondit le vieil homme, indiquant d'un geste qu'il s'en

moquait.

Il était pourtant anxieux, cela se voyait à ses coups d'œil rapides sur l'un et l'autre de ses interlocuteurs, à ses mains qui ne se reposaient jamais, à son assise qu'il corrigeait sans cesse.

« Je sais que des voyageurs ont demandé après Ogier peu avant qu'on le frappe, ils se disaient marchands d'huile. Ils sont peut-être passés ici. »

Ernaut décrivit les individus selon les indications qu'il avait pu glaner auprès de Umbert et du Provençal. C'était maigre, mais suffirait peut-être à réveiller des souvenirs chez le shaykh. Ce dernier écoutait Iohannes, hochant la tête pour marquer son attention. Il réfléchit ensuite un petit moment avant de répondre.

« C'est possible qu'ils soient passés. Nos frères n'hésitent pas à venir nous faire visite, nous porter des nouvelles des amis, de ceux qui vivent au loin.

— Ils étaient là pour préparer un passage ? »

Abu Mahmud secoua la tête, ennuyé. Il se mordit la lèvre supérieure un long moment avant de daigner faire entendre sa voix.

« C'étaient des dimashqi, des hommes libres, pas des fellahs comme nous.

— Tu leur as donc parlé, si tu sais d'où ils venaient.

— Quelques mots à peine. Ils étaient respectueux et sont venus me saluer. »

Ernaut soupira, agacé par les faux-fuyants du vieil homme. Celui-ci le perçut et ajouta sans qu'une autre question lui ait été posée.

« L'un d'eux ne m'était pas inconnu, il habite à Dimashq avec les miens. Un brave garçon.

— Ce n'étaient pas de simples marchands n'est-ce pas ? Que voulaient-ils à Ogier ? »

Le shaykh avala un fruit sec, qu'il mangea lentement. Ernaut insista.

« Je ne veux pas vous causer tort, maître Abu. Mais je ne peux rester sans réponse. Je sais déjà que vous avez menti sur les bornes à la demande d'Ogier. Je connais certains de vos secrets et peut-être plus que vous n'en imaginez. »

Abu Mahmud lui lança un regard noir, mais garda le silence. Circonspect, il examinait le géant assis face à lui et le traducteur à sa gauche. Il semblait se retirer en lui-même ainsi que l'aurait fait un escargot face à un prédateur. Cela enflamma Ernaut, dont la voix se fit plus forte.

« Ne rien dévoiler au sire de Retest est fort dangereux pour moi qui suis loyal serviteur du roi. Ne pas dénoncer la fuite de ses serfs est également grand méfait selon nos lois. N'y a-t-il aucune reconnaissance en vous ? Ne pouvez-vous m'offrir un peu d'aide en remerciement ? »

Il se tassa, les bras croisés, le visage empourpré, tandis que Iohannes traduisait. Le vieil homme inclina la tête, apparemment agacé ou ennuyé par ce qu'il entendait. Cette fois, il répondit presque immédiatement.

« Je comprends ta colère. Imagine quelle peut-être la nôtre qui plions l'échine depuis des années sous les coups, souvent injustement donnés. Que nos maîtres exigent beaucoup a toujours été de la volonté d'Allah. Mais cet Ogier était une brute, un menteur et un voleur. Il a été puni comme il le méritait.

— Laisserez-vous des innocents se faire tuer à cause de lui ? »

Ernaut se tut subitement. Il écarquilla les yeux tandis qu'une idée cheminait en son esprit.

« Cet homme que tu dis avoir connu, c'est lui qui errait parmi les collines, n'est-ce pas ? »

La grimace échappée à Abu Mahmud lui suffit comme réponse. Son esprit continuait d'épier les faits à la recherche de la lueur révélatrice. Le shaykh prit la

parole d'une voix lasse.

« Il ne m'a pas tout dit sur ses intentions. Il voulait voir le passeur Ifranj qui était à Sinjil auparavant.

— Il t'a semblé en colère, inquiet ?

— Soucieux. Avec les soldats un peu partout, il est dangereux pour nous de voyager et les hommes qui viennent de vos terres ont usage de nous violenter. Il devait espérer pouvoir faire fuir les siens au plus vite.

— De la famille d'ici ?

— Non, plus au nord. »

Ernaut repensa à la troupe qu'ils avaient rencontrée à la Tour-Baudoin. Nul doute que s'ils avaient croisé un groupe de fugitifs musulmans, reconnaissables à leur anneau de fer, ils auraient appliqué une justice expéditive. La question était de savoir si des hommes auraient été jusqu'à traquer un passeur chez lui afin de l'assassiner après l'avoir torturé. Certains soldats étaient bien assez dépravés, mais l'auraient-ils fait si discrètement ?

Même pour les éléments les plus dissipés des armées, se comporter ainsi aux abords de la cité royale de Jérusalem pouvait être dangereux. Si l'on tolérait certains agissements dans les marches, aux frontières éloignées, la justice royale punissait avec vigueur de tels agissements s'ils se déroulaient sous son nez. Ogier avait quitté Saint-Gilles assez rapidement, peu après son dernier convoi dont il était revenu avec des vêtements sanglants.

Il était peut-être tombé sur des soudards et n'avait dû son salut qu'à la fuite ou, plus sûrement, à la négociation. Dans ce cas, les hommes qui l'avaient attaqué le tenaient à leur merci. Se seraient-ils entendus avec lui pour dépouiller les fugitifs ? Ou lui avaient-ils fait comprendre qu'il devait mettre fin à ses pratiques ignobles de passeur ?

Le lendemain, Iohannes et Ernaut allaient rencontrer le complice bédouin. Ce dernier saurait leur dire si un nouveau passage était prévu. Un voyage dans les villages musulmans aux alentours de Saint-Gilles pourrait s'avérer profitable également, au cas où un nouveau convoi de fugitifs se préparait.

Tandis qu'Ernaut réfléchissait, le shaykh l'étudiait en silence, le visage renfrogné.

« Si tu dévoiles tout cela, nous aurons des problèmes, le sais-tu seulement ?

— Je n'ai pas intention d'en parler à la cour.

— Mais tu le feras si tu en as besoin pour sauver ton frère ? »

Ernaut baissa la tête, sans répondre. Puis il lança un regard désolé au shaykh.

« Je ne peux abandonner un mien frère.

— Pas plus que nous, entends-le bien. »

Le jeune homme acquiesça lentement, dépité. Il lui fallait néanmoins poser encore une question, essentielle.

« Maître Abu, vous n'approuvez pas la meurtrerie ?

— Si d'aucun va en tuer un autre comme un chacal, sans honneur, je ne peux l'approuver. Allah aime que sa justice éclate aux yeux de tous. Elle n'est pas faite parmi les ténèbres. Même les Batinites impies ne se comportent pas pareils à des bêtes, malgré leur esprit de dément. »

Ernaut balbutia un remerciement et sourit sans joie au vieil homme qui demeura impavide, fixant le jeune homme franc comme s'il voyait au travers. Les deux visiteurs saluèrent et remercièrent de l'accueil. Le croissant de lune entamait sa plongée derrière les reliefs lorsqu'ils remontèrent en selle à la sortie du village.

Chemin faisant, Iohannes tira Ernaut de ses réflexions.

« N'en savons-nous pas assez pour convaincre Aymeric ? Nul besoin de pourchasser des fantômes.

— Aymeric est prêt à se battre pour que la terre demeure à eux. Désigner ainsi Godefroy, c'est parce qu'il le sait unique opposant. Il a dû se convaincre que c'était là le seul coupable possible. Je doute qu'il entende rumeurs et idées.

— Tu le penses prêt à mourir aux fins de protéger le bornage ?

— Je le crois prêt à tuer, surtout. Il est grand et bien bâti et cela peut suffire à lui donner grande confiance en lui. »

Ernaut talonna sa monture, occupée à arracher des feuilles à une broussaille appétissante.

« Là où il se trompe, c'est en croyant que ces maudites bornes ont à voir avec la meurtrerie. C'est parce qu'il était passeur qu'Ogier a été tué.

— Menteur, renégat et profiteur, beaucoup de raisons de le meurtrir. »

Ernaut garda un instant le silence.

« Ce mystérieux homme des collines aurait pu frapper, mais le vieux Pied-Tort ne semble pas le croire et ne l'aurait protégé s'il le pensait coupable. Crois-tu qu'il aurait pu être abusé ?

— Sa réputation vient de sa sagesse, Ernaut. On chemine de loin pour avoir son avis sur un mariage, la date des semailles ou le prix auquel céder un agneau. Il faudrait être bien habile pour arriver à le tromper.

— Il est pourtant quelque goupil rusé qui a su éviter toutes les fosses. Et qui nous mène parmi broussailleux chemins. »

Iohannes baissa la tête.

« Je ne saurais prétendre connaître les desseins de Dieu, mais peut-être a-t-il voulu que tout cela soit, qu'Ogier ne puisse continuer ses méfaits.

— J'avoue que plus j'en apprends sur lui, moins je suis peiné de le savoir occis. »

Il marqua un temps, se redressant avant d'ajouter d'une voix plus déterminée.

« Mais je ne laisserai pareil larron emporter mon frère dans la tombe. »

Collines et oued à l'ouest de Jéricho, mardi 17 juin, midi

Les cris de rapaces résonnaient entre les monts. Les voyageurs cheminaient depuis des heures sous un soleil de plomb. Si la chaleur étouffante de la poussière du khamaseen avait été oppressante, les doigts de feu qui les griffaient depuis le ciel d'azur étaient tout aussi impitoyables. Ils longeaient une faille au fond de laquelle serpentait un mince filet d'eau. Ils marchaient le long du versant sud, espérant ainsi profiter du moindre repli ombragé. Dès que la pente était moins forte, une végétation opiniâtre s'efforçait de s'accrocher au milieu de cette étendue de rocaille beige et grise. Une timide bise avait soufflé un temps, mais désormais ils avançaient penchés, assommés par la chaleur. Leurs montures n'étaient guère plus vaillantes, même le poney au pied sûr de Blayves. Ils avaient croisé quelques groupes d'hommes, ainsi que des pâtres avec leurs troupeaux.

Ils n'auraient plus longtemps à attendre avant de pouvoir parler à cet Abu Hamza. Le camp des Banu Kamil était installé sur un plateau surplombant le cours de l'Oued vers le levant. Ils cheminaient en silence, incapables de faire autre chose que s'efforcer de supporter la chaleur. Seul Ernaut trouvait parfois l'énergie de se tourner pour embrasser le paysage.

Ce n'était que succession de plis et de failles, de collines et de vallées, qu'on aurait modelées de poussière grise. En dehors d'arides broussailles à l'aspect peu engageant, aucune plante n'était visible sur les reliefs, l'herbe jaunie à peine discernable parmi la terre caillouteuse et les rochers. Au fond de la gorge, plus

qu'un cours d'eau, c'était un ruisseau, une rigole, un filet qui ne se dévoilait que rarement, inquiet de s'évaporer s'il osait défiait le soleil.

Les camps de nomades se reconnaissaient à leurs toiles sombres, discrets bandeaux de ténèbres jetés dans l'immensité sablonneuse. Ils étaient chaque fois précédés de troupeaux de chèvres, de moutons, gardés par des groupes d'hommes et d'enfants impassibles, appuyés sur un bâton au milieu de nulle part. Desséchés par des années de vie en plein désert, ils semblaient indifférents à tout, au soleil, à la chaleur, à la solitude.

Ils saluaient les voyageurs, répondaient aux questions par monosyllabes d'une voix sifflant entre leurs rares dents puis s'inclinaient pour leur départ avant de retrouver leur position hiératique, ajustant le délicat équilibre de leur foulard sur leur crâne d'un geste nonchalant.

Blayves tendit le doigt en direction d'un contrefort rocheux qui surplombait une large étendue à peu près plate. On y comptait une dizaine de tentes oblongues sous lesquelles des silhouettes tentaient de fuir les rayons du soleil. C'était l'heure de la sieste.

« Le camp des Banu Kamil ! » annonça-t-il fièrement, avant de prendre un peu d'eau à son outre de peau.

Lorsqu'ils s'approchèrent du campement, ils furent entourés d'une horde d'enfants amusés qui les suivaient en sautillant. Certains tendaient la main pour caresser les chevaux, toucher ces voyageurs. Blayves esquissa une grimace.

« Attention à vos affaires, compères. Ils sont mignons, mais naissent avec doigts crochus. Nul espoir de retrouver ce qu'ils vous prendraient. »

Il sourit en faisant de grands signes pour écarter la marmaille, criant quelques imprécations. Devant une des tentes, plusieurs hommes s'étaient regroupés autour d'un doyen, la barbe longue et grise, un foulard à carreaux de couleur indéfinissable maintenu sur la tête par une cordelette. Il leva la main en guise de salut, bien vite relayé par Blayves qui sauta de sa monture rapidement pour

aller s'entretenir avec lui. Il leur fit signe peu après de s'approcher.

Avec sa haute taille, Ernaut attirait les regards des présents et les plus jeunes s'amusaient de sa stature. Prudemment à l'écart, certaines filles échappaient des gloussements depuis la zone où elles préparaient le repas, tissaient les étoffes ou réparaient les vêtements. Ernaut s'inclina poliment, attendant de savoir ce qu'il devait faire. Le berger discuta un petit moment sous le regard attentif de Iohannes, puis alors que le groupe face à eux se dissolvait, il expliqua à Ernaut qu'ils avaient l'autorisation de parler à Abu Hamza.

De fait, on les invita à entrer sous la grande tente. Des nattes couvraient le sol et le vieil homme qui les avait accueillis échappa ses savates avant d'aller s'asseoir sur un coussin près du mât central. Il fut imité par deux autres, dont l'un fut désigné par Blayves comme étant Abu Hamza. Le visage parcheminé, mangé par une barbe de plusieurs jours oscillant ente le noir et le gris, il portait son foulard remonté sur les côtés, coincé dans l'anneau d'étoffe qui le maintenait sur sa tête, dévoilant un crâne aux cheveux très courts. Plusieurs épaisseurs de vêtements fluides recouvraient son corps et il était impossible de dire s'il était maigre ou simplement mince. De son visage fin jaillissait un nez épaté surmonté d'yeux noirs attentifs, enchâssés sous des sourcils perpétuellement froncés. Il s'assit face à eux.

Discrètement, des femmes apportèrent du pain plat, du zaatar, un peu de fromage frais agrémenté d'herbes et de quoi boire. Ernaut fut surpris de découvrir du vin dans son gobelet. Iohannes sourit, mais ne répondit pas à la question silencieuse du géant.

Pendant ce temps, Blayves continuait de parler avec le vieil homme qui hochait la tête en assentiment, agrémentant de ses commentaires et questions ce que disait le berger franc. Aucun autre ne parlait. Ernaut laissait sa curiosité naturelle guider son regard et il sourit en voyant que la tenture qui les séparait du quartier des femmes était percée d'un petit volet de toile que les curieuses soulevaient de temps à autre.

Les enfants avaient fini par se lasser des visiteurs et ils couraient aux abords, jouant de baguettes de bois parmi les broussailles. Parfois, un sifflement de berger se faisait entendre, auquel répondait un autre appel. Il réalisa soudain que Blayves parlait désormais avec Abu Hamza et porta son regard sur les deux hommes, tout en avalant du fromage qu'il prélevait en faisant cuiller d'un morceau de pain plat. Iohannes se tourna finalement vers lui, se proposant de faire l'interprète. Que voulait savoir Ernaut ?

« Je suis là, car je crains qu'on en veuille à toi et aux tiens.

— Nous ne nous connaissons pas, pourquoi t'inquiéter de moi ?

— Nos histoires sont liées et t'aider me permettra peut-être d'empêcher mon frère de se battre. »

Il résuma l'histoire du meurtre rapidement, en insistant sur le fait que celui ou ceux qui avaient assassiné Ogier étaient sûrement au courant qu'il avait des contacts bédouins pour aider à la fuite de musulmans. Cela entraîna de longs conciliabules entre les hommes, sous le regard attentif de Blayves qui n'avait pas réagi en entendant Ernaut parler de ces évasions. Finalement, Abu Hamza hocha la tête en souriant.

« Je ne dis pas que je l'ai fait, mais si d'autres le croient, je te remercie de me prévenir. Je saurai me protéger.

— Je suis moi-même un serviteur du roi de Jérusalem et vous parler ainsi avant de signaler ces évasions au mathessep pourrait me causer des ennuis.

— Tu le fais pour ton frère, tu agis bien. »

Ernaut accepta le compliment, conscient que les liens familiaux étaient très importants dans une communauté de pasteurs nomades. Sans référents, sans parents sur qui s'appuyer pour affronter les coups du sort, on mourait. Le désert n'était pas un lieu hospitalier, et nul ne pouvait espérer y survivre seul. Le vieil homme intervint alors, ajoutant de sa voix rauque :

« Nous avons accompagné certains voyageurs porteurs de l'anneau de fer, c'est vrai. Ton sultan n'est pas homme de parole, il ment et vole, nous ne faisons que vivre là où nos pères vivaient. Il est comme le vent qui passe. Il soulève la poussière, fouette le visage des hommes avec fureur et retombe bien vite dans l'oubli. »

Sa main dessina des vagues sur l'horizon puis s'affaissa. Il avala un peu de vin et poursuivit.

« Il croit nous tenir parce qu'il prend quelques bêtes, nous fait payer ses taxes, effraie nos femmes. Il se trompe. La terre n'est pas à lui, elle n'est à personne. Chacun peut s'en nourrir et remercier Allah pour ça. Mes pères vivaient libres avant sa naissance et mes fils feront de même lorsqu'il aura été mangé par les sables de l'oubli. »

Il toisa les trois visiteurs avec défi, le visage fier et le menton haut. Puis il leva son verre qu'il finit d'un trait, avant d'indiquer d'un signe à Abu Hamza qu'il pouvait parler. Comprenant qu'il venait de lui donner l'autorisation d'en dire plus, Ernaut ne se fit pas prier.

« J'ai besoin d'en savoir plus sur les voyages d'Ogier, car je le crois fort mécréant. Si je pouvais découvrir ceux qu'il a volés, je pourrais convaincre l'accusateur de mon frère de changer d'avis.

— Nul ici n'a à se plaindre d'Iji Sinjil, celui qui guidait les fugitifs comme tu dis. Il nous menait les personnes et nous étions payés pour notre labeur à l'arrivée au Bilad al-Sham.

— Pourquoi ne pas les prendre en charge depuis leur casal ?

— C'est trop dangereux pour nous d'approcher des villages, surtout de ceux des serfs. Aucun de nous n'a envie de finir porteur de l'anneau d'esclave. »

Iohannes se permit d'intervenir dans la conversation et demanda à son tour :

« Étiez-vous seuls à œuvrer avec Ogier ? Depuis longtemps ?

— Je ne crois pas qu'il ait eu des contacts avec d'autres familles. Il nous connaissait, car nous avions fait quelques affaires par le passé. Ce n'est pas chose facile à proposer à des inconnus. Je crois que cela a commencé avant que Baldawi n'attaque les nôtres à Baniyas. »

Il s'arrêta et réfléchit un court instant.

« Il a mené trois convois jusqu'à nos tentes. »

Ernaut à son tour compta sur ses doigts et il en dénombrait, pour sa part, au moins quatre. Il s'en ouvrit à Abu Hamza.

« Tu dis vrai, il avait déjà mené quelques personnes des environs de Sinjil par-delà le Gawlan. Trop dangereux pour lui ! Il ne voulait pas cheminer par là deux fois » ajouta-t-il en souriant après une pause où il ingurgita un morceau de pain.

Ernaut se mit à réfléchir. Aux dires de Pied Tort, ce premier voyage avait été payé de bijoux et de monnaies, dont Clément Ferpied n'avait pu être informé. Ce dernier avait ensuite acheté des vêtements syriens à trois reprises, sans que rien ne l'inquiète outre mesure, si ce n'était la grande quantité d'habits. Mais la fois suivante, la présence de sang avait semé le doute dans son esprit.

« Cela ne fait que quatre voyages, donc. Il en manque un…

— Je suis certain que nous n'avons pas mené plus de trois fois des fugitifs, s'amusa Abu Hamza.

— Il ne devait pas y avoir un autre passage, pendant le dernier hiver ?

— Non. Avec tous les soldats dans le coin, ç'aurait été dangereux, en plus. »

Ernaut échangea un regard lourd de sens avec Iohannes. Il baissa la tête, effrayé de comprendre ce que cela signifiait. Abu Hamza s'en inquiéta et demanda ce

qui se passait.

« Les derniers fugitifs ont été menés à la mort par Ogier. Il n'avait pas l'intention de les sauver » expliqua l'interprète.

Cela n'attira qu'un haussement d'épaules de la part du Bédouin, ce qui irrita Ernaut.

« Vous vous moquez que les vôtres se soient ainsi fait berner et tuer ?

— Ils n'étaient pas des miens » répondit Abu Hamza, indifférent. Il avala une autre bouchée et sourit avec dédain.

« C'est tous des Hanbalites ! Je n'ai rien à voir avec eux. »

Environs du Wadi Qelt, mardi 17 juin, début d'après-midi

Le départ du camp s'était fait rapidement, Ernaut étant désireux de ne pas s'attarder. Après des journées de tempête, ils se languissaient du moindre zéphyr. La pierre souvent à nu servait de miroir, accentuant leur éblouissement. Pas un animal ne bougeait alentour et leurs montures avançaient d'un pas lent, l'échine basse. Le firmament d'azur était devenu blanc à force de luminosité. Leur guide les menait au plus court de façon à retrouver les routes à l'écart desquelles les nomades cheminaient et s'installaient systématiquement.

Tandis qu'ils serpentaient sur les flancs du relief pour rejoindre un chemin parmi les buissons, Iohannes approcha sa monture de celle de son compagnon. Devant, Blayves ne leur accordait pas la moindre attention.

« Nous en savons suffisamment, compère.

— Le crois-tu seulement ? Hier soir, Aymeric n'a pas daigné nous entendre, comment espérer le convaincre ? »

Iohannes garda le silence puis reprit :

« Ogier était compaing de la trahison. Il a menti en faisant fuir des musulmans vers Damas à quatre reprises. Puis il a organisé un autre voyage où la liberté n'était pas au bout du chemin. »

Ernaut dodelinait de la tête, semblait refuser de croire une telle hypothèse. Iohannes s'en inquiéta et lui demanda, intrigué : « Cela ne te semble pas clair ?

— Je ne sais. Une de ses victimes est donc venue se venger ?

— Ou l'un des siens. Ogier s'en doutait, il a donc tenté de fuir en partant pour la Mahomerie. »

Ernaut réfléchit un long moment, puis avala un peu d'eau à son outre avant de la proposer à Iohannes. Tandis que son compagnon buvait, il lui fit part de ses réflexions.

« Tout cela semble naturel en effet. Mais est-ce assez pour Aymeric ? Belle histoire à conter, mais comment lui faire montrance de sa réalité, voilà mon souci.

— Ogier craignait peut-être des complices. Des soldats en maraude. Moult sont prêts à frapper contre monnaies. D'autant que là, c'était envers des musulmans, de quoi enjoyer certains croisés. »

Le jeune homme gardait la tête baissée, surveillant le chemin caillouteux de crainte que son cheval ne fasse un faux pas. Faisant cela, il se perdait parfois dans ses pensées. Il se redressa au bout d'un moment et se rapprocha à son tour de l'interprète.

« S'il a quitté si vite Saint-Gilles, peut-être est-ce parce qu'il ne pouvait plus s'y adonner à ses activités passées. Les mahométans de là-bas sauront peut-être l'histoire.

— À quoi penses-tu ?

— Imagine qu'il se soit entendu pour tomber dans une fausse embuscade. Il n'aurait pu faire deux fois le même coup. »

Iohannes acquiesça, l'air contrarié. Il réajusta son foulard, dont il passa un des pans dans son cou.

« Difficile d'en trouver témoignage.

— Nullement, il nous suffit de nous rendre dans le hameau le plus proche de Saint-Gilles et nous verrons bien.

— Il nous faut demander licence à leur maître, Ernaut.

— Pas le temps ! »

Il siffla entre ses dents pour interpeller Blayves. Celui-ci avait désormais une dizaine de longueurs d'avance. Il arrêta sa monture et se retourna, une main sur la croupe de l'animal. Ernaut attendit d'être à sa hauteur pour lui parler.

« Nous allons prendre la route de Naplouse au plus vite. Est-ce là le chemin ?

— Non, je m'avançais vers Ramathes. Vous pouvez aller droit sur Bethel, un peu au-dessus de la Mahomerie. »

Il indiqua une direction au nord-ouest, tendant le bras par-delà les reliefs.

« En continuant outre cette colline, vous trouverez une vallée qui y va directement, vous pourrez longer sa crête nord, on avance bien.

— Grand merci de ton aide, Blayves. Nous allons donc continuer par ce chemin.

— Vous avez eu les réponses espérées ? »

Ernaut fit une moue mi-figue mi-raisin. Il ne voulait pas trop donner l'impression qu'il était redevable au pâtre. Sans qu'il le trouve antipathique, il avait toujours eu des réticences à traiter avec lui. Lui laisser trop d'emprise lui

déplaisait au plus haut point. Ils se quittèrent donc sur des saluts amicaux, mais sans enthousiasme.

Iohannes et Ernaut atteignirent ensuite une gorge qu'il leur fallut traverser. Au fond, une mince rigole accueillait une eau claire sur des graviers et les chevaux purent se désaltérer avec bonheur. Ernaut répugnait à les faire boire une eau qu'il craignait trop froide, mais il n'avait guère le choix. Il ne les laissa pas longtemps pour éviter que cela n'entraîne des coliques. Ils remontèrent ensuite parmi une sente obstruée d'éboulis, préférant mener à la longe les bêtes que de s'aventurer en selle dans un si périlleux passage.

Ernaut sentait la transpiration lui couler dans le dos, collant sa chemise à sa peau. La sueur venait régulièrement lui brûler les yeux qu'il essuyait d'une main tout aussi humide. Aucun d'eux n'avait le désir de parler, accablés qu'ils étaient de chaleur et de soleil. La zone pelée qu'ils venaient de quitter leur semblait abandonnée de toute vie et ils firent donc halte auprès du premier arbre qu'ils croisèrent, impatient de profiter de l'ombre.

Assis sur le sol poussiéreux, ils prirent avidement quelques gorgées à leurs outres. Ernaut aperçut des gazelles au loin, un petit groupe occupé à brouter, indifférent à la chaleur. Puis il découvrit parmi des rochers peu éloignés des sortes de gros lapins, avec de courtes oreilles. D'un coup de coude, il les indiqua à Iohannes.

« Des blaireaux des roches [1]. Il y en a plein par ici. Ils aiment se mettre au soleil, pas comme nous. »

Il observa un moment les petits animaux étendus puis demanda à Ernaut : « Comment comptes-tu t'y prendre pour interroger les habitants du casal ? Ils seront méfiants.

— Je n'en doute pas. Je me suis dit qu'il pourrait être bon de faire accroire que nous faisons la même chose qu'Ogier. »

Iohannes fronça les sourcils.

« Tu penses qu'il suffira de se prétendre passeur et qu'ils le croiront ?

— On peut toujours essayer, rétorqua Ernaut, badin. Tu peux passer pour un Syrien et nous connaissons le nom d'une tribu de Bédouins ayant déjà aidé au passage.

— Et pour quelle raison le ferais-tu, toi ?

— L'argent, bien sûr. Simple et sûr motif, que chacun peut comprendre. »

Après cette courte pause, ils remontèrent en selle et lancèrent leurs montures à un train plus rapide dès que le terrain leur sembla propice. Ils furent bientôt en vue de Bethel. Une imposante caravane de chameaux y soulevait la poussière, encadrée de cavaliers à l'allure martiale. Ils descendaient vers la cité sainte. Une fois sur la grande route, les deux compagnons se mirent au petit trot, avalant les lieues avec célérité. Ils s'arrêtèrent près d'une source à mi-parcours, abreuvant leurs montures et s'aspergeant le visage et les membres avec délice. Iohannes en profita pour rappeler à Ernaut quelques points incontournables.

« Nous devrons passer voir le ra'is et le shaykh, au moins nous présenter. Il nous sera impossible de parler à qui que ce soit sinon.

— Tu connais l'endroit ?

— Non, mais c'est partout pareil.

— Si c'est comme à Salomé, je n'ai guère envie de m'avouer passeur à leur chef.

— Tous les ra'is ne sont pas tel Abu Qasim. »

Ernaut maugréa, mais ne répondit rien. Il se contenta de jeter quelques cailloux devant lui, l'air renfrogné. Ils ne tardèrent pas à remonter en selle et parvinrent à Saint-Gilles en milieu d'après-midi. Le village était quasi désert, tous les hommes ayant profité de la fin de la tempête pour aller inspecter leurs cultures.

Ils se renseignèrent auprès de gamins qui jouaient aux osselets près d'un

bassin. Le plus gros village musulman dans les environs était celui de Seylon, à plusieurs lieues au levant. Ils remontèrent en selle et s'y rendirent rapidement. Dans les champs, parmi les oliviers et les vignes on apercevait des silhouettes occupées à effacer les dégâts de la tempête de sable.

Le hameau était plus petit que celui de Salomé, maigre entassement de maisons collées les unes aux autres. Au milieu des vallons arides, parmi les oliviers, l'endroit paraissait miteux, presque abandonné : des cabanes de pierres sèches, des murets de pisé lépreux, une poignée de volailles et des arbres squelettiques. Nulle part un symbole de l'occupation franque n'était visible.

Leur arrivée ne fut saluée que par une poule curieuse qui grattait en leur jetant un œil intéressé, installée en plein milieu de la rue principale qui serpentait parmi les bâtisses. Ils ne tardèrent néanmoins pas à trouver la demeure du ra'is, la seule à avoir une large cour dans laquelle le maître de céans était justement en train de donner des ordres à trois hommes occupés à refaire le toit d'un des bâtiments. L'endroit était encombré de poutres, de branchages, de feuilles de palmiers, de moellons grossiers et de chaux.

En les apercevant, le ra'is vint à leur rencontre, les saluant poliment. Il était de petite taille, le visage rond caché par une imposante barbe noire qui lui montait presque aux yeux. Sur la tête, il portait un foulard semblable à celui des Bédouins et n'était vêtu que d'un thawb de laine à rayures, de belle allure malgré un tissu peu luxueux. Son apparence était plus celle d'un paysan aisé que d'un riche propriétaire.

Iohannes échangea quelques mots avec lui, et s'attira des sourires engageants. Il hochait la tête en parlant et montra plusieurs fois les environs, invitant les deux hommes à le suivre ici et là dans la cour tandis qu'il discourait. Iohannes rapporta qu'il les avait présentés comme marchands d'huile qui s'intéressaient à la production d'ici. L'endroit étant un peu à l'écart des principales routes, le ra'is n'en était que plus heureux de voir des négociants. Il détaillait à l'envi les terroirs, les expositions et les variétés d'olives qui poussaient sur les monts alentour.

Il expliqua que la majeure partie de leur production était destinée au roi de Jérusalem, mais qu'il leur était possible d'en vendre un certain volume. Il ne doutait pas qu'ils parviendraient à faire affaire. Il les rassura également plusieurs fois au sujet de la tempête passée, assurant que cela ne saurait entamer la qualité et la quantité de l'huile qu'ils produiraient. Comprenant qu'il était cruel de laisser tant d'espoir au village, Ernaut essaya d'abréger l'entretien et dit qu'il serait plus poli pour eux de saluer le shaykh avant de penser à faire affaire avec eux. Cela déclencha un enthousiasme d'autant plus grand chez leur interlocuteur qui abandonna ses ouvriers pour les mener personnellement jusqu'à la demeure du vieil homme.

Chemin faisant, il continua à leur vanter les qualités de leur terroir. Ernaut s'inquiéta un instant qu'il demeurât lors de leurs discussions avec le shaykh, mais il se contenta de leur indiquer la porte et s'excusa, ne pouvant laisser les ouvriers seuls trop longtemps, sous peine de risquer la catastrophe, ajouta-t-il dans un sourire.

Lorsqu'il s'éloigna, la main levée une dernière fois en guise de salut, Ernaut s'en voulut d'avoir joué ainsi la comédie à quelqu'un qui lui faisait bonne impression. La vie était rude pour les fellahs et il se sentait cruel de leur apporter de faux espoirs. Il sentit le regard de Iohannes sur lui et lui confirma d'un signe de tête de frapper. Il n'allait pas hésiter après tous ces efforts.

- [1] Damans, petits plantigrades.

Chapitre 7

Casal de Seylon, mardi 17 juin, début de soirée

La demeure du shaykh de Seylon était très modeste : une seule grande pièce longée d'un côté par des banquettes et par des réserves de nourriture de l'autre. Au fond, une estrade était fermée par un treillis de bois tendu d'une étoffe. Une fenêtre devait ouvrir derrière, car de la lumière en provenait. Pour tout meuble, quelques nattes défraîchies, des coffres. Par contre, un décor géométrique avait été tracé à l'ocre sur les murs chaulés, ce qui donnait un aspect luxueux à l'endroit. Ceci malgré l'odeur piquante du feu de bouse, qui se mêlait aux relents de nourriture.

Le shaykh lui-même était un homme assez grand, aux longues mains. Vêtu de couleurs sombres, il portait un bonnet à motifs. Son visage maigre était barré d'une imposante moustache, qui recouvrait sa bouche et s'étendait jusqu'au bas de sa mâchoire. Les joues creusées, les yeux ridés, il émanait de lui une allure maladive, bien que ses gestes ne soient en rien maladroits. Il invita les arrivants à entrer et fit amener une collation. Une jeune femme, d'une vingtaine d'années se hâta de déposer de quoi boire et quelques olives, du pain et du fromage avant de s'éclipser aussi discrètement qu'elle était apparue depuis le paravent du fond.

Une fois encore, Ernaut dut en passer par les échanges formels d'approche, discussion sur les récoltes, la météo, les conséquences de la tempête. Se faisant passer pour des acheteurs éventuels d'huile, ils eurent droit à une énumération longue et pourtant apparemment non exhaustive des nombreuses qualités de la production locale. Ils furent invités à assister à la cueillette, plus tard dans l'année. La voix du vieil homme était éraillée et donnait à Ernaut envie de se racler la gorge. Il s'exprimait de façon autoritaire et péremptoire, sans que la moindre nuance amicale vienne égayer son visage austère.

Au bout d'un moment, Iohannes estima qu'il était temps de voir s'il acceptait de

leur en dire un peu plus sur Ogier, selon le plan qu'ils avaient conçu.

« Nous voyageons beaucoup pour notre négoce, et c'est un ami, Ogier de Saint-Gilles, qui nous a indiqué votre village.

— Iji Sinjil ? Je le connais. Il est parti.

— En effet, nous l'avons appris aussi. C'est pour ça que nous sommes là. »

Le vieil homme lui lança un regard de travers, méfiant. Il avala quelques olives, faisant danser sa moustache en les dévisageant l'un puis l'autre, les sourcils froncés.

« Nous faisons comme lui, devons souvent aller ici et là. Nous empruntons semblables sentiers, travaillons avec les mêmes Bédouins. Les Banu Kamil, peut-être les connaissez-vous ? »

À cette mention, le shaykh eut une lueur dans le regard et on aurait dit qu'un fugace sourire de malice se tapissait sous ses bacchantes. Il gardait néanmoins toujours le silence.

« Comme Ogier est parti, nous pourrions nous charger de son commerce avec vous.

— Pourquoi feriez-vous cela ? C'est bien dangereux négoce, d'aller par les chemins, avec les soldats.

— Moi pour honorer les miens. Mon compagnon fait ça parce qu'il pense que c'est un commerce fructueux. »

Le vieil homme hocha la tête doucement.

« Vous ne transporteriez pas que de l'huile ?

— Certes pas.

— Pourquoi venir me voir pour cela ? »

Lorsque Iohannes lui traduisit, Ernaut hésita. Il ne savait pas si la nouvelle de la mort d'Ogier était parvenue jusqu'ici. Il préféra ne pas prendre de risque et ne pas faire allusion à l'événement.

« Ogier nous a dit qu'il faisait bon commerce avec vous, mais n'est plus là. Il demeure peut-être encore ouvrage à faire.

— C'est vrai, cette terre est maudite, souillée, et ne convient plus. »

Il fit une grimace, et marmonna quelques mots à voix basse avant de leur faire face de nouveau.

« Je ferai ce que je peux, comme pour Iji Sinjil.

— C'est vous qui prépariez tout ?

— C'était mon rôle. Je ne crains pas la main de l'homme qui se dit mon maître, car je n'ai qu'un seul vrai maître, et il me comble de ses bienfaits. J'ai donc aidé Iji à plusieurs reprises déjà, et cela m'agrée de pouvoir le faire de nouvel. »

Il se tut, mordant sa moustache tandis qu'il réfléchissait. Puis il regarda alternativement les deux visiteurs.

« Combien cela coûterait avec vous ?

— Pas plus qu'Ogier, rassurez-vous. Avait-il coutume de demander beaucoup ?

— Il ne faisait pas ça par charité et exigeait la moitié au départ. Un homme dur en affaires, ça oui. Et vous, quel serait votre prix ? »

Ernaut n'avait pas prévu une question si directe et il n'avait aucune idée de la somme qu'il pouvait demander pour être crédible. Il tenta d'atermoyer.

« Cela dépend du trajet. La dernière fois, d'où êtes-vous partis, et jusqu'où faut-

il se rendre ?

— Nous avons retrouvé Iji près d'un oued, à l'est du village. Il se rendait au nord, là où les Banu Kamil le retrouvaient, pour ensuite finir le voyage, à Dimashq.

— Il y avait beaucoup de… Combien de personnes retrouvaient Ogier ? Car cela aussi est important.

— D'usage trois ou quatre, une fois cinq. Jamais plus. »

Le shaykh commençait à répondre avec une certaine réserve, comme s'il sentait que quelque chose n'allait pas.

« Quel serait le prix alors ? » insista-t-il.

Les deux compagnons échangèrent des regards, indécis. Ce fut Ernaut qui brisa le silence.

« Il nous faut vérifier si le chemin que nous souhaitions prendre est sûr avec autant de personnes. Nous croyions qu'il n'y en avait qu'une ou deux.

— Nous ferons comme cela vous convient » indiqua le vieil homme.

Il se tourna vers Iohannes et le scruta d'un regard inquisiteur.

« Les tiens sont des Banû al-Hanbalî, des Banû Qudâma ?

— Non. Ma mère seule était de ces terres. Elle n'est plus là, mais elle a eu le temps de m'enseigner du mieux qu'elle le pouvait.

— C'est bien. Il existe tant de menteurs par le monde. Il est bon de savoir que certains savent vivre selon des préceptes non souillés par les inventions et les élucubrations de pseudo savants. Nul besoin d'inventer, tout est déjà écrit pour qui sait lire. »

Il hocha la tête, se confirmant à lui-même sa propre opinion puis avala un peu de leben [1].

« J'attendrai un signe de votre part pour le prochain voyage. Nous nous tiendrons prêts si l'affaire se fait. »

Il s'arrêta comme s'il n'était pas certain de vouloir continuer sa phrase et se gratta le cou avant de le faire.

« Il est dur de donner sa confiance, d'autant plus difficile que nous ne nous connaissons pas encore.

— C'est la raison pour laquelle il nous faut bien penser à tout et faire les choses correctement.

— C'est vrai. Iji n'était pas très vertueux. Même s'il était resté, nous n'aurions plus fait affaire. »

Ernaut bougea légèrement, se penchant en avant, soudain intéressé par ce que le vieil homme avait à dire.

« Nous sommes loin de nos frères et sœurs, mais des messages nous en viennent, par des voyageurs, des pèlerins, des marchands. Tout finit par se savoir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ernaut, les sourcils froncés, fébrile à l'idée que le shaykh était peut-être en train d'avouer le crime.

— Parfois certains voyageurs passent et nous apprennent que le voyage ne s'est pas terminé à l'endroit prévu. »

Il leur adressait un regard lourd de sens, ses yeux noirs fouillaient leur âme tandis qu'il les examinait l'un après l'autre.

Ernaut voulait entendre la confirmation de ce qu'il pressentait.

« Ogier vous a trahi ? Et vous l'avez puni pour cela ? »

Le vieil homme s'esclaffa.

« Non, je ne suis pas celui qui a frappé ce larron. Je laisse la justice à Allah, qui sait frapper vite et justement, comme vous pouvez le voir. »

Il était donc au courant du meurtre et le pensait lié à ce dernier voyage tragique.

« C'était pourtant bien une main d'homme qui a tenu l'arme.

— La volonté d'Allah s'incarnait en lui. La justice pour avoir menti et trahi.

— Qu'a-t-il fait pour ainsi mériter si terrible châtiment ?

— Allah seul le sait ! »

Ernaut secoua la tête, marquant son désaccord.

« Le murdrier le sait bien aussi.

— Il te faudra alors découvrir qui il est pour le lui demander. Moi je n'en sais rien. »

Ernaut croisa les bras, agacé de ne pas aboutir alors qu'il avait entrevu la solution. Le shaykh demeurait impassible, avalant une olive ou un morceau de pain avec lenteur, comme indifférent à leur présence à tous les deux. Il demeurait un point mystérieux, et Ernaut voulut en avoir le cœur net.

« N'avez-vous pas crainte d'être de nouveau trahi ? »

Le vieil homme remua sa moustache tandis qu'il faisait jouer sa langue sur ses dents. Ses yeux voyaient quelque chose au-delà d'Ernaut, au-delà de la porte et peut-être par-delà les montagnes environnantes. Il répondit d'une voix pleine d'assurance.

« Il n'est nul besoin d'avoir confiance pour faire affaire. La nécessité suffit parfois. Il est plus important de vivre parmi ses frères, de s'assurer que ses fils puissent étudier les hadiths avec de bons maîtres. La foi en Allah seule peut nous sauver.

— Vous êtes prêts à prendre n'importe quels risques, vous et les vôtres ? À quitter terres et foyers sans assurance ?

— La terre nourrit mon corps, pas mon âme. Mon foyer est partout, car Allah est mon guide. Vous accordez trop d'importance à vos biens, vous autres polythéistes. Vous adorez des idoles et ne pensez qu'à posséder les choses. »

Il échappa un petit rire méprisant, toisant Ernaut avec un dédain qui s'affichait désormais sans crainte.

« Si Iji Sinjil a trahi, c'était qu'Allah le voulait ainsi et il me met à l'épreuve. Je ne suis pas tel ce voyageur empressé qui cherchait après les siens, ou comme toi, à espérer des réponses à des questions sans intérêt. Le Prophète, qu'Allah l'ait en Sa sainte garde, a donné toutes les réponses, avec ses Compagnons. Je n'en espère aucune autre. Tu me proposes un service que j'espérais, pour le salut des miens, je l'accepte et en paierai le prix. Cela ne fait pas de nous des amis. »

Il conclut sa courte allocution en redressant le torse, les bras croisés. L'entretien était clairement terminé. Lorsqu'ils se levèrent, il les salua poliment, mais sans chaleur et ne se leva que pour fermer la porte derrière eux.

Ils se retrouvèrent dans la rue pentue, bousculés par les chèvres que menaient deux garçonnets d'une dizaine d'années. Le regard fier, ils brandissaient des bâtons avec morgue, habillés de vêtements usés et reprisés, les pieds nus dans la poussière et les graviers.

Iohannes soupira et murmura.

« Prêts à tout pour s'enfuir du royaume. Même au prix de la vie de quelques-uns d'entre eux.

— Je ne suis pas si sûr que toi de cela, compère. As-tu pris garde à ce qu'il a dit ?

— À quoi penses-tu ?

— Il a fait allusion à un voyageur qui voulait en savoir plus sur ceux qui se sont perdus dans ce dernier convoi. Lui au moins attachait de l'importance aux siens. »

Il regarda aux alentours.

« Si nous pouvions marcher dans ses traces, peut-être pourrions-nous apprendre ce qui s'est passé, le débusquer. Voire trouver en sa possession la lame qui a tué. »

Casal de Seylon, mardi 17 juin, soirée

Ils menaient leurs chevaux par la bride en direction de la sortie lorsqu'ils entendirent des appels discrets, comme des sifflements légers. Tournant la tête en tous sens, ils aperçurent une silhouette dans l'encoignure d'une ruelle. En s'approchant, ils découvrirent une jeune femme, tremblante, le visage caché derrière un voile. Sa mince silhouette était drapée dans d'amples vêtements qui ne laissaient rien voir d'elle, dont finalement seuls les yeux bruns, larges et doux, indiquaient que c'était une femme. Elle les aborda à mi-voix, et Iohannes entreprit de traduire aussitôt à Ernaut.

« Faites comme si vous regardiez les jambes de vos montures, s'il vous plait. On ne doit pas me voir avec vous. »

Ernaut obtempéra, s'affairant autour de la selle et des sangles comme s'il avait un souci avec. Dans l'ombre, la jeune femme continua.

« Je n'ai pas beaucoup de temps, je n'ai pas le droit de demeurer dehors seule. Je voulais savoir si j'ai bien entendu, si vous emmenez les gens loin d'ici ? »

Ernaut se mordit la lèvre. Il hésitait. Mentir à un vieux shaykh amer était une

chose, trahir les espoirs d'une jeune femme emplie de désarroi lui parut moins aisé.

« En quoi cela te regarde ?

— J'aimerais tant m'enfuir aussi, quitter ce village maudit !

— Ce n'est pas si simple…

— Je sais bien ! Sinon je l'aurais déjà fait, comme Safiya. Je peux vous donner des bijoux si vous voulez. »

Iohannes se planta contre la façade d'une maison, flattant l'encolure de son cheval tout en faisant mine d'en arranger le filet.

« Quel est ton nom ?

— Je suis… Munya, répondit-elle, presque à regret.

— Où veux-tu aller ? »

— N'importe où ! »

Elle échappa un petit cri de désespoir et semblait sangloter, la voix soudain chevrotante. Iohannes fit mine de s'avancer, instinctivement, mais elle recula, effrayée. Elle le dévisagea.

« Où vous menez les gens comme nous, d'habitude ? »

Ernaut jeta un coup d'œil interrogateur à Iohannes et répondit, sans trop y réfléchir.

« Damas.

— C'est là-bas que Safiya est allée aussi ?

— Qui est Safiya ?

— C’est mon amie, elle est partie il y a quelques mois.

— Je ne sais pas. Sûrement. C’est là-bas que vous partez tous, non ? »

La jeune femme se rapprocha, sa voix n’étant plus qu’un filet à peine audible.

« Tout le monde l’a cru, mais elle partait pour vivre sa vie.

— Elle est partie seule ?

— Non, bien sûr que non. Son père lui avait arrangé un mariage à Dimashq. Un frère et un cousin l’accompagnaient. Ce n’était pas vous qui les guidiez alors ? »

Ernaut fronça les sourcils et se tourna, oubliant de jouer la comédie auprès de son cheval.

« Non, un autre Franc s’occupait d’eux. »

La jeune femme baissa la tête, déçue.

« Vous ne pourrez lui porter un message alors.

— Si elle est à Damas avec son nouvel époux, tu devrais arriver à avoir de ses nouvelles.

— Cela m’étonnerait qu’elle y soit, répondit-elle, les yeux soudain emplis d’espoir.

— Pourquoi donc ?

— Elle m’avait confié qu’en réalité elle allait vivre avec celui que son cœur avait choisi.

— Ce n’était pas son promis ? »

La jeune fille secoua la tête avec vigueur, mais sembla hésiter à répondre, effrayée de ce qu’elle allait dire.

« Non. Elle aimait un des vôtres, un Ifranj, et il devait l'épouser. »

Le visage de Iohannes trahit sa surprise. Son expression indiqua à Ernaut l'énormité de l'affirmation, bien plus encore qu'il ne s'en doutait déjà.

« Comment sais-tu ça ?

— Elle me l'a dit. Il voulait la sauver d'ici, la sauver de son mariage et l'emmener loin. Il a réussi, je le sais, car elle n'est pas arrivée où elle le devait. »

Ernaut repensa aux différents trajets qu'avait effectués Ogier. Il savait qu'après le dernier, il avait revendu des vêtements de femme. Mais ils portaient du sang, ainsi que ceux des hommes.

« Comment l'as-tu appris ?

— Un de ses cousins est venu, ils ne les ont pas vus alors ils s'inquiétaient. Ils auraient dû arriver avant le début de la nouvelle année. Ils étaient partis vers la fin de *dhou al qi'da* [2].

— Il est passé ici voilà long temps ?

— Un mois à peine, je crois. »

La nervosité la gagnait et sa voix s'étranglait régulièrement.

« J'aimerais aussi m'enfuir, comme elle. Vous ne voulez pas m'emmener ? »

Iohannes soupira, lançant un regard consterné à Ernaut. Celui-ci secoua la tête. Il repensa aux prostituées qu'ils avaient vues avec les soldats croisés, quelques jours plus tôt.

« Si ton amie s'est enfuie, c'est parce qu'elle avait quelqu'un avec qui le faire. Où irais-tu, seule, sans personne pour veiller sur toi ?

— L'un de vous ne me veut pas ? Je suis bonne cuisinière et très obéissante. »

L'entretien commençait à devenir pesant et Iohannes manifestait de plus en plus de désapprobation. La jeune femme était appuyée contre le mur, respirant à grands traits, sanglotant.

« Dis-moi encore une chose, sais-tu le nom de celui avec qui Safiya a disparu ? risqua Ernaut.

— Non. Elle ne voulait pas que le sache, elle craignait qu'on m'oblige à le révéler » glissa-t-elle dans un murmure.

Ernaut retint à grand-peine le juron qui lui était venu naturellement aux lèvres. Il serra les poings sans rien trouver sur quoi les asséner. Munya ajouta d'une voix à peine audible.

« J'ai porté un message une fois, pour lui.

— Tu l'as donc vu ? À quoi ressemblait-il ?

— Non, je ne l'ai pas vu. J'ai remis le message au jeune Ifranj que Safiya m'avait indiqué. Il m'attendait à un endroit convenu.

— Et lui ? Son nom ?

— Je ne sais pas trop… Vous dîtes Khan Ber ?

— Umbert ?

— Oui, un jeune, du casal ifranj voisin. »

Cette fois, le blasphème éclata, et Ernaut grimaça de colère. Le jeune valet continuait donc à mentir et tricher. Iohannes, pour sa part, était penché vers Munya, désormais accroupie au sol, le dos au mur. Elle hoquetait dans ses pleurs. Il lui parla doucement un petit moment, sans plus traduire pour Ernaut, et elle finit par se lever, essuyant ses larmes de sa manche.

Lorsqu'elle disparut dans la ruelle rongée de ténèbres, il se retourna vers

Ernaut, l'air piteux.

« Quel espoir pour les humbles ? »

Il semblait affecté par la situation, mais ne s'étendit pas. Après avoir rapidement ressanglé, il monta en selle et s'affaira à régler ses rênes. Tout ce temps, Ernaut l'avait observé, remâchant sa colère. Il s'installa à son tour sur sa monture, la dirigeant avec brusquerie sans même y prêter attention.

Ils quittèrent le casal en silence. Lorsqu'ils dépassèrent un groupe de travailleurs, les bras chargés de leurs outils, Ernaut lança son cheval au galop, dans un nuage de poussière et de graviers. Le vent qui sifflait à ses oreilles le calmait et la sensation grisante de vitesse lui fit du bien. Il ne réfléchissait pas vraiment, se contentant de ressasser ce qu'il avait appris.

Le village était empli de secrets imbéciles, qui lui cachaient la vérité, la seule qui aurait pu sauver Lambert. Chacun gardait pour lui ses petites histoires, ses secrets, comme dans tous les hameaux. Et lorsqu'une tragédie éclatait, telle que l'assassinat d'Ogier, chacun s'effrayait de ce qui pouvait le relier à l'événement, mentant alors comme si sa vie en dépendait. Quand bien même cela n'avait rien à voir.

Si Ogier avait trahi les musulmans de Seylon et avait laissé la jeune fille s'enfuir avec son amoureux, il avait sûrement demandé à être payé pour cela. Ernaut n'osait envisager que c'était lui que la jeune femme ait pu aimer. Pourtant, Munya était prête à fuir avec n'importe qui, tellement elle était désireuse de quitter son casal. Safiya avait-elle fait la même proposition au passeur ? Dans ce cas, qu'était-elle devenue ? Aurait-elle empêché le mariage fructueux avec la fille d'Aymeric ?

Serait-elle allée jusqu'à le tuer et l'émasculer pour se venger de ses vaines promesses ? Terrible geste d'une jeune femme abusée, trompée, bafouée ? Toutes les hypothèses défilaient dans sa tête sans qu'il n'en privilégie aucune. Il les laissait aller et venir comme l'air qui cinglait sur ses joues, sans chercher à

les ordonner, les classer, les analyser. Il sentait les muscles de sa monture qui se bandaient à chaque foulée, au moindre saut. Il laissait son être se dissoudre dans l'instant, fatigué d'avoir couru les derniers jours, las de ne rien tenir de concret à présenter pour sauver son frère. Il voulait que cette course n'en finisse plus, qu'il galope à tout jamais, en quête des dernières lueurs du jour, loin à l'ouest. Le soleil mourant incendiait la frange outremer du ciel, n'abandonnait la voûte aux étoiles qu'à regret, après y avoir allumé un foyer rougeoyant.

Les silhouettes du casal de Saint-Gilles apparurent bientôt, et Iohannes interpella Ernaut, l'invitant à réduire l'allure. Il fallut un petit moment avant que ce dernier n'obtempère.

« Nous n'irons guère outre, compère. La nuit est sur nous. »

Ernaut le dévisagea, interdit. Iohannes semblait moins irrité que lui, plus las que déçu.

« L'église de Saint-Gilles accueille les pèlerins venus de Naplouse. Faisons halte là, à la fortune des clercs. Inutile de risquer le voyage de nuit.

— Il nous faut être tôt à la Mahomerie si la bataille est demain. »

Iohannes secoua la tête, secouant la main en déni.

« Quoi qu'il arrive, ils ne sauraient faire combat avant le mitan du jour. Sinon le soleil pourrait avantager l'un d'eux. Laissons les chevaux reprendre des forces.

— Tu parles de raison, compère » reconnut le géant, ressentant soudain la fatigue. Il s'emmura de nouveau dans le silence tandis qu'ils abordaient le village. Un groupe de voyageurs, la mine fatiguée, les vêtements poudreux, était en train de se rafraîchir à l'auge emplie d'eau devant l'église quand ils y parvinrent. Ayant mis pied à terre, caressant son cheval transpirant, Ernaut s'approcha de Iohannes.

« Nous profiterons de la veillée pour aller faire visite à quelques habitants du

casal. J'aimerais fort savoir à qui Umbert portait messages ou m'en faire une idée avant d'aller le visiter.

— Tu as crainte qu'il ne mente ?

— N'est-ce pas ce qu'il fait depuis le début ? Ce qu'ils font tous ? Je n'ai jamais vu un tel ramassis de menteurs ! »

Le jeune homme savait qu'il exagérait, mais son exaspération le rendait irritable et il lui fallait l'exprimer. La désapprobation qu'il lisait dans les yeux de Iohannes, qu'il savait légitime, ne faisait que renforcer ce sentiment. Il se sentait inefficace, alors que sa tâche était essentielle. Pour une fois, sa curiosité n'était pas en cause et il ne comprenait pas pourquoi tout semblait se liguer contre lui.

Casal de Saint-Gilles, mardi 17 juin, soirée

La salle d'accueil des voyageurs était de bonne taille, voûtée d'arêtes blanchies à la chaux, comme les murs. Seul décor, un crucifix ornait une niche en bout de salle, avec une bougie au-devant. De longues tables, flanquées de banc, étaient installées perpendiculairement à l'estrade où étaient installés les clercs. Seuls deux étaient assis, avalant la soupe épaisse en de grandes lampées, tandis que les autres supervisaient la distribution de nourriture. En bout de ce podium, un jeune homme empreint de sérieux, debout devant un lutrin, lisait un texte en latin que personne ne comprenait, peut-être pas même lui, à en juger par son phrasé hésitant et monocorde. Bien qu'il s'efforçât à appeler au silence régulièrement, un brouhaha diffus régnait dans l'endroit.

Ernaut et Iohannes s'étaient retrouvés à table à côté de pèlerins de retour de Nazareth. Ils étaient originaires de la région de Lyon, parlaient fort et riaient d'un rien. Leur joie touchait à la fébrilité. Ils racontaient avec empressement qu'ils espéraient bientôt pouvoir embrasser le tombeau du Christ, y prier pour l'âme des leurs. Ce regain d'optimisme et d'enthousiasme eut un effet salutaire sur les deux compagnons, qui se sentirent ragaillardis par la foi ambiante.

Ernaut arrêta un des frères qui distribuait le pain et l'interrogea pour savoir s'il existait une taverne, ou du moins un lieu où les hommes d'ici se retrouvaient le soir. Le moine lança un regard anxieux en direction de l'estrade puis, une fois assuré qu'on ne le regardait pas, se pencha et confia à voix basse :

« Si vous descendez la rue à senestre en sortant, prenez tierce chemin que vous encontrerez. Le vieux Clarembaud ouvre souvent ses caves le soir, pour les hommes qui veulent s'entreparler, voire faire rouler les dés. »

Il avait ajouté la dernière phrase avec un gloussement appréciateur. Ernaut le remercia d'un sourire entendu. Le repas fini, ils se levèrent de table et suivirent les indications. À l'est le ciel se faisait écrin de velours pour les étoiles de diamant. Quelques passereaux chantaient en voletant en groupe. Des cris d'enfant, les pleurs d'un bébé, les cancans de commères affairées à échanger les derniers potins résonnaient entre les murs des cours.

Ils trouvèrent aisément la maison faisant office de salle publique. Plusieurs hommes discutaient, assis sur des bancs placés sous un palmier, devant la porte grande ouverte d'un cellier. Un vieil homme racontait une histoire à une assemblée d'enfants et de femmes, installés autour d'un rocher grossièrement taillé. Sa voix déroulait les récits avec chaleur, ses mains mimant les attitudes des héros tandis que son visage aux traits mobiles en dépeignait la moindre expression. Ernaut reconnut immédiatement le vieil homme qu'ils avaient croisé chez le forgeron.

Ils furent accueillis par un barbu à l'air affable, au corps gras et tordu, Clarembaud. Son bras droit était plié bizarrement et sa main difforme ne comportait pas plus de trois doigts. Il leur servit un pichet d'un vin rouge assez clair, rafraîchissant et suffisamment sucré au goût d'Ernaut.

Voyant qu'ils n'étaient pas du casal, il s'efforça de leur faire la conversation, qui débuta immanquablement sur la tempête. Vint ensuite l'inévitable litanie sur les espoirs en la récolte à venir, puis le couplet à propos des activités des forces damascènes, trop proches pour être jamais bien loin des pensées. Entre-temps,

leur hôte allait remplir des pichets qu'on lui portait ou resservait ceux qui l'appelaient. Lorsqu'Ernaut aborda le sujet d'Ogier, le vieil homme fronça le visage.

« Il était pas simple, celui-là, si vous m'en croyez. Vous êtes compères ?

— Il réside désormais dans mon casal, confirma Iohannes.

— Ah, j'espère qu'il saura se montrer plus tranquille qu'ici. Pas le mauvais gars, mais souventes fois à finasser. Passez-lui donc salut de ma part. C'est toujours bon d'avoir des nouvelles de chez soi. »

Iohannes sourit en réponse, sans rien ajouter. Ernaut avait quelques scrupules à maintenir Clarembaud dans le flou. Il précisa donc d'une voix neutre :

« Il est malheureusement passé… Voilà un peu plus d'une semaine.

— Ça alors ! Il était pas si vieux pourtant ! Quelque maladie ?

— Non, un de ses ennemis l'a occis par lame.

— Ça par exemple ! » répéta alors en boucle le vieil homme, s'asseyant face à eux sous le coup de la surprise.

Ernaut lui proposa de son vin, qu'il accepta volontiers, avalant une grande rasade.

« Vous étiez fort amis ?

— Non, certes pas. Mais il était d'ici, en un certain sens. »

Sa voix mourut, il resta un moment à regarder le sol, traçant dans la poussière des dessins ésotériques du bout de la semelle. Ernaut respecta cet instant de silence, examinant les autres consommateurs. Le forgeron avait rejoint le petit groupe d'hommes qui discutaient sous l'arbre. Ils s'entretenaient apparemment de questions agricoles, sans prêter attention à lui. Il revint à Clarembaud.

« Il risque d'y avoir jugement par bataille et j'essaie d'empêcher cela. Il est fort possible que ce soit un mahométan qui ait fait le coup.

— Un de ces pillards turcs ?

— Difficile à dire. »

Le vieil homme secoua la tête avec lassitude.

« Il se mêlait trop à eux, je lui avais dit un jour que ça lui attirerait des ennuis. Sans compter qu'il entrainait le gamin.

— Umbert ? »

Clarembaud soupira, plissant les yeux tandis qu'il faisait appel à ses souvenirs.

« Ogier le considérait tel un fils. Enfin, il le traitait bien, quoi. Le gamin a fini par faire comme lui avec les païens d'à côté.

— C'étaient les seuls à les visiter ?

— Oh non ! contesta-t-il, le visage étonné. Il nous faut bien les voir de temps à autre pour régler des soucis de pâture. Et pis les gamins aussi, ils se mettent de ces peignées !

— Ils se battent ?

— Les garçons, oui. Ils s'affrontent comme au temps du roi Godefroy. Il faut les voir défiler quand ils montent à l'assaut. Et plus encore quand ils ramènent quelques trophées, chaussures ou ceintures. »

Ernaut interrogea silencieusement Iohannes d'un regard étonné. Mais ce dernier se contenta de hausser les épaules.

« Le jeune Umbert en était ?

— Dame non! Il était pas comme les autres gamins d'ici ! Même si ça leur dure pas, en général. »

Ernaut sentit une hésitation dans l'affirmation. Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, dévisageant Clarembaud.

« Ça a été différent pour lui ?

— Il faut dire que son père a quelques cultures en limite du terroir, vers chez les païens. »

Clarembaud se tut un instant, réfléchissant à quelque chose qui venait de lui apparaître.

« C'est peut-être pour ça qu'Ogier a loué le gamin, remarquez. Vu qu'il traitait pas mal avec eux, il a préféré un valet qui ne voyait pas de souci à se trouver en leur présence. »

Il baissa la voix, se rapprochant d'eux.

« Il faut dire que d'aucuns sont guère tendres avec eux et seraient prêts à les écorcher tout vifs juste pour le plaisir. J'ai entendu les hommes du comte de Flandre quand ils sont passés. Je n'aimerais guère voir ce qu'ils feraient à un village de païens. C'est qu'il y a des femmes et des enfants, quand même. Ils sont pas comme nous, mais c'est pas raison pour leur faire si grand mal. Tant qu'ils restent à leur place, moi je dis qu'il faut les laisser tranquilles. Pas vrai ? »

Ernaut hocha la tête, peu désireux de polémiquer et assez d'accord en général. Iohannes acquiesça avec plus de réticence, se réfugiant dans son verre dont il avala quelques gorgées. Clarembaud perçut l'hésitation et fit une grimace, légèrement vexé. Il continua donc.

« Je suis acertainé qu'avec quelques clercs habiles au verbe, il s'en baptiserait pas mal. À partir de là, ils paieraient la dîme tels bons chrétiens et prieraient la Vierge comme nous autres. »

Ernaut n'avait guère envie de voir la discussion aborder des sujets politiques. Sans vraiment écouter, il laissait le vieil homme débiter ses idées sur la façon dont le royaume devait être dirigé, les musulmans convertis et les Turcs combattus.

Le mince croissant de lune n'éclairait que fort peu, des lanternes et des lampes avaient donc été allumées, habillant d'ambre les murs et les personnes. Réalisant que son interlocuteur avait fini par se taire, Ernaut confirma d'un « Certes ! » empli de conviction, sans qu'il ait la moindre idée de ce à quoi il s'appliquait.

La soirée retombait. Les contes étaient finis et les jeunes spectateurs se levaient, revivant en gestes et en paroles les hauts faits des héros dont on venait de leur bercer les oreilles. Clarembaud récupéra ses céramiques, salua quelques personnes, serra des mains. Il ne resta bientôt plus qu'eux trois.

« Il est temps de vous laisser, l'ancien, en vous merciant du bon vin et de l'amiable compagnie.

— On a toujours plaisir à échanger nouvelles avec les étrangers, surtout ceux d'ici. »

Ils saluèrent cordialement le vieil homme et reprirent la direction de l'hôpital. La soirée était belle, pas un souffle de vent, et la température clémente sans être étouffante. L'agacement et la chaleur de la journée semblaient loin derrière eux. Ils déambulèrent un moment tranquillement, perdus dans leurs pensées, prenant leur temps avant d'aller se coucher.

Lorsqu'ils parvinrent devant le bâtiment, ils en découvrirent la porte gardée par un énorme mâtin au poil ras, qui dormait en gémissant. Il sursauta à leur approche et leur renifla la main en la léchant, sans se pousser pour autant. Ernaut se pencha afin de caresser l'animal qui n'en demandait pas tant, se mettant à battre la mesure de la queue.

« J'aurais eu espoir d'en apprendre plus. Le vieux était bavard, mais guère utile.

— Peut-être devrions-nous visiter Aubert au matin, demain, avant de s'en retourner. Nous pourrons jouer franc-jeu avec lui, sans devoir camoufler nos intentions.

— En ce cas, il nous faut nous lever tôt. Je veux être sûr d'arriver à la Mahomerie avant le mitan du jour. »

Iohannes confirma d'un signe de tête.

« Ils ne suivent pas les heures en ce lieu, mais les valets doivent se lever tôt, comme les pèlerins. Nous pouvons leur demander de nous éveiller. »

Il enjamba le gardien peu farouche des lieux et prit à droite l'escalier qui menait à l'étage, vers le dortoir. Des ronflements l'accueillirent. La lueur de la veilleuse, il rejoignit le lit qu'on lui avait attribué. Il ôta ses souliers, s'allongea sur le matelas de paille, la couverture roulée en boule sous la tête. Quelques respirations plus tard, il était endormi.

Dehors, accroupi à côté de l'animal qu'il continuait à flatter, Ernaut cherchait des tracés pour relier les étoiles dans le ciel. Il savait que certaines constellations avaient une forme précise, un nom attribué. Il y voyait pourtant tout ce que sa fantaisie lui dictait. Pour l'heure, il s'efforçait d'y tracer le visage de Libourc.

Casal de Saint-Gilles, mercredi 18 juin, tôt le matin

Le soleil avait pointé depuis peu qu'Ernaut et Iohannes parcouraient déjà les rues de Saint-Gilles pour se rendre chez Aubert. La mine fatiguée, les membres las d'avoir chevauché sans répit depuis des jours, le corps raide des coups donnés et reçus, ils avançaient d'un pas traînant, leur monture tenue à la bride. Ils découvrirent le vieil homme dans sa cour, occupé à donner du grain aux volailles. En les apercevant, il leva la main et leur sourit, avant de les rejoindre.

« Vous voilà bien tôt en mon hostel. Vous n'avez pas chevauché de nuit aux fins de porter nouvelles jusqu'ici, j'espère ? Ce ne serait pas bon signe.

— Nous avons dormi à l'hospital » le détrompa Ernaut.

Aubert était vêtu seulement de sa chemise et de ses braies, ses souliers enfilés comme des savates, un curieux bonnet à peine enfoncé sur la tête. Ils le prenaient visiblement au saut du lit.

« Si vous patientez un peu, nous pourrons rompre le jeûne ensemble. Le temps que le feu se fasse, on pourra cuire quelques œufs. »

Tout en parlant, il présenta sa récolte du matin dans un panier de paille.

« Grand merci à vous, maître Aubert, mais nous devons nous mettre en route au plus vite. Le jugement pourrait avoir lieu ce mitan du jour.

— Je vois. Juste quelques dernières questions à poser alors ? »

Il sourit, autant pour lui-même que pour ses visiteurs, attendant la première salve. Un peu décontenancé, Ernaut prit une minute à réfléchir sur ce qu'il avait besoin de savoir sur Umbert. En outre, il n'était pas certain de ce qu'il pouvait dévoiler sans risque de ses hypothèses.

« Le jeune valet d'Ogier, votre fils disait qu'il était fort loyal à son maître. C'était votre impression ?

— Dame, oui ! Il a commencé à travailler chez lui tout gamin, sans jamais décevoir.

— Nul motif à se quereller entre eux ? »

Le vieil homme renifla, cherchant dans ses souvenirs.

« Je ne saurai l'affirmer, car il est parfois utile de sermonner son œuvrier. Mais rien de comparable à ce qu'Umbert recevait chez lui. Son père est plutôt du genre coléreux. Le gamin était la cible facile sur laquelle passer ses humeurs. Je ne dis pas qu'il est inutile de faire entendre raison parfois à la marmaille, seulement… »

Il dodelina de la tête, faisant une moue désapprobatrice.

« Le curé s'en est d'ailleurs ému une fois et a dû aller voir le père d'Umbert. C'est de là qu'il a été employé par Ogier. »

Ernaut hocha la tête en assentiment.

« Il a dû se trouver aise d'être placé chez un maître en effet.

— Difficile à dire, c'est un gamin qu'a toujours été secret. Pas le genre à faire des confidences. Il a trouvé là un maître assez juste. Ogier avait des défauts, mais il traitait bien les siens, à ce que j'en ai vu. »

Ernaut passa la main sur ses joues, grattant la barbe naissante qu'il n'avait pas rasée depuis bientôt plus d'une semaine.

« Selon vous, il aurait fait n'importe quoi pour son maître ? »

Aubert fronça les sourcils, alarmé et réticent. Il promena un regard de biais sur Iohannes, un peu en retrait, avant de l'adresser à Ernaut.

« Vous apensez à quoi ? C'est un bon gamin, l'Umbert.

— Est-ce qu'il aurait aidé Ogier en sachant que c'était dangereux ?

— Vous croyez qu'il est en danger ? »

Ernaut se figea. Il n'avait pas pensé à cela. Mais, en effet, si le jeune valet avait participé aux manigances à l'origine de la mort d'Ogier, il était probable qu'il soit également menacé. Il se fit la réflexion, amère, que cela innocenterait définitivement Godefroy et tirerait Lambert d'embarras. Il chassa l'idée, un peu contrit de se laisser aller à de si peu charitables pensées.

« C'est possible, en effet. Ogier a fait quelques entourloupes aux musulmans de Seylon ou à d'autres. Peut-être assez graves pour qu'on veuille lui en faire payer le prix par le sang.

— Cul-Dieu ! Mais qu'est-ce donc de si important ?

— Il leur a peut-être volé une de leurs filles… »

Aubert releva le menton, étonné et un peu indigné. Il ouvrit la bouche, sans savoir quoi dire, puis la referma, toujours aussi ébahi. Il lui fallut un peu de temps avant d'arriver à formaliser une question.

« Je ne peux croire qu'un gars du casal ait pu ainsi prendre une femme, même païenne, pour en faire… »

Il balança la main d'un geste dédaigneux. Sa pensée n'était que trop explicite. Iohannes se rapprocha et répondit d'une voix douce.

« Nous ne savons, maître Aubert. Il est aussi possible qu'il ait songé à l'épouser.

— Marier une païenne ! s'exclama le vieux, dans une nuée de postillons. Quelle folie ! »

L'idée lui paraissait encore plus invraisemblable et il semblait prendre ses deux visiteurs pour des fous échappés de quelque établissement religieux. Il secouait la tête, regardant le sol comme s'il pouvait y trouver de quoi les détromper.

« Il risquerait son âme. Tout le monde sait bien que les évêques ont interdit cela ! De quoi se retrouver frappé d'excommunication ! »

Le mot le fit tellement trembler qu'il esquissa un rapide signe de croix pour se protéger d'avoir osé le prononcer.

« Pourtant, il est possible qu'il en ait eu le désir et il a peut-être quitté le casal pour cela, pas seulement en raison des nouvelles terres de la Mahomerie.

— Il avait une femme là-bas ? Ou une païenne qu'il disait telle ?

— Non, dut en convenir Ernaut, un peu déçu. Juste le valet. D'où mes questions sur lui. Aurait-il poussé la fidélité à Ogier jusqu'à celer à tous que son maître

vivait dans le péché ou avait contrevenu aux lois de l'Église ? »

Aubert semblait ennuyé. Sa bonne humeur du matin s'en était allée, et il affichait désormais le poids des ans sur ses épaules. Il souleva son petit bonnet de toile et se gratta le crâne.

« Cela ne paraît pas sot. Avez-vous solides motifs pour apenser pareille chose ?

— On nous a dit qu'il portait messages entre Seylon et ici.

— Possible. Il est vrai qu'il était amené à voir les païens souventes fois, lorsqu'il compagnait Ogier. Il doit en savoir quelques mots. »

Le visage d'Ernaut se crispa. Le valet connaissait peut-être toute l'affaire depuis le début et il n'avait rien dit. Son sang commençait à s'échauffer. Il remercia le vieil Aubert avec chaleur, en s'excusant de l'avoir dérangé si tôt, puis il invita Iohannes à se mettre en selle au plus vite. Lorsqu'ils quittèrent la rue pour s'engager sur le chemin vers le sud, ils lancèrent leur monture à un trot de bonne allure. Ils dépassèrent rapidement deux hommes qui menaient un âne chargé de baliveaux, sans se soucier du nuage de poussière qu'ils provoquaient, s'attirant quelques jurons.

L'air renfrogné, Ernaut semblait déterminé à rentrer au plus vite à la Mahomerie. Iohannes n'eut guère le courage ni l'envie de perturber son compagnon, apparemment perdu dans ses pensées et ressassant sa colère. Il avait déjà pu assister aux embrasements lorsqu'elle avait besoin de s'exprimer et il ne tenait pas à en faire les frais.

Ils s'arrêtèrent à une auge de pierre grossièrement taillée qui recevait l'eau cristalline d'une source. La chaleur commençait à se répandre, étouffant les hommes, les bêtes et les plantes. Ils se frictionnèrent les bras et le visage tout en buvant abondamment. Un peu au-dessus d'eux, dans la colline, des paysans étaient affairés à édifier une restanque. Alentour, de nombreuses parcelles accueillaient des oliviers, des vignes. Sur un des coteaux les plus arides, parmi les broussailles et les buissons, déambulait, épars, un troupeau de chèvres sous

la surveillance de gamins à peine plus haut que leurs bêtes.

Les deux cavaliers n'étaient pas encore à mi-parcours et allaient bientôt bifurquer plein sud vers la Tour Baudoin. Ernaut sortit de son sac un vieux quignon de pain sec qu'il brisa en morceaux pour les proposer aux chevaux. Iohannes inspectait les pieds, toujours malmenés sur les chemins caillouteux de Judée. Il jugea le moment opportun pour vérifier les intentions de son compagnon.

« Que veux-tu faire une fois à la Mahomerie, Ernaut ?

— Je ne l'ai pas encore décidé. Tout dépend si la bataille est aujourd'hui ou pas. De prime, il faut s'assurer d'Umbert.

— Tu veux qu'il témoigne de ce qu'il sait ?

— Ce serait le mieux, oui-da. Pourtant je crois qu'il ne le voudra pas. »

Iohannes acquiesça. Si le jeune valet avait voulu parler, il l'aurait déjà fait. Il ne paraissait pas si mauvais garçon et devait avoir un motif bien fort pour se taire ainsi.

« Tu crois comme moi qu'il protège une femme ?

— C'est possible. Ogier n'aurait pu la mener sans que son valet le sache. S'il avoue tout, on va la ramener à Seylon et je ne sais quel sort lui réserveront les siens après pareille traîtrise.

— Il reste fidèle à Ogier par-delà sa mort.

— Je le comprends, mais je ne le laisserai pas faire au prix du sang des miens. Si on lui présente cette épouse, Aymeric sera bien obligé de reconnaître son erreur, et se montrera sûrement moins prompt à vouloir se porter témoin pour un menteur qui l'aura pareillement déshonoré. »

Iohannes toussa, remuant la tête de façon désapprobatrice.

« Cela me paraît tout de même fort étrange, cette histoire de mariage. Si Ogier avait déjà épouse, comment aurait-il pu prendre la fille d'Aymeric ?

— En gardant le secret. Se rapprocher d'Aymeric lui permettait d'espérer bonne fortune. Quel homme refuserait cela ?

— Il serait devenu bigame ?

— Il s'était déjà renié par ses actes. Il pouvait bien faire comme les mahométans, dont on dit qu'ils ont autant de femmes qu'ils le veulent. Peut-être s'était-il secrètement converti, va savoir… »

Iohannes pinça les lèvres, s'apprêtant à répondre, puis détourna le regard et vérifia le dernier pied. Assuré que tout allait bien, il flatta la croupe du cheval et contrôla machinalement les sangles.

« Tu sais, Ernaut, ma mère, elle… Sa voix se brisa. Elle est née sur les bords de l'Euphrate, un fleuve qui coule bien au nord d'ici. »

Ernaut se figea. Il réalisa soudain que son compagnon n'était pas comme lui un franc, mais un métis, et que ses propos acerbes l'avaient peut-être blessé. Comprenant que la présence généralement silencieuse de son traducteur l'avait soutenu ces derniers jours, il fut envahi d'une bouffée de honte. Il remua la tête, le regard désolé, cherchant à exprimer en silence la douleur de ce qu'il comprenait et sa volonté de s'en excuser. Iohannes continua, la voix toujours hésitante.

« Elle était chrétienne d'Arménie, comme la mère du roi. Une femme de bien, dont la voix a rejoint le chœur des anges désormais. »

Ernaut perçut la douleur dans cet aveu et n'osa rien répondre, voyant que son compagnon avait encore des choses à dire.

« Je comprends ton désir d'aider au mieux les tiens, mais ne sois pas trop prompt à juger l'homme qu'était Ogier. Il était peut-être un peu larron sur les

bords et menteur envers l'intendant. Quel laboureur ne l'est pas, lorsqu'est venu le temps des redevances ? Peut-être a-t-il aimé sincèrement cette femme de Seylon, nous n'en savons rien. Il nous faudrait savoir si l'idée du mariage est venue de lui ou d'Aymeric, car peut-être s'est-il trouvé en fâcheuse posture, ne pouvant refuser si belles épousailles sans se trahir ni mettre en danger celle qu'il tentait de libérer. »

Ernaut se mordit la lèvre, hésitant à suivre Iohannes dans son raisonnement. Il ne voyait que trop où cela pouvait le mener.

« Nous ne pouvons arriver et proclamer partout ce que nous avons appris. Je te le demande comme une faveur. Voyons d'abord Umbert, tâchons de lui faire narrer ce secret et avisons alors de ce qu'il conviendra de dévoiler à tous.

— Je ne ferai rien qui puisse mettre Lambert en danger, mais dans la mesure du possible, nous ferons comme tu l'as dit. »

Iohannes sourit et lui posa la main sur l'épaule amicalement, soulevant un fin nuage de poussière.

« Tu es un homme de bien, Ernaut, je suis aise de t'avoir encontré. »

Casal de la Mahomerie, mercredi 18 juin, matinée

Obliquant sur le chemin qui rejoignait le haut du casal, au niveau de l'église, Ernaut et Iohannes convinrent de se renseigner au plus vite à propos du jugement. Cela se déroulerait vraisemblablement dans l'enceinte de la curie voire près de Notre-Dame. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'édifice, Ernaut soupira d'aise en ne voyant aucun attroupement. Un des convers était occupé à balayer au-dehors la poussière d'ocre que le khamaseen avait déposé dans la nef. Lorsqu'il les vit approcher, il stoppa sa tâche et entra avec empressement, pour ressortir peu après, suivi d'un des hommes de l'intendant. Un peu inquiet qu'on l'ait ainsi attendu, Ernaut approcha son cheval, sans pour autant mettre pied à terre. L'homme vint à lui, agrippant le filet d'une main.

« Le bon jour, le sire intendant doit vous voir au plus vite. Je vais vous conduire près de lui.

— Quelque nouvelle ? Mauvaise ? Bonne ? »

L'homme fit la moue.

« Aucune idée.

— C'est en rapport avec la bataille, elle a été annoncée ?

— Non, pas que je sache. Vous le saurez bien vite. Suivez-moi. »

Et, joignant le geste à la parole, il les accompagna vers le bas du village. Dans la rue, c'était l'effervescence. La tempête enfin calmée, chacun en profitait pour secouer au-dehors tout ce qui pouvait l'être. Certains n'hésitaient pas à faire un véritable ménage de printemps, sortant tous les meubles, le temps de balayer, frotter, nettoyer. L'air sentait bon le savon et l'agitation joyeuse excitait les enfants qui couraient d'une demeure à l'autre, en poussant des cris d'allégresse.

La curie était plus calme. Plusieurs serviteurs déchargeaient une charrette de foin dans un des feniers et l'odeur de l'herbe sèche emplissait l'endroit. L'intendant, occupé à donner des instructions à un muletier qui s'apprêtait à partir, vint au-devant d'eux lorsqu'il les aperçut. Voyant que son visage ne semblait ni inquiet, ni attristé, Ernaut ne s'affola pas. Il cherchait par contre du regard où son frère pouvait se trouver. Comme Iohannes, une fois à terre, il salua poliment le responsable du casal, qui leur sourit amicalement.

« Venez avec moi dans la salle, nous serons plus aise pour entreparler. »

Puis il prit la direction de l'escalier, sans autres formalités. L'endroit ne semblait pas avoir changé depuis la fois précédente, en dehors d'un déplacement des documents sur la grande table et de la présence de reliefs d'un repas. Deux hommes se tenaient là, occupés à relire des lettres et des tablettes, tout en déplaçant des jetons sur un quadrillage tracé à la craie. Ils se levèrent

rapidement à leur entrée.

L'un d'eux arborait une toison couleur de feu qui se prolongeait en une superbe barbe. Le crâne se dégarnissait légèrement, mais il ne paraissait pas très âgé. Son regard pétillait de malice tandis qu'il les dévisageait tout en se frictionnant le nez nerveusement. Il était vêtu d'une cotte de travail de bon prix, mais rien n'indiquait qu'il était particulièrement riche en dehors de cela. Il salua, se présentant à Ernaut comme Guillaume Rufus. À côté de lui, suffisamment âgé pour être son père, se tenait Hugues de Saint-Élie, qui salua en second.

Il arborait le dos voûté des hommes ayant trop forcé leur vie durant, les bras pendants, amnésiques de leur force d'antan. Son crâne chauve était blanc, au contraire de son front brûlé par le soleil. On aurait dit qu'il portait un bonnet de peau, décoré ici et là de maigres touffes de poils. Son visage émacié était illuminé par des yeux sombres, quasi enfiévrés. Sa tenue datait de ses meilleures années et il flottait dedans, comme un squelette qu'on aurait vêtu d'une peau trop ample. Ernaut comprit qu'il y avait là une certaine solennité et vit que Iohannes se demandait également ce dont il pouvait s'agir.

L'intendant ne les laissa pas longtemps dans l'incertitude.

« J'ai mission de vous mander à Jérusalem, maître Ernaut. On vous y attend.

— Il y a quelque souci au niveau du royaume ?

— Non. »

Il prit un air désolé.

« Il semblerait qu'on ait besoin de vous aux fins de préparer la bataille. Elle est prévue demain.

— Besoin de moi en la cité ? Pour quelle raison ? Tout se passera ici.

— J'en ai bien connoissance et le mathessep aussi. Je crois qu'il y a eu quelques

reproches à votre encontre » lâcha-t-il, à regret.

Le rouquin prit la parole, toisant avec dédain Ernaut et Iohannes.

« Vous allez et venez partout comme bon vous semble, mais il n'est pas utile de remuer ainsi ciel et terre. Cela gêne d'aucuns.

— Vous ai-je porté préjudice, maître ? s'enquit Ernaut, adoptant une posture volontairement impressionnante.

— Non, pas à moi directement, se défendit Simon avec véhémence. Je suis là en tant que membre du conseil du casal. Il y a eu des plaintes.

— La vérité inquiète-t-elle ? »

En demandant cela, Ernaut hésita à lancer un coup d'œil vers l'intendant. Qui dans la pièce était au courant de la combine d'Ogier à propos des bornes ? Les deux jurés face à lui étaient-ils là pour défendre leurs intérêts propres ou vraiment ceux de la communauté ?

« La Vérité sera connue à l'issue de cette bataille, jeune homme, répondit le vieux Hugues, d'une voix chevrotante. Nul besoin d'aller perturber plus avant cette communauté par vos questions. »

Ernaut se tourna vers Pisan.

« Est-ce à la demande du conseil du casal que je dois partir ?

— La demande la plus vive est apparemment venue du sire de Retest. On se serait plaint de vous auprès de lui, m'a-t-on confié. »

Ernaut échappa une exclamation surprise. Il ne pouvait s'agir que du ra'is, le vieux shaykh n'ayant nul intérêt à contrarier ainsi ceux qui avaient découvert son secret. L'intendant ne releva pas et continua.

« Il vous faut donc prendre le chemin de la cité et vous présenter au plus vite

auprès de la sergenterie. Le sire vicomte viendra demain, de nombreuses affaires demandant sa présence en la cité cette fin de semaine. »

Ernaut accusa le coup. Il était mis à l'écart alors même qu'il touchait au but après avoir erré pendant des jours. Il examina les deux jurés, se demandant dans quelle mesure ils avaient joué contre lui. Il se tourna de nouveau face à l'intendant.

« Aurais-je loisir de m'entretenir avec mon frère ?

— Je crains que non, vous avez ordre de chevaucher dès maintenant pour la cité.

— Cela ne sera pas long.

— Je suis désolé, mon garçon, mais ce n'est pas possible. Outre, Lambert est entre les mains du Seigneur, il fait retraite en l'église et ne souffrirait aucune interruption dans ses prières.

— Et Aymeric ?

— Il en est de même pour lui. La bataille demande de se présenter le cœur pur. »

Ernaut hocha la tête, contrarié. L'intendant lui paraissait obéir à des instructions, mais sans prendre grande joie à tout cela. Il avait pour mission de collecter les redevances, de les acheminer à Jérusalem quand on lui en faisait la demande. La justice n'était pas de son ressort. Il l'aurait bien abandonnée à Dieu, mais en l'occurrence, c'était la main du roi qui s'abattait sur les malfaisants. Il n'avait qu'à obéir et le faisait depuis si longtemps qu'il n'y prêtait plus guère attention.

Ernaut n'était pas pareil, il refusait qu'on érige des obstacles sur sa route et poursuivait avec entêtement. Il lui importait peu de savoir qui de lui ou de l'adversité céderait en premier, il n'abandonnerait jamais sans avoir combattu. Les deux villageois ne lui inspiraient que du dépit. Il fixa le vieil homme qui le

dévisageait, l'air sentencieux et autoritaire. D'un plissement des paupières, il lui opposa résistance et fit apparaître un sourire si fugitif sur ses lèvres qu'on n'aurait pu jurer de son apparition.

« Il est possible que le sire de Retest prenne quelque plaisir à m'entendre, d'ici peu. Peut-être a-t-on frappé Ogier pour des affaires le concernant. »

Le vieil Hugues comprit immédiatement là où Ernaut voulait en venir et son visage devint livide. Il toussa, attirant l'attention sur lui.

« Je ne crois pas qu'il soit besoin de mêler le sire Robert à une affaire qui ne regarde que Dieu.

— Et si cela nous désigne le murdrier ?

— Dieu nous l'indiquera sans doute aucun demain, jeune homme. J'ai foi en son jugement. Se croire plus avisé que la justice divine conduit à sa propre perte. »

Disant cela, son regard se fit impérieux. Ce n'était pas qu'une sentence moraliste que le vieil homme édictait. C'était un avertissement, voire une menace. Ernaut soutint son regard un instant, prêt à le défier. Il n'en eut pas le temps, car Pisan avait repris la parole.

« Prenez quelques instants pour vous rafraîchir, ainsi que votre monture, maître Ernaut. Vous ferez ensuite route avec le muletier qui attend dehors, il doit justement rejoindre le Saint-Sépulcre pour y porter du grain. Vous aurez ainsi témoin de votre obéissance. »

Il s'assurait également que les instructions seraient suivies et qu'il lui avait transmis le message, songea Ernaut. L'intendant ne pouvait être blâmé pour cela et Ernaut ne souhaitait pas lui causer des ennuis. Il inclina la tête en acquiescement.

« Je vous rends grâce de m'avoir informé de tout cela, sire intendant. Le temps de préparer ma monture et je prends le chemin de la cité. »

Pisan lui sourit.

« Faites-vous donc servir quelque victuaille aux cuisines, que vous ne parcouriez la campagne le ventre creux. »

Ernaut salua une nouvelle fois, reconnaissant. Il ignora les deux jurés du casal et se retira, invitant Iohannes à le suivre. Celui-ci ne le rejoignit que plus tard, alors qu'il étrillait son cheval avant de lui remettre la selle. Il avait eu le temps de se mettre de nouveau en colère et se vengeait sur les objets, brossant la pauvre bête avec vigueur.

« La chiennaille ! Ils craignent pour leurs terres !

— C'est le sire de Retest qui a dû insister, Ernaut. Ce ne sont pas les plaintes de quelques vilains de la Mahomerie qui feraient ployer ainsi Ucs de Monthels, tu le sais comme moi.

— Peuh ! Ça les arrange bien ! Ils peuvent entasser leurs misérables monnaies sous leur traversin ! Qu'ils empilent leurs deniers jusqu'à en avoir trente, et que le Diable les prenne ! »

Iohannes vint l'aider à assujettir la selle, refaisant soigneusement ce qu'Ernaut bâclait.

« Je vais tâcher de voir si je peux m'entretenir avec Aymeric ou ton frère et nous aviserons demain avant la bataille.

— Vois plutôt Umbert, il détient la clef de ce mystère.

— Je le ferai aussi, sois acertainé. Je n'abandonnerai pas. »

Ernaut se calma un peu, rasséréné par les propos apaisants. Il tourna la tête en tous sens avant de demander à Iohannes : « Bon, sinon les cuisines, c'est par où ? »

Casal de la Mahomerie, mercredi 18 juin, fin de matinée

Ernaut dévorait une bouillie d'orge agrémentée de miel, engouffrant les cuillers avec enthousiasme. Il s'était installé dans un coin de la grande table sur laquelle se préparaient les repas et avait été servi par une servante à l'air revêche qui n'avait pas lâché plus de trois mots. Elle l'ignorait méthodiquement, occupée à préparer des tourtes qu'elle agrémentait de légumes divers. Un jeune allait et venait, s'occupait de maintenir le feu, emportait les récipients pour les récurer, apportait les ingrédients depuis le cellier.

L'endroit sentait un peu la fumée, qui avait coloré de suie le haut des murs et le plafond. Plusieurs coffres et des niches fermées de volets de bois abritaient herbes et aromates, épices et condiments, dont on pouvait sentir de discrets effluves. Son écuelle vidée, Ernaut s'étira le dos, baillant à s'en faire décrocher la mâchoire, échangeant un regard complice avec le jeune serviteur, qui en aurait volontiers fait de même.

Dans la cour commença à résonner le marteau sur l'enclume. Il était temps de se préparer à remonter en selle, songea Ernaut. Il grimaça à l'idée. Il avait le dos en capilotade, les cuisses douloureuses, la nuque raide. Il était sergent, pas chevalier, et passer son temps à chevaucher par les chemins ne lui était pas familier. Il grogna tandis qu'il faisait une nouvelle fois le dos rond, tout en se dirigeant vers la sortie.

Il hésita à saluer la cuisinière, mais cette dernière avait pris soin de ne pouvoir échanger avec lui le moindre regard. Il se contenta d'un salut de la main au jeune valet et quitta l'atmosphère reposante des cuisines pour la cour écrasée de soleil. Il dut plisser les yeux et remarqua alors la silhouette de l'intendant qui venait dans sa direction. Il s'effaça pour lui laisser le passage, mais Pisan s'arrêta, un sourire sur les lèvres.

« Je suis désolé de vous faire renvoyer ainsi qu'un valet, je comprends combien vous souhaitez aider votre frère.

— Grâces vous soient rendues, sire intendant. Je sais bien errer en fort dangereux territoires.

— Le sire de Retest pense-t-il que vous avez désir de l'impliquer ?

— Je ne crois pas. Outre, je n'en ai pas eu l'intention. »

Il se retint d'ajouter que le seigneur de Salomé était, autant que le Saint-Sépulcre, victime dans cette histoire, et qu'il aurait eu beau jeu de laisser Ernaut poursuivre ses investigations. Mais avouer cela revenait à tout dévoiler et risquer de perdre un moyen de pression, alors même que les circonstances devenaient critiques. Il se mordit la lèvre, avant d'ajouter :

« M'est avis que c'est plus le résultat de manigances du ra'is de Salomé. Nous avons dû voir à moult reprises le vieux Pied-Tort.

— Il est certain qu'Abu Qasim n'est pas homme facile.

— Vous le connaissez fort avant ? s'étonna Ernaut.

— Je ne pourrais dire cela. Il m'arrive de le côtoyer lorsque nous avons quelques chartes à ratifier, discussions avec le sire de Retest de droits ou de partages. Il n'est pourtant nul besoin de long temps pour se faire une idée. »

Il sourit avec chaleur, détournant le regard en direction du forgeron qui s'affairait sur son ouvrage de l'autre côté de la cour, dans la pénombre de son atelier. Ernaut l'examina un instant. Il lui fit l'effet d'un homme fatigué, pas tant physiquement, même s'il accusait son âge, mais plutôt accablé par le poids des ans, de la vie qu'il avait dû affronter. Le jeune homme aurait été curieux de savoir ce qu'avait pu être la vie d'un intendant dont la tâche était désormais de collecter les taxes, d'en entreposer le fruit pour ensuite l'envoyer à ses légitimes propriétaires, les chanoines du Saint-Sépulcre.

Le convoi de mules près d'un magasin face à eux finissait de s'organiser. Le responsable était en tain de nouer les liens sur le dernier animal, Ernaut ne pourrait attendre plus longtemps.

« Avant de faire chemin pour Jérusalem, pourrais-je vous entreparler de

quelques points dont vous auriez éventuellement la clé ?

— Certes.

— Il est fort possible que le jeune Umbert en sache plus long sur Ogier qu'il ne l'a avoué jusqu'à présent. Le connaissez-vous bien ?

— Je ne saurais dire. Je l'ai vu à plusieurs reprises, dont récemment, avec cette terrible affaire. Que pourrait-il connaître qu'il nous cèle ?

— Ogier avait des ennemis, et Umbert connaît le pourquoi de cela. »

L'intendant hocha la tête doucement, comme pour se faire à l'idée.

« Vous en avez témoin ou c'est juste hypothèse de votre part ?

— On m'a conté certaines choses sur lui, j'aurais voulu en débattre, voir ce qu'il en répondait. »

Pisan croisa les bras, un peu sur la défensive.

« Il est de fait que j'ai entretenu le jeune Umbert de la possibilité pour lui de se faire frère serviteur du Saint-Sépulcre. »

Ernaut écarquilla les yeux.

« Récemment ?

— Oui. Mais l'idée n'est pas neuve. Il m'avait déjà fait demande voilà quelques mois, peu après leur arrivée au casal. Je ne le croyais pas prêt, alors je lui avais conseillé d'attendre. »

Il s'interrompit, le regard se portant soudain au loin, par-delà les murailles, en direction du sud.

« Désormais, tout est changé, avec la mort de son maître…

— Il ne souhaite pas retourner à Saint-Gilles chez les siens ?

— Non, nul désir de cela. »

Il marqua une pause de nouveau, lançant de furtifs regards à Ernaut, comme s'il cherchait à en sonder les intentions ou à en apprécier l'âme.

« J'en avais parlé avec le prêtre, bien sûr, pour savoir ce qu'il pensait. Il m'en a dépeint un fort loyal portrait. S'il cache certaines choses sur Ogier, c'est soit par fidélité, soit parce qu'il sait que les dévoiler ferait plus de mal que de bien.

— Tout de même, sire intendant, il en va de la vie des hommes qui vont s'affronter en champ clos demain.

— Peut-être, ou peut-être pas. »

Ernaut commençait à s'emporter, craignant que l'intendant n'ait eu aussi des informations cruciales en sa possession et ne se gardât de les partager.

« Pour se mettre à l'épreuve devant Dieu, je suis bien aise de savoir qu'il faut avoir des intentions pures. Mais il me paraît fort grave de tromper ceux qui mettent ainsi leur âme sur la balance en leur cachant la vérité.

— Tout cela n'est pas affaire des hommes, jeune Ernaut.

— Quoi donc ? La vérité ? Nous ne devons pas nous en soucier ?

— Je n'ai rien dit de tel. Parfois, elle est si brûlante qu'il vaut mieux éviter de nous y exposer. »

Ernaut fronça les sourcils, étonné.

« Vous a-t-il confié quelque terrible secret ?

— Non. Il m'a semblé tel qu'il est, loyal serviteur, fidèle dans ses engagements et obéissant.

— Il préfère honorer la mémoire d'un mort, peut-être grand larron, plutôt que détromper deux batailleurs en champ clos ? »

L'intendant ouvrit les mains, en signe d'interrogation, un masque de dépit s'affichant sur son visage.

« Il est homme à choisir de deux maux le moindre, je ne saurais en dire plus. »

Ernaut comprit où voulait en venir le vieux Pisan. Il lui sourit à demi, reconnaissant du réconfort qu'il tentait de lui apporter. Puis, saluant de façon appuyée, il prit congé et rejoignit sa monture. Il y accrocha rapidement sa besace et une outre. Pendant ce temps, le muletier s'était avancé vers la sortie, prêt à partir. Il tenait une longue badine à la main et un fouet était passé dans sa ceinture. Le visage basané, brun de poil, il était vêtu de toile aussi grise que les chemins poudreux. Il salua d'un air affable, dévoilant des canines esseulées.

« Je suis prêt à faire chemin et me semble que vous aussi.

— En effet, mais je vais partir devant. »

Le muletier prit un air sentencieux.

« L'intendant m'a dit que vous deviez aller à Jérusalem et que je devrai témoigner de cela peut-être.

— N'ayez nulle crainte, je vous compaigne jusqu'à la sortie, au puits de la Vierge. Mais de là, je pense talonner pour être au plus vite en la cité. Vous pourrez jurer m'avoir vu prendre le chemin. »

L'homme hocha la tête, heureux de s'en tirer à si bon compte, et de se voir débarrassé au plus tôt d'une corvée. Il cria un grand coup lorsqu'Ernaut se mit en selle et le train de mules se mit en branle. Lui-même était installé sur une de ses bêtes, où il avait juste posé un vieux sac. Il allait et venait pour diriger le convoi, les pieds ballants, les jambes dans le vide, sans autre aide qu'un méchant bout de corde en guise de licol. Voyant le regard impressionné

d'Ernaut devant la maîtrise de ses bêtes, il lança d'une voix forte :

« Ce n'est pas tant pour les diriger que pour les protéger que je dois être là. S'il ne se trouvait jamais de larrons sur le chemin, elles sauraient faire le voyage aussi bien sans moi ! »

Puis il rit bruyamment de sa remarque, claquant de la langue pour faire accélérer la file lorsqu'ils tournèrent dans la grande rue.

Indifférentes à ce qui se passait autour d'elles, les mules avançaient, les oreilles attentives, le regard calme, le port tranquille. Lorsqu'ils arrivèrent en vue du fond du vallon, du bassin et des jardins, Ernaut salua de la main tout en lançant sa monture à un petit galop. Il lui fallut insister pour obtenir ce qu'il voulait, à sa grande honte, car il se savait observé par le convoyeur. Il ne parvint à maintenir son allure que péniblement et devait sans cesse stimuler son cheval. Il hésitait à trop le pousser, étant donné la chaleur et la fatigue que la bête devait ressentir, à être ainsi chahutée depuis plusieurs jours.

Tout en laissant le paysage défiler, Ernaut repensa machinalement à toute l'histoire. Une fois à Jérusalem, on allait sûrement lui confier quelques tâches rébarbatives, comme c'était le cas à chaque fois que l'on désirait punir un des hommes. On pouvait ainsi se retrouver à surveiller certaines sections des courtines, inventorier un arsenal poussiéreux ou porter des messages à travers toute la cité. Cela ne le dérangeait guère, tant qu'on le laissait être présent pour le jugement.

Sur ce point il n'avait guère de doute. Même si le seigneur de Retest avait protesté et obtenu gain de cause, le vicomte et le mathessep n'étaient pas hommes à laisser quelqu'un décider pour eux. Les sergents étaient au service du roi et ils aimaient à le faire comprendre à chacun, fût-il un noble chevalier fieffé. La punition serait certainement symbolique, son rappel à Jérusalem constituant déjà une concession. Qui venait fort mal néanmoins, car cela le privait peut-être des dernières confrontations d'où la vérité aurait pu jaillir, du moins suffisamment d'éléments pour convaincre Aymeric d'abandonner ses

ridicules accusations. Vu que le lendemain il serait à la Mahomerie, Ernaut espérait trouver le moyen d'aller questionner Umbert, avant le serment solennel dont personne ne pouvait se rétracter sans conséquence.

Mais d'ici là, il avait pensé à d'autres pistes, au cas où ce ne serait pas possible pour lui de s'esquiver, qu'Umbert ne sache pas grand-chose de plus, ou ne veuille toujours attester de rien. Il était encore une possibilité, qu'Ogier ait vendu les derniers fugitifs comme esclaves. Les sachant musulmans, il aurait pu en tirer bon prix. Et savoir s'il se trouvait ou non une femme parmi eux serait un indice de plus.

Les négociants qui achetaient et revendaient les prisonniers n'étaient pas de ceux qu'Ernaut aimait à fréquenter. Mais il en connaissait suffisamment pour obtenir des réponses à ses questions. S'il faisait fausse route et qu'Ogier avait caché la femme, cette Safiya, elle avait peut-être nécessité des soins, si les siens n'avaient pas voulu la laisser partir. Une rapide visite à l'hôpital pourrait s'avérer fructueuse. Avec un peu de chance, il obtiendrait là de quoi décider Aymeric.

Jérusalem, mercredi 18 juin, soir

L'agitation des rues commençait à retomber et les boutiques fermaient peu à peu, dans un grincement d'éventaire. Des cris d'enfants, l'aboiement d'un chien, les exclamations de fin de journée entre voisins négociants, voyageaient au long des murs de la rue du Temple. Ernaut avait ouvert le volet de la fenêtre qui y donnait directement, se laissant bercer par l'animation de l'artère la plus marchande de Jérusalem.

Il avait quitté depuis quelques mois son logement sur la terrasse, dit au revoir à Saïd, qu'il croisait encore de temps à autre, pour s'installer dans deux pièces plus au cœur de la cité. Il aimait en entendre l'agitation, les clameurs, en sentir les parfums. Il en goûtait la palpitante activité, déclinant avec le jour.

Lui-même avait besoin d'un peu de repos et il s'était installé pour souper,

confortablement assis sur une natte. Il avait pris l'habitude de manger à l'orientale, sans table. Il n'avait d'ailleurs pour tout meuble, en dehors d'un gros coffre, que deux banquettes et un tabouret.

Une étagère sur le mur accueillait sa maigre vaisselle : écuelles, pots et pichets. Il dévorait à belles dents la tarte au fromage qu'il avait achetée un peu plus tôt. Elle était désormais froide, mais il en appréciait chaque miette, qu'il arrosait régulièrement d'un vin clair, rafraîchissant, des monts de Judée. Il avait également prévu de l'hoummous, avec des oignons, et du pain plat, ainsi que des fruits.

Un bruit de cavalcade et une vive altercation le firent se lever, pour admirer avec amusement la dispute entre trois cavaliers qui remontaient la rue en direction du Temple et un marchand de plats métalliques, qui obstruait le passage avec ses balles et ses ânes. Bien évidemment, le voisinage s'en était mêlé et s'était ainsi assuré que la situation ne pourrait se résoudre sans hauts cris ni féroces invectives. Plusieurs têtes se montrèrent aux fenêtres voisines, admirant également la scène.

Depuis son retour à Jérusalem, Ernaut n'avait pas eu le temps de souffler, et il avait besoin d'une pause avant de reprendre le fil de son enquête. Un rapide passage au palais lui avait confirmé ce qu'il pensait : on avait obtempéré aux demandes de Robert de Retest sans grandes convictions et il était libre jusqu'au lendemain, à condition pour lui de rester dans les limites de la cité et de se présenter au point du jour à la porte de David avec une monture. Prenant à peine le temps de saluer ses compagnons, il avait donc immédiatement entrepris de poursuivre son enquête. La première personne qu'il avait vue, c'était la sœur qui s'occupait des entrées à l'hôpital des femmes de Saint-Jean.

Elle n'avait pu trouver aucune mention d'une Safiya arrivée là aux environs de Noël. Elle lui avait expliqué qu'on avait pu leur donner un faux nom, peut-être même la faire passer pour l'épouse de cet Ogier, mais rien dans sa mémoire ne lui évoquait ce qu'il recherchait.

Comprenant combien cette recherche lui coûtait, elle avait tenté de le rassurer et avait poussé la gentillesse jusqu'à interroger pour lui d'autres moniales, sans plus de succès. Ernaut s'était promis de faire un don substantiel à Saint-Jean. Il avait ensuite tenté de visiter quelques marchands d'esclaves. Il n'y en avait pas tant que ça, et il ne put en rencontrer que deux disponibles et acceptant de lui parler.

Si le premier était un petit homme bedonnant à l'allure assez sympathique, qui semblait considérer les gens qu'il achetait et revendait ni mieux ni pire que des chevaux ou des vaches, le second s'était montré bien plus retors. Résidant près du quartier des tanneurs, il avait installé ses locaux dans un bâtiment qui avait connu des jours meilleurs, avec plusieurs magasins autour d'une cour. Il avait une cohorte de valets à son service, aussi teigneux et antipathiques que leur maître. Assez grand, l'allure indolente, il semblait se mouvoir sans bouger autre chose que les pieds et parlait d'une voix langoureuse, avec une élocution traînante.

Tout au long de la discussion, Ernaut avait eu envie de le secouer pour le presser un peu. Cependant, il avait été mis mal à l'aise par le regard malsain que l'homme dévoilait lorsqu'il évoquait les femmes qu'il acquérait et revendait, son sourire avachi se redressant alors en un rictus rassasié, comme si chaque nom lui évoquait de délicieux souvenirs. Il se montra néanmoins assez accueillant et parcourut ses tablettes, sans y trouver la moindre mention qui aurait pu concerner une Safiya, ou un contact commercial nommé Ogier. Ernaut le suspectait de mentir, mais il n'aurait su dire sur quoi ni pour quelle raison. Lorsqu'il le quitta, lui serrant la main, il lui sembla que la chaleur en avait été aspirée. Il ne respira à son aise qu'une fois de retour dans la rue.

Alors qu'il achetait son repas du soir, il avait croisé Droart et ils avaient échangé quelques nouvelles. Leur ami commun, Eudes, avait été envoyé en mission sur la côte, porter des messages. Beaucoup espéraient qu'une campagne d'ampleur allait bientôt se mettre en place, comme souvent l'été. Le jeune roi, Baudoin, était un homme d'action, désireux d'agrandir le royaume. Droart s'enquit bien évidemment de Lambert et lui proposa de se renseigner auprès de quelques

propriétaires de ses connaissances. Au cas où Ogier aurait loué quelque chose pour y cacher Safiya. Ils convinrent de se retrouver le lendemain matin à la porte de la cité, avant qu'Ernaut n'accompagne le vicomte et les jurés pour la bataille.

Ernaut étendit les jambes, se massant les cuisses endolories par les heures passées en selle. S'il s'était amélioré au point de vue de son assiette, son corps n'avait pas encore la souplesse nécessaire pour supporter de longs trajets. Il grimaça, enfournant de grandes bouchées de tourte qu'il mâchait le visage tendu, tout en appuyant sur les points douloureux. Il avait décidé de se rendre dans des bains, peu éloignés de chez lui. Ce n'était pas ceux qu'il fréquentait habituellement. Il les avait choisis, car il voulait visiter des endroits où l'on pouvait se faire accompagner lors de ses ablutions, obtenir quelques services supplémentaires en plus de l'achat de savon et du prêt de serviettes.

Il comptait inspecter ensuite plusieurs autres établissements qu'il connaissait. Là encore, il était possible qu'Ogier ait vendu la jeune femme et il pourrait donc demander après elle, en se faisant passer pour un habitué de ses services. Il ne croyait guère à cette hypothèse, mais cela lui donnait l'impression de pouvoir continuer à chercher, tout en s'accordant un moyen de souffler un peu. Il était épuisé, physiquement, vermoulu de courbatures, couvert d'ecchymoses et l'échec de ses recherches lui pesait lourdement. Il avait l'impression que le casal tout entier savait la vérité, mais que personne ne souhaitait réagir, satisfait de voir Lambert et Aymeric s'affronter pour des faux-semblants, garants de l'apparent équilibre qui régnait sur place.

Ayant fini son repas, il frotta son écuelle de la main avant de la ranger et alla prendre du feu chez son voisin afin d'allumer une lampe à huile, qu'il laissa sur le tabouret, au centre de la pièce. Puis il verrouilla sa porte et descendit vers la venelle d'accès, en sifflotant comme pour se convaincre d'être de bonne humeur. On accédait à l'établissement de bains par un accès discret dans un renfoncement de la rue. Si chacun s'accordait sur leur utilité et sur les revenus que cela générait, y compris par les redevances, nul ne souhaitait qu'ils soient trop apparents dans la cité qui accueillait le tombeau du Christ.

Certains hypocrites évoquaient parfois du bout des lèvres le nom de Marie-Madeleine pour justifier leur présence, sans grand succès. De toute façon, dès que les hommes s'étaient emparés de la ville, ils avaient pu trouver semblables lieux et nul ne songeait à les interdire, tant que cela restait discret.

À l'entrée, un jeune homme l'accueillit poliment, lui proposant des serviettes, ainsi que de quoi se laver, des huiles parfumées. Le prix était raisonnable, deux deniers, pour le simple usage des bains.

« Si vous avez désir d'un massage, il vous faudra le régler ensuite, bien évidemment. »

La proposition avait été formulée si naturellement qu'Ernaut douta quant à ses renseignements. Il prit de quoi se laver et rejoignit les vestiaires, où il rangea ses affaires dans un sac, sous la surveillance d'un garçonnet accroupi sur le sol. Il était certainement là pour s'assurer que personne ne se trompait de paquet lorsqu'il se rhabillait. Deux hommes discutaient à voix basse de leur commerce de viande, quelques allusions salaces rassurèrent Ernaut.

Une fois revêtu uniquement d'une serviette autour des reins, une autre à la main, avec un gant de crin et du savon, il prit le chemin des salles de vapeur, son soin préféré. La brume était telle qu'il devinait plus qu'il ne voyait les présents. On pouvait s'installer sur des bancs de pierre, installés en gradins sur la périphérie de la pièce plongée dans la pénombre. Un petit groupe parlait par intermittence, usant d'une langue inconnue d'Ernaut. Des Teutons, pensa-t-il, croyant reconnaître les accents gutturaux.

Il sortait régulièrement de l'endroit, pour se faire asperger d'eau froide par un valet. Il aperçut à cette occasion plusieurs jeunes femmes, vêtues de leur seule chemise, l'humidité dévoilant leurs formes. Quelques-unes attendaient dans un angle de la pièce, tandis que d'autres allaient et venaient en direction d'un couloir adjacent. Flatté et amusé, il réalisa que plusieurs d'entre elles portaient sur lui un regard appréciateur tandis qu'il se frictionnait avec vigueur.

Une fois qu'il le faisait à côté d'un gros homme au visage mou, affaissé, aux jambes grêles tels deux piquets sous un amas de graisse, il échangea avec plusieurs d'entre elles des regards amusés. Il n'était pas suffisamment naïf pour penser que c'était une réelle complicité, mais cela le fit néanmoins sourire. Il aimait découvrir chez les autres une admiration pour ce qu'il était : un géant au physique de titan, dont le bras évoquait Samson ou Godefroid de Bouillon.

Lorsqu'il en eut terminé avec ses ablutions, il s'approcha de la zone où se tenaient les femmes. Il s'y trouvait alors une jeune, guère plus âgée qu'Osanne, au sourire sans joie, les cheveux blonds noués en un assemblage savant. Ses formes androgynes et osseuses ne l'inspirèrent guère. À côté d'elle, une brune, le crâne enserré d'une touaille mal ajustée, lui souriait. Au coin de ses yeux, de légères rides accusaient son âge, mais son visage était avenant. Ses formes plantureuses distendaient le tissu par endroit, incitant l'œil et peut-être la main, à se faire caressant. Elle l'interpella, avec un accent chantant, peut-être grec, roulant les r et faisant siffler les s.

« Besoin passer huiles de senteur ? »

Disant cela, elle laissait courir son regard gourmand sur le buste de Ernaut, avec autant de métier que de réel intérêt.

« Certes oui, je ne serais pas contre. Il me faudra peut-être payer cela, non ?

— Pas cher ! Mes mains sont si douces, tu aimeras. »

Ernaut acquiesça d'un signe de tête et la femme se leva, lui servant de guide jusqu'à une alcôve fermée d'une natte. Plusieurs lampes à huile éclairaient l'endroit, dont le mur du fond était chauffé par le hammam contigu. Au milieu de la pièce, une banquette de bois, qu'elle caressa de la main, invitant Ernaut à s'y allonger. Il s'exécuta, tandis qu'elle prenait un pot sur une étagère et s'enduisait les mains d'un liquide épais.

« Quel est ton nom ? » demanda-t-il. Elle lui sourit d'une façon très professionnelle.

« Tu aimes quoi ?

— Non, j'aimerais savoir vraiment ton nom…

— Tu es homme aimer parler, hein ? »

Elle s'esclaffa, intriguée, puis s'avança vers lui d'une démarche chaloupée.

« Au cas où je revienne, si j'ai envie de te revoir.

— Alors demander Irène. »

Elle posa ses mains sur les jambes, appuyant de tout son poids.

Elle savait véritablement masser. Ernaut sentit ses muscles congestionnés s'assouplir peu à peu, grognant de plaisir sous les mouvements experts. Il commençait à se détendre. Lorsqu'Irène entreprit de lui masser les cuisses, il grimaça sous la douleur. Elle échappa un petit rire et échangea un regard complice avec lui, scellant un accord tacite tandis que ses mains remontaient. Il inspira profondément, se disant qu'il lui faudrait penser à demander si elle connaissait une certaine Safiya. Après.

- [1] Boisson traditionnelle syrienne à base de lait fermenté.
- [2] Mois du calendrier musulman qui finissait le 27 décembre 1157.

Chapitre 8

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, matin

La compagnie chevauchait bon train, menée par le vicomte sur un superbe étalon alezan. Avec les sergents et les jurés, cela faisait une bonne douzaine d'hommes en selle, dont le passage bruyant et poussiéreux attirait le regard. Nul ne parlait, ou seulement le temps d'indiquer le bon embranchement, le chemin à prendre.

Ernaut avait pu échanger quelques mots avec Arnulf avant le départ. Celui-ci lui demanda s'il avait trouvé de justes motifs pour empêcher le combat. Le jeune homme avait dû le détromper, le regard affligé. Il lui avait expliqué que l'histoire était bien plus complexe que ce que l'accusateur disait, mais qu'il manquait de témoins. Il n'avait pas eu le cœur de parler des mensonges d'Ogier à propos du faux bornage, ou de son activité de passeur. À quoi bon avancer de telles choses qui ne changeraient rien à la situation et le feraient passer pour un médisant, à souiller la mémoire d'un défunt. Le vicomte s'était contenté de hocher la tête d'un air grave, sans commenter.

Une fois en selle, Ernaut n'avait plus ouvert la bouche, repensant à tout ce qu'il savait et tentant d'y démêler le vrai du faux, et ce qui permettrait d'empêcher le combat. Il espérait en son for intérieur que Iohannes aurait décidé Umbert à témoigner, pour réfuter les accusations d'Aymeric ou au moins l'obliger à se dédire.

Tout au long du trajet il se raccrocha à ce maigre espoir. Ils arrivèrent assez tôt à la Mahomerie, se rendirent directement à la curie, où l'intendant les accueillit au milieu des aboiements de chiens, des hennissements des montures. L'ambiance était électrique. L'odeur du sang à venir, l'attente de la violence qui allait se déchaîner, emplissaient les esprits, aiguisaient la perception des choses. Tout le monde s'affairait, discutait, le geste emporté.

À peine descendus de selle, le vicomte et les jurés disparurent avec Pisan dans la grande salle, laissant les sergents s'occuper des montures. Ernaut s'employa à trouver son frère, demandant après lui aux domestiques, eux aussi bien occupés. On lui répondit évasivement qu'il ne tarderait pas à le voir.

Les habitants du casal commençaient à rejoindre la cour, dans laquelle, ils le savaient, le cérémoniel commencerait. Iohannes fut parmi les premiers à arriver et il se dirigea directement vers Ernaut. Il le salua, l'air grave, et le tira à part.

« Je n'ai pu m'expliquer avec Aymeric hier soir, il me croit son ennemi. J'ai néanmoins pu narrer l'affaire à Lambert, rapidement.

— A-t-il fait commentaire ?

— Non. Il semblait résigné.

— Et Umbert, va-t-il porter témoignage ? »

Iohannes prit un air embarrassé.

« Je n'ai pu le voir. »

L'inquiétude rendit Ernaut livide.

« Il a disparu ?

— Non, rien de cela. Sa porte m'est demeurée scellée. »

Un frisson de colère parcourut Ernaut.

« Que croit-il ? Qu'on va le laisser… Il commença à fulminer sur place. Tu aurais dû forcer le passage.

— Et faire quoi ensuite ? Je me suis dit qu'il sortirait pour la bataille. »

Ernaut soufflait. Il évita de croiser le regard de Iohannes, bien près de lui reprocher de n'avoir pas assez insisté. Lui aurait sans nul doute brisé la porte pour entrer et fait raconter tout ce qu'il fallait au jeune valet. Il serrait et desserrait les poings nerveusement, regardait aux alentours comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un sur qui taper et déverser son trop-plein de colère. Baset, un des sergents d'armes venus avec lui, eut la mauvaise idée de venir le tancer à ce moment-là. Ils devaient s'assembler en ligne pour délimiter un espace au bas de l'escalier. Ernaut lui répondit d'une voix blanche qu'il prendrait sa place quand il le faudrait. Apercevant son état de fureur, l'autre n'insista pas et se retira, contrarié.

Tournant le regard en tous sens, piétinant pour évacuer sa hargne, Ernaut aperçut Godefroy qui s'avançait, en compagne d'Osanne et de Perrote. Il était accompagné d'un des sergents. Le visage las, la mine grave, on aurait dit qu'il allait dès à présent être pendu. La peur emprisonna le cœur d'Ernaut dans un étau. Il secoua la tête un instant, cherchant à évacuer la colère grondant en lui. De la main, il invita Iohannes à le suivre jusqu'à l'accusé.

Godefroy l'accueillit d'un sourire sans chaleur, sa femme et sa fille d'un signe de tête à peine perceptible. Le vieil homme avait revêtu sa plus belle cotte, d'un orange éclatant, rehaussée de bandes brodées au col et aux manches. Il chercha ses mots un instant, mais ne put émettre un son. Ernaut lui posa amicalement la main sur le bras et garda le silence également. Les femmes se resserrèrent autour d'eux et ils demeurèrent ainsi un long moment, sans parler. Pendant ce temps, la foule s'amassait peu à peu.

Des enfants couraient, mimant le combat à venir à grand renfort de cris joyeux. Les parents s'en amusaient ou s'en courrouçaient, selon, amenant le calme par des remontrances sévères. D'autres encore s'esclaffaient des pitreries d'un grand dadais qui mimait la pendaison, la langue hors de la bouche, les yeux révulsés. Pour peu qu'aucun des leurs n'y soit impliqué, beaucoup considéraient la justice comme un spectacle plaisant, qui avait en outre l'avantage de calmer les esprits et d'effrayer les malfaisants.

Plusieurs appels de cor les firent se tourner vers le grand escalier, au pied de la tour. Là, le vicomte et l'intendant, l'air sérieux et emprunt de gravité attendaient, leur mantel de cérémonie bruissant dans le vent léger. Devant eux, les bourgeois de la cour du Roi, tout aussi hiératiques, avaient rejoint deux jurés de la Mahomerie, et ils attendaient, en demi-cercle face à la foule amassée, contenue par les sergents. On pouvait reconnaître l'impressionnante silhouette de Pierre de Périgord, la mine modeste d'Albert Lombard. André de Tosétus était également de nouveau présent, flanqué des deux frères Rufus, à la chevelure rouquine : Guillaume et Simon. En dernier, le vieil Hugues de Saint-Élie échangeait à voix basse quelques commentaires avec son voisin Pierre Salomon.

Une effervescence naquit vers l'entrée de la curie et les regards se portèrent tous dans cette direction. Aymeric le Grand venait d'apparaître, escorté d'un homme d'armes. Il était vêtu d'une chemise teinte d'écarlate, avec des chausses de même couleur. Rasé de près, il s'était également fait coiffer, donnant à son visage crispé un air de jouvence. Il tenait un genre de masse à la main, dont un des côtés était orné d'une pique. Son autre bras était passé dans les énarmes d'un bouclier rond, peint d'ocre rouge. Il fendit la foule pour se trouver face aux dirigeants. Le silence se fit, à peine perturbé par une toux, un raclement de pieds.

Ernaut et Iohannes s'étaient avancés. La voix d'Aymeric résonna, haute et claire.

« Sire, la cour et le vicomte m'ont ordonné de venir équipé de mes armes au jour d'hui, comme champion, et me voici prêt, comme je l'avais dit avec toutes mes armes contre Godefroy, qui se trouve là, de ce que je me suis plaint des coups et du meurtre qu'il a faits. »

Disant cela, il tendit son arme en direction du vieil homme, qui se trouvait en bordure du cercle, la tête baissée, les épaules affaissées. Le vicomte leva la main solennellement et acquiesça, faisant signe à deux gardes.

« Qu'on le mène au champ de bataille, et que nul ne lui porte le moindre mal. »

Iohannes indiqua à Ernaut à voix basse que la lice avait été tracée devant l'église, en haut du village. Accompagnant Aymeric du regard, le jeune homme cherchait Umbert, qu'il ne voyait pas.

« S'il ne se présente pas ici, nous irons le cueillir en son hostel au passage. »

Disant cela, il aperçut Lambert qui s'avançait dans la cour, pareillement vêtu de rouge des pieds à la tête, ses armes lourdes à la main. Il lui parut soudain bien maigrelet. Lui aussi s'était fait raser et coiffer. Les yeux perdus au loin, il échangea tout de même un regard rapide avec son frère, avant de le porter sur Godefroy et, surtout, Osanne. Il marchait comme un fantôme jusqu'à se retrouver en bordure de la foule aux côtés du vieil homme. Celui-ci s'avança lentement, comme à regret et prit la parole d'une voix chevrotante puis plus assurée.

« Sire, je viens devant vous au jour que la cour et le vicomte m'ont indiqué, avec mon champion équipé de ses armes, pour me défendre contre Aymeric, du meurtre et des coups que je nie, pour le rendre mort ou à ma merci à toute heure du jour. »

Le vicomte hocha la tête et ordonna qu'on mène également les deux hommes à la zone du combat, en haut du casal. Puis il s'entretint un instant avec l'intendant avant de retourner dans la grande salle à ses côtés. Les jurés montèrent les rejoindre. Ils allaient certainement profiter de la venue d'Arnulf pour aborder d'autres points que le combat.

La matinée n'était pas trop avancée et il faudrait attendre un peu que le soleil soit à la verticale, avant que l'affrontement ne puisse commencer. Un de ses collègues interpella Ernaut, lui expliquant qu'ils avaient pour mission de garder la lice pendant le combat. Ernaut hocha le menton, indiquant qu'il se rendait sur place. Il tourna la tête vers Iohannes.

« Nous devons passer devant la maison d'Ogier. Nous allons questionner Umbert et l'obliger à révéler ce qu'il sait. »

Ils suivirent la foule qui bruissait de pronostics sur les chances des deux champions. Des regards hostiles émaillaient les échanges, de sourdes haines trouvaient là l'occasion de se manifester sans trop de retenue. Lorsqu'il s'arrêta devant chez Ogier, Ernaut expliqua à ses collègues qu'il avait une chose urgente à faire. L'un d'eux, un gros joufflu à la moustache épaisse comprit à demi-mot et incita le groupe à continuer sa route. Pendant ce temps, Iohannes frappait à la porte avec insistance. Ernaut se joignit à lui et ils appelèrent de leurs voix mêlées le jeune homme. Peu à peu, le ton se fit plus pressant et impérieux. L'huis tremblait des coups de pied et de poing assénés par Ernaut. Finalement, la porte s'ouvrit, sur un jeune garçon au visage défait, la mine sombre. Les cernes accusaient le manque de sommeil et, à son allure abattue, on aurait pu croire que c'était lui qui allait se battre en champ clos. Ernaut entra sans aucun égard, le bousculant presque et gronda plus qu'il ne parla.

« Il va te falloir nous conter la vérité, ou il pourrait t'en cuire ! »

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, matinée

Sans même demander à Umbert, Ernaut pénétra dans la pièce et se dirigea vers l'escalier. Il se figea au bas des marches, regardant les deux hommes à l'entrée, attendant qu'ils le suivent, puis il monta en quelques sauts. Umbert échangea un regard inquiet avec Iohannes, mais n'obtint guère de soutien. Il baissa la tête et prit à son tour le chemin de l'étage. L'interprète poussa la porte et le suivit, se demandant comment ils allaient s'y prendre pour l'inciter à témoigner.

Apparemment, il n'avait même pas prévu de se rendre au combat. En haut, Ernaut faisait les cent pas, les pouces passés dans le baudrier d'où pendait son épée et où sa masse trônait. On aurait dit un ours en cage.

Umbert ouvrit de grands yeux, effrayé, et s'installa à la table. Il n'était vêtu que d'une chemise, ses affaires gisaient éparpillées sur la banquette où il avait dormi. Il fit mine de chercher à boire dans le pichet sur la table et sursauta quand Ernaut lui adressa la parole avec agressivité.

« Nous savons tout, Umbert ! Tu ne peux demeurer coi ainsi ! »

Le jeune valet lui lança un regard désespéré, mais cela ne calma pas Ernaut pour autant.

« Ogier était fieffé coquin, il faisait bien vil commerce avec les mahométans. Tout vient de là, n'est-ce pas ? »

Umbert lança un regard à Iohannes, comme un appel, mais sans réponse. Il hésita à parler, puis baissa la tête. Pendant ce temps, son accusateur continuait.

« Lors de son dernier voyage quand vous étiez à Saint-Gilles, Ogier a trahi ! Il a tué ou livré les hommes et a caché la femme. Que comptait-il en faire ? L'épouser ? Mais c'est interdit par l'Église, ça, face de singe ! »

Entendant cela, le jeune semblait vouloir s'enfoncer dans le sol, penaud. Ernaut s'approcha.

« Alors, où l'a-t-il cachée ? »

La voix se fit tellement fluette qu'elle mourut, mais Umbert se racla la gorge et répéta.

« Elle est partie… »

Ernaut écarquilla les yeux, étonné, puis les fronça immédiatement, se penchant de nouveau, une main sur la table, vociférant sous le nez du valet.

« Que me chantes-tu là ? Où ça ? Pourquoi ? »

Accable, Umbert ne semblait pas en état de répondre. Il ne réussit à le faire que d'une voix morne, hachée, tremblant sous la menace.

« Elle est partie. Il ne l'a pas épousée… Elle est partie.

— C'est ça que tu faisais ces derniers jours ? Tu l'aidais à fuir ?

— Non.

— Où est-elle partie alors ? »

Le jeune homme leva la tête, les yeux brillants, comme enfiévrés.

« Je ne sais. Elle a dû rejoindre Damas ou Babylone.

— Je t'ai dit que les voyageurs n'avaient pas rejoint les leurs. Ton maître les a tués, livrés à des marchands d'esclaves ou Dieu sait quoi. Tu comprends ce que ça veut dire ? »

Umbert ferma les yeux, consterné. Il glissa enfin dans un souffle « C'est bien cela que les voyageurs cherchaient alors…

— De qui parles-tu ?

— Les marchands qui sont venus. En fait, l'un d'eux était cousin de ceux du dernier passage. Il cherchait maître Ogier.

— Face de Carême ! Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? »

Il se retint de frapper le visage devant lui et se contenta de l'abattre sur la table, faisant tinter les céramiques. Puis il déambula dans la pièce, excédé, ronflant comme soufflet de forge. Iohannes demeurait à l'écart, assis sur une banquette. Le géant revint vers la table, s'y appuyant des deux mains. Il s'efforçait, à grand-peine, de ne pas crier, sa voix blanche encore plus terrifiante que tous les hurlements.

« Il t'a dit quoi ?

— Peu de choses. J'ai cru comprendre qu'il demeurait une partie du voyage à payer. Il m'a dit qu'il repasserait.

— Bougre de crétin ! Ce n'était pas pour verser quelques monnaies. Il venait chercher vengeance, le comprends-tu ? »

Le jeune homme se mit à pleurer.

« Dehors, des hommes vont s'entrebattre à cause de toi. Aucun d'eux n'est coupable, entends-tu ? Il faut leur dire la vérité ! »

Iohannes intervint, plus calme, et ajouta d'une voix néanmoins sans indulgence.

« Ton silence vaut crime, Umbert. Quel besoin de protéger la fame de ton maître ? »

Le valet releva la tête, des pleurs inondant ses joues.

« Il s'est toujours montré si bon avec moi, comment…

— Ce n'est pas le trahir que d'en narrer les travers. N'ajoute donc pas tes péchés aux siens.

— Il te faut venir conter à tous ce que tu sais ! » éructa Ernaut, cherchant à l'empoigner par le bras.

Le jeune s'affala, tentant de résister en geignant, refusant d'une voix craintive. Iohannes s'interposa, faisant lâcher prise à Ernaut qui lui décocha un regard furieux.

« Ne veux-tu pas venger ton maître ? Celui qui l'a tué est au loin et des innocents risquent leur vie par ta faute.

— C'est que, sans moi…

— Tu ne pouvais savoir ton maître si félon. Il n'y avait nulle malice à renseigner un de ceux qui pouvaient avoir à payer Ogier. »

Le jeune homme s'essuya le nez et les yeux de la manche. Iohannes continua d'une voix tranquille tandis qu'Ernaut les surveillait, tel un lion prêt à sauter sur sa proie. Au moindre relâchement, il reprendrait son interrogatoire.

« Il est encore temps de dire qu'Ogier a été tué par mahométan sur la piste de sa parentèle. Nous pourrons témoigner qu'il faisait office de passeur, à de nombreuses reprises. Outre cela, nous savons qu'il n'a pas mené le dernier convoi à bien et les a dépouillés, si ce n'est pire. »

Il fut interrompu par des coups violents sur la porte et une voix qui hélait Ernaut. Ce dernier s'approcha de la fenêtre en deux enjambées, ne perdant Umbert de vue qu'à contrecœur. Baset était devant la maison, l'air peu amène.

« Ernaut, foutre-cul, on t'attend ! Le vicomte et les jurés sont arrivés au champ.

— J'ai fort urgente affaire ici, compère !

— Viens-t'en tout de suite ou on va avoir soucis. Ils se font présenter les armes, là ! »

Ernaut bougonna et rentra le buste avant de déclarer à Iohannes : « Le combat ne va pas tarder, il nous faut aller là-haut, qu'Umbert témoigne ! »

À ces mots, le jeune émit un gémissement plaintif, et s'accrocha à la table.

« Non, je ne pourrai pas !

— Tu vas me suivre, bougre de … »

Ernaut attrapa Umbert par le col de sa chemise, mais celui-ci résista et un craquement sonore accompagna la déchirure. Iohannes posa la main sur le bras de Ernaut, l'invitant d'un regard à plus de retenue. Il s'adressa au valet d'une voix autoritaire.

« Nous en avons convenu, Umbert, tu dois parler !

— Je ne le peux, non. Ils vont tous m'en vouloir et si on apprend… Non, je ne veux… »

Dehors la voix résonna une nouvelle fois, appelant Ernaut. Iohannes se

rapprocha de Umbert, parlant désormais ainsi qu'à un jeune enfant.

« Que crains-tu ? Tu ne feras que dire vérité.

— Je sais bien que mauvaises nouvelles font mauvais accueil. Ils penseront que je suis félon valet. C'en sera fini de moi ! »

Ernaut fit mine de se préparer à lui adresser un revers de la main puis s'éloigna, à bout de nerf. Iohannes soupira, un peu agacé avant qu'une lueur rusée n'apparaisse dans son regard.

« Et si on voyait pour faire de toi un client du Saint-Sépulcre ? Tu serais ainsi protégé !

— Oui, je… osa la voix timide.

— Tu en avais désir de toute façon, non ? »

Umbert hocha la tête doucement et répondit, entre deux hoquets : « Si je peux prêter serment, je veux bien tout narrer. Mais il me faut être accepté par sire Pisan avant. Je ne sortirai pas sans cela !

— Ernaut, je ne peux tarder plus ! Si tu ne viens pas céans, il pourrait bien t'en cuire ! Ils vont achever de présenter les armes d'ici peu… » lança la voix depuis la rue.

Le géant maugréa de rage et crispa les mâchoires.

« Reste avec lui, Iohannes. Je vais quérir l'intendant et faire en sorte qu'Aymeric ne prête serment. »

Puis il bondit vers l'escalier, fut dehors en quelques sauts, courant afin de rejoindre son compagnon sergent.

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, fin de matinée

La rue était pleine de colons dont la plupart étaient amassés aux abords de l'église. Cherchant dans la foule le vicomte et l'intendant, Ernaut ne prenait pas garde où il allait et bouscula sans ménagement plusieurs personnes qui, comme lui, montaient la rue. Il fut apostrophé d'une voix forte par Guillaume le Provençal. Il allait en famille assister au combat, discutant avec des voisins.

« Alors, maître, vous n'avez pu débusquer le païen à l'origine de ça ? »

Ernaut secoua la tête, ne souhaitant pas s'attarder auprès d'eux, et continua d'avancer.

Il en fut empêché par une ribambelle de gamins, menés par une femme au long nez, la bouche pincée. Elle était flanquée d'un homme au physique mou, à l'allure pataude. Il leva le menton pour saluer Ernaut.

« Je suis fort désolé de voir que tout ça c'est à cause d'Ogier. Moi j'aime bien le vieux Godefroy. Pis vot' frère.

— C'est Hélias, mon voisin, précisa le Provençal. »

Ernaut sourit à demi par politesse, mais s'efforçait plutôt d'avancer parmi la foule. L'autre ne s'en préoccupa guère et lui tira le bras.

« C'est vrai ce qu'on dit, que c'est des païens qui l'auraient meurtri ?

— Certes, je dois en informer le sire vicomte, qu'il arrête la bataille avant qu'il ne soit trop tard. »

L'homme se retourna vers son épouse et lui lança, l'air narquois :

« Tu vois bien que ce larron avait du monde en son hostel ! »

Intrigué, Ernaut s'arrêta.

« De quand parlez-vous ?

— Bein quelques soirs avant celui où on lui a fait son affaire. »

Il mima un coup de couteau sur la gorge avec l'index, la langue sortie, l'air quasi amusé.

« Vous avez entendu des voix ?

— Bah, plus que ça, des cris ! »

Sa femme leva les yeux au ciel, mais il continua.

« Je revenais de chez… De chez un ami. On avait fort sué toute la journée, à creuser parmi la caillasse pour lui faire une citerne. Il prévoit quelques fruitiers, alors il est toujours bon d'avoir de l'eau en quantité. Il a d'ailleurs promis de venir m'aider…

— Et donc, en rentrant ? le coupa Ernaut.

— En rentrant ? Ah oui ! Comme je revenais, j'ai eu besoin de me soulager, je suis allé au jardin. On avait bu pour se déssoiffer de toute cette poussière et de la chaleur. C'est qu'on attrape chaud à briser la roche ! La soif du terrassier qu'on dit, j'pissais de la poussière ce soir-là. »

Sa femme se pinça le nez, brûlant d'intervenir, mais elle se concentra sur un des gamins qui embêtait un des petits. Hélias continua.

« Enfin bref, j'étais là, tranquille au courtil, quand j'ai entendu force cris qui venaient d'à côté !

— Quelle sorte de cris ?

— Ça se bestanciait fort ! Et que je te gueule dessus et que je te réponds avec colère. Pour sûr qu'il y avait de l'animation dans le manse du vieil Ogier ! »

Ernaut lui serra le bras, provoquant chez lui un mouvement de recul inquiet.

« Mais pourquoi n'avoir rien dit de cela auparavant ? Vous avez peut-être entendu les murdriers ! »

Sa femme, alors, n'y tint plus et elle s'avança vers eux, les interrompant de sa voix de tête.

« Ne l'écoutez pas, il dit cela pour faire son intéressant. Il était plus saoul que chanoine ce soir- là ! »

Ernaut fit une grimace, un peu dépité, mais Hélias ne s'en laissa pas compter.

« J'avais bu quelques godets, possible, pourtant j'ai bien entendu haut et clair qu'on se chamaillait, que j'te dis !

— Je suis moi-même sortie à ce moment. Une des chattes venait de faire ses petits et on lui met une gamelle de lait. Vous savez, les enfants… »

Disant cela, elle eut un sourire attendri à l'intention de la marmaille remuante à ses côtés, adoucissant fugacement son visage revêche.

« J'ai bien entendu des voix aussi : c'était que le vieux et son valet. Ils parlaient fort, mais sans pour autant hurler comme le croit Hélias.

— Le valet ? Umbert ?

— Certes, le jeune commis qui l'assiste au champ. Nul païen mystérieux. J'ai bien reconnu leurs voix.

— C'est que ça s'était calmé entre-temps ! » insista Hélias.

Sa femme secoua la tête, désolée.

« Il raconte toujours des choses quand il a trop bu avec le Pierre, alors je lui ai dit de ne pas répandre pareilles bêtises.

— Il a peut-être ouï querelles avant que vous n'arriviez.

— Et les voyageurs païens se seraient tus, pour ne laisser parler que le jeune valet ? Non, il a plutôt tout inventé. Pas de quoi déranger le vicomte. »

La femme ajouta, d'une voix autoritaire : « De toute façon, le vieil Ogier ne recevait pas, et n'employait pas de journaliers en dehors du gamin. Avec qui d'autre aurait-il pu s'entretenir à la veillée ?

— Moi je te dis que ça gueulait, comme cochon avant l'hiver quand on va le saigner ! » s'entêta Hélias, bougonnant.

Ernaut se passa une main sur le front, cherchant à comprendre comment tout cela pouvait prendre place dans ce qu'il savait déjà. Il remercia d'un geste et se rapprocha de la lice. À peine arrivé aux abords, il aperçut Baset lui faisant de grands signes de tête. Il lui indiquait un endroit où se tenir, qu'Ernaut rejoignit tel un somnambule. Il avait besoin de temps pour réfléchir.

Une vaste zone circulaire avait été délimitée par une légère barrière. Au centre, le vicomte et les jurés étaient en train d'examiner le bâton de combat d'Aymeric, ainsi que son bouclier. Celui-ci se tenait face à eux, l'air bravache, le rouge de sa tenue tranchant sur les tenues beiges et poussiéreuses de la foule derrière lui.

Pour quelle raison y aurait-il eu dispute entre Umbert et Ogier ? Si le valet devait dévoiler l'histoire, Ernaut ne tenait pas à ce que cela se fasse au détriment de Lambert. Le gamin pouvait très bien garder quelques révélations ennuyeuses et aggraver encore la situation. Pour arrêter le combat, il devait être certain de ce que le jeune allait raconter. Ne pas se faire surprendre.

Un des jurés s'avança devant Aymeric, portant un lourd grimoire de parchemin, à la couverture ornée : un évangéliaire. Il dit alors d'une voix forte, que tous l'entendent :

« Aymeric, jure sur cet évangile, de ton poing droit, comme loyal chrétien, que tu n'as sur toi nul armement avec lequel tu pourrais blesser ou assaillir Lambert qui se trouve là et que tu dois combattre, et que, si tu en avais, tu l'ôterais le temps de l'affrontement. »

Aymeric tendit la main et prêta serment, la voix moins assurée qu'il l'aurait voulu. Disant cela, il lançait un regard de défi à Lambert, face à lui, entouré de Godefroy et d'Osanne.

Après tout, quelques jours avant le meurtre, les voyageurs étaient passés et peut-être qu'Ogier n'avait pas été enchanté qu'Umbert leur ait confirmé qu'il demeurait là. C'était compréhensible, s'il les avait trahis. Pour le valet, le voyage était tel que les précédents. Reconnaître qu'ils s'étaient disputés l'aurait obligé à évoquer l'activité de passeur d'Ogier. Ce devait être la raison pour laquelle il s'activait à l'écart depuis le meurtre, ne sachant comment se comporter. Il fallait lui garantir un sauf-conduit pour être sûr qu'il parle en confiance.

Le vicomte, les jurés s'étaient avancés vers le frère d'Ernaut.

« Lambert, montre-moi le bâton et le bouclier avec lesquels tu comptes affronter Aymeric qui est là et donne-les-moi. »

Le champion s'exécuta, fébrile, tendant ses armes. Les jurés les examinèrent alors attentivement, vérifiant qu'elles étaient loyales et conformes.

Pendant ce temps, Ernaut regardait dans la direction de Pisan qui se tenait en retrait, de l'autre côté du champ clos, suivant le cérémoniel avec attention. Il avait le visage crispé, ennuyé, et ses yeux emplis de pitié s'attardaient souvent vers le sol. Lambert prêta à son tour serment sur les Évangiles et le petit groupe d'officiers rejoignit l'intendant, se disposant en bon ordre face à lui.

Pierre de Périgord déclara alors :

« Nous avons fait ce qu'il convenait avec les champions, ils sont à vos ordres.

— Laissez-les aller l'un à l'autre » répondit-il, d'une voix triste, mais décidée.

Pierre de Périgord se tourna alors vers le vicomte :

« Faites venir le crieur et faites crier : va ici et là, et crie de façon à ce que chacun

l'entende : que l'on ne parle ni ne fasse quoi que ce soit à ces deux champions qui sont en ce champ, et que celui qui négligera cet ordre sera à la merci du seigneur, corps et avoir. »

Le vicomte acquiesça et fit signe à un valet, qui n'attendait que cela pour partir en courant, hurlant dans tout le casal, afin d'informer ceux qui ne seraient pas encore présents. La justice devait se faire en public.

L'annonceur parti, Arnulf lança un coup d'œil à un bâton fiché en terre. Ernaut savait qu'il vérifiait l'ombre. Tant qu'il ne serait pas midi au soleil, on ne ferait pas s'affronter les deux combattants. Il avait encore un peu de temps. Négligeant les instructions de Baset, il se rapprocha de Pisan qui échangeait désormais à voix basse avec le vicomte et quelques jurés.

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, midi

Ernaut faisait le tour de la lice de combat, se souciant peu des pieds qu'il écrasait, des personnes qu'il bousculait. Il préféra passer au large de Baset, dans le dos d'Aymeric. Il pouvait donc voir son frère, les armes en main, prêt à lancer l'assaut. Il avait le regard perdu, mais son visage s'adoucit quand il reconnut la silhouette du géant qui se faufilait. Ernaut lui fit un sourire encourageant, plus assuré qu'il ne l'était vraiment.

Quand il parvint enfin aux abords du groupe de jurés où se tenait l'intendant, il tendit la main pour attirer son attention. Ce faisant, tous se tournèrent vers lui. Le vicomte Arnulf dévoila un sourire fugace sur ses lèvres fines, mais ne dit rien. Ce fut Simon Rufus, le front soucieux, qui fut le plus prompt à réagir.

« Qu'y a-t-il, sergent ? Quelque souci en ce jugement ?

— Je ne sais, maître Rufus. Il me faut en deviser avec le sire intendant. »

Sa remarque perturba le petit groupe qui s'agita. Simon se rapprocha de lui.

« Il te faut t'expliquer, sergent. Nous ne pouvons laisser aller les choses si elles

ne sont pas correctes.

— Je ne suis pas encore certain, maître Rufus.

— Voyons ! Le soleil est presque à son mitan, nous ne pouvons attendre que tu daignes parler ! »

Le vicomte posa une main apaisante sur l'épaule du juré.

« C'est son frère le champion à senestre, maître Rufus. J'ose croire qu'il ne jetterait le trouble à la légère. N'est-ce pas, sergent ? »

La question avait été formulée sans violence, mais elle contenait une menace très explicite. Ernaut n'avait pas le droit de se tromper. Il en allait de sa carrière au service du roi et peut-être, au-delà, de son avenir tout court. Il avala sa salive, une boule au fond de la gorge.

« Sire vicomte, j'aurais besoin que l'intendant me compaigne. J'ai peut-être témoin qui pourrait convaincre Aymeric d'abandonner ses folles accusations.

— Un témoin, à cette heure ! s'amusa Arnulf, faussement joyeux. En ce cas, qu'il se montre et parle devant la cour, nous l'entendrons, ainsi qu'Aymeric.

— C'est là le souci, sire vicomte. Il lui faut avoir avis du sire intendant avant de se prétendre témoin. Il craint fort pour sa vie…

— S'il fait fausse route ? » demanda Simon Rufus.

Ernaut hésita un instant puis haussa les épaules.

« Il ne m'a confié en détail ce qu'il sait, mais je le crois assez pour savoir que c'est fort important. »

Le vicomte se tourna vers Pisan, une interrogation sur le visage. Le vieil intendant hocha doucement la tête et déclara d'une voix douce.

« Je vais aller voir. S'il est un moyen de se garantir par témoin sans demander à Dieu de trancher par combat, je le préfère.

— Faites diligence, alors, sire Pisan, car je ne saurais surseoir la bataille » trancha Arnulf.

Il s'adressait à l'intendant, mais ses yeux ne quittaient pas Ernaut et la précision fut entendue. Le jeune homme salua respectueusement et montra la voie. Autour d'eux, quelques badauds étonnés commentaient la scène, sans avoir la moindre idée de ce qui se passait. Bien évidemment, cela ne dérangeait en rien leur capacité à divulguer ce qu'ils en savaient, avec une assurance qui en disait long sur leur ignorance. Pisan demanda à Ernaut où ils se rendaient, et ce dernier lui expliqua qu'ils allaient voir Umbert, le jeune valet d'Ogier.

« Il va se porter témoin pour Godefroy ? Que voilà bien étrange affaire. Je l'aurais cru plus volontiers enclin à vouloir venger son maître.

— Je ne sais exactement, sire. Il exige de devenir client du Saint-Sépulcre avant de tout dévoiler. Je pense que si vous l'en assurez, il s'ouvrira alors à temps pour éviter la bataille. »

L'intendant hocha la tête. Lui non plus n'était guère heureux de voir deux hommes tester la miséricorde divine.

« Il s'enfrissonne tant de ce qu'il sait, qu'il lui faut l'Église pour le protéger ? Cela doit être bien terrible secret…

— Ogier n'était pas homme facile, sire.

— Il avait sa part d'ombre comme chacun, de certes. Mais j'ai toujours su qu'il en avait plus que d'aucuns, à se méfier de tous, ainsi, à chaque instant. »

Ernaut se dit par-devers lui que ses crimes devaient lui peser sur la conscience. Savoir que des familiers pouvaient venir crier vengeance, s'attendre à être trahi comme lui le faisait. Il s'était bâti son propre enfer sur terre finalement.

Ernaut s'arrêta brusquement, provoquant la surprise de l'intendant, qui s'enquit de ce qui se passait.

« Il était fort méfiant, dites-vous ?

— Oh oui ! On l'aurait cru pareil au conil en pleine clairière.

— Il a pourtant ouvert à son murdrier !

— Que me contez-vous là ?

— La porte a été ouverte, pas forcée. Il n'aurait pas oublié de la clore bien sûrement, tout de même.

— Certes pas. La nuit tombée, nul ne franchissait son seuil sans qu'il le veuille. »

L'intendant ouvrit des yeux ronds, cherchant à suivre Ernaut dans ses déductions. Celui-ci sentait son cerveau s'emballer. Il murmura :

« Il aurait ouvert à quelqu'un de sa connaissance, jamais à un inconnu. Ce ne peut être étranger venu de loin. Surtout s'il avait tancé Umbert à ce propos.

— De quoi parlez-vous donc ? »

Ernaut reprit son chemin, perdu dans ses pensées. Sachant que la famille des membres du dernier convoi le recherchait, il ne pouvait se fier à quiconque. Une seule personne était digne de confiance, le lui avait prouvé jour après jour. C'était Umbert, son jeune et fidèle commis. Mais pourquoi donc aurait-il décidé de frapper son maître ?

Ernaut repensait soudain à Iohannes, demeuré seul avec celui qui avait peut-être tenu l'arme cette nuit-là. Il lui fallait comprendre comment un jeune homme serviable et attaché à son maître se serait subitement découvert une vocation d'assassin. Il revit le cadavre mutilé, cela devait avoir un sens. La dispute quelques jours auparavant. Juste après la venue de la famille des fuyards. Parmi eux une jeune fille amoureuse…

Il écarquilla les yeux, frappé par la révélation, mais il ne s'arrêta qu'un très court instant. C'était sûrement cela ! Ce n'était pas d'Ogier que la jeune Safiya était amoureuse. Comment l'aurait-elle pu ? Elle n'aurait pas menti pareillement à son amie. Muniya disait qu'elle portait les messages à Umbert et Iohannes et lui pensaient qu'il servait de coursier. Mais il devait en réalité être le destinataire. Il rêvait de sauver la belle musulmane.

Ce mystérieux voyageur ne lui avait peut-être pas dit qu'il souhaitait verser quoi que ce soit, mais avait plutôt proféré des menaces, plus ou moins claires, lui faisant découvrir l'étendue de la duplicité d'Ogier. Apprendre que son maître avait trahi, vendu sa bien-aimée, ou peut-être pire… La mutilation devenait compréhensible, œuvre d'un amoureux désespéré.

Ernaut sentit sa poitrine se comprimer devant l'ignominie de l'homme qui arrivait encore à provoquer des morts après avoir été châtié, en profitant de la lâcheté de son bourreau. S'il est de certains hommes qui savent tirer le meilleur de leurs compagnons, d'autres ne sont doués que pour abaisser, souiller ceux qui les fréquentent. Il fallait absolument briser cette malédiction et permettre à la vérité d'éclater.

Ils arrivèrent devant la maison, que Iohannes avait barrée à la suite d'Ernaut. Le jeune homme frappa avec vigueur. Puis, ne voyant rien venir, il appela plusieurs fois, la voix de plus en plus inquiète. Il dévisagea l'intendant, qui ne comprenait pas ce qui se passait.

« Patientez ici, ce n'est pas normal. »

Puis il s'élança pour rejoindre le passage menant aux jardins, à quelques maisons de là. Il n'arrivait plus à penser. Le soleil, lui cuisant le front, la nuque, se rappelait à lui. La sueur lui coulait dans le dos. Il bondissait, sautait, plus qu'il ne courait, espérant encore, n'osant imaginer ce qui s'était passé dans la maison. Il longea les jardinets, traversa la cour. La porte du bâtiment était grande ouverte.

En quelques enjambées il était dedans et se cogna à un tonneau, aveuglé par les ténèbres après la lumière éblouissante. Il avança comme un taureau furieux, indifférent à ce qu'il renversait, brisait, piétinait, se servant de ses mains pour deviner les obstacles. Apercevant la lueur en haut de l'escalier, il s'y élança, appela Iohannes, toujours sans réponse.

Lorsqu'il arriva dans la pièce, il aperçut le traducteur, allongé sur le sol. Il lança un hurlement de dépit, grognement sourd à peine humain. Il avait compris. Trop tard.

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, midi

Agenouillé à côté de Iohannes, Ernaut vérifia s'il voyait du sang et le retourna avec douceur. L'interprète gémit, faisant naître un sourire sur le visage du jeune homme. Il l'appuya contre le mur, avant de pousser le volet et de se pencher au-dehors. L'intendant était toujours là.

« Umbert s'est enfui. Je crois que c'était lui le murdrier. Il a assommé Iohannes. »

Pisan eut un froncement de sourcil inquiet.

« Il nous faut prévenir les champions avant qu'ils ne prêtent leur serment, sinon tout ceci aura été en vain ! »

Ernaut jeta un coup d'œil à Iohannes, qui dodelinait de la tête, la main sur le crâne. Il semblait reprendre ses esprits et ahana avec peine :

« Va prévenir, Ernaut, je me porte garant de Godefroy, je sais qui a murdri. Nul besoin pour eux de s'entrebattre.

— Je te laisse un instant, le temps d'une poignée de *Pater*. Je reviens vite !

— Fais donc, je ne bougerai pas. »

Le jeune homme descendit les escaliers et alla débloquer la porte, retrouvant

Pisan. Ils se hâtèrent de rejoindre la foule, désormais silencieuse. Ernaut vit le vicomte au centre de la lice. Un des jurés, portant l'Évangéliaire, approchait. Ernaut hurla du plus fort qu'il le pouvait:

« Ne prêtez pas serment ! Nous avons débusqué le murdrier. Iohannes en est garant. Ne prêtez pas serment ! »

Il écarta sans ménagement les gens devant lui, traçant le passage pour l'intendant. Ils arrivèrent auprès de la barrière. Le vicomte sembla un court instant amusé, mais sa voix n'avait rien de joyeux lorsqu'il prit la parole.

« Nul ne peut interrompre la bataille sans valable raison, sous peine de se mettre à merci. »

Il dévisagea Pisan, désormais à côté de Ernaut, puis revint au sergent.

« Sire intendant, je vous sais prude homme. Parlez vite, car le soleil n'attendra pas.

— Sire vicomte, il semble que terrible félonie ait eu lieu et Umbert, le valet, est derrière tout cela. »

Il se tourna vers Ernaut, l'invitant à continuer.

« Iohannes le gardait et a été frappé traîtreusement. Il gît dans la demeure d'Ogier, trop faible pour bouger, mais encore bien vif. Il se porte garant de Godefroy et assure que le jeune valet est celui qui a frappé. Si vous venez à lui, nous saurons vous narrer en détail toute l'histoire. »

En parlant, il fixait alternativement Arnulf et Aymeric, espérant que ce dernier se laisserait fléchir. Il sut qu'il avait réussi lorsqu'il le vit baisser la tête, à moitié soulagé, mais aussi fort contrarié de s'être ainsi trompé. Un silence pesant régnait sur la place, à peine entamé par le chant des insectes environnants.

Aymeric s'approcha alors d'Arnulf.

« Sire vicomte, je ne peux jurer de présent que c'est bien Godefroy qui a donné les coups meurtriers.

— Il nous faut certes écouter ces nouveaux garants. Si vous avez accusé faussement, vous pourrez être tenu d'en subir les conséquences.

— Je suis à la merci de la cour. Plutôt recevoir châtiment que batailler dans l'erreur sous l'œil de Dieu.

— Fort bien, conclua Arnulf. Sergent, mène-nous donc à ce nouveau garant. »

Les jurés suivirent et ce fut un véritable cortège qui s'achemina jusqu'à la demeure d'Ogier. Dépouillés de leurs armes, Lambert et Aymeric suivaient, un peu incrédules, tandis que Godefroy marchait, plein d'espoir, serrant les mains de sa femme et de sa fille.

La foule fut bloquée par les sergents aux abords et seuls quelques élus purent pénétrer : les deux champions, l'accusé, les jurés, le vicomte, Pisan et Ernaut qui les guidait. À l'étage, Iohannes attendait sur la banquette, un linge posé sur la nuque. Il grimaçait, mais semblait bien plus vaillant que précédemment. Il fit mine de se lever lorsqu'il vit le vicomte, mais celui-ci, d'un signe, lui indiqua de rester assis. Après s'être assuré que tout le monde était présent, il se tourna vers Ernaut, puis Iohannes.

« Alors, qu'en est-il de ceci ?

— Sire vicomte, le jeune valet Umbert est celui qui a frappé mortellement Ogier, voilà plus d'une semaine, déclara l'interprète.

— Vous êtes prêt à en jurer sur les saints Évangiles ?

— Certes oui. Il m'a presque brisé le crâne avant de s'enfuir, une fois son forfait dévoilé. »

Le vicomte se tourna vers Pisan, lui indiquant qu'il faudrait lancer quelques

hommes à la recherche du fugitif. Il lui laisserait deux sergents à cet effet, pendant un jour ou deux. Il chercha également du regard le juré porteur du lourd volume des Évangiles. Il était toujours chargé de son paquet, qu'il tenait avec grand soin sous un linge.

« Maître, avancez-vous donc et présentez ce livre à cet homme que voilà, qu'il fasse jurement. »

Le blessé se redressa avec lenteur, soutenu par Ernaut. Le vicomte, après s'être enquis de son nom, lui demanda alors d'une voix solennelle :

« Iohannes, tu jures sur cet Évangile, de ton poing droit, face à la cour des jurés, le vicomte et le sire intendant, qui sont là présents, que tu accuses le nommé Umbert, valet en fuite, d'avoir donné les coups meurtriers à son maître Ogier ?

— J'en fais serment. »

Arnulf s'esclaffa, les yeux rieurs, avant de prendre l'assemblée à témoin.

« Voilà donc la fin de cette affaire. Il est temps de m'en retourner à la cité. Faites-moi savoir si vous retrouvez ce félon. »

La tension dans la pièce retomba immédiatement, soulagement, mais aussi amère découverte pour certains qui avaient soutenu Aymeric. Lambert s'avança vers son frère et le prit dans ses bras, incapable de dire un mot.

La pièce encombrée accueillit alors un véritable tohu-bohu, chacun commentant l'affaire selon son implication et son intérêt. Le vicomte et l'intendant s'entretenaient à voix basse près de l'escalier. Pierre de Périgord s'était avancé jusqu'à la fenêtre, pour déclarer à la foule que la bataille n'aurait pas lieu, que le coupable était Umbert, désormais fugitif. Une clameur envahit alors la rue, la nouvelle faisant l'objet de commentaires variés, enthousiastes ou dépités, mais toujours bruyants.

La salle se vidait peu à peu et le vicomte appela Ernaut, l'attirant un peu à l'écart

en présence de l'intendant. Il lui expliqua qu'il devait se mettre à la disposition du Saint-Sépulcre jusqu'au dimanche suivant, histoire de voir si le fuyard pouvait être attrapé. Il devait retourner à Jérusalem après cela.

Tout en délivrant ses instructions, il toisait le jeune homme avec attention. Au moment où il allait le congédier, il sembla hésiter un court instant, puis demanda finalement :

« Comment as-tu traqué ce misérable ? Tout semblait accuser le vieil homme.

— Je ne pouvais accepter que mon frère risque sa vie par bataille.

— Tu n'as donc pas foi en la justice divine, en la justice royale ? »

La voix était peu amène, mais sans hostilité, plutôt étonnée.

« Je ne saurais préjuger des desseins du Seigneur. C'est juste que l'idée que mon frère risque sa vie m'était insupportable. Je n'ai que lui ici. Alors j'ai tenté de comprendre et de trouver qui avait intérêt à meurtrir Ogier.

— Intéressante approche. Tu as ainsi remonté peu à peu la pente de tes incertitudes, jusqu'à t'exposer à la lumière de la vérité, au sommet.

— C'est plus fait de tâtonnements et de hasards, sire vicomte. Je n'ai compris tout cela qu'au dernier moment, trop tard pour m'assurer du coupable. »

Arnulf hocha la tête, un air indéchiffrable sur le visage. Il plissa les yeux et remercia Ernaut d'un signe de menton. Une fois celui-ci éloigné, le vicomte se tourna vers Pisan et lui confia à mi-voix, amusé :

« Qui aurait cru qu'une cervelle se cache parmi semblable montagne de muscle ? »

Puis il se dirigea vers l'escalier afin de rejoindre la sortie.

Godefroy, qui était resté en retrait jusque-là, un peu sonné par tout ce qui se

déroulait, s'avança vers Iohannes et Lambert, qu'Ernaut avait rejoints. Ils demeurèrent un long moment sans parler, goûtant simplement le fait d'être en vie, après avoir craint des jours durant. Autour d'eux la pièce se vidait peu à peu.

« Je ne saurais vous dire combien je suis touché de ce que vous avez fait pour moi et les miens, prononça Godefroy tout à trac, d'une voix fluette, emprunte d'émotion. Vous avez chacun, à votre façon, risqué bien grand péril en mon nom. Ce n'est pas là une dette qu'il est facile d'honorer, mais je m'efforcerai de le faire.

— Nul besoin pour ma part, maître Godefroy. Il est du devoir de sa parentèle d'être là » répondit Lambert, la voix enrouée d'émotion.

Le vieil homme sourit, touché par les paroles. Iohannes, toujours son linge à la main, avait repris un peu de couleurs, et lui répliqua, un large sourire sur les lèvres :

« Pour ma part, je ne serais pas contre un petit quelque chose à boire, maître Godefroy. Cela me fluidifierait fort le sang et apaiserait ma douleur.

— Certes, par semblable chaleur, voilà bien qui me siérait aussi, compère, tu parles de vrai ! » acquiesça Ernaut.

Godefroy se mit à rire nerveusement et leur confirma qu'il avait de quoi tous les abreuver leur content et qu'il sortirait même un vin de Chypre qu'il gardait pour une grande occasion. Il avait espéré le boire le jour du mariage de sa fille, mais il s'en procurerait d'autres d'ici là. Ce n'était pas tous les jours que deux membres de la famille échappaient de peu à la mort et à l'infamie.

Il s'adressa alors plus directement à Ernaut et Iohannes :

« Il vous faudra nous conter en détail ce qui s'est passé, tout de même. Car de ce que j'en savais, Umbert était fidèle servant.

— Il m'est avis qu'à trop avoir côtoyé le démon, son cœur a fini comme charbon,

rétorqua Ernaut, la mine sombre. »

Casal de la Mahomerie, jeudi 19 juin, début d'après-midi

Les volets mi-clos pour contenir la chaleur au-dehors laissaient passer un léger courant d'air. Les raies de lumière crue dessinaient les fentes, les contours des planches de bois. Dehors, les cigales étaient seules à se faire entendre. Aucune voix, aucun cri ne résonnait. Après les derniers jours haletants, on aurait dit que le temps s'était figé.

Installés autour de la table, les convives marquaient une pause, chacun se réfugiant dans ses pensées. Lambert, encore vêtu de ses chausses rouges, avait passé une chemise de coton blanc, désireux d'oublier le combat qu'il avait été bien près de livrer. Il se tenait à côté d'Osanne qui le dévorait des yeux, lui arrachant des sourires tendres. Elle s'affairait autour de lui comme elle l'aurait fait pour un héros, ne ménageant pas les allers et retours afin de satisfaire et même anticiper ses désirs.

Perrote s'agitait également en tout sens, très affable et diserte. Elle ne tarissait pas d'éloges, qu'elle assortissait de courtes prières à tous les saints qui pouvaient lui venir à l'esprit. Iohannes en particulier, encore un peu sonné, faisait l'objet de toutes ses attentions. Elle avait sorti de ses réserves du pain, du beurre, un fromage sec bien fait et un autre frais, du miel, des fruits secs et des noix diverses, un reste de tourte, des tranches de jambon, un pâté délicatement parfumé d'épices lointaines… Tout ce qui pouvait se manger dans sa demeure finissait par se retrouver sur la table.

De son côté, Godefroy n'était pas en reste. Il avait mis en perce le tonneau promis et versé un nectar capiteux de Chypre. Il y avait ajouté une bière légère et un autre vin, plus ordinaire, qui se buvait bien coupé. Il ne parlait pas tant, mais s'empressait auprès de ses invités, les incitant à tout goûter, tout boire. Ernaut ne se souvenait pas la dernière fois qu'il avait fait pareil festin.

Les conversations dérivèrent sur les projets d'avenir, la façon dont ils

cultiveraient les terres après le mariage, le nombre de journaliers nécessaires aux vendanges, le prix des futailles pour acheminer le vin, les redevances dont il faudrait s'acquitter. Le monde s'offrait de nouveau à eux, et ils se bâtissaient des avenirs chantants, bénissant de bonne chère leurs propos.

Ernaut leur narra l'assaut dont ils avaient été victimes et la proposition qui s'en était suivi. Il voyait déjà les monnaies dans sa besace et les avait dépensées plusieurs fois avant la fin du repas, en cheval, haubergeon et matériels divers. Il décrivit la maison qu'il comptait offrir à la demoiselle de ses pensées.

Quand ils eurent leur content de bonheur à venir, de tartes et de boissons, l'ambiance retomba, à l'heure où la sieste s'imposait. Lambert se tourna vers Iohannes et Ernaut, un sourire radieux lui illuminant le visage.

« Il faudra tout de même nous conter comment vous avez réussi ce miracle.

— Nul miracle là-dedans, mon frère, rétorqua Ernaut. Juste la volonté de traquer la bonne bête.

— De la chance, aussi, ajouta Iohannes. Sans le secours de Dieu, qui peut espérer parvenir à ses fins ?

— Tout de même, nous aimerions fort savoir ce qui a pu mener Umbert à pareille vilenie. Tuer son propre maître !

— Et laisser deux hommes du casal se battre pour son crime, ne l'oublie pas.

— Certes » confirma Lambert, plongeant le nez dans son verre.

Ernaut leur conta ce qu'ils avaient mis du temps à saisir, la vie d'Ogier qui expliquait sa mort. Il était persuadé que le mal commis tout au long de son existence lui avait valu cette fin atroce. Il avait triché, menti toute sa vie. Non content de mégoter sur ses redevances et ses impôts, il finit par se faire traître aux siens, en aidant des serfs musulmans à fuir. Apparemment, il exigeait d'eux de fortes sommes, n'hésitait pas à dépouiller ces désespérés.

Bientôt cela ne lui suffit plus et il en voulut davantage. Il trahit ceux qu'il était censé libérer et les mena à leur perte, sans qu'il soit évident de savoir ce qu'il leur fit exactement. Cette fois, il était allé trop loin et des ennemis décidés s'étaient levés et mis à sa recherche.

C'était certainement une des raisons qui avait entraîné son départ précipité de Saint-Gilles. Seulement, dans son aveuglement égoïste, il avait oublié Umbert, apparemment attaché à une jeune fille qui devait s'enfuir lors de ce dernier passage. Nul ne savait ce qu'elle était devenue, mais lorsque le jeune valet avait appris ce forfait, il n'avait pu le supporter et les mutilations infligées laissaient envisager le pire.

Pour conclure, Iohannes précisa ce qui s'était passé tandis qu'il était demeuré avec Umbert.

« J'ai voulu savoir le détail de ce que le voyageur musulman lui avait confié.

— Tu as fort bien fait. Il nous fallait un nom, même s'il était faux, s'il avait dû jurer et accuser.

— Je pensais ainsi. Mais il ne répondait pas à mes demandes, me semblait garder quelque mystère célé. Je me suis approché, demandant doucement ce qu'il n'osait nous confier.

— Il t'attirait à lui !

« Une bête, une vile bête », les yeux comme fous, perdu en lui-même. Puis il est demeuré coi un moment, jusqu'à ce que… »

Il s'interrompit, la voix chevrotante.

« Il m'a sauté dessus brusquement et m'a saisi au col. J'en suis tombé à la renverse, cherchant à me libérer. J'avais beau me débattre comme diable en eau bénite, il me tenait ferme et s'est mis à postillonner, baver, en maugréant. J'essayais de me défendre, comprenant qu'un démon s'était emparé de lui. Il

s'est mis à rire et m'a susurré à l'oreille que le mal devait être purifié par là où on l'avait commis. Selon lui, Ogier était le démon, qui s'était vanté de ses forfaits. Seulement, il avait réveillé un lion là où il ne voyait qu'agneau. »

Il porta alors la main à sa tête et se frotta douloureusement.

« Il m'a ensuite frappé avec un objet dur. Quand je me suis réveillé, tu étais à mes côtés, Ernaut. »

Perrote se signa douloureusement et prononça quelques paroles dévotes.

« Pauvre gamin, rongé par le mal, conclut Godefroy. Je ne saurais prétendre que je savais le cœur d'Ogier si noir, mais j'ai toujours eu certeté qu'il était vil. D'où ma défiance, pas seulement née de ces combines, aussi besogneuses que futiles.

— Qu'allez-vous faire à ce propos ? s'enquit Lambert.

— Je ne sais, tromper ainsi me semble honteux, mais de là à dénoncer…

— Sire Pisan est homme de droiture et il mérite de savoir la vérité, maître Godefroy, indiqua Ernaut. Il nous a été fort amiable tout au long de cette histoire. Si vous ne le faites, je m'en chargerai. J'aurais mauvaise grâce à lui celer pareille menterie en ce jour. »

Le silence accueillit ses paroles et il avala un peu de vin. Il leva le visage vers les fenêtres, soupirant tandis qu'il succombait à la chaleur.

« Je crois qu'il est temps de m'accorder une petite sieste. Pareille bombance demande à dormir dessus pour pouvoir s'apprécier ! »

Il se leva, bientôt accompagné de Iohannes qui prit congé en même temps que lui. Lambert ne les accompagna pas, faisant une longue accolade à son frère avant de se décider à le lâcher, un sourire reconnaissant en guise de salut.

La chaleur dehors était étouffante et les deux hommes eurent l'impression de se trouver de nouveau à respirer dans le khamaseen, bien que le ciel ait été d'un

bleu d'azur immaculé. Un chien grogna à leur passage, mais sans quitter l'ombre de son arbre ni seulement lever la tête. Même les vigies les plus consciencieuses savaient que rien de dangereux ne se montrerait en pareille lumière.

Ernaut s'avançait pour remonter vers la maison de Lambert tandis que Iohannes allait prendre le chemin inverse. Ils s'arrêtèrent sous les frondaisons d'un palmier de petite taille, au plus près du tronc pour profiter de son ombre chiche. Le géant tendit une main amicale à son compagnon.

« Mille grâces d'avoir aidé à sauver mon frère, l'ami.

— Nul besoin de mercier. J'ai fait ce que je pensais juste. »

Ernaut esquissa un sourire en demi-teinte.

« Certes, tu me sembles homme à toujours faire pareils choix.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsque je suis arrivé la première fois sans les jurés, je n'ai pas remarqué grand désordre, comme l'auraient fait deux hommes s'entrebattant. »

Une lueur d'inquiétude assombrit le visage de Iohannes, toujours silencieux.

« J'ai pourtant bien vu par la suite les bancs au sol et la table poussée, en présence de la Cour. »

Le jeune homme se détourna un instant. Iohannes hésita un long moment, puis l'interpella doucement de son prénom. Ernaut ne le laissa pas continuer.

« Non, ne dis rien. Je sais que tu l'as laissé fuir, car tu pensais bien agir. »

Il fit face à l'interprète, ses yeux clairs emplis de détermination.

« J'ai pour mission de le traquer. Je le ferai, et si je lui mets la main au col, je

passerai volontiers le chanvre autour. Il était prêt à laisser mourir mon frère, comprends-tu ?

— Penses-tu donc faire bonne justice ainsi ?

— La justice ? Ernaut ricana. Je laisse cela à Dieu, compère. Je ne suis qu'un homme. »

Il adressa un sourire désabusé à Iohannes. Tout en parlant, ses pensées volèrent au loin, vers la femme qui lui apporterait un peu de paix. Toute son âme avait soif d'elle.

Épilogue

Gawlân, soir du *yawm al-'ahad*, 11 *dhou al qi'da* 552[1]

Un vent coléreux secouait le plateau, faisant frémir les buissons et les arbres dénudés. Il avait dissipé la brume collante, poisseuse, frigorifiante, mais mordait tout aussi férocement. Des congères éparses de neige grise parsemaient les reliefs et les rochers sous une lune gibbeuse baignant la campagne de sa lueur moribonde, accentuant l'impression de froid. Des chacals au ventre creux hurlaient leur faim à la voûte céleste. Faisant concurrence au bruissement de la végétation, leurs cris lugubres ponctuaient le sifflement du vent aux oreilles rougies.

Une fine brume s'échappait de la bouche ou du nez et la seule oasis de chaleur était circonscrite autour d'un petit feu qui projetait vaillamment ses lueurs ambrées sur les roches et les arbres frigorifiés. Pelotonnées de leur mieux, des silhouettes emmitouflées dans des couvertures tentaient de prendre un peu de repos. Ce n'étaient pas des nomades, mais des voyageurs, dont les trois mules attachées à côté se tenaient tête-bêche.

Un homme au visage harassé contemplait les flammes dansantes, une branche à la main pour jouer avec les braises. Ses joues molles retombaient sur une mâchoire épaisse, terminée d'un menton en galoche. Un nez imposant descendait très bas, presque à toucher la bouche, réduite à une fente sombre. Son regard dissimulé sous des replis adipeux fouillait le foyer, cherchant un secret parmi le crépitement des broussailles humides.

Il portait une chape de voyage, resserrée autour de la tête à l'aide d'un turban qui lui servait également d'écharpe. De l'autre côté du foyer, trois formes humaines étaient allongées en un demi-cercle approximatif, tentant de profiter au mieux de la chaleur. Les visages étaient bien plus jeunes que lui. Mais ils n'étaient pas siens. Enfants de fellahs, ils étaient nés sur cette terre. Pourtant ils la fuyaient désormais. Son rôle était de les mener là où ils seraient libres de

vivre selon leur gré.

Il toussa puis cracha. Il regrettait d'avoir organisé un passage en cette saison. Le froid était bien trop vif pour ses vieux os. Il devait apprendre à se ménager. Il regarda ses mains crevassées, à la paume rugueuse. Des mains de travailleur. Toute sa vie, il s'était acharné sur une terre difficile qu'il avait fouillée, remuée, ensemencée, arrosée, sarclée, amendée. La pitance qu'il avait pu en arracher avait le goût de la sueur et du renoncement. Chaque année, depuis sa naissance, dans son pays, par-delà les mers, le cycle recommençait, inlassablement.

Il fit une grimace, bougeant une jambe qui commençait à s'engourdir. Cadet d'une famille peu aisée, il avait cru à sa chance lorsqu'on lui avait parlé de terres à prendre loin à l'est, au centre du monde, dans le royaume de Palestine. La terre de Canaan, la Terre promise où le lait et le vin coulaient d'abondance.

Il renifla, essuyant son nez morveux d'une main agacée. Tout cela n'était que mensonge. Il avait trouvé un pays brûlé de soleil, où les pluies disparaissaient du ciel des mois durant, où on devait surveiller chaque jour l'irrigation de son jardinet sous peine de voir ses plants devenir fétus desséchés. Les Turcs, ces maudits cavaliers, surgissaient à tout moment pour vous dérober les maigres biens que le sang et la sueur avaient arrachés de force à ce pays hostile. Ils venaient, se servaient, puis repartaient en riant, dans la poussière et le chaos des cavalcades. Parfois, ils laissaient des cadavres derrière eux. Rarement des jeunes femmes intactes. Le pays béni du Seigneur.

Il sourit sans joie, laissant son regard parcourir les formes assoupies face à lui. L'une d'elles laissait voir un visage doux que la fatigue, le froid et la faim ne rendaient que plus vulnérable. Les longs cils bruns s'étaient joints et le nez frémissait doucement à chaque respiration. Il baissa la tête, laissa sa baguette dans le feu et plaça ses mains contre son ventre, sous la chape, au chaud. Il n'avait pas sommeil. Devinant un mouvement proche, il observa un moment ses mules, qui semblaient calmes, bougeant de temps à autre la queue ou les oreilles.

Le froid de la terre était tel qu'il finit par transpercer les épaisseurs de vêtement et vint lécher la peau de la jeune fille. Elle gémit doucement, se réveillant sans cesse, mal installée sur ce sol gelé et caillouteux. Elle voulut trouver meilleure position et, ce faisant, sentit la chaleur s'éloigner de son visage. Elle écarta les paupières, ensommeillée. Face à elle, le feu brillait de belles flammes et, parmi les ombres mordorées, elle aperçut le passeur assis face à elle.

Il semblait hypnotisé par les langues écarlates qui sautaient entre eux à l'assaut du ciel. Elle se redressa. Il la dévisagea. Il n'avait pas bougé, même pas la tête, ses yeux seuls s'étaient accrochés à elle. Elle n'était pas habituée à être ainsi regardée par un homme de cet âge. Jusqu'alors, elle n'avait pratiquement connu que sa famille. La promiscuité l'indisposait. Elle baissa les yeux. Un de ses deux compagnons, son frère, remua à ses côtés, marmonnant dans son sommeil.

Rien n'aurait pu empêcher Ahmad de dormir, son caractère affable semblait se jouer de toutes les épreuves et il trouvait le sommeil tel un juste qui n'avait nul souci. Elle ne put réprimer un sourire, réconfortée par sa présence. Cela ne dura pas. Elle sentait le poids du regard de l'homme de l'autre côté du feu. Il n'avait pas encore fait un mouvement, mais ses yeux s'étaient crochetés à elle. Elle pouvait en sentir la lueur sans même se tourner.

Elle hésitait à s'éloigner un peu de leur camp pour se soulager. Peu désireuse de se dévoiler ainsi à cet homme si indiscret, elle se mordit la lèvre, hésitante. Mais elle n'avait pas le choix si elle voulait se rendormir et trouver un peu de repos. Elle se leva doucement, sentant le froid s'immiscer avec célérité dans le moindre repli de chaleur qu'elle s'était ménagé. Elle frissonna, rassemblant ses bras contre son corps, se frottant avec vigueur pour activer sa circulation. Elle enjamba son frère endormi, se dirigeant vers le plus proche bosquet comme une ombre discrète. Elle soupira de soulagement lorsqu'elle trouva le couvert.

L'homme n'avait toujours pas bougé, son regard était enchaîné à la silhouette gracile qui s'éloignait, s'attardait sur les branches derrière lesquelles elle avait disparu. Il renifla une nouvelle fois et s'agita un peu, se frottant le nez. Il sentait un frisson se répandre depuis ses reins, dans tout son dos. Ce n'était pas le

froid, il n'y prêtait plus aucune attention.

Sous sa chape, ses mains jouaient avec la lame épaisse, robuste, d'un gros coutelas qu'il conservait toujours sur lui. Son regard coula jusqu'aux deux endormis. Il plissa les yeux, en proie à un doute. Ses doigts se crispèrent sur le manche et il appliqua la pointe dans sa paume, comme s'il voulait la percer.

La douleur accéléra son pouls. Une grande inspiration et il se leva pesamment. Chaque pas lui semblait plus difficile. Le sol, pourtant gelé, cherchait à s'attacher à ses pieds, ses jambes. Il ployait, comme s'il devait traverser une foule hostile, dont il lui paraissait sentir les doigts griffus, les chuchotements furtifs.

Posant péniblement un pied devant l'autre, il contourna le feu, s'approchant du plus grand des hommes. Il se pencha, inclinant la tête pour l'examiner. Il aurait pu être son fils, en pleine force de l'âge, le menton à peine bruni d'une barbe juvénile. Il hésita un instant, s'approchant encore du visage, sentant le souffle sur ses doigts. Sa langue essaya d'humecter ses lèvres gercées, craquelées. Il se mordit la joue. Puis plongea sa lame dans le cou, fermant les yeux, ultime réflexe de compassion. Le gargouillis lui souleva le cœur.

Frigorifiée, tremblante, la jeune femme se hâta de revenir vers le feu d'un pas léger. Elle vit immédiatement la silhouette de leur passeur, ombre sur les flammes. Elle crut tout d'abord qu'il remettait du bois à brûler, puis s'aperçut qu'il était auprès de ses compagnons. Peut-être les réveillait-il déjà.

Elle soupira, épuisée, peu désireuse de reprendre la route en pleine nuit à la lueur de la lune. En s'approchant, elle fronça les sourcils. Quelque chose l'intriguait. Personne ne parlait ni ne bougeait. Elle fit craquer une branche de son pied menu. L'homme sursauta, se tourna vers elle.

Dans l'ombre, elle ne pouvait voir nettement son visage, mais sentait le regard avide, brûlant, qui la parcourait. Elle allait l'interroger lorsqu'elle vit sa main. Puis le couteau poisseux, d'où le sang s'écoulait en gouttelettes sombres. Elle

hurla. Les chacals lui firent écho, en un concert de chants aigus. Effleurant le Golan sous la voûte étoilée, le vent glacial emporta le tout au loin. ❧

À suivre…

❖ ❖ ❖

Ce roman vous a plu ?

N'hésitez pas à en parler, à l'envoyer à vos proches et à me le faire savoir. Cet ebook étant diffusé gratuitement, vous pouvez m'aider à écrire les prochains en me soutenant.

Faire un don sur https://hexagora.fr/fr:donate

Merci,
Yann.

❖ ❖ ❖

- [Retour] Plateau du Golan, soir du 15 décembre 1157.

Notes de l'auteur

L'idée originelle de ce drame en milieu rural est venue de la lecture du texte de Daniella Talmon-Heller (« *The Shaykh and the Community: Popular Hanbalite Islam in 12th-13th Century Jabal Nablus and Jabal Qasyûn* » dans *Studia Islamica*, N°79, 1994, P. 103-120), qui évoquait la situation des populations musulmanes sous domination latine et la fuite de la communauté hanbalite des environs de Naplouse. Elle aurait commencé vers le tournant du siècle d'après Benjamin Kedar, ce qui convenait parfaitement à la date à laquelle devait se dérouler cette aventure d'Ernaut jeune sergent du roi (« *Some new sources on Palestinian Muslims before and during the Crusades* » dans *Die Kreuzfahrerstaaten als Multikulturelle Gesellschaft: Einwanderer und Minderheiten im 12. und 13. Jahrhundert*, éd. Hans Mayer, R. Oldenbourg, 1997, repr. dans *Franks, Muslims, and Oriental Christians in the Latin Levant*, Aldershot: Ashgate, Variorum Collected Studies Series, 2006, pp 129-40).

J'avais déjà pu découvrir l'organisation de l'habitat rural dans le royaume de Jérusalem grâce au livre de Ronnie Ellenblum (*Frankish Rural Settlement in the Latin Kingdom of Jerusalem*, Cambridge University press, Cambridge, 1998), qui présente un tissu d'agglomérations vivant les unes à côté des autres, mais en respectant des frontières communautaires strictes. J'avais prévu depuis longtemps de faire en sorte que Lambert prenne un manse à La Mahomerie (qui deviendra la Grande Mahomerie par la suite, Mahomeriola devenant la Petite), car j'y avais trouvé un Lambertus Borgoniensis dans la liste des hommes prêtant serment au Saint-Sépulcre, certainement après 1155 (charte 131 du *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, édité par Eugène de Rozière, 1849 ou 117 dans la version éditée par Geneviève Bresc-Bautier, *Le cartulaire du chapitre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, Librairie Orientaliste P. Geuthner, 1984). J'espère que le vrai Ogier de Saint-Gilles, cité également (ainsi que tous les protagonistes nommés dans le casal) me pardonnera de l'avoir dépeint sous un jour bien sombre, nous n'en savons a priori que le nom, tout le reste étant invention romanesque de ma part.

Le cœur de l'histoire de bornage est né également de la lecture d'une charte (Rozière 129 ou Bresc-Bautier 121), le seigneur Robert de Retest y est cité, en présence de Iohannes, traducteur et d'un certain Pedem Tortem, vieux musulman que le noble menaçait de nouveaux sévices aux jambes s'il faisait une erreur de délimitation des terres. Cela concernait une affaire de délimitation de terrains entre son domaine et celui du Saint-Sépulcre, vers la fin de la décennie 1150, donc a priori après que l'histoire que j'ai inventée leur serait parvenue aux oreilles.

Enfin, j'avais le désir de mettre en scène un jugement par bataille, communément présenté sous le nom de Jugement de Dieu, et dont le cérémoniel complet nous est donné pour la Terre sainte : « De la bataille por murtre » (édité par Eduard Heinrich Kausler, *Les livres des Assises et des Usages dou Reaume de Jerusalem sive Leges et Instituta Regni Hierosolymitani*, vol. I, 1839, p. 397), « Règles de la bataille devant la Basse Cour » (édité par Victor Foucher, *Assises du Royaume de Jérusalem*, Tome 1er, 2nde partie, 1861, p.323), « De la bataille por murtre » (édité par Le comte Beugnot, *asises de Jérusalem ou recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le XIIIe siècle dans les royaumes de Jérusalem et de Chypre*, tome 2, 1863, p.326). Le formalisme et la pesanteur des procédures me semblaient intéressants à présenter dans leur quasi-intégralité et offraient un bon cadre pour développer le récit, ponctuant l'avancée des découvertes d'Ernaut.

Le texte des déclarants reprend quasi mot à mot ce qui est proposé dans les sources. J'ai juste un peu simplifié l'usage et la présentation des témoins telle qu'elle est inscrite dans le livre des Assises, par souci de clarté, mais cela ne me semble pas avoir été une indication incontournable, au regard de ce que j'ai pu découvrir dans les travaux d'Adam Bishop (*Criminal Lew and the Development of the Assizes of the Crusader Kingdom of Jerusalem in the Twelfth Century*, Ph.D Thesis, Université de Toronto, 2011). Il évoque par exemple la présentation qu'en fait Usamah ibn Munqidh, qui a eu l'occasion d'assister à une telle bataille.

Par ailleurs, je dois dire qu'un ouvrage qui me fut essentiel pour la compréhension de la vie agricole telle qu'elle pouvait être pour les habitants de

Judée-Samarie au XIIe siècle fut rédigé au XXe siècle, sur l'agriculture traditionnelle et les fellahs, par Jacques Weulerse, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, Gallimard, 1946. J'y ai trouvé de très nombreuses indications pour rendre vivante cette population découverte pour ma part au travers des chartes.

Enfin, une nouvelle fois, je me suis largement appuyé sur les travaux de Denys Pringle, dont les Gazetteer (*Secular Buildings in the Crusader Kingdom of Jerusalem. An archaeological Gazetteer*, Cambridge University Press, 1997 & *The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem. A corpus*, Deux volumes, Cambridge University Press, 1993 & 1998) demeurent toujours à portée de main, que ce soit le tome sur l'architecture civile ou ceux sur l'architecture religieuse.

❖ ❖ ❖

Plus d'informations sur le cycle de textes courts dans le monde des enquêtes d'Ernaut de Jérusalem sur le site de la série Hexagora :
http://www.hexagora.fr / http://www.ernautdejerusalem.com

❖ ❖ ❖

Texte mis à disposition sous la licence

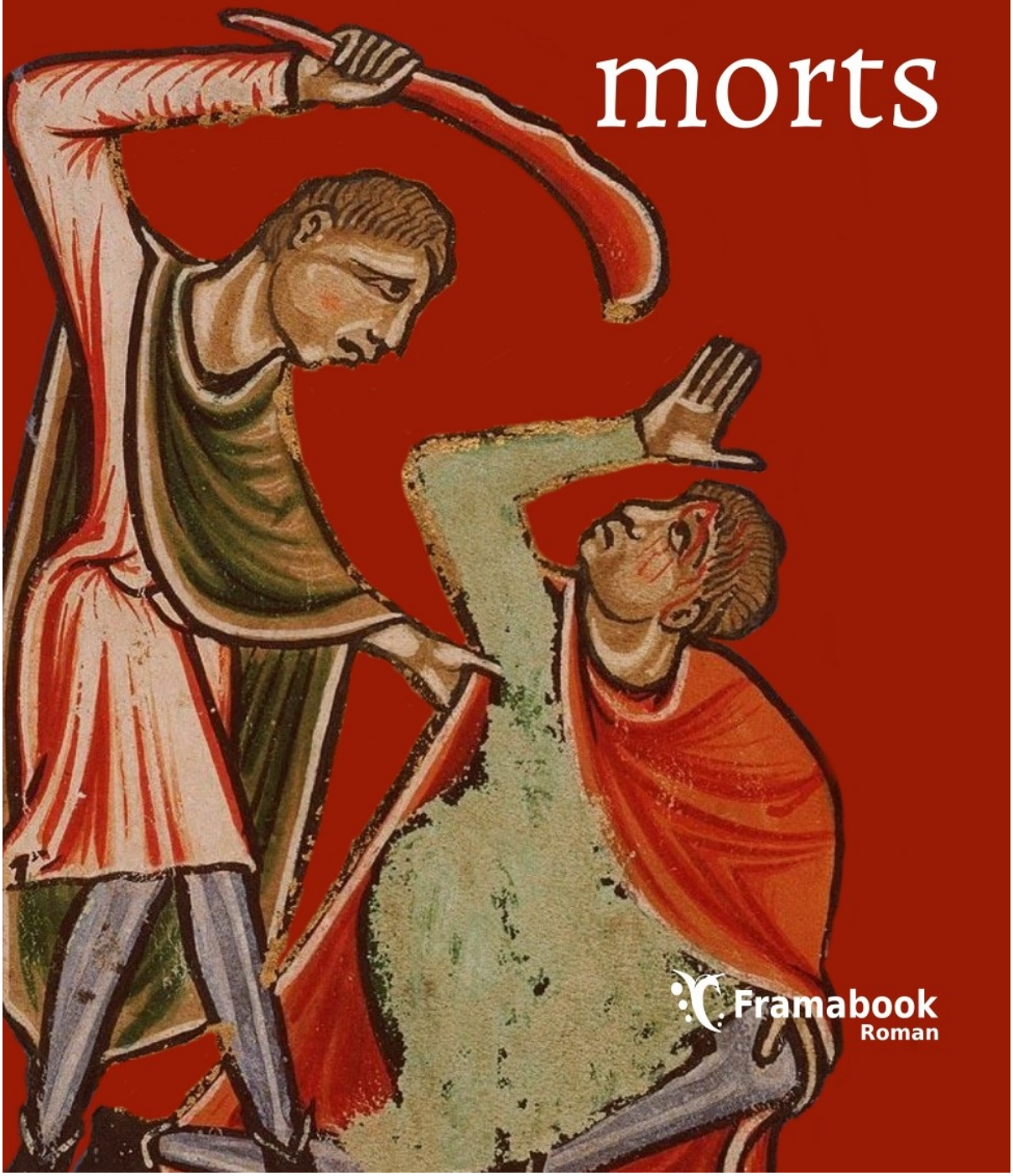
Creative Commons BY - SA

Attribution
– Vous devez créditer l'Œuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Œuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Œuvre
Partage dans les Mêmes Conditions
– Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à

partir du matériel composant l'Œuvre originale, vous devez diffuser l'Œuvre modifiée dans les même conditions, c'est-à-dire avec la même licence avec laquelle l'Œuvre originale a été diffusée

Yann Kervran

La terre des morts



Framabook
Roman